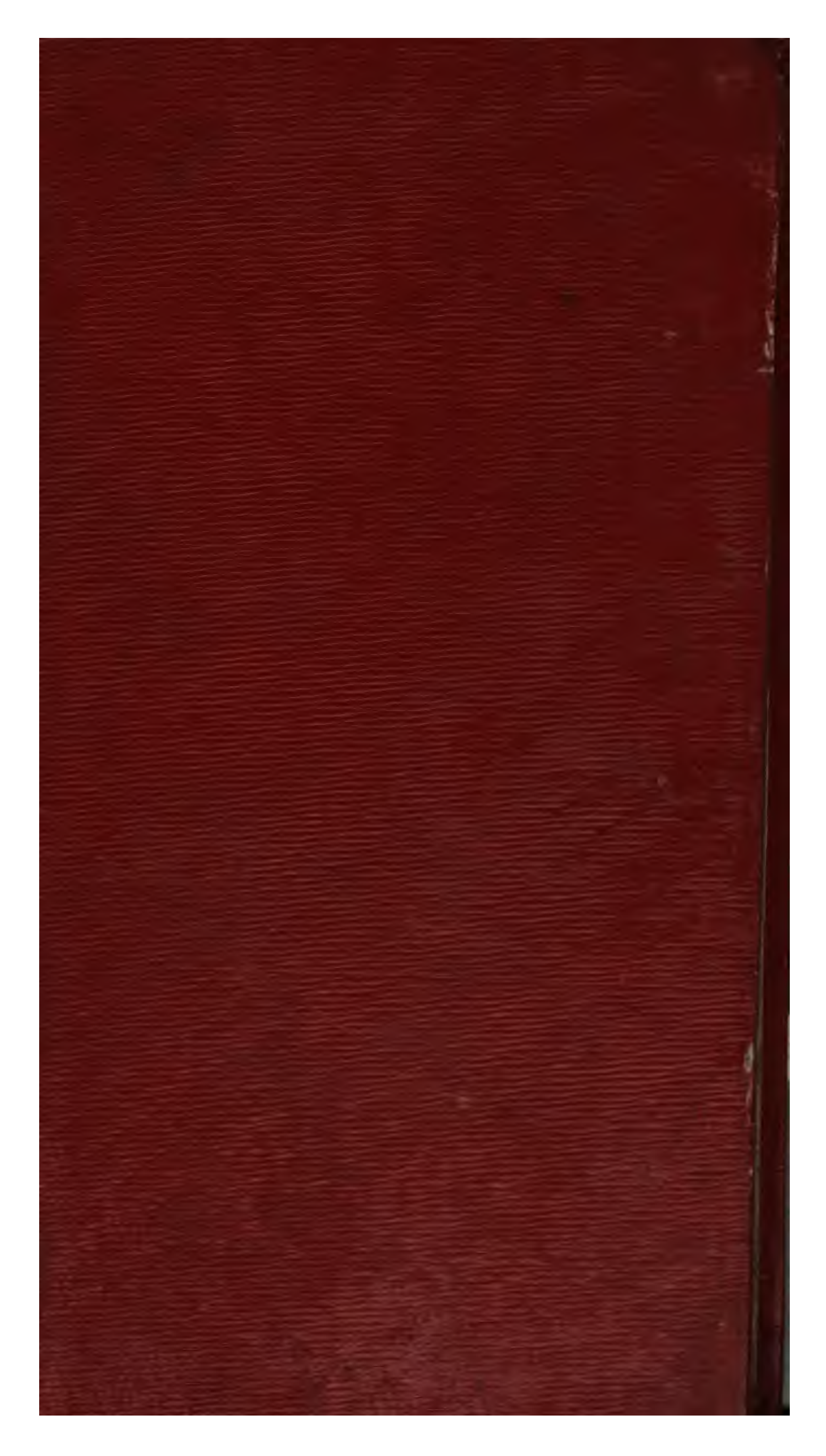
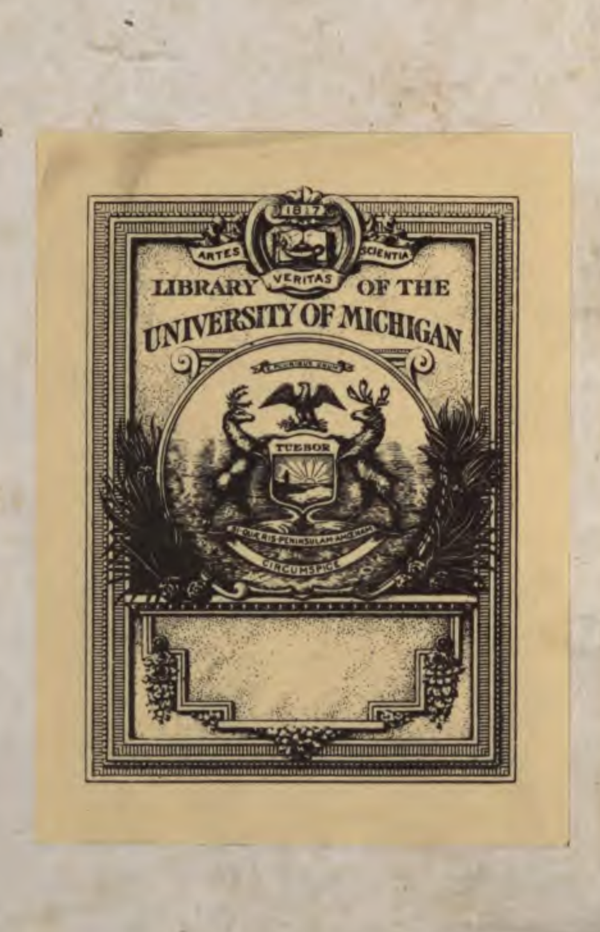
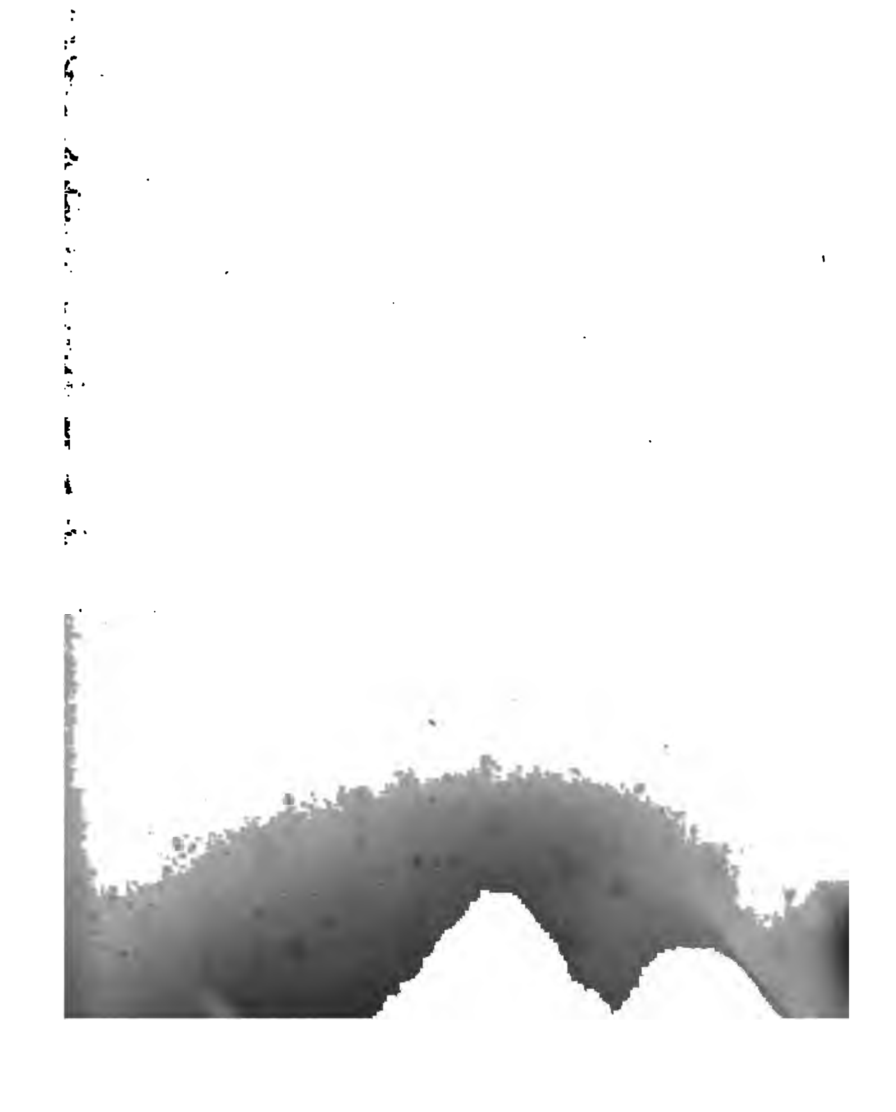



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME V.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OÙ LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES;

PAR J. F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN, ET ACCOMPAGNÉE D'UN BEL ATLAS IN-FOLIO.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1820.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME V.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME V.

le riz des voyageurs. Ils nettoient les huttes que chacun a la liberté de choisir ; ils y mettent un petit lit de sangle, sur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni lorsqu'on n'est point assez riche pour se faire accompagner d'une tente. S'il se trouve quelque mahométan parmi les voyageurs, il va chercher dans le bourg ou le village du mouton et des poules, qu'il distribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

Seronghe lui parut une grande ville, dont les habitans sont banians et la plupart artisans de père en fils, ce qui les porte à bâtir des maisons de pierre et de brique. Il s'y fait un grand commerce de chites, sorte de toiles peintes, dont le bas peuple de Turquie et de Perse aime à se vêtir, et qui sert dans d'autres pays pour des couvertures de lit et des nappes à manger. On en fait dans d'autres lieux que Seronghe, mais de couleurs moins vives et plus sujettes à se ternir dans l'eau ; tandis que celles de Seronghe deviennent plus belles chaque fois qu'on les lave. La rivière qui passe dans cette ville donne cette vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluies, qui durent quatre mois, les ouvriers impriment leurs toiles suivant le modèle qu'ils reçoivent des marchands étrangers ; et lorsque les pluies cessent, ils se hâtent de laver les toiles dans la rivière, parce que plus elle est trouble, plus les couleurs sont vives et résistent au temps. On fait aussi à Seronghe une sorte de gazes ou de toiles si fines, qu'étant sur le corps, elles laissent voir la

chair à nu. Le transport n'en est pas permis aux marchands. Le gouverneur les prend toutes pour le sérail impérial et pour les principaux seigneurs de la cour. Les sultanes et les dames mogoles s'en font des chemises et des robes, que l'empereur et les grands se plaisent à leur voir porter dans les grandes chaleurs.

En passant à Baroche, il accepta un logement chez les Anglais, qui ont un fort beau comptoir dans cette ville. Quelques charlatans indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, il eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils firent allumer un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils se lièrent le corps à nu sans en ressentir aucun mal. Ensuite prenant un petit morceau de bois qu'ils plantèrent en terre, ils demandèrent quel fruit on souhaitait d'en voir sortir. On leur dit qu'on souhaitait des mangues. Alors un des charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier qui voulait le suivre dans cette opération, prit une place d'où ses regards pouvaient pénétrer par une ouverture du linceul; et ce qu'il raconte ici semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux.

« J'aperçus, dit-il, que cet homme se coupait la chair sous les aisselles avec un rasoir, frottait de son sang le morceau de bois. Chaque fois qu'il se relevait le bois croissait à vue d'œil; et la troisième, il en sortit des branches avec des bourgeons. La

quatrième fois, l'arbre fut couvert de feuilles. La cinquième, on y vit des fleurs. Un ministre anglais, qui était présent, avait protesté d'abord qu'il ne pouvait consentir que des chrétiens assistassent à ce spectacle : mais lorsque, d'un morceau de bois sec, il eut vu que ces gens-là faisaient venir, en moins d'une demi-heure, un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des feuilles et des fleurs comme au printemps, il se mit en devoir de l'aller rompre, et dit hautement qu'il ne donnerait jamais la communion à ceux qui demeureraient plus long-temps à voir de pareilles choses : ce qui obligea les Anglais de congédier les charlatans, après leur avoir donné la valeur de dix ou douze écus, dont ils parurent fort satisfaits. » Il faut avouer qu'il n'y a point de tour de Comus qui approche de celui-là.

Dans le petit voyage qu'il fit à Cambaye, en se détournant de cinq ou six cosses, il n'observa rien dont Mandelslo n'eût fait la description ; mais, à son retour, il passa par un village qui n'est qu'à trois cosses de cette ville, où l'on voit une pagode célèbre par les offrandes de la plupart des courtisanes de l'Inde. Elle est remplie de nudités, entre lesquelles on découvre particulièrement une grande figure, que Tavernier prit pour un Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles courtisanes qui ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse en achètent de petites esclaves qu'elles forment à tous les exercices de leur profession, et ces petites filles, que leurs maîtresses mènent à la pagode dès

e de onze ou douze ans, regardent comme un
heur d'être offertes à l'idole. Cet infâme temple
à six cosses de Chid-Abad, où Mandelslo visita
des plus beaux jardins du grand mogol.
À l'occasion de la rivière d'Amedabad, qui est
s pont, et que les paysans passent à la nage, après
re lié entre l'estomac et le ventre une peau de
c qu'ils remplissent de vent, il remarque que,
r faire passer leurs enfans, ils les mettent dans
pots de terre dont l'embouchure est haute de
tre doigts, et qu'ils poussent devant eux. Pen-
t qu'il était dans cette ville, un paysan et sa
me passaient un jour avec un enfant de deux
, qu'ils avaient mis dans un de ces pots, d'où il
ui sortait que la tête. Vers le milieu de la rivière,
trouvèrent un petit banc de sable, sur lequel était
gros arbre que les flots y avaient jeté. Ils pous-
nt le pot dans cet endroit pour y prendre un peu
repos. Comme ils approchaient du pied de l'ar-
, dont le tronc s'élevait un peu au-dessus de
a, un serpent qui sortit d'entre les racines sauta
s le pot. Le père et la mère, fort effrayés, aban-
nèrent le pot, qui fut emporté par le courant
l'eau, tandis qu'ils demeurèrent à demi morts
pied de l'arbre. Deux lieues plus bas, un banian
a femme, avec leur enfant, se lavaient, suivant
ge du pays, avant d'aller prendre leur nour-
re. Ils virent de loin ce pot sur l'eau, et la
tié d'une tête qui paraissait hors de l'embou-
re. Le banian se hâte d'aller au secours, et

pousse le pot à la rive. Aussitôt la mère, suivie de son enfant, s'approche pour aider l'autre à sortir. Alors le serpent, qui n'avait fait aucun mal au premier, sort du pot, se jette sur l'enfant du banian, se lie autour de son corps par divers replis, le pique et lui jette son venin qui lui cause une prompte mort. Deux paysans superstitieux se persuadèrent facilement qu'une aventure si extraordinaire était arrivée par une secrète disposition du ciel, qui leur ôtait leur enfant pour leur en donner un autre. Mais le bruit de cet événement s'étant répandu, les parens du dernier, qui en furent informés, redemandèrent leur enfant; et leurs prétentions devinrent le sujet d'un différend fort vif. L'affaire fut portée devant l'empereur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son père.

Tavernier confirme ce qu'on a lu dans Mandelslo, de la multitude de singes qu'on rencontre sur la route, et du danger qu'il y a toujours à les irriter. Un Anglais, qui en tua un d'un coup d'arquebuse, faillit d'être étranglé par soixante de ces animaux qui descendirent du sommet des arbres, et dont il ne fut délivré que par le secours qu'il reçut d'un grand nombre de valets. En passant à Chiptour, assez bonne ville, qui tire son nom du commerce de ces toiles peintes qu'on nomme chites, Tavernier vit dans une grande place quatre ou cinq lions qu'on amenait pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse. On attache les lions par les pieds de derrière, de douze en

douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une corde dont le maître tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne; et sur une autre parallèle éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derrière, leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde parallèle qui sert de rempart à des hommes qui sont placés au-delà, pour les irriter par quelques pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement, et Tavernier fut témoin de cet exercice à Chitpour, sans sortir de son carrosse.

Le jour suivant lui offrit un autre amusement dans la rencontre d'une bande de fakirs ou de dervis mahométans. Il en compta cinquante-sept, dont le chef ou le supérieur avait été grand écuyer de l'empereur Djehan-Ghir, et s'était dégoûté de la cour, à l'occasion de la mort de son petit-fils, qui avait été étranglé par l'ordre de ce monarque. Quatre autres fakirs, qui tenaient le premier rang après le supérieur, avaient occupé des emplois considérables à la même cour. L'habillement de ces cinq chefs consistait en trois ou quatre aunes de toile couleur orangée, dont ils se faisaient comme

des ceintures avec le bout passé entre les jambes et relevé par derrière jusqu'au dos pour mettre la pudeur à couvert, et sur les épaules une peau de tigre attachée sous le menton. Devant eux on menait en main huit beaux chevaux, dont trois avaient des brides d'or et des selles couvertes aussi de lames d'argent, avec une peau de léopard sur chacune. L'habit du reste des dervis était une simple corde qui leur servait de ceinture, sans autre voile pour l'honnêteté qu'un petit morceau d'étoffe. Leurs cheveux étaient liés en tresse autour de la tête, et formaient une espèce de turban. Ils étaient tous armés la plupart d'arcs et de flèches, quelques-uns de mousquets, et d'autres de demi-piques avec une sorte d'arme inconnue en Europe, qui est, suivant la description de Tavernier, un cercle de fer tranchant, de la forme d'un plat dont on aurait ôté le fond; ils s'en passent huit ou dix autour du cou, comme une fraise; et les tirant lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les jettent avec tant de force, comme nous ferions voler une assiette, qu'ils coupent un homme presqu'en deux par le milieu du corps. Chaque dervis avait aussi une espèce de cor de chasse dont ils sonnent en arrivant dans quelque lieu, avec un autre instrument de fer à peu près de la forme d'une truelle. C'est avec cet instrument, que les Indiens portent ordinairement dans leurs voyages, qu'ils râclent et nettoient la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter, et qu'après avoir ramassé la poussière en monceau, ils s'en

servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes dervis étaient armés de longues épées, qu'ils avaient achetées apparemment des Anglais ou des Portugais. Leur bagage était composé de quatre coffres remplis de livres arabes ou persans, et de quelques ustensiles de cuisine. Dix ou douze bœufs qui faisaient l'arrière-garde, servaient à porter ceux qui étaient incommodés de la marche.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'était arrêté avec cinquante personnes de son escorte et de ses domestiques, le supérieur, qui le vit si bien accompagné, demanda qui était cet aga, et le fit prier ensuite de lui céder son poste, parce qu'il lui paraissait commode pour y camper avec les dervis. Tavernier, informé du rang des cinq chefs, se disposa de bonne grâce à leur faire cette civilité. Aussitôt la place fut arrosée de quantité d'eau et soigneusement râclée. Comme on était en hiver, et que le froid était assez piquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux dervis qui se placèrent au milieu, avec la facilité de pouvoir se chauffer devant et derrière. Dès le même soir, ils reçurent dans leur camp la visite du gouverneur d'une ville voisine, qui leur fit apporter du riz et d'autres rafraîchissemens. Leur usage, pendant leurs courses, est d'envoyer quelques-uns d'entre eux à la quête dans les habitations voisines, et les vivres qu'ils obtiennent se distribuent avec égalité dans toute la troupe. Chacun

fait cuire son riz; ce qu'ils ont de trop est donné aux pauvres, et jamais ils ne se réservent rien pour le lendemain.

Tavernier arrive enfin à la ville impériale d'Agra; elle est à 27 degrés 31 minutes de latitude nord, dans un terroir sablonneux, qui l'expose pendant l'été à d'excessives chaleurs. C'est la plus grande ville des Indes, et la résidence ordinaire des empereurs mogols; les maisons des grands y sont belles et bien bâties, mais celles des particuliers, comme dans toutes les autres villes des Indes, n'ont rien d'agréable; elles sont écartées les unes des autres, et cachées par la hauteur des murailles, dans la crainte qu'on n'y puisse apercevoir les femmes; ce qui rend toutes ces villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe.

Du côté de la ville, on trouve une autre place devant le palais; la première porte, qui n'a rien de magnifique, est gardée par quelques soldats. Lorsque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'empereur de transporter sa cour à Delhy, ou lorsqu'il se met en campagne avec son armée, il donne la garde de son trésor au plus fidèle de ses ombras, qui ne s'éloigne pas nuit et jour de cette porte, où il a son logement. Ce fut dans une de ces absences du monarque que Tavernier obtint la permission de voir le palais. Toute la cour étant partie pour Delhy, le gouvernement du palais d'Agra fut confié à un seigneur qui aimait les Européens. Vélant, chef du comptoir hollandais, l'alla saluer, et lui offrit

en épiceries, en cabinets du Japon, et en beaux draps de Hollande, un présent d'environ six mille écus. Tavernier, qui était présent, eut occasion d'admirer la générosité mogole. Ce seigneur reçut le compliment avec politesse; mais se trouvant offensé du présent, il obligea les Hollandais de le remporter, en leur disant que, par considération et par amitié pour les Franguis, il prendrait seulement une petite canne, de six qu'ils lui offraient. C'était une de ces cannes du Japon qui croissent par petits nœuds; encore fallut-il ôter l'or dont on l'avait enrichie, parce qu'il ne la voulut recevoir que nue. Après les complimens, il demanda au directeur hollandais ce qu'il pouvait faire pour l'obliger, et Vélant l'ayant prié de permettre que, dans l'absence de la cour, il pût voir avec Tavernier l'intérieur du palais, cette grâce leur fut accordée : on leur donna six hommes pour les conduire.

La première porte, qui sert de logement au gouverneur, conduit à une voûte longue et obscure, après laquelle on entre dans une grande cour environnée de portiques comme la place Royale de Paris. La galerie qui est en face est plus large et plus haute que les autres; elle est soutenue de trois rangs de colonnes. Sous celles qui règnent des trois autres côtés de la cour, et qui sont plus étroites et plus basses, on a ménagé plusieurs petites chambres pour les soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie, on voit une niche pratiquée dans le mur, où l'empereur se rend par un petit esca-

lier dérobé, et lorsqu'il y est assis, on ne le découvre que jusqu'à la poitrine, à peu près comme un buste. Il n'a point alors de gardes autour de lui, parce qu'il n'a rien à redouter, et que de tous les côtés cette place est inaccessible. Dans les grandes chaleurs, il a seulement près de sa personne un eunuque, ou même un de ses enfans pour l'éventer. Les grands de la cour se tiennent dans la galerie qui est au-dessous de cette niche.

Au fond de la cour, à main gauche, on trouve un second portail qui donne entrée dans une grande cour, environnée de galeries comme la première, sous lesquelles on voit aussi de petites chambres pour quelques officiers du palais. De cette seconde cour on passe dans une troisième qui contient l'appartement impérial. Schah-Djehan avait entrepris de couvrir d'argent toute la voûte d'une grande galerie qui est à main droite. Il avait choisi pour l'exécution de cette magnifique entreprise un Français de Bordeaux qui se nommait Augustin; mais ayant besoin d'un ministre intelligent pour quelques affaires qu'il avait à Goa, il y envoya cet artiste; et les Portugais, qui lui reconnurent assez d'esprit pour le trouver redoutable, l'empoisonnèrent à Cochin. La galerie est demeurée peinte de feuillage d'or et d'azur; tout le bas est revêtu de tapis. On y voit des portes qui donnent entrée dans plusieurs chambres carrées, mais fort petites: Tavernier se contenta d'en faire ouvrir deux, parce qu'on l'assura que toutes les autres leur ressemblaient.

Les autres côtés de la cour sont ouverts, et n'ont qu'une simple muraille à hauteur d'appui; du côté qui regarde la rivière, ou trouve un divan ou un belvédère en saillie, où l'empereur vient s'asseoir pour se donner le plaisir de voir ses brigantins ou le combat des bêtes farouches; une galerie lui sert de vestibule, et le dessein de Schah-Djehan était de la revêtir d'une treille de rubis et d'émeraudes, qui devaient représenter au naturel les raisins verts et ceux qui commencent à rougir; mais ce dessein, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, et qui demandait plus de richesses que l'Indostan n'en peut fournir, est demeuré imparfait; on ne voit que deux ou trois ceps d'or avec leurs feuilles, qui, comme tout le reste, devaient être émaillés de leurs couleurs naturelles et chargés d'émeraudes, de rubis et de grenats qui font les grappes. Au milieu de la cour, on admire une grande cuve d'eau, d'une seule pierre grisâtre, de quarante pieds de diamètre, avec des degrés dedans et dehors, pratiqués dans la même pierre pour monter et descendre.

Il paraît que la curiosité de Tavernier ne put pas aller plus loin; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres voyageurs, qui parlent des appartemens de l'empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux sépultures d'Agra, et des lieux voisins dont il vante la beauté. Les eunuques du palais ont presque tous l'ambition de se faire bâtir un magnifique tombeau; lorsqu'ils ont amassé beaucoup de

biens, la plupart souhaiteraient d'aller à la Mecque pour y porter de riches présens; mais le grand mogol, qui ne voit pas sortir volontiers l'argent de ses états, leur accorde rarement cette permission; et leurs richesses leur devenant inutiles, ils en consacrent la plus grande partie à ces édifices, pour laisser quelque mémoire de leur nom. Entre tous les tombeaux d'Agra, on distingue particulièrement celui de l'impératrice, femme de Schah-Djehan. Ce monarque le fit élever près du Tasimakan, grand bazar où se rassemblent tous les étrangers, dans la seule vue de lui attirer plus d'admirateurs. Ce bazar, ou ce marché, est entouré de six grandes cours, bordées de portiques sous lesquels on voit des boutiques et des chambres, où il se fait un prodigieux commerce de toiles. Le tombeau de l'impératrice est au levant de la ville, le long de la rivière, dans un grand espace fermé de murailles sur lesquelles on fait régner une petite galerie; cet espace est une sorte de jardin en compartimens, comme le parterre des nôtres, avec cette différence qu'au lieu de sable c'est du marbre blanc et noir: on y entre par un grand portail. A gauche, on découvre une belle galerie qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le mufti se rend à des heures réglées pour y faire la prière. Un peu au-delà du milieu de l'espace, on voit trois grandes plates-formes, d'où l'on annonce ces heures. Au-dessus s'élève un dôme qui n'a guère moins d'éclat que celui du Val-de-Grâce; le dedans et le dehors sont

également revêtus de marbre blanc : c'est sous ce dôme qu'on a placé le tombeau, quoique le corps de l'impératrice ait été déposé sous une voûte qui est au-dessous de la première plate-forme. Les mêmes cérémonies qui se font dans ce lieu souterrain s'observent sous le dôme autour du tombeau ; c'est-à-dire que de temps en temps on y change les tapis, les chandeliers et les autres ornemens. On y trouve toujours aussi quelques mollahs en prières. Tavernier vit commencer et finir ce grand ouvrage, auquel il assure qu'on employa vingt-deux ans, et le travail continuel de vingt mille hommes. On prétend, dit-il, que les seuls échafaudages ont coûté plus que l'ouvrage entier, parce que, manquant de bois, on était contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voûtes ; ce qui demandait un travail et des frais immenses. Schah - Djehan avait commencé à se bâtir un tombeau de l'autre côté de la rivière : mais la guerre qu'il eut avec ses enfans interrompit ce dessein, et l'heureux Aureng-Zeb, son successeur, ne se fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes, sous le commandement d'un eunuque, veillent sans cesse à la garde du mausolée de l'impératrice et du tasimakan.

Les tombeaux des eunuques n'ont qu'une seule plate-forme, avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la distance d'une lieue des murs d'Agra, on visite la sépulture de l'empereur Akbar. En arrivant du côté de Delhy, on rencontre près d'un grand bazar un jardin qui est celui de Djehan-Ghir, père de

Schah-Djehan. Le dessus du portail offre une peinture de son tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux de cire blanche, et la figure de deux jésuites aux deux bouts. On est étonné que Schah-Djehan, contre l'usage du mahométisme qui défend les images, ait souffert cette représentation. Tavernier la regarde comme un monument de reconnaissance pour quelques leçons de mathématiques que ce prince et son père avaient reçues des jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion, Schah-Djehan n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il était allé voir un Arménien nommé Corgia, qu'il aimait beaucoup, et qui était tombé malade, les jésuites, dont la maison était voisine, firent malheureusement sonner leur cloche. Ce bruit, qui pouvait incommoder l'Arménien, irrita tellement l'empereur, que dans sa colère il ordonna que la cloche fût enlevée et pendue au cou de son éléphant. Quelques jours après, revoyant cet animal avec un fardeau qui était capable de lui nuire, il fit porter cette cloche à la place du katoual, où elle est demeurée depuis. Corgia passait pour excellent poète. Il avait été élevé avec Schah-Djehan, qui prit du goût pour son esprit, et qui le comblait de richesses et d'honneurs; mais ni les promesses ni les menaces n'avaient pu lui faire embrasser la religion de Mahomet.

Tavernier décrit la route d'Agra à Delhy, sans expliquer à quelle occasion ni dans quel temps il

fit ce voyage; il compte soixante-huit cosses entre ces deux villes. Delhy est une grande ville, située sur le Djemna, qui coule du nord au sud, et qui, prenant ensuite son cours du couchant au levant, après avoir passé par Agra et Kadiove, va se perdre dans le Gange. Schah-Djehan, rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Delhy une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de Djehanabad, qui signifie ville de Djehan : le climat y est plus tempéré. Mais depuis cette fondation, Delhy est tombée presque en ruine, et n'a que des pauvres pour habitans, à l'exception de trois ou quatre seigneurs, qui, lorsque la cour est à Djehanabad, s'y établissent dans de grands enclos, où ils font dresser leurs tentes. Un jésuite qui suivait la cour d'Aureng-Zeb prenait aussi son logement à Delhy.

Djehanabad, que le peuple, par corruption, nomme aujourd'hui Djenabab, est devenue une fort grande ville, et n'est séparée de l'autre que par une simple muraille. Toutes ses maisons sont bâties au milieu de grands enclos; on entre du côté de Delhy par une longue et large rue, bordée de voûtes, dont le dessus est une plate-forme, et qui sert de retraite aux marchands; cette rue se termine à la grande place où est le palais de l'empereur. Dans une autre, fort droite et fort large, qui vient se rendre à la même place, vers une autre porte du palais, on ne trouve que de gros marchands qui n'ont point de boutique extérieure.

Le palais impérial n'a pas moins d'une demi-lieue

de circuit ; les murailles sont de belles pierres de taille, avec des créneaux et des tours ; les fossés sont pleins d'eau, et revêtus de la même pierre ; le grand portail du palais n'a rien de magnifique, non plus que la première cour, où les seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphans ; mais après cette cour on trouve une sorte de rue ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres. Ils sont élevés d'environ deux pieds ; et les chevaux, qui sont attachés au dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires sur les bords. Dans quelques endroits on voit de grandes portes qui conduisent à divers appartemens. Ce passage est divisé par un canal plein d'eau qui laisse un beau chemin des deux côtés, et qui forme de petits bassins à d'égales distances ; il mène jusqu'à l'entrée d'une grande cour où les omhras font la garde en personne : cette cour est environnée de logemens assez bas, et les chevaux sont attachés devant chaque porte. De la seconde on passe dans une troisième par un grand portail, à côté duquel on voit une petite salle élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes dont l'empereur honore ses sujets ou les étrangers. Un peu plus loin, sous le même portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes et les hautbois, qui se font entendre quelques momens avant que l'empereur se montre au public, et lorsqu'il est prêt à se retirer. Au fond

de cette troisième cour, on découvre le divan ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, et tout-à-fait ouverte de trois côtés; trente-deux colonnes de marbre, d'environ quatre pieds en carré, avec leurs piédestaux et leurs moulures, soutiennent la voûte. Schah-Djehan s'était proposé d'enrichir cette salle des plus beaux ouvrages mosaïques, dans le goût de la chapelle de Florence; mais après en avoir fait faire l'essai sur deux ou trois colonnes, il désespéra de pouvoir trouver assez de pierres précieuses pour un si grand dessein; et n'étant pas moins rebuté par la dépense, il se détermina pour une peinture en fleurs.

C'est au milieu de cette salle, et près du bord qui regarde la cour, en forme de théâtre, qu'on dresse le trône où l'empereur donne audience et dispense la justice : c'est un petit lit, de la grandeur de nos lits de camp, avec ses quatre colonnes, un ciel, un dossier, un traversin et la courte-pointe. Toutes ces pièces sont couvertes de diamans; mais lorsque l'empereur s'y vient asseoir, on étend sur le lit une couverture de brocart d'or, ou de quelque riche étoffe piquée. Il y monte par trois petites marches de deux pieds de long. A l'un des côtés on élève un parasol sur un bâton de la longueur d'une demi-pique, et l'on attache à chaque colonne du lit une des armes de l'empereur; c'est-à-dire sa rondache, son sabre, son arc, son carquois et ses flèches.

Dans la cour, au-dessous du trône, on a ménagé une place de vingt pieds en carré, entourée de balustres, qui sont couverts tantôt de lames d'argent, et tantôt de lames d'or. Les quatre coins de ce parquet sont la place des secrétaires d'état, qui font aussi la fonction d'avocats dans les causes civiles et criminelles. Le tour de la balustrade est occupé par les seigneurs et par les musiciens, car pendant le divan même on ne cesse pas d'entendre une musique fort douce, dont le bruit n'est pas capable d'apporter de l'interruption aux affaires les plus sérieuses. L'empereur, assis sur son trône, a près de lui quelqu'un des premiers seigneurs, ou ses seuls enfans. Entre onze heures et midi, le premier ministre d'état vient lui faire l'exposition de tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside, qui est à l'entrée de la première cour; et lorsque son rapport est fini, l'empereur se lève; mais pendant que ce monarque est sur le trône, il n'est permis à personne de sortir du palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi.

Vers le milieu de la cour, on trouve un petit canal large d'environ six pouces, où, pendant que le roi est sur son trône, tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter; il ne leur est pas permis d'avancer plus loin sans être appelés; et les ambassadeurs mêmes ne sont pas exempts de cette loi. Lorsqu'un ambassadeur est venu jusqu'au canal, l'introducteur crie, vers le divan où l'empereur est assis, que le ministre de telle puissance souhaite de

parler à sa majesté : alors un secrétaire d'état en avertit l'empereur, qui feint souvent de ne pas l'entendre; mais quelques momens après, il lève les yeux, et les jetant sur l'ambassadeur, il donne ordre au même secrétaire de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

De la salle du divan on passe à gauche sur une terrasse, d'où l'on découvre la rivière, et sur laquelle donne la porte d'une petite chambre, d'où l'empereur passe au sérail. A la gauche de cette même cour, on voit une petite mosquée fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le croirait d'or massif. C'est dans cette chapelle que l'empereur fait chaque jour sa prière, excepté le vendredi, qu'il doit se rendre à la grande mosquée. On tend, ce jour-là, autour des degrés, un gros rets de cinq ou six pieds de haut, dans la crainte que les éléphans n'en approchent, et par respect pour la mosquée même. Cet édifice, que Tavernier trouva très-beau, est assis sur une grande plate-forme plus élevée que les maisons de la ville, et l'on y monte par divers escaliers.

Le côté droit de la cour du trône est occupé par des portiques qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied et demi au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs portes qui règnent le long de ces portiques donnent entrée dans les écuries impériales, qui sont toujours remplies de très-beaux chevaux. Tavernier assure que le moindre a coûté trois mille écus, et que le prix de quelques-uns va jus-

qu'à dix mille. Au-devant de chaque porte on suspend une natte de bambou qui se fend aussi menu que l'osier; mais au lieu que nos petites tresses d'osier se lient avec l'osier même, celles du bambou sont liées avec de la soie torse qui représente des fleurs; et ce travail, qui est fort délicat, demande beaucoup de patience : l'effet de ces nattes est d'empêcher que les chevaux ne soient tourmentés des mouches; chacun a d'ailleurs deux palefreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les portiques, comme devant les portes des écuries, on met aussi des nattes qui se lèvent et qui se baissent suivant le besoin; et le bas de la galerie est couvert de fort beaux tapis qu'on retire le soir, pour faire dans le même lieu la litière des chevaux : elle ne se fait que de leur fiente, qu'on écrase un peu après l'avoir fait sécher au soleil. Les chevaux qui passent aux Indes, de Perse ou d'Arabie, ou du pays des Ousbecks, trouvent un grand changement dans leur nourriture. Dans l'Indostan, comme dans le reste des Indes, on ne connaît ni le foin ni l'avoine. Chaque cheval reçoit le matin, pour sa portion, deux ou trois pelotes composées de farine de froment et de beurre, de la grosseur de nos pains d'un sou. Ce n'est pas sans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, et souvent on a besoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût : le palefrenier leur tient la langue d'une main, et de l'autre il leur fourre la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes à sucre ou de millet, on leur en donne à midi; le soir, une heure ou deux

ıvant le coucher du soleil, ils ont une mesure de pois :hiches, écrasés entre deux pierres et trempés dans 'eau.

Tavernier partit d'Agra le 25 novembre 1665, pour 'isiter quelques villes de l'empire, avec Bernier, au-[uel il donne le titre de médecin de l'empereur. Le er décembre, ils rencontrèrent cent quarante char-ettes, tirées chacune par six bœufs, et chacune por-ant cinquante mille roupies : c'était le revenu de la rovince de Bengale, qui, toutes charges payées, et ı bourse du gouverneur remplie, montait à cinq aillions cinq cent mille roupies. Près de la petite ille de Djianabad, ils virent un rhinocéros qui nangeait des cannes de millet. Il les recevait de la nain d'un petit garçon de neuf ou dix ans; et Taver-ıier en ayant pris quelques-unes, cet animal s'ap-rocha de lui pour les recevoir aussi de la sienne.

Les deux voyageurs arrivèrent à Alemkhand. A leux cosses de ce bourg on rencontre le fameux leuve du Gange. Bernier parut fort surpris qu'il ne ût pas plus large que la Seine devant le Louvre. l y a même si peu d'eau depuis le mois de mars usqu'au mois de juin ou de juillet, c'est-à-dire usqu'à la saison des pluies, qu'il est impossible ıux bateaux de remonter. En arrivant sur ses bords, es deux Français burent un verre de vin dans le-quel ils mirent de l'eau de ce fleuve, qui leur causa quelques tranchées. Leurs valets qui la burent seule, en furent beaucoup plus tourmentés. Aussi es Hollandais, qui ont des comptoirs sur les rives

du Gange, ne boivent-ils jamais de cette eau sans l'avoir fait bouillir. L'habitude la rend si saine pour les habitans du pays, que l'empereur même et toute la cour n'en boivent point d'autre. On voit continuellement un grand nombre de chameaux sur lesquels on vient charger de l'eau du Gange.

Allahabad, où l'on arrive à neuf cosses d'Alemkhand, est une grande ville bâtie sur une pointe de terre, où se joignent le Gange et la Djemna. Le château, qui est de pierres de taille, et ceint d'un double fossé, sert de palais au gouverneur. C'était alors un des plus grands seigneurs de l'empire : sa mauvaise santé l'obligeait d'entretenir plusieurs médecins indiens et persans, entre lesquels était Claude Maillé, Français, né à Bourges, et qui exerçait tout à la fois la médecine et la chirurgie. Le premier de ses médecins persans jeta un jour sa femme du haut d'une terrasse en bas, dans un transport de jalousie; elle ne se rompit heureusement que deux ou trois côtes : ses parens demandèrent justice au gouverneur, qui fit venir le médecin, et qui le congédia. Il n'était qu'à deux ou trois journées de la ville, lorsque le gouverneur se trouvant plus mal, l'envoya rappeler. Alors ce furieux poignarda sa femme et quatre enfans qu'il avait d'elle, avec treize filles esclaves; après quoi il revint trouver le gouverneur, qui, feignant d'ignorer son crime, ne fit pas difficulté de le reprendre à son service.

Sous le grand portail de la pagode de Banaron,

un des principaux bramines se tient assis près d'une grande cuve remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matière jaune. Tous les banians viennent se présenter à lui pour recevoir une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux et sur le bout du nez, puis sur les bras et devant l'estomac : c'est à cette marque qu'on reconnaît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange; car, lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits dans leurs maisons, ils ne se croient pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement. Chaque tribu a son onction de différentes couleurs; mais l'onction jaune est celle de la tribu la plus nombreuse, et passe aussi pour la plus pure.

Assez près de la pagode, du côté qui regarde l'ouest, Djesseing, le plus puissant des radjas idolâtres, avait fait bâtir un collége pour l'éducation de la jeunesse. Tavernier y vit deux enfans de ce prince, dont les précepteurs étaient des bramines, qui leur enseignaient à lire et à écrire dans un langage fort différent de celui du peuple. La cour de ce collége est environnée d'une double galerie, et c'était dans la plus basse que les deux princes recevaient leurs leçons, accompagnés de plusieurs jeunes seigneurs et d'un grand nombre de bramines, qui traçaient sur la terre, avec de la craie, diverses figures de mathématiques. Aussitôt que Tavernier fut entré, ils envoyèrent demander qui il était, et sachant qu'il était Français, ils le firent approcher pour lui faire plusieurs questions sur l'Europe, et

particulièrement sur la France. Un bramine apporta deux globes, dont les Hollandais lui avaient fait présent. Tavernier leur en fit distinguer les parties, et leur montra la France. Après quelques autres discours, on lui servit le bétel. Mais il ne se retira point sans avoir demandé à quelle heure il pouvait voir la pagode du collége. On lui dit de revenir le lendemain, un peu avant le lever du soleil : il ne manqua point de se rendre à la porte de cette pagode, qui est aussi l'ouvrage de Djesseing, et qui se présente à gauche en entrant dans la cour. Devant la porte on trouve une espèce de galerie, soutenue par des piliers, qui était déjà remplie d'un grand nombre d'adorateurs. Huit bramines s'avancèrent l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours et de quantité d'autres instrumens. Deux des plus vieux bramines entonnèrent un cantique. Le peuple suivit, et les instrumens accompagnaient les voix. Chacun avait à la main une queue de paon, ou quelque autre éventail, pour chasser les mouches au moment où la pagode devait s'ouvrir. Cette musique et l'exercice des éventails durèrent plus d'une demi-heure. Enfin les deux principaux bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes qu'ils prirent d'une main, et de l'autre ils frappèrent avec une espèce de petit maillet contre la porte. Elle fut ouverte aussitôt par six bramines qui étaient dans la pagode. Tavernier découvrit alors sur un autel, à sept ou huit pas de la porte,

la grande idole de Ram-khan, qui passe pour la sœur de Morli-ram. A sa droite, il vit un enfant, de la forme d'un Cupidon, que les banians nomment Lokemin, et sur son bras gauche une petite fille, qu'ils appellent Sita. Aussitôt que la porte fut ouverte, et qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'idole, tous les assistans se jetèrent à terre en mettant les mains sur leurs têtes, et se prosternèrent trois fois. Ensuite, s'étant relevés, ils jetèrent quantité de bouquets et de chaînes en forme de chapelets, que les bramines faisaient toucher à l'idole, et rendaient à ceux qui les avaient présentés. Un vieux bramine qui était devant l'autel tenait à la main une lampe à neuf mèches allumées, sur lesquelles il jetait par intervalles une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'idole. Après toutes ces cérémonies, qui durèrent l'espace d'une heure, on fit retirer le peuple, et la pagode fut fermée. On avait présenté à Ram-khan quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile et de laitage, dont les bramines n'avaient laissé rien perdre. Comme l'idole représente une femme, elle est particulièrement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa patrone. Djesseing, pour la tirer de la grande pagode, et lui donner un autel dans la sienne, avait employé, tant en présens pour les bramines qu'en aumônes pour les pauvres, plus de cinq laks de roupies, qui font sept cent cinquante mille livres de notre monnaie.

A cinq cents pas de Banaron, au nord-ouest,

Tavernier et Bernier visitèrent une mosquée où l'on montre plusieurs tombeaux mahométans, dont quelques-uns sont d'une fort belle architecture. Les plus curieux sont dans un jardin fermé de murs, qui laissent des jours par où ils peuvent être vus des passans. On en distingue un qui compose une grande masse carrée, dont chaque face est d'environ quinze pas. Au milieu de cette plate-forme s'élève une colonne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une pièce, et que trois hommes pourraient à peine embrasser. Elle est d'une pierre grisâtre, si dure, que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle se termine en pyramide, avec une grosse boule sur la pointe, et un cercle de gros grains au-dessous de la boule. Toutes les faces sont couvertes de figures d'animaux en relief. Plusieurs vieillards qui gardaient le jardin assurèrent Tavernier que ce beau monument avait été beaucoup plus élevé, et que, depuis cinquante ans, il s'était enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoutèrent que c'était la sépulture d'un roi de Boutan, qui était mort dans le pays, après être sorti du sien pour en faire la conquête.

Patna, une des plus grandes villes de l'Inde, est située sur la rive occidentale du Gange. Tavernier ne lui donne guère moins de deux cosses de longueur. Les maisons n'y sont pas plus belles que dans la plupart des autres villes indiennes, c'est-à-dire qu'elles sont couvertes de chaume ou de bambou. La Compagnie hollandaise s'y est fait un comptoir

pour le commerce du salpêtre, qu'elle fait raffiner à Tchoupar, gros village situé aussi sur la rive droite du Gange, dix cosses au-dessus de Patna. La liberté règne dans cette ville, au point que Tavernier et Bernier, ayant rencontré, en arrivant, les Hollandais de Tchoupar qui retournaient chez eux dans leurs voitures, s'arrêtèrent pour vider avec eux quelques bouteilles de vin de Chypre en pleine rue. Pendant huit jours qu'ils passèrent à Patna, ils furent témoins d'un événement qui leur fit perdre l'opinion où ils étaient, que certains crimes étaient impunis dans le mahométisme. Un mimbachi, qui commandait mille hommes de pied, voulait abuser d'un jeune garçon qu'il avait à son service, et qui s'était défendu plusieurs fois contre ses attaques. Il saisit, à la campagne, un moment qui le fit triompher de toutes les résistances du jeune homme. Celui-ci, outré de douleur, prit aussi son temps pour se venger. Un jour qu'il était à la chasse avec son maître, il le surprit à l'écart, et d'un coup de sabre il lui abattit la tête. Aussitôt il courut à bride abattue vers la ville, en criant qu'il avait tué son maître pour se venger du plus infâme outrage. Il alla faire la même déclaration au gouverneur, qui le fit jeter d'abord en prison; mais après de justes éclaircissemens, il obtint la liberté; et malgré les sollicitations de la famille du mort, aucun tribunal n'osa le poursuivre, dans la crainte d'irriter le peuple, qui applaudissait hautement son action.

A Patna, les deux voyageurs prirent un bateau

sur le Gange pour descendre à Daca. Après quelques jours de navigation, Tavernier eut le chagrin de se séparer du compagnon de son voyage, qui; devant se rendre à Casambazar, et passer de là jusqu'à Ougly, se vit forcé de prendre par terre. Un grand banc de sable, qui se trouve devant la ville de Soutiqui, ne permet pas de faire cette route par eau lorsque la rivière est basse. Ainsi, pendant que Bernier prit son chemin par terre, Tavernier continua de descendre le Gange jusqu'à Toutipour, qui est à deux cosses de Raghi-Mehalé. Ce fut dans ce lieu qu'il commença le lendemain, au lever du soleil, à voir un grand nombre de crocodiles couchés sur le sable. Pendant tout le jour, jusqu'au bourg d'Acerat, qui est à vingt-cinq cosses de Toutipour, il ne cessa pas d'en voir une si grande quantité, qu'il lui prit envie d'en tirer un, pour essayer s'il est vrai, comme on le croit aux Indes, qu'un coup de fusil ne leur fait rien. Le coup lui donna dans la mâchoire, et lui fit couler du sang, mais il ne s'en retira pas moins dans la rivière. Le lendemain on n'en aperçut pas un moindre nombre, qui étaient couchés sur le bord de la rivière, et l'auteur en tira deux, de trois balles à chaque coup. Au même instant, ils se renversèrent sur le dos en ouvrant la gueule, et tous deux moururent dans le même lieu.

Daca est une grande ville qui ne s'étend qu'en longueur, parce que les habitans ne veulent pas être éloignés du Gange. Elle a plus de deux cosses,

sans compter que, depuis le dernier pont de brique, on ne rencontre qu'une suite de maisons écartées l'une de l'autre, et la plupart habitées par des charpentiers qui construisent des galéasses et d'autres bâtimens. Toutes ces maisons, dont Tavernier n'excepte point celles de Daca, ne sont que de mauvaises cabanes composées de terre grasse et de bambou. Le palais même du gouverneur est de bois; mais il loge ordinairement sous des tentes qu'il fait dresser dans une cour de son enclos. Les Hollandais et les Anglais ne jugeant point leurs marchandises en sûreté dans les édifices de Daca, se sont fait bâtir d'assez beaux comptoirs. On y voit aussi une fort belle église de brique, dont les pères Augustins sont en possession. Tavernier observe, à l'occasion des galéasses qui se font à Daca, qu'on est étonné de leur vitesse. Il s'en fait de si longues qu'elles ont jusqu'à cinquante rames de chaque côté, mais on ne met que deux hommes à chaque rame. Quelques-unes sont fort ornées. L'or et l'azur y sont prodigués.

On lit dans une autre partie de sa relation qu'étant allé au palais pour prendre congé de l'empereur avant de quitter sa cour, ce monarque lui fit dire qu'il ne voulait pas le laisser partir sans lui montrer ses joyaux. Le lendemain de grand matin, cinq ou six officiers vinrent l'avertir que l'empereur le demandait. Il se rendit au palais, où les courtiers des joyaux le présentèrent à sa majesté, et le menèrent ensuite dans une petite chambre

qui est au bout de la salle où l'empereur était sur son trône, et d'où il pouvait les voir.

Akel-Khan, chef du trésor des joyaux, était déjà dans cette chambre. Il donna ordre à quatre eunuques de la cour d'aller chercher les joyaux, qu'ils apportèrent dans deux grands plats de bois lacrés, avec des feuilles d'or, et couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours vert en broderie. On les découvrit : on compta trois fois toutes les pièces; trois écrivains en firent la liste. Les Indiens observent toutes ces formalités avec autant de patience que de circonspection; et s'ils voient quelqu'un qui se presse trop ou qui se fâche, ils le regardent sans rien dire, en riant de sa chaleur comme d'une extravagance.

La première pièce qu'Akel-Khan mit entre les mains de Tavernier fut un grand diamant, qui est une rose ronde, fort haute d'un côté. A l'arête d'en bas, on voit un petit cran dans lequel on découvre une petite glace. L'eau en est belle. Il pèse trois cent dix-neuf ratis et demi, qui font deux cent quatre-vingts de nos carats. C'est un présent que Mirghimola fit à l'empereur Schah-Djehan lorsqu'il vint lui demander une retraite à sa cour, après avoir trahi le roi de Golconde son maître. Cette pierre était brute, et pesait alors neuf cents ratis, qui font sept cent quatre-vingts carats et demi. Elle avait plusieurs glaces. En Europe on l'aurait gouvernée fort différemment, c'est-à-dire qu'on en

aurait tiré de bons morceaux, et qu'elle serait demeurée plus pesante. Schah-Djehan la fit tailler par un Vénitien nommé Hortensio Borgis, mauvais lapidaire qui se trouvait à la cour. Aussi fut-il mal récompensé. On lui reprocha d'avoir gâté une si belle pierre, qu'on aurait pu conserver dans un plus grand poids, et dont Tavernier ajoute qu'il aurait pu tirer quelque bon morceau sans en faire tort à l'empereur. Il ne reçut pour prix de son travail que dix mille roupies.

Après avoir admiré ce beau diamant, et l'avoir remis entre les mains d'Akel-Khan, Tavernier en vit un autre en poire, de fort bonne forme et de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets, et l'autre qui a de petits points noirs. Chacun pèse cinquante-cinq à soixante ratis, et la poire soixante-deux et demi; ensuite on lui montra un joyau de douze diamans, chaque pierre de quinze à seize ratis, et toutes roses. Celle du milieu est une rose en cœur, de belle eau, mais avec trois petites glaces; et cette rose peut peser trente-cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joyau de dix-sept diamans, moitié table, moitié rose, dont le plus grand ne pèse pas plus de sept ou huit ratis, à la réserve de celui du milieu, qui peut en peser seize. Toutes ces pierres sont de la première eau, nettes, de bonne forme, et les plus belles qui se puissent trouver.

Deux grandes perles en poire, l'une d'environ soixante-dix ratis, un peu plate des deux côtés,

de belle eau et de bonne forme; un bouton de perle de cinquante-cinq à soixante ratis, de bonne forme et de belle eau; une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté, et de cinquante-six ratis; c'est un présent au grand mogol, de Schah-Abas II, roi de Perse; trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis, mais dont l'eau tire sur le jaune; une perle de parfaite rondeur, pesant trente-six ratis et demi, d'une eau vive, blanche, et de la plus haute perfection; c'était le seul joyau qu'Aureng-Zeb eût acheté, par admiration pour sa beauté; tout le reste lui venait en grande partie de Daracha, son frère aîné, dont il avait eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête, en partie des présens qu'il avait reçus depuis qu'il était monté sur le trône. Ce prince avait moins d'inclination pour les pierreries que pour l'or et l'argent : tels sont les bijoux que l'on mit entre les mains de Tavernier, en lui laissant tout le temps de satisfaire sa curiosité. Il vit encore deux autres perles parfaitement rondes et égales, qui pèsent chacune vingt-cinq ratis et un quart. L'une est un peu jaune; mais l'autre est d'une eau très-vive, et la plus belle qui soit au monde. Il est vrai que le prince arabe qui a pris Mascate sur les Portugais en a une qui passe pour la première en beauté; mais quoiqu'elle soit parfaitement ronde, et d'une blancheur si vive, qu'elle en est comme transparente, elle ne pèse que quatorze carats. L'Asie a peu de monarques qui n'aient

sollicité ce prince de leur vendre une perle si rare.

Tavernier admira deux chaînes, l'une de perles et de rubis de diverses formes, percés comme les perles; l'autre de perles et d'émeraudes rondes et percées. Toutes les perles sont de plusieurs eaux, et chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande émeraude de vieille roche, taillée au cadran et fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pèse environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes, on admire une améthyste orientale à table longue, d'un poids d'environ quarante ratis, et belle en perfection.

Un rubis balais cabochon, de belle couleur, et percé par le haut, qui pèse dix mescals, dont six font une once; un autre rubis cabochon, parfait en couleur, mais un peu glacé, et percé par le haut, du poids de douze mescals; une topaze orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pèse six mescals, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc; tels étaient les plus précieux joyaux du grand-mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir et de les tenir tous dans sa main, comme une faveur qu'aucun autre Européen n'avait jamais obtenue.

Tavernier, entre plusieurs observations sur Goa, qui lui sont communes avec les autres voyageurs, remarque particulièrement que le port de Goa, celui de Constantinople et celui de Toulon, sont les

trois plus beaux du grand continent de notre ancien monde. « Avant que les Hollandais, dit-il, eussent « abattu la puissance des Portugais dans les Indes, « on ne voyait à Goa que de la richesse et de la « magnificence; mais depuis que les sources d'or « et d'argent ont changé de maîtres, l'ancienne « splendeur de cette ville a disparu. A mon second « voyage, ajoute Tavernier, je vis des gens que « j'avais connus riches de deux mille écus de rente, « venir le soir, en cachette, me demander l'aumône, « sans rien rabattre néanmoins de leur orgueil, « surtout les femmes, qui viennent en palekis, et « qui demeurent à la porte, tandis qu'un valet qui « les accompagne vient vous faire un compliment « de leur part. On leur envoie ce qu'on veut, ou « bien on le porte soi-même, quand on a la curio-« sité de voir leur visage; ce qui arrive rarement, « parce qu'elles se couvrent la tête d'un voile; mais « elles présentent ordinairement un billet de quel-« que religieux qui les recommande, et qui rend « témoignage de leurs richesses passées en exposant « leur misère présente. Ainsi le plus souvent on « entre en discours avec la belle; et, par honneur, « on la prie d'entrer pour faire une collation, qui « dure quelquefois jusqu'au lendemain. Il est con-« stant, ajoute encore Tavernier, que si les Hol-« landais n'étaient pas venus aux Indes, on ne « trouverait pas aujourd'hui, chez la plupart des « Portugais de Goa, un morceau de fer, parce que « tout y serait d'or ou d'argent. »

Le vice-roi, l'archevêque et le grand inquisiteur, auxquels Tavernier rendit ses premiers devoirs, le reçurent avec d'autant plus de civilité, que ses visites étaient toujours accompagnées de quelque présent. C'était don Philippe de Mascarenhas qui gouvernait alors les Indes portugaises. Il n'admettait personne à sa table, pas même ses enfans; mais dans la salle où il mangeait, on avait ménagé un petit retranchement où l'on mettait le couvert pour les principaux officiers et pour ceux qu'il invitait; ancien usage d'un temps dont il ne restait que la fierté. Le grand inquisiteur, chez lequel Tavernier s'était présenté, s'excusa d'abord sur ses affaires, et lui fit dire ensuite qu'il l'entretiendrait dans la maison de l'inquisition, quoiqu'il eût son palais dans un autre quartier. Cette affectation pouvait lui causer quelque défiance, parce qu'il était protestant. Cependant il ne fit aucune difficulté d'entrer dans l'inquisition à l'heure marquée. Un page l'introduisit dans une grande salle, où il demeura seul l'espace d'un quart d'heure. Enfin un officier qui vint le prendre, le fit passer par deux grandes galeries et par quelques appartemens, pour arriver dans une petite chambre où l'inquisiteur l'attendait, assis au bout d'une grande table en forme de billard. Tout l'ameublement, comme la table, était couvert de drap vert d'Angleterre. Après le premier compliment, l'inquisiteur lui demanda de quelle religion il était. Il répondit qu'il faisait profession de la religion protestante. La seconde question regarda son

père et sa mère, dont on voulut savoir aussi la religion : et lorsqu'il eut répondu qu'ils étaient protestans comme lui, l'inquisiteur l'assura qu'il était le bien venu : comme s'il eût été justifié par le hasard de sa naissance. Alors l'inquisiteur cria qu'on pouvait entrer. Un bout de tapisserie qui fut levé au coin de la chambre fit paraître aussitôt dix ou douze personnes qui étaient dans la chambre voisine. C'étaient deux religieux Augustins, deux Dominicains, deux Carmes et d'autres ecclésiastiques, à qui l'inquisiteur apprit d'abord que Tavernier était né protestant, mais qu'il n'avait avec lui aucun livre défendu, et que, sachant les ordres du tribunal, il avait laissé sa Bible à Mengrela. L'entretien devint fort agréable, et roula sur les voyages de Tavernier, dont toute l'assemblée parut entendre volontiers le récit. Trois jours après, l'inquisiteur le fit prier à dîner avec lui, dans une fort belle maison qui est à une demi-lieue de la ville, et qui appartient aux Carmes déchaussés. C'est un des plus beaux édifices de toutes les Indes. Un gentilhomme portugais, dont le père et l'aïeul s'étaient enrichis par le commerce, avait fait bâtir cette maison, qui peut passer pour un beau palais. Il vécut sans goût pour le mariage; et s'étant livré à la dévotion, il passait la plus grande partie de sa vie chez les Augustins, pour lesquels il conçut tant d'affection, qu'il fit un testament par lequel il leur donnait tout son bien, à condition qu'après sa mort ils lui élevassent un tombeau au côté droit du grand autel. Quelques-uns de

ces religieux lui ayant représenté que cette place ne convenait qu'à un vice-roi, et l'ayant prié d'en choisir une autre, il fut si piqué de cette proposition, qu'il cessa de voir les Augustins; et sa dévotion s'étant tournée vers les Carmes, qui le reçurent à bras ouverts, il leur laissa son héritage à la même condition.

Tavernier voulant visiter l'île de Java, résolut de porter des pierreries au roi de Bantam. Il trouva ce prince assis à la manière des Orientaux, avec trois des principaux seigneurs de la cour. Ils avaient devant eux cinq grands plats de riz de différentes couleurs, du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie, et plusieurs espèces de sorbets. Aussitôt que Tavernier eut salué le roi, en lui faisant présent d'un anneau de diamans, et d'un petit bracelet de diamans, de rubis et de saphirs bleus, ce prince lui commanda de s'asseoir, et lui fit donner une tasse d'eau-de-vie, qui ne contenait pas moins d'un demi-setier. Il parut étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur, et lui ayant fait servir du vin d'Espagne, il ne tarda guère à se lever dans l'impatience de voir les joyaux. Il alla s'asseoir dans un fauteuil, dont le bois était doré comme les bordures de nos tableaux, et qui était placé sur un petit tapis de Perse d'or et de soie. Son habit était une pièce de toile, dont une partie lui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et le reste était rejeté derrière son dos en manière d'écharpe. Il avait les pieds et les jambes nus. Autour de sa tête une sorte de

mouchoir à trois pointes formait un bandeau. Ses cheveux, qui paraissaient fort longs, étaient liés par-dessus. On voyait à côté du fauteuil une paire de sandales, dont les courroies étaient brodées d'or et parsemées de petites perles. Deux de ses officiers se placèrent derrière lui avec de gros éventails, dont les bâtons étaient longs de cinq à six pieds, terminés par un faisceau de plumes de paon, de la grosseur d'un tonneau. A la droite, une vieille femme noire tenait dans ses mains un petit mortier et un pilon d'or, où elle pilait des feuilles de bétel, parmi lesquelles elle mêlait des noix d'arek, avec de la semence de perles qu'on y avait fait dissoudre. Lorsqu'elle en voyait quelque partie bien préparée, elle frappait de la main sur le dos du roi, qui ouvrait aussitôt la bouche, et qui recevait ce qu'elle y mettait avec le doigt, comme on donne de la bouillie aux enfans. Il avait mâché tant de bétel et bu tant de tabac, qu'il avait perdu toutes ses dents.

Son palais ne faisait pas honneur à l'habileté de l'architecte. C'était un espace carré, ceint d'un grand nombre de petits piliers, revêtus de différens vernis, et d'environ deux pieds de haut. Quatre piliers plus gros faisaient les quatre coins, à quarante pieds de distance. Le plancher était couvert d'une natte tissue de l'écorce d'un certain arbre dont aucune sorte de vermine n'approche jamais; et le toit était de simples branches de cocotier. Assez proche, sous un autre toit, soutenu aussi

par quatre gros piliers, on voyait seize éléphans. La garde royale, qui était d'environ deux mille hommes, était assise par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes. La porte en paraissait fort mauvaise, et l'enceinte n'était qu'une iorte de palissade, entremêlée de terre et de fiente le vache. Deux vieilles femmes noires en sortirent uccessivement pour venir prendre de la main du oi les joyaux de Tavernier, qu'elles allaient monrer apparemment aux dames. Il observa qu'elles ie rapportaient rien; d'où il conclut qu'il devait enir ferme pour le prix. Aussi vendit-il fort avanageusement tout ce qui était entré au sérail, avec a satisfaction d'être payé sur-le-champ.

Dans un autre voyage qu'il fit à la même cour, l ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y vait porté pour le roi. Mais sa vie fut exposée au ernier danger par la fureur d'un Indien mahoméin qui revenait de la Mecque. Il passait avec son rère et un chirurgien hollandais dans un chemin ù d'un côté on a la rivière, et de l'autre un grand rdin fermé de palissades, entre lesquelles il reste es intervalles ouverts. L'assassin, qui était armé 'une pique, et caché derrière les palissades, poussa n arme pour l'enfoncer dans le corps d'un des ois étrangers. Il fut trop prompt, et la pointe leur assa devant le ventre à tous trois, ou du moins, lle ne toucha qu'au vaste haut-de-chausses du chirgien hollandais, qui saisit aussitôt le bois de la

pique; Tavernier le prit aussi de ses deux mains, tandis que son frère, plus jeune et plus dispos, sauta par-dessus la palissade, et donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur-le-champ. Aussitôt quantité de Chinois et d'Indiens idolâtres, qui se trouvaient aux environs, vinrent baiser les mains au capitaine Tavernier, en applaudissant à son action. Le roi même, qui en fut bientôt informé, lui fit présent d'une ceinture, comme d'un témoignage de sa reconnaissance. Tavernier jette plus de jour sur une aventure si singulière. Les pèlerins javans, de l'ordre du peuple, surtout les fakirs qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement à leur retour de leur cric, espèce de poignard dont la moitié de la lame est empoisonnée; et quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'infidèles, c'est-à-dire de gens opposés à la loi de Mahomet. Ces fanatiques exécutent leur résolution avec une rage incroyable, jusqu'à ce qu'ils soient tués eux-mêmes. Alors ils sont regardés comme saints de toute la populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, et qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque dervis se construit une hutte auprès du monument, et se consacre pour toute sa vie à le tenir propre, avec un soin continuel d'y jeter des fleurs. Les ornemens croissent avec les aumônes, parce que plus la sépulture est belle, plus la dévotion augmente avec l'opinion de sa sainteté.

. Tavernier raconte une autre aventure du même genre qui fait frémir. « Je me souviens, dit-il, qu'en 1642 il arriva au port de Surate un vaisseau du grand mogol, revenant de la Mecque, où il y avait quantité de ces fakirs; car tous les ans ce monarque envoie deux grands vaisseaux à la Mecque pour y porter gratuitement les pèlerins. Ces bâtimens sont chargés d'ailleurs de bonnes marchandises qui se vendent, et dont le profit est pour eux. On ne rapporte que le principal, qui sert pour l'année suivante, et qui est au moins de six cent mille roupies. Un des fakirs qui revenait alors ne fut pas plus tôt descendu à terre, qu'il donna des marques d'une furie diabolique. Après avoir fait sa prière, il prit son poignard, et courut se jeter au milieu de plusieurs matelots hollandais, qui faisaient décharger les marchandises de quatre vaisseaux qu'ils avaient au port. Cet enragé, sans leur laisser le temps de se reconnaître, en frappa dix-sept, dont treize moururent. Il était armé d'un cangiar, sorte de poignard dont la lame a trois doigts de large par le haut. Enfin, le soldat hollandais qui était en sentinelle à l'entrée de la tente des marchands lui donna au milieu de l'estomac un coup de fusil dont il tomba mort. Aussitôt tous les autres fakirs qui se trouvèrent dans le même lieu, accompagnés de quantité d'autres mahométans, prirent le corps et l'enterrèrent. Dans l'espace de quinze jours il eut une belle sépulture. Elle est renversée tous les ans par les matelots anglais et hollandais, pendant

que leurs vaisseaux sont au port, parce qu'ils sont les plus forts; mais à peine sont-ils partis, que les mahométans la font rétablir, et qu'ils y plantent des enseignes. »

Tavernier s'était proposé de passer à Batavia les trois mois qui restaient jusqu'au départ des vaisseaux pour l'Europe; mais l'ennuyeuse vie qu'on y mène, sans autre amusement, dit-il, que de jouer et de boire, lui fit prendre la résolution d'employer une partie de ce temps à visiter la cour du roi de Japara, qu'on nomme aussi l'empereur de la Jave. L'île entière était autrefois réunie sous sa domination, avant que le roi de Bantam, celui de Jacatra, et d'autres princes qui n'étaient que ses gouverneurs, eussent secoué le joug de la soumission. Les Hollandais ne s'étaient d'abord maintenus dans le pays que par la division de toutes ces puissances. Lorsque le roi de Japara s'était d'abord disposé à les attaquer, le roi de Bantam les avait secourus; et le premier, au contraire, s'était empressé de les aider lorsqu'ils avaient été menacés de l'autre. Aussi, quand la guerre s'élevait entre ces deux princes, les Hollandais prenaient toujours parti pour le plus faible.

Le roi de Japara fait sa résidence dans une ville dont son état porte le nom; éloignée de Batavia d'environ trente lieues, on n'y va que par mer, le long de la côte, d'où l'on fait ensuite près de huit lieues dans les terres, par une belle rivière qui remonte jusqu'à la ville; le port, qui est fort bon,

offre de plus belles maisons que la ville, et serait la résidence ordinaire du roi, s'il s'y croyait en sûreté; mais ayant conçu, depuis l'établissement de Batavia, une haine mortelle pour les Hollandais, il craint de s'exposer à leurs attaques dans un lieu qui n'est pas propre à leur résister. Tavernier raconte un sujet d'animosité plus récent, tel qu'il l'avait appris d'un conseiller de Batavia. Le roi, père de celui qui régnait alors, n'avait jamais voulu entendre parler de paix avec la Compagnie; il s'était saisi de quelques Hollandais. La Compagnie, qui, par représailles, lui avait enlevé un beaucoup plus grand nombre de ses sujets, lui fit offrir inutilement de lui rendre dix prisonniers pour un; l'offre des plus grandes sommes n'eut pas plus de pouvoir sur sa haine, et se voyant au lit de mort, il avait recommandé à son fils de ne jamais rendre la liberté aux Hollandais qu'il tenait captifs, ni à ceux qui tomberaient entre ses mains. Cette opiniâtreté fit chercher au grand général de Batavia quelque moyen d'en tirer raison. C'est l'usage, après la mort d'un roi mahométan, que celui qui lui succède envoie quelques seigneurs de sa cour à la Mecque, avec des présens pour le prophète; ce devoir fut embarrassant pour le nouveau roi, qui n'avait que de petits vaisseaux, et qui n'ignorait pas que les Hollandais cherchaient sans cesse l'occasion de les enlever. Il prit la résolution de s'adresser aux Anglais de Bantam, dans l'espérance que les Hollandais respecteraient un vaisseau de cette nation. Le président anglais lui en promit

un des plus grands et des mieux montés que sa Compagnie eût jamais envoyés dans ces mers, à condition qu'elle ne payerait désormais que la moitié des droits ordinaires du commerce sur les terres de Japara. Ce traité fut signé solennellement, et les Anglais équipèrent en effet un fort beau vaisseau, sur lequel ils mirent beaucoup de monde et d'artillerie. Le roi, charmé de le voir entrer dans son port, ne douta pas que ses envoyés ne fissent le voyage de la Mecque en sûreté. Neuf des principaux seigneurs de sa cour, dont la plupart lui touchaient de près par le sang, s'embarquèrent avec un cortége d'environ cent personnes, sans y comprendre quantité de particuliers, qui saisirent une occasion si favorable pour faire le plus saint pèlerinage de leur religion; mais ces préparatifs ne purent tromper la vigilance des Hollandais. Comme il faut passer nécessairement devant Bantam pour sortir du détroit, les officiers de la Compagnie avaient eu le temps de faire préparer trois gros vaisseaux de guerre, qui rencontrèrent le navire anglais vers Bantam, et qui lui envoyèrent d'abord une volée de canon pour l'obliger d'amener; ensuite, paraissant irrités de sa lenteur, ils commencèrent à faire jouer toute leur artillerie. Les Anglais, qui se virent en danger d'être coulés à fond, baissèrent leurs voiles et voulurent se rendre; mais les seigneurs japarois, et tous les Javans qui étaient à bord, les traitèrent de perfides, et leur reprochèrent de n'avoir fait un traité avec le roi leur maître que pour les livrer à

leurs ennemis; enfin, perdant l'espérance d'échapper aux Hollandais qu'ils voyaient prêts à les aborder, ils tirèrent leurs poignards et se jetèrent sur les Anglais, dont ils tuèrent un grand nombre avant qu'ils fussent en état de se défendre. Ils auraient peut-être massacré jusqu'au dernier, si les Hollandais n'étaient arrivés à bord. Plusieurs de ces désespérés ne voulurent point de quartier, et fondant au nombre de vingt ou trente sur ceux qui leur offraient la vie, ils vengèrent leur mort par celle de sept ou huit Hollandais. Le vaisseau fut mené à Batavia, où le général fit beaucoup de civilités aux Anglais, et se hâta de les renvoyer à leur président; ensuite il fit offrir au roi de Japara l'échange de ses gens pour les Hollandais qu'il avait dans ses fers; mais ce prince, plus irréconciliable que jamais, rejeta cette proposition avec mépris. Ainsi les esclaves hollandais perdirent l'espérance de la liberté, et les Javans moururent de misère à Batavia.

La mort du capitaine Tavernier, frère de celui que nous suivons ici, mort qui fut attribuée aux débauches qu'il avait la complaisance de faire avec le roi de Bantam, donne occasion à notre voyageur de se plaindre des usages de Batavia. Il lui en coûta, dit-il, une si grosse somme pour faire enterrer son frère, qu'il en devint plus attentif à sa propre santé, pour ne pas mourir dans un pays où les enterremens sont si chers. La première dépense se fait pour ceux qui sont chargés d'inviter à la cérémonie funèbre.

Plus on en prend, plus l'enterrement est honorable; si l'on n'en emploie qu'un, on lui donne deux écus; mais si l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun; et si l'on en prend trois, chacun doit en avoir six. La somme augmente avec les mêmes proportions, quand on en prendrait une douzaine. Tavernier, qui voulait faire honneur à la mémoire de son frère, et qui n'était pas instruit de cet usage, en prit six, pour lesquels il fut étonné de se voir demander soixante-douze écus. Le poêle qui se met sur la bière lui en coûta vingt, et peut aller jusqu'à trente; on l'emprunte de l'hôpital; le moindre est de drap, et les trois autres sont de velours, l'un sans frange, l'autre avec des franges, le troisième avec des franges et des houppes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Espagne qui fut bu à l'enterrement lui revint à deux cents piastres; il en paya vingt-six pour des jambons et des langues de bœuf; vingt-deux pour de la pâtisserie; vingt pour ceux qui portèrent le corps en terre, et seize pour le lieu de la sépulture : on en demandait cent pour l'enterrer dans l'église. Ces coutumes parurent étranges à Tavernier, plaisantes, inventées, dit-il, pour tirer de l'argent des héritiers d'un mort.

Trois jours qu'il eut encore à passer dans la rade de Batavia lui firent connaître toutes les précautions que les Hollandais apportent à leurs embarquemens. Le premier jour, un officier qui tient registre de toutes les marchandises qui s'embarquent, soit pour la Hollande ou d'autres lieux, vint

à bord pour y lire le mémoire de tout ce qu'on avait embarqué, et pour le faire signer non-seulement au capitaine, mais encore à tous les marchands qui partaient avec lui. Ce mémoire fut enfermé dans la même caisse où l'on enferme tous les livres de compte, et le rôle de tout ce qui s'est passé dans les comptoirs des Indes. Ensuite on scella le couvert sous lequel sont toutes les marchandises. Le second jour, le major de la ville, l'avocat fiscal et le premier chirurgien vinrent visiter à bord tout ceux qui s'étaient embarqués pour la Hollande. Le major, pour s'assurer qu'il n'y a point de soldats qui partent sans congé; l'avocat fiscal, pour voir si quelque écrivain de la Compagnie ne se dérobe point avant l'expiration de son terme; le chirurgien, pour examiner tous les malades qu'on fait partir, et pour décider avec serment que leur mal est incurable aux Indes. Enfin, le troisième jour est donné aux adieux des habitans de la ville, qui apportent des rafraîchissemens pour traiter leurs amis, et qui joignent la musique à la bonne chère.

Cinquante-six jours d'une heureuse navigation firent arriver la flotte hollandaise au cap de Bonne-Espérance. Elle y passa trois semaines, pendant lesquelles Tavernier se fit un amusement de ses observations. On ne s'arrêtera qu'à celles qui ne lui sont pas communes avec les autres voyageurs. Il est persuadé, dit-il, que ce n'est pas l'air ni la chaleur qui causent la noirceur des Cafres. Une jeune fille, qui avait été prise à sa mère dès le mo-

ment de sa naissance, et nourrie ensuite parmi les Hollandais, était aussi blanche que les femmes de l'Europe. Un Français lui avait fait un enfant; mais la Compagnie ne voulut pas souffrir qu'il l'épousât, et le punit même par la confiscation de huit cents livres de ses gages. Cette fille dit à Tavernier que les Cafres ne sont noirs que parce qu'ils se frottent d'une graisse composée de plusieurs simples; et que, s'ils ne s'en frottaient souvent, ils deviendraient hydropiques. Il confirme par le témoignage de ses yeux que les Cafres ont une connaissance fort particulière des simples, et qu'ils en savent parfaitement l'application. De dix-neuf malades qui se trouvaient sur son vaisseau, la plupart affligés d'ulcères aux jambes, ou de coups reçus à la guerre, quinze furent mis entre leurs mains, et se virent guéris en peu de jours, quoique le chirurgien de Batavia n'eût fait espérer leur guérison qu'en Europe. Chaque malade avait deux Cafres qui le venaient panser; c'est-à-dire qui, apportant des simples, suivant l'état des ulcères ou de la plaie, les appliquaient sur le mal après les avoir broyés entre deux cailloux. Pendant le séjour de Tavernier, quelques soldats ayant été commandés pour une expédition, et s'étant avancés dans le pays, firent pendant la nuit un grand feu, moins pour se chauffer que pour écarter les lions : ce qui n'empêcha point que, pendant qu'ils se reposaient, un lion ne vînt prendre un d'entre eux par le bras. Il fut tué aussitôt d'un coup de fusil; mais on fut obligé de lui ou-

vrir la gueule avec beaucoup de peine, pour en tirer le bras du soldat qui était percé de part en part. Les Cafres le guérirent en moins de douze jours. Tavernier conclut du même événement que c'est une erreur de croire que les lions soient effrayés par le feu. Il vit dans le fort hollandais quantité de peaux de lions et de tigres, mais avec moins d'admiration que celle d'un cheval sauvage tué par les Cafres, qui est blanche, traversée de raies noires, picotée comme celle d'un léopard, et sans queue. A deux ou trois lieues du fort, quelques Hollandais trouvèrent un lion mort, avec quatre pointes de porc-épic dans le corps, dont les trois quarts entraient dans la chair; ce qui fit juger que le porc-épic avait tué le lion. Comme le pays est incommodé par la multitude de ces animaux, les Hollandais emploient une assez bonne invention pour s'en garantir. Ils attachent un fusil à quelque pieu bien planté, avec un morceau de viande retenu par une corde attachée à la détente. Lorsque l'animal saisit la viande, cette corde se bande, tire la détente et fait partir le coup, qui lui donne dans la gueule ou dans le corps. Ils n'ont pas moins d'industrie pour prendre les jeunes autruches. Après avoir observé leurs nids, ils attendent qu'elles aient sept ou huit jours. Alors plantant un pieu en terre, ils les lient par un pied dans le nid, afin qu'elles ne puissent fuir; et les laissant nourrir par les grandes jusqu'à l'âge qu'ils désirent, ils les prennent enfin pour les vendre ou les manger.

Lorsqu'on aperçut les côtes de Hollande, tous les matelots de la flotte des Indes, dans la joie de revoir leur pays, allumèrent tant de feux autour de la poupe et de la proue des vaisseaux, qu'on les aurait crus près d'être consumés par les flammes. Tavernier compta sur son seul vaisseau plus de dix-sept cents cierges. Il explique d'où venait cette abondance. Une partie des matelots de sa flotte avaient servi dans celle que les Hollandais avaient envoyée contre les Manilles; et quoique cette expédition eût été sans succès, ils avaient pillé quelques couvens, d'où ils avaient emporté une prodigieuse quantité de cierges. Ils n'en avaient pas moins trouvé dans Pointe-de-Galle, après avoir enlevé cette place aux Portugais. La cire, dit Tavernier, étant à vil prix dans les Indes, chaque maison religieuse a toujours une prodigieuse quantité de cierges. Le moindre Hollandais en eut pour sa part trente ou quarante.

Le vice-amiral qui avait apporté Tavernier devait relâcher en Zélande, suivant les distributions établies. Il fut sept jours entiers sans pouvoir entrer dans Flessingue, parce que les sables avaient changé de place; mais aussitôt qu'il eut jeté l'ancre, il se vit environné d'une multitude de petites barques, malgré le soin qu'on prenait de les écarter. On entendait mille voix s'élever de toutes parts pour demander les noms des parens et des amis que chacun attendait. Le lendemain, deux officiers de la Compagnie vinrent à bord et firent assembler tout le

monde entre la poupe et le grand mât; ils prirent le capitaine à leur côté: « Messieurs, dirent-ils à « tout l'équipage, nous vous commandons, au nom « de toute la Compagnie, de nous déclarer si vous « avez reçu quelque mauvais traitement dans ce « voyage. » L'impatience de tant de gens qui se voyaient attendus sur le rivage par leur père, leur mère, ou leurs plus chers amis, les fit crier tous d'une voix que le capitaine était honnête homme. A l'instant, chacun eut la liberté de sauter dans les chaloupes et de se rendre à terre. Tavernier reçut beaucoup de civilités des deux officiers, qui lui demandèrent à son tour s'il n'avait aucune plainte à faire des commandans du vaisseau.

Il n'avait pas d'autre motif pour s'arrêter en Hollande que le payement des sommes qu'on lui avait retenues à Batavia; mais ses longues et pressantes sollicitations ne purent lui en faire obtenir qu'un peu plus de la moitié. « S'il ne m'était rien « dû, s'écrie-t-il dans l'amertume de son cœur, « pourquoi satisfaire à la moitié de mes demandes? « et si je ne redemandais que mon bien, pourquoi « m'en retenir une partie? » Il prend occasion de cette injustice pour relever sans ménagement les abus qui se commettaient dans l'administration des affaires de la Compagnie.

CHAPITRE IX.

Indostan.

La belle région, qui se nomme proprement l'Inde, et que les Persans et les Arabes ont nommée l'Indostan, est bornée à l'est par le royaume d'Arrakan; à l'ouest, par une partie de la Perse et par la mer des Indes; au nord, par le mont Himalaya et la Tartarie; au sud, par le royaume de Décan et par le golfe de Bengale. On ne lui donne pas moins de six cents lieues de l'est à l'ouest, depuis le fleuve Indus jusqu'au Gange, ni moins de sept cents du nord au sud, en plaçant ses frontières les plus avancées vers le sud, à 20 degrés; et les plus avancées vers le nord, à 43. Dans cet espace, elle contient trente-sept grandes provinces, qui étaient anciennement autant de royaumes. Nous ne nous proposons point d'en donner une description géographique que l'on peut trouver ailleurs. Nous suivons notre plan, qui consiste à présenter toujours une vue générale, en nous arrêtant sur les détails les plus curieux.

Agra, dont la ville capitale porte aussi le même nom, est une des plus grandes provinces de l'empire, et celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Elle est arrosée par le Djemna, qui la traverse entièrement; on y trouve les villes de Scander, d'Audipour et Felipour. Le pays est sans montagnes;

et depuis sa capitale jusqu'à Lahor, qui sont les deux plus belles villes de l'Indostan, on voit une allée d'arbres, à laquelle Terri donne quatre cents milles d'Angleterre de longueur. Bernier trouve beaucoup de ressemblance entre la ville d'Agra et celle de Delhy, ou plutôt de Djehanabad, telle qu'on a pu s'en former l'idée dans la description de Tavernier. « A la vérité, dit-il, l'avantage d'Agra est qu'ayant été long-temps la demeure des souverains, depuis Akbar qui la fit bâtir, et qui la nomma de son nom Akbar-Abad, quoiqu'elle ne l'ait pas conservé, elle a plus d'étendue que Delhy, plus de belles maisons de radias et d'ombras, plus de grands caravansérails, et plus d'édifices de pierres et de briques, outre les fameux tombeaux d'Akbar et de Tadje-Mehal, femme de Schah-Djehan; mais elle a aussi le désavantage de n'être pas fermée de murs, sans compter que, n'ayant pas été bâtie sur un plan général, elle n'a pas ces belles et larges rues de même structure qu'on admire à Delhy. Si l'on excepte quatre ou cinq principales rues marchandes qui sont très-longues et fort bien bâties, la plupart des autres sont étroites, sans symétrie, et n'offrent que des détours et des recoins qui causent beaucoup d'embarras lorsque la cour y fait sa résidence. Agra, lorsque la vue s'y promène de quelque lieu éminent, paraît plus champêtre que Delhy. Comme les maisons des seigneurs y sont entremêlées de grands arbres verts, dont chacun a pris plaisir de remplir son jardin et sa cour pour se pro-

curer de l'ombre, et que les maisons de pierre des marchands, qui sont dispersées entre ces arbres, ont l'apparence d'autant de vieux châteaux, elles forment toutes ensemble des perspectives fort agréables, surtout dans un pays fort sec et fort chaud, où les yeux ne semblent demander que de la verdure et de l'ombrage.

Agra est deux fois plus grande qu'Ispahan, et l'on n'en fait pas le tour à cheval en moins d'un jour. La ville est fortifiée d'une fort belle muraille de pierre de taille rouge et d'un fossé large de plus de trente toises.

Ses rues sont belles et spacieuses. Il s'en trouve de voûtées qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les marchands et les artisans ont leurs boutiques distinguées par l'espèce des métiers et par la qualité des marchandises. Les méidans et les bazars sont au nombre de quinze, dont le plus grand est celui qui forme comme l'avant-cour du château. On y voit soixante pièces de canon de toutes sortes de calibres, mais en assez mauvais ordre et peu capables de servir. Cette place, comme celle d'Ispahan, offre une grosse et haute perche, où les seigneurs de la cour, et quelquefois le grand mogol même, s'exercent à tirer au blanc.

On compte dans la ville quatre-vingts caravansérails pour les marchands étrangers, la plupart à trois étages, avec de très-beaux appartemens, des magasins, des portiques et des écuries, accompagnés de galeries et de corridors pour la communi-

cation des chambres. Ces espèces d'hôtelleries ont leurs concierges, qui doivent veiller à la conservation des marchandises et qui vendent des vivres à ceux qu'ils doivent loger gratuitement.

Comme le grand mogol et la plupart des seigneurs de sa cour font profession du mahométisme, on voit dans Agra un grand nombre de metschids ou de mosquées. On en distingue soixante-dix grandes, dont les six principales portent le nom de *metschidadine*, c'est-à-dire *quotidiennes*, parce que chaque jour le peuple y fait ses dévotions. On voit dans une de ces six mosquées le sépulcre d'un saint mahométan, qui se nomme *Scander*, et qui est de la postérité d'Aly. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long, sur seize de large, qui passe pour celle d'un héros guerrier : elle est couverte de petites banderoles. Un grand nombre de pèlerins, qui s'y rendent de toutes parts, ont assez enrichi la mosquée pour la mettre en état de nourrir chaque jour un très-grand nombre de pauvres. Ces metschids et les cours qui en dépendent servent d'asile aux criminels, et même à ceux qui peuvent être arrêtés pour dettes. Ce sont les allacapi de Perse que les Mogols nomment *allades*, et qui sont si respectés, que l'empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable. On trouve dans Agra jusqu'à huit cents bains, dont le grand mogol tire annuellement des sommes considérables, parce que cette sorte de purification faisant une des principales parties de la religion du pays, il n'y a point

de jour où ces lieux ne soient fréquentés d'une multitude infinie de peuple.

Les seigneurs de la cour ont leurs hôtels dans la ville et leurs maisons à la campagne : tous ces édifices sont bien bâtis et richement meublés. L'empereur a plusieurs maisons hors de la ville, où il prend quelquefois plaisir à se retirer ; mais rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de ce prince que son palais qui est situé sur le bord de la rivière. Mandelslo lui donne environ quatre cents toises de tour. Il est parfaitement bien fortifié, dit-il, du moins pour le pays ; et cette fortification consiste dans une muraille de pierres de taille, un grand fossé et un pont-levis à chaque porte, avec quelques autres ouvrages aux avenues, surtout à la porte du nord.

Celle qui donne sur le bazar, et qui regarde l'occident, s'appelle *cistery*. C'est sous cette porte qu'est le divan, c'est-à-dire le lieu où le grand mogol fait administrer la justice à ses sujets, près d'une grande salle où le premier visir fait expédier et sceller les ordonnances pour toutes sortes de levées. Les minutes en sont gardées au même lieu. En entrant par cette porte, on se trouve dans une grande rue, bordée d'un double rang de boutiques, et qui mène droit au palais impérial.

La porte qui donne entrée dans le palais se nomme *Akbar-dervagé*, c'est-à-dire porte de l'empereur Akbar. Elle est si respectée, qu'à la réserve des seuls princes du sang, tous les autres seigneurs sont

obligés d'y descendre et d'entrer à pied. C'est dans ce quartier que sont logées les femmes qui chantent et qui dansent devant le grand mogol et sa famille.

La quatrième porte, nommée *Dersané*, donne sur la rivière; et c'est là que sa majesté se rend tous les jours pour saluer le soleil à son lever. C'est du même côté que les grands de l'empire, qui se trouvent à la cour, viennent rendre chaque jour leur hommage au souverain, dans un lieu élevé où ce monarque peut les voir. Les hadys ou les officiers de cavalerie s'y trouvent aussi; mais ils se tiennent plus éloignés, et n'approchent point de l'empereur sans un ordre exprès. C'est de là qu'il voit combattre les éléphans, les taureaux, les lions et d'autres bêtes féroces; amusement qu'il prenait tous les jours, à la réserve du vendredi, qu'il donnait à ses dévotions.

La porte qui donne entrée dans la salle des gardes, se nomme *Attesanna*. On passe de cette salle dans une cour pavée, au fond de laquelle on voit sous un portail une balustrade d'argent, dont l'approche est défendue au peuple, et n'est permise qu'aux seigneurs de la cour. Mandelslo rencontra dans cette cour un valet persan qui l'avait quitté à Surate. Il en reçut des offres de service, et celle même de le faire entrer dans la balustrade; mais les gardes s'y opposèrent. Cependant, comme c'est par cette balustrade qu'on entre dans la chambre du trône, il vit dans une autre petite balustrade d'or le trône du grand mogol, qui est d'or massif

enrichi de diamans, de perles et d'autres pierres précieuses; au-dessus est une galerie où ce puissant monarque se fait voir tous les jours pour rendre justice à ceux qui la demandent. Plusieurs clochettes d'or sont suspendues en l'air au-dessus de la balustrade. Ceux qui ont des plaintes à faire doivent en sonner une; mais si l'on n'a des preuves convaincantes, il ne faut pas se hasarder d'y toucher, sous peine de la vie.

On montre en dehors un autre appartement du palais, qu'on distingue par une grosse tour dont le toit est couvert de lames d'or, et qui contient, dit-on, huit grandes voûtes pleines d'or, d'argent et de pierres précieuses d'une valeur inestimable.

Mandelslo paraît persuadé que d'une ville aussi grande, aussi peuplée qu'Agra, on peut tirer deux cent mille hommes capables de porter les armes. La plupart de ses habitans suivent la religion de Mahomet. Sa juridiction, qui s'étend dans une circonférence de plus de cent vingt lieues, comprend plus de quarante petites villes et trois mille six cents villages. Le terroir est bon et fertile. Il produit quantité d'indigo, de coton, de salpêtre et d'autres richesses dont les habitans font un commerce avantageux.

On compte dans l'Indostan quatre-vingt-quatre princes indiens qui conservent encore une espèce de souveraineté dans leur ancien pays, en payant un tribut au grand mogol, et le servant dans sa milice. Ils sont distingués par le nom de *radjas*; et

la plupart demeurent fidèles à l'idolâtrie, parce qu'ils sont persuadés que le lien d'une religion commune sert beaucoup à les soutenir dans la propriété de leurs petits états, qu'ils transmettent ainsi à leur postérité : mais c'est presque le seul avantage qu'ils aient sur les ombras mahométans, avec lesquels ils partagent d'ailleurs à la cour toutes les humiliations de la dépendance. Cependant on en distingue quelques-uns qui conservent encore une ombre de grandeur dans la présence même du mogol. Le premier, qu'on a nommé dans diverses relations, prétend tirer son origine de l'ancien Porus, et se fait nommer le fils de celui qui se sauva du déluge, comme si c'était un titre de noblesse qui le distinguât des autres hommes. Ses états se nomment *Zédussié*; sa capitale est *Usepour*. Tous les princes de cette race prennent, de père en fils, le nom de *Rana*, qui signifie *homme de bonne mine*. On prétend qu'il peut mettre sur pied cinquante mille chevaux et jusqu'à deux cent mille hommes d'infanterie. C'est le seul des princes indiens qui ait conservé le droit de marcher sous le parasol, honneur réservé au seul monarque de l'Indostan.

Le radja de Rator égale celui de Zédussié en richesses et en puissance; il gouverne neuf provinces avec les droits de souveraineté. Son nom était *Djakons-Sing*, c'est-à-dire *le maître-lion*, lorsque Aureng-Zeb monta sur le trône. Comme il peut lever une aussi grosse armée que le rana, il jouit de la même considération à la cour. On

raconte qu'un jour Schah-Djehan l'ayant menacé de rendre une visite à ses états, il lui répondit fièrement que le lendemain il lui donnerait un spectacle capable de le dégoûter de ce voyage. En effet, comme c'était son tour à monter la garde à la porte du palais, il rangea vingt mille hommes de sa cavalerie sur les bords du fleuve. Ensuite il alla prier l'empereur de jeter les yeux du haut du balcon sur la milice de ses états. Schah-Djehan vit avec surprise les armes brillantes et la contenance guerrière de cette troupe. « Seigneur, lui dit alors le « radja, tu as vu sans frayeur, des fenêtres de « ton palais, la bonne mine de mes soldats. Tu « ne la verrais peut-être pas sans péril, si tu en« treprenais de faire violence à leur liberté. » Ce discours fut applaudi, et Djakons-Sing reçut un présent.

Outre ces principaux radjas, on n'en compte pas moins de trente, dont les forces ne sont pas méprisables, et quatre particulièrement qui entretiennent à leur solde plus de vingt-cinq mille hommes de cavalerie. Dans les besoins de l'état, tous ces princes joignent leurs troupes à celles du mogol. Il les commande en personne; ils reçoivent pour leurs gens la même solde qu'on donne à ceux de l'empereur, et pour eux-mêmes des appointemens égaux à ceux du premier général mahométan.

Sans vouloir entrer dans les détails qui appartiennent à l'histoire, il suffira de rappeler ici que l'ancien empire des Tartares-Mogols, fondé par

Tamerlan vers la fin du quatorzième siècle, fut partagé, au commencement du seizième, en deux branches principales : la race d'Ousbeck-Khan, un des descendans de Tamerlan, régna dans Samarkand sur les Tartares-Ousbecks ; et Baber, autre prince de la même race, régna dans l'Indostan : ce partage subsiste encore.

Le prodigieux nombre de troupes que les empereurs mogols ne cessent point d'entretenir à leur solde en font sans comparaison les plus redoutables souverains des Indes. On croit en Europe que leurs armées sont moins à craindre par la valeur que par la multitude des combattans; mais c'est moins le courage qui manque à cette milice que la science de la guerre et l'adresse à se servir des armes. Elle serait fort inférieure à la nôtre par la discipline et l'habileté; mais de ce côté même, elle surpasse toutes les autres nations indiennes, et la plupart ne l'égalent point en bravoure. Sans remonter à ces conquérans tartares qui peuvent être regardés comme les ancêtres des mogols, il est certain que c'est par la valeur de leurs troupes qu'Akbar et Aureng-Zeb ont étendu si loin les limites de leur empire, et que le dernier a si long-temps rempli l'Orient de la terreur de son nom.

On peut rapporter à trois ordres toute la milice de ce grand empire : le premier est composé d'une armée toujours subsistante que le grand mogol entretient dans sa capitale, et qui monte la garde chaque jour devant son palais; le second, des

troupes qui sont répandues dans toutes les provinces; et le troisième, des troupes auxiliaires que ses radjas, vassaux de l'empereur, sont obligés de lui fournir.

L'armée qui campe tous les jours aux portes du palais, dans quelque lieu que soit la cour, monte au moins à cinquante mille hommes de cavalerie, sans compter une prodigieuse multitude d'infanterie, dont Delhy et Agra, les deux principales résidences des grands mogols, sont toujours remplies : aussi lorsqu'ils se mettent en campagne, ces deux villes ne ressemblent plus qu'à deux camps déserts, dont une grosse armée serait sortie. Tout suit la cour; et si l'on excepte le quartier des banians ou des gros négocians, le reste a l'air d'une ville dépeuplée. Un nombre incroyable de vivandiers, de portefaix, d'esclaves et de petits marchands, accompagnent les armées, pour leur rendre le même service que dans les villes; mais toute cette milice de garde n'est pas sur le même pied. Le plus considérable de tous les corps militaires est celui des quatre mille esclaves de l'empereur, qui est distingué par ce nom pour marqner son dévouement à sa personne. Leur chef, nommé *le dèroga*, est un officier de considération auquel on confie souvent le commandement des armées. Tous les soldats qu'on admet dans une troupe si relevée sont marqués au front. C'est de là qu'on tire les manseb-dards et d'autres officiers subalternes pour les faire monter par degrés jusqu'au rang d'ombras de

guerre : titre qui répond assez à celui de nos lieutenans-généraux.

Les gardes de la masse d'or, de la masse d'argent et de la masse de fer, composent aussi trois différentes compagnies dont les soldats sont marqués diversement au front. Leur paye est plus grosse et leur rang plus respecté, suivant le métal dont leurs masses sont revêtues. Tous ces corps sont remplis de soldats d'élite, que leur valeur a rendus dignes d'y être admis ; il faut nécessairement avoir servi dans quelques-unes de ces troupes, et s'y être distingué, pour s'élever aux dignités de l'état. Dans les armées du mogol, la naissance ne donne point de rang ; c'est le mérite qui règle les prééminences, et souvent le fils d'un omhra se voit confondu dans les derniers degrés de la milice. Aussi ne reconnaît-on guère d'autre noblesse parmi les mahométans des Indes que celle de quelques descendans de Mahomet, qui sont respectés dans tous les lieux où l'on observe l'Alcoran.

En général, lorsque la cour réside dans la ville de Delhy ou dans celle d'Agra, l'empereur y entretient, même en temps de paix, près de deux cent mille hommes. Lorsqu'elle est absente d'Agra, on ne laisse pas d'y entretenir ordinairement une garnison de quinze mille hommes de cavalerie et de trente mille hommes d'infanterie ; règle qu'il faut observer dans le dénombrement des troupes du mogol, où les gens de pied sont toujours au double des gens de cheval. Deux raisons obligent de tenir toujours dans

Agra une petite armée sur pied : la première, c'est qu'en tout temps on y conserve le trésor de l'empire; la seconde, qu'on y est presque toujours en guerre avec les paysans du district, gens intraitables et belliqueux, qui n'ont jamais été bien soumis depuis la conquête de l'Indostan.

Si ce grand nombre de soldats et d'officiers qui ne vivent que de la solde du prince est capable d'assurer la tranquillité de l'état, il sert aussi quelquefois à la détruire. Tant que le souverain conserve assez d'autorité sur les vice-rois et sur les troupes pour n'avoir rien à redouter de leur fidélité, les soulèvemens sont impossibles; mais aussitôt que les princes du sang se révoltent contre la cour, ils trouvent souvent dans les troupes de leur souverain de puissans secours pour lui faire la guerre. Aureng-Zeb s'éleva ainsi sur le trône; et l'adresse avec laquelle il ménagea l'affection des gouverneurs de provinces fit tourner en sa faveur toutes les forces que Schah-Djehan son père entretenait pour sa défense.

Des armées si formidables, répandues dans toutes les parties de l'empire, procurent ordinairement de la sûreté aux frontières, et de la tranquillité au centre de l'état; il n'y a point de petite bourgade qui n'ait au moins deux cavaliers et quatre fantassins : ce sont les espions de la cour qui sont obligés de rendre compte de tout ce qui arrive sous leurs yeux, et qui donnent occasion, par leurs rapports, à la plupart des ordres qui passent dans les provinces.

Les armes offensives des cavaliers mogols sont l'arc, le carquois chargé de quarante ou cinquante flèches, le javelot ou la zagaie, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, le cimeterre d'un côté et le poignard de l'autre; pour armes défensives, ils ont l'écu, espèce de petit bouclier qu'ils portent toujours pendu au cou; mais ils n'ont pas d'armes à feu.

L'infanterie se sert du mousquet avec assez d'adresse; ceux qui n'ont pas de mousquet portent, avec l'arc et la flèche, une pique de dix ou douze pieds, qu'ils emploient au commencement du combat en la lançant contre l'ennemi. D'autres sont armés de cottes de maille qui leur vont jusqu'aux genoux; mais il s'en trouve fort peu qui se servent de casques, parce que rien ne serait plus incommode dans les grandes chaleurs du pays. D'ailleurs les mogols n'ont pas d'ordre militaire; ils ne connaissent point les distinctions d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arrière-garde; ils n'ont ni front ni file, et leurs combats se font avec beaucoup de confusion. Comme ils n'ont point d'arsenaux, chaque chef de troupe est obligé de fournir des armes à ses soldats : de là vient le mélange de leurs armes, qui souvent ne sont pas les mêmes dans chaque corps : c'est un désordre qu'Aureng-Zeb avait entrepris de réformer. Mais l'arsenal particulier de l'empereur est d'une magnificence éclatante; ses javelines, ses carquois, et surtout ses sabres y sont rangés dans le plus bel ordre; tout y brille de

pierres précieuses. Il prend plaisir à donner lui-même des noms à ses armes : un de ses cimeterres s'appele *alom-guir*, c'est-à-dire *le conquérant de la terre*; un autre, *faté-alom*, qui signifie *le vainqueur du monde*. Tous les vendredis au matin, le grand mogol fait sa prière dans son arsenal, « pour demander à Dieu qu'avec ses sabres il puisse remporter des victoires et faire respecter le nom de l'Éternel à ses ennemis. » On pourrait demander comment se nommaient tous ces cimeterres, lorsque, par la suite, Nadir-Schah tenait l'empereur captif dans son palais de Delhy.

Les écuries du grand mogol répondent au nombre de ses soldats. Elles sont peuplées d'une multitude prodigieuse de chevaux et d'éléphans. Le nombre de ses chevaux est d'environ douze mille, dont on ne choisit à la vérité que vingt ou trente pour le service de sa personne; le reste est pour la pompe ou destiné à faire des présens. C'est l'usage des grands mogols de donner un habit et un cheval à tous ceux dont ils ont reçu le plus léger service. On fait venir tous ces chevaux de Perse, d'Arabie, et surtout de la Tartarie. Ceux qu'on élève aux Indes sont rétifs, ombrageux, mous et sans vigueur. Il en vient tous les ans plus de cent mille de Bockara et de Kaboul; profit considérable pour les douanes de l'empire, qui font payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparés pour le service du prince, et le reste se vend à ceux qui, par leur emploi, sont obligés de monter la cavalerie.

On a fait remarquer dans plusieurs relations que leur nourriture, aux Indes, n'est pas semblable à celle qu'on leur donne en Europe, parce que dans un pays si chaud, on ne recueille guère de fourrage que sur le bord des rivières. On y supplée par des pâtes assaisonnées.

Les éléphans sont tout à la fois une des forces de l'empereur mogol, et l'un des principaux ornemens de son palais. Il en nourrit jusqu'à cinq cents, pour lui servir de monture, sous de grands portiques bâtis exprès. Il leur donne lui-même des noms pleins de majesté, qui conviennent aux propriétés naturelles de ces grands animaux. Leurs harnois sont d'une magnificence qui étonne. Celui que l'empereur monte a sur le dos un trône éclatant d'or et de pierres précieuses. Les autres sont couverts de plaques d'or et d'argent, de housses en broderies d'or, de campanes et de franges d'or. L'éléphant du trône, qui porte le nom d'*Aureng-gas*, c'est-à-dire capitaine des éléphans, a toujours un train nombreux à sa suite. Il ne marche jamais sans être précédé de timballes, de trompettes et de bannières. Il a triple paye pour sa dépense. La cour entretient d'ailleurs dix hommes pour le service de chaque éléphant : deux qui ont soin de l'exercer, de le conduire et de le gouverner; deux qui lui attachent ses chaînes; deux qui lui fournissent son vin et l'eau qu'on lui fait boire; deux qui portent la lance devant lui, et qui font écarter le peuple; deux qui allument des feux d'artifice devant ses yeux pour l'accoutumer à cette

vue; un pour lui ôter sa litière et lui en fournir de nouvelle; un autre enfin, pour chasser les mouches qui l'importunent, et pour le rafraîchir, en lui versant par intervalles de l'eau sur le corps. Ces éléphans du palais sont également dressés pour la chasse et pour le combat. On les accoutume au carnage en leur faisant attaquer des lions et des tigres.

L'artillerie de l'empereur est nombreuse, et la plupart des pièces de canon qu'il emploie dans ses armées sont plus anciennes qu'il ne s'en trouve en Europe. On ne saurait douter que le canon et la poudre ne fussent connus aux Indes long-temps avant la conquête de Tamerlan. C'est une tradition du pays, que les Chinois avaient fondu de l'artillerie à Delhy, dans le temps qu'ils en étaient les maîtres. Chaque pièce est distinguée par son nom. Sous les empereurs qui ont précédé Aureng-Zeb, presque tous les canonniers de l'empire étaient européens; mais le zèle de la religion porta ce prince à n'admettre que des mahométans à son service. On ne voit plus guère à cette cour d'autres Franguis que des médecins et des orfévres. On n'y a que trop appris à se passer de nos canonniers et de presque tous nos artistes.

Une cour si puissante et si magnifique ne peut fournir à ses dépenses que par des revenus proportionnés. Mais quelque idée qu'on ait pu prendre de son opulence, par le dénombrement de tant de royaumes, dont les terres appartiennent toutes

au souverain, ce n'est pas le produit des terres qui fait la principale richesse du grand mogol. On voit aux Indes de grands pays peu propres à la culture, et d'autres dont le fonds serait fertile, mais qui demeure négligé par les habitans. On ne s'applique point dans l'Indostan à faire valoir son propre domaine; c'est un mal qui suit naturellement du despotisme que les Mogols ont établi dans leurs conquêtes. L'empereur Akbar, pour y remédier et mettre quelque réformation dans ses finances, cessa de payer en argent les vice-rois et les gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens, pour les faire cultiver en leur propre nom. Il exigea d'eux, pour les autres terres de leur district, une somme plus ou moins forte, suivant que leurs provinces étaient plus ou moins fertiles. Ces gouverneurs, qui ne sont proprement que les fermiers de l'empire, afferment à leur tour ces mêmes terres à des officiers subalternes. La difficulté consiste à trouver dans les campagnes des laboureurs qui veuillent se charger du travail de la culture, toujours sans profit, et seulement pour la nourriture. C'est par la violence qu'on assujettit les paysans à l'ouvrage. De là leurs révoltes et leur fuite dans les terres des radjas indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. Ces rigoureuses méthodes servent à dépeupler insensiblement les terres du Mogol, et les font demeurer en friche.

Mais l'or et l'argent que le commerce apporte dans l'empire supplée au défaut de la culture, et

multiplie sans cesse les trésors du souverain. S'il en faut croire Bernier, qu'on ne croit pas livré à l'exagération comme la plupart des voyageurs, l'Indostan est comme l'abîme de tous les trésors qu'on transporte de l'Amérique dans le reste du monde. Tout l'argent du Mexique, dit-il, et tout l'or du Pérou, après avoir circulé quelque temps dans l'Europe et dans l'Asie, aboutit enfin à l'empire du Mogol pour n'en plus sortir. On sait, continue-t-il, qu'une partie de ces trésors se transporte en Turquie pour payer les marchandises qu'on en tire; de la Turquie ils passent dans la Perse, par Smyrne, pour le payement des soies qu'on y va prendre; de la Perse ils entrent dans l'Indostan, par le commerce de Moka, de Babel-Mandel, de Bassora et de Bender-Abassi; d'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, par les vaisseaux des compagnies de commerce. Presque tout l'argent que les Hollandais tirent du Japon s'arrête sur les terres du Mogol; on trouve son compte à laisser son argent dans ce pays, pour en rapporter des marchandises. Il est vrai que l'Indostan tire quelque chose de l'Europe et des autres régions de l'Asie; on y transporte du cuivre qui vient du Japon; du plomb et des draps d'Angleterre; de la cannelle, de la muscade et des éléphans de l'île de Ceylan, des chevaux d'Arabie, de Perse et de Tartarie, etc. Mais la plupart des marchands payent en marchandises, dont ils chargent aux Indes les vaisseaux sur lesquels ils ont apporté leurs effets; ainsi, la plus

grande partie de l'or et de l'argent du monde trouve mille voies pour entrer dans l'Indostan, et n'en a presque point pour en sortir.

Bernier ajoute une réflexion singulière. Malgré cette quantité presque infinie d'or et d'argent qui entre dans l'empire mogol, et qui n'en sort point, il est surprenant, dit-il, de n'y en pas trouver plus qu'ailleurs dans les mains des particuliers ; on ne peut disconvenir que les toiles et les brocarts d'or et d'argent qui s'y fabriquent sans cesse, les ouvrages d'orfévrerie, et surtout les dorures, n'y consument une assez grande partie des espèces; mais cette raison ne suffit pas seule. Il est vrai encore que les Indiens ont des opinions superstitieuses qui les portent à déposer leur argent dans la terre, et à faire disparaître les trésors qu'ils ont amassés. Une partie des plus précieux métaux retourne ainsi, dans l'Indostan, au sein de la terre dont on l'avait tiré dans l'Amérique ; mais ce qui paraît contribuer le plus à la diminution des espèces dans l'empire du Mogol, c'est la conduite ordinaire de la cour. Les empereurs amassent de grands trésors, et quoiqu'on n'ait accusé que Schah-Djehan d'une avarice outrée, ils aiment tous à renfermer dans des caves souterraines une abondance d'or et d'argent qu'ils croient pernicieuse entre les mains du public, lorsqu'elle y est excessive. C'est donc dans les trésors du souverain que tout ce qui se transporte d'argent aux Indes, par la voie du commerce va fondre, comme à son dernier terme. Ce qu'il en

reste, après avoir acquitté tous les frais de l'empire, n'en sort guère que dans les plus pressans besoins de l'état; et l'on doit conclure que Nadir-Schah n'avait pas réduit le grand mogol à la pauvreté, lorsque, suivant le récit d'Otter, il eut enlevé plus de dix-sept cent millions à ses états.

Ce voyageur, homme très-éclairé, donne une liste des revenus de ce monarque tels qu'ils étaient en 1697, tirée des archives de l'empire : elle est trop curieuse pour être supprimée; mais il faut se souvenir qu'un krore vaut cent laks, un lak cent mille roupies, et la roupie, suivant l'évaluation d'Otter, environ quarante-cinq sous de France. Il faut remarquer aussi que tous les royaumes dont l'empire est composé se divisent en sarkars, qui signifie provinces, et que les sarkars se subdivisent en parganas, c'est-à-dire en gouvernemens particuliers.

Le royaume de Delhy a dans son gouvernement général huit sarkars et deux cent vingt parganas, qui rendent un krore vingt-cinq laks et cinquante mille roupies.

Le royaume d'Agra compte dans son enceinte quatorze sarkars et deux cent soixante-dix-huit parganas; ils rendent deux krores vingt-deux laks et trois mille cinq cent cinquante roupies.

Le royaume de Lahor a cinq sarkars et trois cent quatorze parganas, qui rendent deux krores trente-trois laks et cinq mille roupies.

Le royaume d'Asmire, dans ses sarkars et ses

parganas, paye deux krores trente-trois laks et cinq mille roupies.

Guzarate, divisé en neuf sarkars et dix-neuf parganas, donne deux krores trente-trois laks et quatre-vingt-quinze mille roupies.

Malvay, qui contient onze sarkars et deux cent cinquante petits parganas, ne rend que quatre-vingt-dix-neuf laks six mille deux cent cinquante roupies.

Béar compte huit sarkars et deux cent quarante-cinq petits parganas, dont l'empereur tire un krore vingt-un laks et cinquante mille roupies.

Moultan, qui se divise en quatorze sarkars et quatre-vingt-seize parganas, ne donne à l'empereur que cinquante laks et vingt-cinq mille roupies.

Kaboul, divisé en trente-cinq parganas, rend trente-deux laks et sept mille deux cent cinquante roupies.

Tata paye soixante laks et deux mille roupies. Tata donne seulement vingt-quatre laks.

Urécha, quoiqu'on y compte onze sarkars, et un assez grand nombre de parganas, ne paye que cinquante-sept laks et sept mille cinq cents roupies.

Illavas donne soixante-dix-sept laks et trente-huit mille roupies.

Cachemyre, avec ses quarante-six parganas, ne rend que trente-six laks et cinq mille roupies.

Le Décan, que l'on divise en huit sarkars et soixante-dix-neuf parganas, paye un krore soixante-deux laks et quatre-vingt mille sept cent cinquante roupies.

Berar compte dix sarkars et cent quatre-vingt-onze petits parganas, qui rendent un krore cinquante-huit laks et sept mille cinq cents roupies.

Candesch rend au mogol un krore onze laks et cinq mille roupies.

Nandé ne paye que soixante-douze laks.

Baglana, divisé en quarante-trois parganas, donne soixante-huit laks et quatre-vingt-cinq mille roupies.

Le Bengale rend quatre krores. Ugen, deux krores. Raghi-Mehal, un krore et cinquante mille roupies.

Le Visapour paye à titre de tribut, avec une partie de la province de Carnate, cinq krores.

Golconde et l'autre partie de Carnate payent aussi cinq krores au même titre.

Total. Trois cent quatre-vingt-sept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies.

Outre ces revenus fixes, qui se tirent seulement des fruits de la terre, le casuel de l'empire est une autre source de richesses pour l'empereur : 1°. on exige tous les ans un tribut par tête de tous les Indiens idolâtres; comme la mort, les voyages et les fuites de ces anciens habitans de l'Indostan en rendent le nombre incertain, on le diminue beaucoup à l'empereur, et les gouverneurs profitent de ce déguisement; 2°. toutes les marchandises que les négocians idolâtres font transporter payent aux douanes cinq pour cent de leur valeur : les mahométans sont affranchis de ces sortes d'impôts; 3°. le blan-

chissage de cette multitude infinie de toiles qu'on fabrique aux Indes est encore la matière d'un tribut; 4°. le fermier de la mine de diamans paye à l'empereur une très-grosse somme : il doit lui donner les plus beaux et les plus parfaits; 5°. les ports de mer, particulièrement ceux de Sindy, de Barotche, de Surate et de Cambaye, sont taxés à de grosses sommes. Surate seule rend ordinairement trois laks pour les droits d'entrée, et onze pour le profit des monnaies qu'on y fait battre; 6°. toute la côte de Comorandel et les ports situés sur les bords du Gange produisent de gros revenus; 7°. l'empereur recueille l'héritage de tous les sujets mahométans qui sont à sa solde. Tous les meubles, tout l'argent et tous les effets de ceux qui meurent lui appartiennent de plein droit. Il arrive de là que les femmes des gouverneurs de province et des généraux d'armée sont souvent réduites à des pensions modiques, et que leurs enfans, s'ils sont sans mérite, tombent dans une extrême pauvreté; enfin les tributs des radjas sont assez considérables pour tenir place entre les principaux revenus du grand mogol.

Ce casuel de l'empire égale à peu près ou surpasse même les immenses richesses que l'empereur tire des seuls fonds de son domaine. On serait étonné d'une si prodigieuse opulence, si l'on ne considérait qu'une partie de ces trésors sort tous les ans de ses mains, et recommence à couler sur ses terres. La moitié de l'empire subsiste par les

libéralités du souverain, ou du moins elle est constamment à ses gages. Outre ce grand nombre d'officiers et de soldats qui ne vivent que de leur paye, tous les paysans qui labourent pour lui sont nourris à ses frais, et la plus grande partie des artisans des villes, qui ne travaillent que pour son service, sont payés du trésor impérial. Cette politique, rendant la dépendance de tant de sujets plus étroite, augmente au même degré leur respect et leur attachement pour leur maître.

Joignons à cet article quelques remarques de Mandelslo. Il vit dans le palais d'Agra une grosse tour dont le toit est couvert de lames d'or, qui marquent les richesses qu'elle renferme en huit grandes voûtes remplies d'or, d'argent et de pierres précieuses. On l'assura que le grand mogol qui régnait de son temps avait un trésor dont la valeur montait à plus de quinze cent millions d'écus; mais ce qu'il ajoute est beaucoup plus positif: « Je suis assez heureux, dit-il, pour avoir entre les mains l'inventaire du trésor qui fut trouvé après la mort de Schah-Akbar, tant en or et en argent monnayé qu'en lingots et en barres, en or et argent travaillés, en pierreries, en brocarts et autres étoffes, en porcelaines, en manuscrits, en munitions de guerre, armes, etc.; inventaire si fidèle, que j'en dois la communication aux lecteurs.

« Akbar avait fait battre des monnaies de vingt-cinq, de cinquante et de cent toles, jusqu'à la valeur de six millions neuf cent soixante-dix mille

massas, qui font quatre-vingt-dix-sept millions cinq cent quatre-vingt mille roupies. Il avait fait battre cent millions de roupies en une autre espèce de monnaie, qui prirent de lui le nom de *roupies d'Akbar*, et deux cent trente millions d'une monnaie qui s'appelle *paises*, dont trente font une roupie.

« En diamans, rubis, émeraudes, saphirs, perles et autres pierreries, il avait la valeur de soixante millions vingt mille cinq cent une roupies; en or façonné, savoir : en figures et statues d'éléphans, de chameaux, de chevaux et autres ouvrages, la valeur de dix-neuf millions six mille sept cent quatre-vingt-cinq roupies; en meubles et vaisselle d'or, la valeur de onze millions sept cent trente-trois mille sept cent quatre-vingt-dix roupies; en meubles et ouvrages de cuivre, cinquante-un mille deux cent vingt-cinq roupies; en porcelaine, vases de terre sigillée et autres, la valeur de deux millions cinq cent sept mille sept cent quarante-sept roupies; en brocarts, draps d'or et d'argent, et autres étoffes de soie et de coton de Perse, de Turquie, d'Europe et de Guzarate, quinze millions cinq cent neuf mille neuf cent soixante-dix-neuf roupies; en draps de laine d'Europe, de Perse et de Tartarie, cinq cent trois mille deux cent cinquante-deux roupies; en tentes, tapisseries et autres meubles, neuf millions neuf cent vingt-cinq mille cinq cent quarante-cinq roupies; vingt-quatre mille manuscrits, ou livres écrits à la main, et si richement reliés, qu'ils

étaient estimés six millions quatre cent soixante-trois mille sept cents roupies; en artillerie, poudre, boulets, balles et autres munitions de guerre, la valeur de huit millions cinq cent soixante-quinze mille neuf cent soixante-onze roupies; en armes offensives et défensives, comme épées, rondaches, piques, arcs, flèches, etc., la valeur de sept millions cinq cent cinquante-cinq mille cinq cent vingt-cinq roupies; en selles, brides, étriers et autres harnois d'or et d'argent, deux millions cinq cent vingt-cinq mille six cent quarante-huit roupies; en couvertures de chevaux et d'éléphans, brodées d'or, d'argent et de perles, cinq millions de roupies.» Toutes ces sommes ensemble, ne faisant que celle de trois cent quarante-huit millions deux cent vingt-six mille roupies, n'approchent point des richesses de l'arrière-petit-fils d'Akbar, que Mandelslo trouva sur le trône; ce qui confirme que le trésor des grands mogols grossit tous les jours.

Rien n'est plus simple que les ressorts qui remuent ce grand empire : le souverain seul en est l'âme. Comme sa juridiction n'est pas plus partagée que son domaine, toute l'autorité réside uniquement dans sa personne. Il n'y a proprement qu'un seul maître dans l'Indostan : tout le reste des habitans doit moins porter le nom de sujets que d'esclaves.

A la cour, les affaires de l'état sont entre les mains de trois ou quatre omhras du premier ordre,

qui les règlent sous l'autorité du souverain. L'itimadoulet, ou le premier ministre, tient auprès du mogol le même rang que le grand visir occupe en Turquie; mais ce n'est souvent qu'un titre sans emploi, et une dignité sans fonction. L'empereur choisit quelquefois pour grand-visir un homme sans expérience, auquel il ne laisse que les appointemens de sa charge; tantôt c'est un prince du sang mogol, qui s'est assez bien conduit pour mériter qu'on le laisse vivre jusqu'à la vieillesse; tantôt c'est le père d'une reine favorite, sorti quelquefois du plus bas rang de la milice ou de la plus vile populace; alors tout le poids du gouvernement retombe sur les deux secrétaires d'état. L'un rassemble les trésors de l'empire, et l'autre les dispense; celui-ci paye les officiers de la couronne, les troupes et les laboureurs; celui-là lève les revenus du domaine, exige les impôts et reçoit les tributs. Un troisième officier des finances, mais d'une moindre considération que les secrétaires d'état, est chargé de recueillir les héritages de ceux qui meurent au service du prince, commission lucrative, mais odieuse. Au reste, on n'arrive à ces postes éminens de l'empire que par le service des armes. C'est toujours de l'ordre militaire que se tirent également et les ministres qui gouvernent l'état, et les généraux qui conduisent les troupes. Lorsqu'on a besoin de leur entremise auprès du maître, on ne les aborde jamais que les présens à la main; mais cet usage vient moins de l'avarice des ombras que

du respect des cliens. On fait peu d'attention à la valeur de l'offre. L'essentiel est de ne pas se présenter les mains vides devant les grands officiers de la cour.

Si l'empereur ne marche pas lui-même à la tête de ses troupes, le commandement des armées est confié à quelqu'un des princes du sang, ou à deux généraux choisis par le souverain ; l'un du nombre des omhras mahométans, l'autre parmi les radjas indiens. Les troupes de l'empire sont commandées par l'omhra. Les troupes auxiliaires n'obéissent qu'aux radjas de leur nation. Akbar, ayant entrepris de régler les armées, y établit l'ordre suivant, qui s'observe depuis son règne. Il voulut que tous les officiers de ses troupes fussent payés sous trois titres différens : les premiers, sous le titre de douze mois ; les seconds, sous le titre de six mois, et les troisièmes, sous celui de quatre. Ainsi, lorsque l'empereur donne à un mansebdar, c'est-à-dire à un bas-officier de l'empire, vingt roupies par mois au premier titre, sa paye monte par an à sept cent cinquante roupies, car on en ajoute toujours dix de plus. Celui à qui l'on assigne par mois la même paye au second titre en reçoit par an trois cent soixante-quinze. Celui dont la paye n'est qu'au troisième titre, n'a par an que deux cent cinquante roupies d'appointemens. Ce règlement est d'autant plus bizarre, que ceux qui ne sont payés que sur le pied de quatre mois, ne rendent pas un service moins assidu pendant l'année que ceux qui reçoivent la paye sur le pied de douze mois.

Lorsque la pension d'un officier de l'armée ou de la cour monte par mois jusqu'à mille roupies au premier titre, il quitte l'ordre des mansebdars pour prendre la qualité d'ombra. Ainsi ce titre de grandeur est tiré de la paye qu'on reçoit. On est obligé d'entretenir alors un éléphant et deux cent cinquante cavaliers pour le service du prince. La pension de cinquante mille roupies ne suffirait pas même aux Indes pour l'entretien d'une si grosse compagnie; car l'ombra est obligé de fournir au moins deux chevaux à chaque cavalier : mais l'empereur y pourvoit autrement. Il assigne à l'officier quelques terres de son domaine. On lui compte la dépense de chaque cavalier à dix roupies par jour, mais les fonds de terre, qu'on abandonne aux ombras pour les faire cultiver, produisent beaucoup au-delà de cette dépense.

Les appointemens de tous les ombras ne sont pas égaux : les uns ont deux azaris de paye, d'autres trois, d'autres quatre, quelques-uns cinq ; et ceux du premier rang en reçoivent jusqu'à six ; c'est-à-dire qu'à tout prendre, la pension annuelle des principaux peut monter jusqu'à trois millions de roupies; aussi leur train est magnifique, et la cavalerie qu'ils entretiennent égale nos petites armées. On a vu quelquefois ces ombras devenir redoutables au souverain. Mais c'est un règlement d'Akbar, auquel ses inconvéniens mêmes ne permettent pas de donner atteinte. On compte ordinairement six ombras de la grosse pension, l'itimadoulet, les

deux secrétaires d'état, le vice-roi de Kaboul, celui de Bengale et celui d'Ughen. A l'égard des simples cavaliers et du reste de la milice, leur paye est à la discrétion des ombras, qui les lèvent et qui les entretiennent : l'ordre oblige de les payer chaque jour, mais il est mal observé. On se contente de leur faire tous les mois quelque distribution d'argent ; et souvent on les oblige d'accepter en payement les vieux meubles du palais, et les habits que les femmes des ombras ont quittés. C'est par ces vexations que les premiers officiers de l'empire accumulent de grands trésors, qui rentrent après leur mort dans les coffres du souverain.

La justice s'exerce avec beaucoup d'uniformité dans les états du grand mogol. Les vice-rois, les gouverneurs des provinces, les chefs des villes et des simples bourgades, font précisément dans le lieu de leur juridiction, sous l'indépendance de l'empereur, ce que ce monarque fait dans Agra et dans Delhy ; c'est-à-dire que par des sentences qu'ils prononcent seuls, ils décident des biens et de la vie des sujets. Chaque ville a néanmoins son katoual et son cadi pour le jugement de certaines affaires ; mais les particuliers sont libres de ne pas s'adresser à ces tribunaux subalternes ; et le droit de tous les sujets de l'empire est de recourir immédiatement, ou à l'empereur même dans le lieu de sa résidence, ou aux vice-rois dans leur capitale, ou aux gouverneurs dans les villes de leur dépendance. Le katoual fait tout à la fois les fonctions de juge de police et de

grand-prevôt. Sous Aureng-Zeb, observateur zélé de l'Alcoran, le principal objet du juge de police était d'empêcher l'ivrognerie, d'exterminer les cabarets à vin, et généralement tous lieux de débauche; de punir ceux qui distillaient de l'arak ou d'autres liqueurs fortes. Il doit rendre compte à l'empereur des désordres domestiques de toutes les familles, des querelles et des assemblées nocturnes. Il y a dans tous les quartiers de la ville un prodigieux nombre d'espions, dont les plus redoutables sont une espèce de valets publics, qui se nomment *alarcos*. Leur office est de balayer les maisons et de remettre en ordre tout ce qu'il y a de dérangé dans les meubles. Chaque jour au matin, ils entrent chez les citoyens, ils s'instruisent du secret des familles, ils interrogent les esclaves, et font le rapport au katoual. Cet officier, en qualité de grand-prevôt, est responsable, sur ses appointemens, de tous les vols qui se font dans son district, à la campagne comme à la ville. Sa vigilance et son zèle ne se relâchent jamais. Il a sans cesse des soldats en campagne et des émissaires déguisés dans les villes, dont l'unique soin est de veiller au maintien de l'ordre.

La juridiction du cadi ne s'étend guère au-delà des matières de religion, des divorces et des autres difficultés qui regardent le mariage. Au reste, il n'appartient ni à l'un ni à l'autre de ces deux juges subalternes de prononcer des sentences de mort sans avoir fait leur rapport à l'empereur ou aux vice-rois des provinces; et suivant les statuts d'Ak-

bar, ces juges suprêmes doivent avoir approuvé trois fois, à trois jours différens, l'arrêt de condamnation avant qu'on l'exécute.

Quoique diverses explications répandues dans les articles précédens aient déjà pu faire prendre quelque idée de la majestueuse forme de cette justice impériale, on croit devoir en rassembler ici tous les traits, d'après un peintre exacte et fidèle.

Après avoir décrit divers appartemens, on vient, dit-il, à l'amkas, qui m'a semblé quelque chose de royal. C'est une grande cour carrée, avec des arcades qui ressemblent assez à celles de la place Royale de Paris, excepté qu'il n'y a point de bâtimens au-dessus, et qu'elles sont séparées les unes des autres par une muraille; de sorte néanmoins qu'il y a une petite porte pour passer de l'une à l'autre. Sur la grande porte, qui est au milieu d'un des côtés de cette place, on voit un divan, tout couvert du côté de la cour, qu'on nomme *nagar-kanay*, parce que c'est le lieu où sont les trompettes, ou plutôt les hautbois et les timbales qui jouent ensemble à certaines heures du jour et de la nuit. Mais c'est un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen qui n'y est pas encore accoutumé, car dix ou douze de ces hautbois et autant de timbales se font entendre tout à la fois, et quelques hautbois, tels que celui qu'on appelle *karna*, sont longs d'une brasse et demie, et n'ont pas moins d'un pied d'ouverture par le bas; comme il y a des timbales de cuivre et de fer qui n'ont pas moins d'une brasse de diamètre. Bernier

raconte que, dans les premiers temps, cette musique le pénétrait, et lui causait un étourdissement insupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très-agréable, surtout la nuit qu'il l'entendait de loin dans son lit et de sa terrasse. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie et de majesté. Comme elle a ses règles et ses mesures, et que d'excellens maîtres, instruits dès leur jeunesse, savent modérer et fléchir la rudesse des sons, on doit concevoir, dit-il, qu'ils en doivent tirer une symphonie qui flatte l'oreille dans l'éloignement.

A l'opposite de la grande porte du nagarkanay, au-delà de toute la cour, s'offre une grande et magnifique salle à plusieurs rangs de piliers, haute et bien éclairée, ouverte de trois côtés, et dont les piliers et le plafond sont peints et dorés. Dans le milieu de la muraille qui sépare cette salle d'avec le sérail, on a laissé une ouverture, ou une espèce de grande fenêtre haute et large, à laquelle l'homme le plus grand n'atteindrait point d'en bas avec la main. C'est là qu'Aureng-Zeb se montrait en public, assis sur un trône, quelques-uns de ses fils à ses côtés, et plusieurs eunuques debout, les uns pour chasser les mouches avec des queues de paon, les autres pour le rafraîchir avec de grands éventails, et d'autres pour être prêts à recevoir ses ordres. De là il voyait en bas autour de lui tous les ombras, les radjas et les ambassadeurs, debout aussi sur un divan entouré d'un balustre d'argent, les yeux baissés

et les mains croisées sur l'estomac. Plus loin, il voyait les mansebdars, ou les moindres omhras, debout comme les autres, et dans le même respect. Plus avant, dans le reste de la salle et dans la cour, sa vue pouvait s'étendre sur une foule de toutes sortes de gens. C'était dans ce lieu qu'il donnait audience à tout le monde, chaque jour à midi; et de là venait à cette salle le nom d'*amkas*, qui signifie lieu d'assemblée commun aux grands et aux petits.

Pendant une heure et demie, qui était la durée ordinaire de cette auguste scène, l'empereur s'amusait d'abord à voir passer devant ses yeux un certain nombre des plus beaux chevaux de ses écuries, pour juger s'ils étaient en bon état et bien traités. Il se faisait amener aussi quelques éléphans, dont la propreté attirait toujours l'admiration de Bernier. Non-seulement, dit-il, leur sale et vilain corps était alors bien lavé et bien net, mais il était peint en noir, à la réserve de deux grosses raies de peinture rouge, qui, descendant du haut de la tête, venaient se joindre vers la trompe. Ils avaient aussi quelques belles couvertures en broderie, avec deux clochettes d'argent qui leur pendaient des deux côtés, attachées aux deux bouts d'une grosse chaîne d'argent qui leur passait par-dessus le dos, et plusieurs de ces belles queues de vache du Tibet, qui leur pendaient aux oreilles en forme de grandes moustaches. Deux petits éléphans bien parés marchaient à leurs côtés, comme des esclaves destinés à

les servir. Ces grands colosses paraissaient fiers de leurs ornemens, et marchaient avec beaucoup de gravité. Lorsqu'ils arrivaient devant l'empereur, leur guide, qui était assis sur leurs épaules avec un crochet de fer à la main, les piquait, leur parlait, et leur faisait incliner un genou, lever la trompe en l'air, et pousser une espèce de hurlement que le peuple prenait pour un *taslim*, c'est-à-dire une salutation libre et réfléchie. Après les éléphans on amenait des gazelles apprivoisées, des nilgauts ou bœufs gris, que Bernier croit une espèce d'élans; des rhinocéros, des buffles de Bengale qui ont de prodigieuses cornes; des léopards ou des panthères apprivoisés, dont on se sert à la chasse des gazelles; de beaux chiens de chasse ousbecks, chacun avec sa petite couverture rouge; quantité d'oiseaux de proie, dont les uns étaient pour les perdrix, les autres pour la grue, et d'autres pour le lièvre et pour les gazelles mêmes, qu'ils aveuglent de leurs ailes et de leurs griffes. Souvent un ou deux ombras faisaient alors passer leur cavalerie en revue devant l'empereur; ce monarque prenait même plaisir à faire quelquefois essayer des coutelas sur des moutons morts qu'on apportait sans entrailles, et fort proprement empaquetés. Les jeunes ombras s'efforçaient de faire admirer leur force et leur adresse, en coupant d'un seul coup les quatre pieds joints ensemble et le corps d'un mouton.

Mais tous ces amusemens n'étaient qu'autant d'intermèdes pour des occupations plus sérieuses.

Aureng-Zeb se faisait apporter chaque jour les requêtes qu'on lui montrait de loin dans la foule du peuple; il faisait approcher les parties, il les examinait lui-même, et quelquefois il prononçait sur-le-champ leur sentence. Outre cette justice publique, il assistait régulièrement une fois la semaine à la chambre qui se nomme *adaletkanay*, accompagné de ses deux premiers cadis, ou chefs de justice. D'autres fois il avait la patience d'entendre en particulier, pendant deux heures, dix personnes du peuple qu'un vieil officier lui présentait.

Ce que Bernier trouvait de choquant dans la grande assemblée de l'amkas, c'était une flatterie trop basse et trop fade qu'on y voyait régner continuellement; l'empereur ne prononçait pas un mot qui ne fût relevé avec admiration, et qui ne fît lever les mains aux principaux omhras, en criant *karamat*, c'est-à-dire merveille.

De la salle de l'amkas on passe dans un lieu plus retiré, qui se nomme le *gosel-kanay*, et dont l'entrée ne s'accorde pas sans distinction : aussi la cour n'en est-elle pas si grande que celle de l'amkas : mais la salle est spacieuse, peinte, enrichie de dorures et relevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du rez-de-chaussée, comme une grande estrade ; c'est là que l'empereur, assis dans un fauteuil, et ses omhras debout autour de lui, donnait une audience plus particulière à ses officiers, recevait leurs comptes, et traitait des plus importantes affaires de l'état. Tous les seigneurs étaient obligés de se trouver

chaque jour au soir à cette assemblée, comme le matin, à l'amkas, sans quoi on leur retranchait quelque chose de leur paye. Bernier regarde comme une distinction fort honorable pour les sciences, que Danech-Mend-Khan, son maître, fût dispensé de cette servitude en faveur de ses études continuelles, à la réserve néanmoins du mercredi, qui était son jour de garde. Il ajoute qu'il n'était pas surprenant que tous les autres omhras y fussent assujettis, lorsque l'empereur même se faisait une loi de ne jamais manquer à ces deux assemblées. Dans ses plus dangereuses maladies, il s'y faisait porter du moins une fois le jour; et c'est alors qu'il croyait sa personne plus nécessaire, parce qu'au moindre soupçon qu'on aurait eu de sa mort, on aurait vu tout l'empire en désordre, et les boutiques fermées dans la ville.

Pendant qu'il était occupé dans cette salle, on n'en faisait pas moins passer devant lui la plupart des mêmes choses qu'il prenait plaisir à voir dans l'amkas, avec cette différence que la cour étant plus petite, l'assemblée se tenant au soir, on n'y faisait point la revue de la cavalerie; mais pour y suppléer, les mansebdars de garde venaient passer devant l'empereur avec beaucoup de cérémonie. Ils étaient précédés du *kours*, c'est-à-dire de diverses figures d'argent, portées sur le bout de plusieurs gros bâtons d'argent fort bien travaillés. Deux représentent de grands poissons; deux autres un animal fantastique d'horrible figure, que les mogols

gent, et soutenu par des piliers de différentes grosseurs, tous couverts aussi de plaques du même métal. Elle est rouge en dehors, mais doublée en dedans de ces belles chites, ou toiles peintes au pinceau, ordonnées exprès, avec des couleurs si vives, et des fleurs si naturelles, qu'on les aurait prises pour un parterre suspendu. Les arcades qui environnent la cour n'avaient pas moins d'éclat. Chaque omhras était chargé des ornemens de la sienne, et s'était efforcé de l'emporter par sa magnificence. Le troisième jour de cette superbe fête, l'empereur se fit peser avec beaucoup de cérémonie, et quelques omhras à son exemple, dans de riches balances d'or massif comme les poids. Tout le monde applaudit, avec la plus grande joie, en apprenant que cette année l'empereur pesait deux livres de plus que la précédente. Son intention, dans cette fête, était de favoriser les marchands de soie et de brocart, qui, depuis quatre ou cinq ans de guerre, en avaient des magasins dont ils n'avaient pu trouver le débit.

Ces fêtes sont accompagnées d'un ancien usage qui ne plaît point à la plupart des omhras. Ils sont obligés de faire à l'empereur des présens proportionnés à leurs forces. Quelques-uns, pour se distinguer par leur magnificence, ou dans la crainte d'être recherchés par leurs vols et leurs concussions, ou dans l'espérance de faire augmenter leurs appointemens ordinaires, en font d'une richesse surprenante. Ce sont ordinairement de beaux vases d'or

couverts de pierreries, de belles perles, des diamans, des rubis, des émeraudes. Quelquefois c'est plus simplement un nombre de ces pièces d'or qui valent une pistole et demie. Bernier raconte que, pendant la fête dont il fut témoin, Aureng-Zeb étant allé visiter Djafer-Khan, son visir, non en qualité de visir, mais comme son proche parent, et sous prétexte de voir un bâtiment qu'il avait fait depuis peu, ce seigneur lui offrit vingt-cinq mille de ces pièces d'or, avec quelques belles perles et un rubis qui fut estimé quarante mille écus.

Un spectacle fort bizarre, qui accompagne quelquefois les mêmes fêtes, c'est une espèce de foire qui se tient dans le méhalu ou le sérail de l'empereur. Les femmes des omhras et des grands mansebdars sont les marchandes. L'empereur, les princesses et toutes les dames du sérail viennent acheter ce qu'elles voient étalé. Les marchandises sont de beaux brocarts, de riches broderies d'une nouvelle mode, de riches turbans, et ce qu'on peut rassembler de plus précieux. Outre que ces femmes sont les plus belles et les plus galantes de la cour, celles qui ont des filles d'une beauté distinguée ne manquent point de les mener avec elles, pour les faire voir à l'empereur. Ce monarque vient marchander tout ce qu'il achète sou à sou, comme le dernier de ses sujets, avec le langage des petits marchands qui se plaignent de la cherté et qui contestent pour le prix. Les dames se défendent de même; et ce badinage est poussé jusqu'aux injures. Tout se paye argent

comptant. Quelquefois, au lieu de roupies d'argent, les princesses laissent couler, comme par mégarde, des roupies d'or en faveur des marchandes qui leur plaisent. Mais, après avoir loué des usages si galans, Bernier traite de licence la liberté qu'on accorde alors aux femmes publiques d'entrer dans le sérail. A la vérité, dit-il, ce ne sont pas celles des bazars, mais celles qu'on nomme *kenchanys*, c'est-à-dire, dorées et fleuries, et qui vont danser aux fêtes chez les ombras et les mansebdars. La plupart sont belles et richement vêtues; elles savent chanter et danser parfaitement à la mode du pays. Mais comme elles n'en sont pas moins publiques, Aureng-Zeb, plus sérieux que ses prédécesseurs, abolit l'usage de les admettre au sérail; et pour en conserver quelque reste, il permit seulement qu'elles vinssent tous les mercredis lui faire de loin le salam ou la révérence, à l'amkas. Un médecin français, nommé Bernard, qui s'était établi dans cette cour, s'y était rendu si familier, qu'il faisait quelquefois la débauche avec l'empereur. Il avait par jour dix écus d'appointemens; mais il gagnait beaucoup davantage à traiter les dames du sérail et les grands ombras, qui lui faisaient des présens comme à l'envi. Son malheur était de ne pouvoir rien garder: ce qu'il recevait d'une main, il le donnait de l'autre. Cette profusion le faisait aimer de tout le monde, surtout des kenchanys, avec lesquelles il faisait beaucoup de dépense. Il devint amoureux d'une de ces femmes, qui joignait des talens distingués aux charmes de

la jeunesse et de la beauté. Mais sa mère, appréhendant que la débauche ne lui fît perdre les forces nécessaires pour les exercices de sa profession, ne la perdait point de vue. Bernard fut désespéré de cette rigueur. Enfin, l'amour lui inspira le moyen de se satisfaire. Un jour que l'empereur le remerciait à l'amkas, et lui faisait quelques présens pour la guérison d'une femme du sérail, il supplia ce prince de lui donner la jeune kenchany dont il était amoureux, et qui était debout derrière l'assemblée pour faire le salam avec toute sa troupe. Il avoua publiquement la violence de sa passion, et l'obstacle qu'il y avait trouvé. Tous les spectateurs rirent beaucoup de le voir réduit à souffrir par les rigueurs d'une fille de cet ordre. L'empereur, après avoir ri lui-même, ordonna qu'elle lui fût livrée, sans s'embarrasser qu'elle fut mahométane, et que le médecin fût chrétien. « Qu'on la lui charge, dit-il, sur les « épaules, et qu'il l'emporte. » Aussitôt Bernard, ne s'embarrassant plus des railleries de l'assemblée, se laissa mettre la kenchany sur le dos, et sortit chargé de sa proie.

Dans un si grand nombre de provinces, qui formaient autrefois différens royaumes, dont chacun devait avoir ses propres lois et ses usages, on conçoit que, malgré la ressemblance du gouvernement qui introduit presque toujours celle de la police et de la religion, en changeant par degrés les idées, les mœurs et les autres habitudes, un espace de quelques siècles qui se sont écoulés depuis la conquête

des Mogols, n'a pu mettre encore une parfaite uniformité entre tant de peuples. Ainsi la description de tous les points sur lesquels ils diffèrent serait une entreprise impossible. Mais les voyageurs les plus exacts ont jeté quelque jour dans ce chaos, en divisant les sujets du grand mogol en mahométans, qu'ils appellent Maures, et en païens ou gentous de différentes sectes. Cette division paraît d'autant plus propre à faire connaître les uns et les autres, qu'en Orient, comme dans les autres parties du monde, c'est la religion qui règle ordinairement les usages.

L'empereur, les princes et tous les seigneurs de l'Indostan professent le mahométisme. Les gouverneurs, les commandans et les katouals des provinces, des villes et des bourgs, doivent être de la même religion. Ainsi, c'est entre les mains des mahométans ou des maures que réside toute l'autorité, non-seulement par rapport à l'administration, mais pour tout ce qui regarde aussi les finances et le commerce; ils travaillent tous avec beaucoup de zèle au progrès de leurs opinions. On sait que le mahométisme est divisé en quatre sectes : celles d'Aboubekre, d'Ali, d'Omar et d'Otman. Les Mogols sont attachés à celle d'Ali, qui leur est commune avec les Persans; avec cette seule différence que, dans l'explication de l'Alcoran, ils suivent les sentimens des Hembili et de Maléki, au lieu que les Persans s'attachent à l'explication d'Ali et du Tzafer-Sadouek, opposés les uns et les autres aux Turcs qui suivent celle de Hanif.

La plupart des fêtes mogoles sont celles des Per-

sans. Ils célèbrent fort solennellement le premier jour de leur année, qui commence le premier jour de la lune de mars. Elle dure neuf jours sous le nom de *nourous*, et se passe en festins. Le jour de la naissance de l'empereur est une autre solennité, pour laquelle il se fait des dépenses extraordinaires à la cour. On en célèbre une au mois de juin, en mémoire du sacrifice d'Abraham, et l'on y mêle aussi celle d'Ismaël. L'usage est d'y sacrifier quantité de boucs, que les dévots mangent ensuite avec beaucoup de réjouissances et de cérémonies. Ils ont encore la fête des deux frères Hassan et Hossein, fils d'Ali, qui, étant allés par zèle de religion vers la côte de Coromandel, y furent massacrés par les banians et d'autres gentous, le dixième jour de la nouvelle lune de juillet : ce jour est consacré à pleurer leur mort. On porte en procession, dans les rues, deux cercueils avec des trophées d'arcs, de flèches, de sabres et de turbans. Les Maures suivent à pied en chantant des cantiques funèbres. Quelques-uns dansent et sautent autour des cercueils; d'autres escriment avec des épées nues; d'autres crient de toutes leurs forces, et font un bruit effrayant; d'autres se font volontairement des plaies avec des couteaux dans la chair du visage et des bras, ou se la percent avec des poinçons, qui font couler leur sang le long des joues et sur leurs habits. Il s'en trouve de si furieux, qu'on ne peut attribuer leurs transports qu'à la vertu de l'opium. On juge du degré de leur dévotion par celui de

leur fureur. Ces processions se font dans les principaux quartiers et dans les plus belles rues des villes. Vers le soir, on voit, dans la grande place du méidan ou du marché, des figures de paille ou de papier, ou d'autre substance légère, qui représentent les meurtriers de ces deux saints. Une partie des spectateurs leur tirent des flèches, les percent d'un grand nombre de coups, et les brûlent au milieu des acclamations du peuple. Cette cérémonie réveille si furieusement la haine des Maures, et leur inspire tant d'ardeur pour la vengeance, que les banians et les autres idolâtres prennent le parti de se tenir renfermés dans leurs maisons. Ceux qui oseraient paraître dans les rues ou montrer la tête à leurs fenêtres, s'exposeraient au risque d'être massacrés ou de se voir tirer des flèches. Les Mogols célèbrent aussi la fête de Pâques au mois de septembre, et celle de la confrérie le 25 novembre, où ils se pardonnent tout ce qu'ils se sont fait mutuellement.

Les mosquées de l'Indostan sont assez basses; mais la plupart sont bâties sur des éminences, qui les font paraître plus hautes que les autres édifices. Elles sont construites de pierre et de chaux, carrées par le bas et plates par le haut. L'usage est de les environner de fort beaux appartemens, de salles et de chambres. On y voit des tombes de pierre, et surtout des murs d'une extrême blancheur; les principales ont ordinairement une ou deux hautes tours. Les Maures y vont avec une lanterne pendant le ramadan, qui est leur carême, parce que

ces édifices sont fort obscurs. Autour de quelques-unes, on a creusé de grands et larges fossés remplis d'eau. Celles qui sont sans fossés ou sans rivières, ont de grandes citernes à l'entrée, où les fidèles se lavent le visage, les pieds et les mains. On n'y voit point de statues ni de peintures.

Chaque ville a plusieurs petites mosquées, entre lesquelles on en distingue une plus grande qui passe pour la principale, où personne ne manque de se rendre tous les vendredis et les jours de fête. Au lieu de cloches, un homme crie du haut de la tour, comme en Turquie, pour assembler le peuple, et tient, en criant, le visage tourné vers le soleil. La chair du prédicateur est placée du côté de l'orient : on y monte par trois ou quatre marches. Les docteurs, qui portent le nom de *mollahs*, s'y mettent pour faire les prières et pour lire quelque passage de l'Alcoran dont ils donnent l'application, avec le soin d'y faire entrer les miracles de Mahomet et d'Ali, ou de réfuter les opinions d'Aboubekre, d'Otman et d'Omar.

On a vu dans le journal de Tavernier la description de la grande mosquée d'Agra. Celle de Delhy ne paraît pas moins brillante dans la relation de Bernier. On la voit de loin, dit-il, élevée au milieu de la ville, sur un rocher qu'on a fort bien aplani pour la bâtir, et pour l'entourer d'une belle place, à laquelle viennent aboutir quatre belles et longues rues, qui répondent aux quatre côtés de la mosquée, c'est-à-dire une au frontispice, une autre

derrière, et les deux autres aux deux portes du milieu de chaque côté. On arrive aux portes par vingt-cinq ou trente degrés de pierre qui règnent autour de l'édifice, à l'exception du derrière, qu'on a revêtu d'autres belles pierres de taille, pour couvrir les inégalités du rocher qu'on a coupé; ce qui contribue beaucoup à relever l'éclat de ce bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est revêtu de marbres, et les grandes portes sont couvertes de grandes plaques de cuivre d'un fort beau travail. Au-dessus de la principale porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, on voit plusieurs tourelles de marbre blanc qui lui donnent une grâce singulière. Sur le derrière de la mosquée s'élèvent trois grands dômes de front, qui sont aussi de marbre blanc, et dont celui du milieu est plus gros et plus élevé que les deux autres. Tout le reste de l'édifice, depuis ces trois dômes jusqu'à la porte principale, est sans couverture, à cause de la chaleur du pays, et le pavé n'est composé que de grands carreaux de marbre. Quoique ce temple ne soit pas dans les règles d'une exacte architecture, Bernier en trouva le dessin bien entendu, et les proportions fort justes. Si l'on excepte les trois grands dômes et les tourelles ou minarets, on croirait tout le reste de marbre rouge, quoiqu'il ne soit que de pierres très-faciles à tailler, et qui s'altèrent même avec le temps.

C'est à cette mosquée que l'empereur se rend le vendredi, qui est le dimanche des mahométans,

pour y faire sa prière. Avant qu'il sorte du palais, les rues par lesquelles il doit passer ne manquent pas d'être arrosées pour diminuer la chaleur et la poussière. Deux ou trois cents mousquetaires sont en haie pour l'attendre, et d'autres en même nombre bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la mosquée. Leurs mousquets sont petits, bien travaillés et revêtus d'un fourreau d'écarlate, avec une petite banderole par-dessus. Cinq ou six cavaliers bien montés doivent aussi se tenir prêts à la porte, et courir bien loin devant lui, dans la crainte d'élever de la poussière en écartant le peuple. Après ces préparatifs, le monarque sort du palais, monté sur un éléphant richement équipé, et sous un dais peint et doré, ou dans un trône éclatant d'or et d'azur, sur un brancard couvert d'écarlate ou de drap d'or, que huit hommes choisis et bien vêtus portent sur leurs épaules. Il est suivi d'une troupe d'omhras, dont quelques-uns sont à cheval, et d'autres en palekis. Cette marche avait aux yeux de Bernier un air de grandeur qu'il trouvait digne de la majesté impériale.

Les revenus des mosquées sont médiocres. Ce qu'elles ont d'assuré consiste dans le loyer des maisons qui les environnent. Le reste vient des présens qu'on leur fait, ou des dispositions testamentaires. Les mollahs n'ont pas de revenus fixes : ils ne vivent que des libéralités volontaires des fidèles, avec le logement pour eux et leur famille dans les maisons qui sont autour des mosquées. Mais ils

tirent un profit considérable de leurs écoles, et de l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils apprennent à lire et à écrire. Quelques-uns passent pour savans; d'autres vivent avec beaucoup d'austérité, ne boivent jamais de liqueurs fortes, et renoncent au mariage; d'autres se renferment dans la solitude, et passent les jours et les nuits dans la méditation ou la prière. Le ramadan ou le carême des Mogols dure trente jours, et commence à la nouvelle lune de février. Ils l'observent par un jeûne rigoureux qui ne finit qu'après le coucher du soleil. C'est une opinion bien établie parmi eux, qu'on ne peut être sauvé que dans leur religion. Ils croient les juifs, les chrétiens et les idolâtres également exclus des félicités d'une autre vie. La plupart ne toucheraient point aux alimens qui sont achetés ou préparés par des chrétiens. Ils n'en exceptent que le biscuit fort sec et les confitures. Leur loi les oblige de faire cinq fois la prière dans l'espace de vingt-quatre heures. Ils la font, tête baissée jusqu'à terre, et les mains jointes. L'arrivée d'un étranger ne trouble point leur attention. Ils continuent de prier en sa présence; et lorsqu'ils ont rempli ce devoir, ils n'en deviennent que plus civils.

En général les Mogols et tous les Maures indiens ont l'humeur noble, les manières polies et la conversation fort agréable. On remarque de la gravité dans leurs actions et dans leur habillement, qui n'est point sujet au caprice des modes. Ils ont en

horreur l'inceste, l'ivrognerie et toutes sortes de querelles. Mais ils admettent la polygamie, et la plupart sont livrés aux plaisirs des sens. Quoiqu'ils se privent en publie de l'usage du vin et des liqueurs fortes, ils ne font pas difficulté, dans l'intérieur de leurs maisons, de boire de l'arak et d'autres préparations qui les animent au plaisir.

Ils sont moins blancs que basanés; la plupart sont d'assez haute taille, robustes et bien proportionnés. Leur habillement ordinaire est fort modeste. Dans les parties otientales de l'empire, les hommes portent de longues robes des plus fines étoffes de coton, d'or ou d'argent. Elles leur pendent jusqu'au milieu de la jambe, et se ferment autour du cou. Elles sont attachées avec des nœuds par-devant, depuis le haut jusqu'en bas. Sous ce premier vêtement, ils ont une veste d'étoffe de soie à fleurs, ou de toile de coton, qui leur touche au corps, et qui leur descend sur les cuisses. Leurs culottes sont extrêmement longues, la plupart d'étoffes rouges rayées, et larges par le haut, mais se rétrécissant par le bas : elles sont froncées sur les jambes, et descendent jusqu'à la cheville du pied. Comme ils n'ont point de bas, cette culotte sert par ses plis à leur échauffer les jambes. Au centre de l'empire et vers l'occident, ils sont vêtus à la persane, avec cette différence, que les Mogols passent, comme les Guzarates, l'ouverture de leur robe sous le bras gauche, au lieu que les Persans la passent sous le bras droit; et que les premiers nouent leur cein-

ture sur le devant et laissent pendre les bouts; au lieu que les Persans ne font que la passer autour du corps, et cachent les bouts dans la ceinture même.

Ils ont des séripons, qui sont une espèce de larges souliers, faits ordinairement de cuir rouge doré. En hiver comme en été, leurs pieds sont nus dans cette chaussure. Ils la portent comme nous portons nos mules, c'est-à-dire sans aucune attache, pour les prendre plus promptement lorsqu'ils veulent partir, et pour les quitter avec la même facilité en rentrant dans leurs chambres, où ils craignent de souiller leurs belles nattes et leurs tapis de pied.

Ils ont la tête rase et couverte d'un turban, dont la forme ressemble à celui des Turcs, d'une fine toile de coton blanc, avec des raies d'or ou de soie. Ils savent tous le tourner et se l'attacher autour de la tête, quoiqu'il soit quelquefois long de vingt-cinq ou trente aunes de France. Leurs ceintures, qu'ils nomment *commerbant*, sont ordinairement de soie rouge, avec des raies d'or ou blanches, et de grosses houppes qui leur pendent sur la hanche droite. Après la première ceinture, ils en ont une autre qui est de coton blanc, mais plus petite et roulée autour du corps, avec un beau synder au côté gauche, entre cette ceinture et la robe, dont la poignée est souvent ornée d'or, d'agate, de cristal ou d'ambre. Le fourreau n'est pas moins riche à proportion. Lorsqu'ils sortent et qu'ils craignent la pluie

ou le vent, ils prennent par-dessus leurs habits une écharpe d'étoffe de soie qu'ils se passent par-dessus les épaules, et qu'ils se mettent autour du cou pour servir de manteau. Les seigneurs, et tous ceux qui fréquentent la cour, font éclater leur magnificence dans leurs habits; mais le commun des citoyens et les gens de métier sont vêtus modestement. Les mollahs portent le blanc depuis la tête jusqu'aux pieds.

Les femmes et les filles des mahométans ont ordinairement autour du corps un grand morceau de la plus fine toile de coton, qui commence à la ceinture, d'où il fait trois ou quatre tours en bas, et qui est assez large pour leur pendre jusque sur les pieds. Elles portent sous cette toile une espèce de caleçons d'étoffe légère. Dans l'intérieur de leurs maisons, la plupart sont nues de la ceinture en haut, et demeurent aussi nu-tête et pieds nus; mais lorsqu'elles sortent ou qu'elles paraissent seulement à leur porte, elles se couvrent les épaules d'un habillement, par-dessus lequel elles mettent encore une écharpe. Ces deux vêtemens étant assez larges, et n'étant point attachés ni serrés, voltigent sur leurs épaules, et l'on voit souvent nue la plus grande partie de leur sein et de leurs bras. Les femmes riches ou de qualité ont aux bras des anneaux et des cercles d'or. Dans les rangs ou les fortunes inférieures, elles en ont d'argent, d'ivoire, de verre ou de laque dorée, et d'un fort beau travail. Quelquefois elles ont les bras garnis jusqu'au-

dessous du coude; mais ces riches ornemens paraissent les embarrasser, et n'ont pas l'air d'une parure aux yeux des étrangers. Quelques-unes en portent autour des chevilles du pied. La plupart se passent dans le bas du nez des bagues d'or garnies de petites perles, et se percent les oreilles avec d'autres bagues, ou avec de grands anneaux qui leur pendent de chaque côté sur le sein : elles ont au cou de riches colliers ou d'autres ornemens précieux, et aux doigts quantité de bagues d'or. Leurs cheveux, qu'elles laissent pendre et qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, sont ordinairement noirs, et se nouent en boucles sur le dos.

Les femmes de considération ne laissent jamais voir leur visage aux étrangers. Lorsqu'elles sortent de leurs maisons, ou qu'elles voyagent dans leurs palanquins, elles se couvrent d'un voile de soie. Schouten prétend que cette mode vient plutôt de leur vanité que d'un sentiment de pudeur et de modestie; et la raison qu'il en apporte, c'est qu'elles traitent l'usage opposé de bassesse vile et populaire. Il ajoute que l'expérience fait souvent connaître que celles qui affectent le plus de scrupule sur ce point sont ordinairement assez mal avec leurs maris, à qui elles ont donné d'autres occasions de soupconner leur fidélité.

Les maisons des Maures sont grandes et spacieuses, et distribuées en divers appartemens qui ont plusieurs chambres et leur salle. La plupart ont des toits plats et des terrasses, où l'on se rend le

soir pour y prendre l'air. Dans celles des plus riches, on voit de beaux jardins remplis de bosquets et d'allées d'arbres fruitiers, de fleurs et de plantes rares, avec des galeries, des cabinets et d'autres retraites contre la chaleur. On y trouve même des étangs et des viviers où l'on ménage des endroits également propres et commodes pour servir de bains aux hommes et aux femmes, qui ne laissent point passer de jours sans se rafraîchir dans l'eau. Quelques-uns font élever dans leurs jardins des tombeaux en pyramide, et d'autres ouvrages d'une architecture fort délicate. Cependant Bernier, après avoir parlé d'une célèbre maison de campagne du grand mogol, qui est à deux ou trois lieues de Delhy, et qui se nomme *chahlimar*, finit par cette observation : « C'est véritablement une belle et royale maison; mais n'allez pas croire qu'elle approche d'un Fontainebleau, d'un Saint-Germain ou d'un Versailles : ce n'en est pas seulement l'ombre. Ne pensez pas non plus qu'aux environs de Delhy il s'y trouve des Saint-Cloud, des Chantilly, des Meudon, des Liancourt, etc., ou qu'on y voie même de ces moindres maisons de simples gentilshommes, de bourgeois et de marchands, qui sont en si grand nombre autour de Paris. Les sujets ne pouvant acquérir la propriété d'aucune terre, une maxime si dure supprime nécessairement cette sorte de luxe. »

Les murailles des grandes maisons sont de terre et d'argile, mêlées ensemble et séchées au soleil.

On les enduit d'un mélange de chaux et de fiente de vache, qui les préserve des insectes, et par-dessus encore d'une autre composition d'herbes, de lait, de sucre et de gomme, qui leur donne un lustre et un agrément singulier. Cependant on a déjà fait remarquer qu'il se trouve des maisons de pierre, et que, suivant la proximité des carrières, plusieurs villes en sont bâties presque entièrement. Les maisons du peuple ne sont que d'argile et de paille : elles sont basses, couvertes de roseaux, enduites de fiente de vache; elles n'ont ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves. Les ouvertures qui servent de fenêtres sont même sans vitres, et les portes sans serrures et sans verrous, ce qui n'empêche point que le vol n'y soit très-rare.

Les appartemens des grandes maisons offrent ce qu'il y a de plus riche en tapis de Perse, en nattes très-fines, en précieuses étoffes, en dorures et en meubles recherchés, parmi lesquels on voit de la vaisselle d'or et d'argent. Les femmes ont un appartement particulier qui donne ordinairement sur le jardin; elles y mangent ensemble. Cette dépense est incroyable pour le mari, surtout dans les conditions élevées; car chaque femme a ses domestiques et ses esclaves du même sexe, avec toutes les commodités qu'elle désire. D'ailleurs, les grands et toutes les personnes riches entretiennent un grand train d'officiers, de gardes, d'eunuques, de valets, d'esclaves, et ne sont pas moins attentifs à se faire bien servir au dedans qu'à se distinguer au dehors

par l'éclat de leur cortége. Chaque domestique est borné à son emploi. Les eunuques gardent les femmes avec des soins qui ne leur laissent pas d'autre attention. On voit au service des principaux seigneurs une espèce de coureurs qui portent deux sonnettes sur la poitrine, pour être excités par le bruit à courir plus vite, et qui font régulièrement quatorze ou quinze lieues en vingt-quatre heures. On y voit des coupeurs de bois, des charretiers et des chameliers pour la provision d'eau, des porteurs de palanquins, et d'autres sortes de valets pour divers usages.

Entre plusieurs sortes de voitures, quelques-uns ont des carrosses à l'indienne qui sont tirés par des bœufs; mais les plus communes sont diverses sortes de palanquins, dont la plupart sont si commodes, qu'on y peut mettre un petit lit avec son pavillon, ou des rideaux qui se retroussent comme ceux de nos lits d'ange. Une longue pièce de bambou courbée avec art passe d'un bout à l'autre de cette litière, et soutient toute la machine dans une situation si ferme, qu'on n'y reçoit jamais de mouvement incommode. On y est assis ou couché; on y mange et l'on y boit dans le cours des plus longs voyages; on y peut même avoir avec soi quelques amis, et la plupart des Mogols s'y font accompagner de leurs femmes, mais ils apportent de grands soins pour les dérober à la vue des passans. Ces agréables voitures sont portées par six ou huit hommes, suivant la longueur du voyage et les airs de grandeur que le

maître cherche à se donner. Ils vont pieds nus par des chemins d'une argile dure, qui devient fort glissante pendant la pluie. Ils marchent au travers des broussailles et des épines sans aucune marque de sensibilité pour la douleur, dans la crainte de donner trop de branle au palanquin. Ordinairement il n'y a que deux porteurs par-devant et deux par-derrière qui marchent sur une même ligne. Les autres suivent pour être toujours prêts à succéder au fardeau. On voit avec eux autour de la litière deux joueurs d'instrumens, des gardes, des cuisiniers et d'autres valets, dont les uns portent des tambours et des flûtes, les autres des armes, des banderoles, des vivres, des tentes, et tout ce qui est nécessaire pour la commodité du voyage. Cette méthode épargne les frais des animaux, dont la nourriture est toujours difficile et d'une grande dépense, sans compter que rien n'est à meilleur marché que les porteurs. Leurs journées les plus fortes ne montent pas à plus de quatre ou cinq sous. Quelques-uns même ne gagnent que deux sous par jour. On se persuadera aisément qu'ils ne mettent leurs services qu'à ce prix, si l'on considère que dans toutes les parties de l'Indostan les gens du commun ne vivent que de riz cuit à l'eau, et que, s'élevant rarement au-dessus de leur condition, ils apprennent le métier de leurs pères, avec l'habitude de la soumission et de la docilité pour ceux qui tiennent un rang supérieur.

Les seigneurs et les riches commerçans sont ma-

gnifiques dans leurs festins : c'est une grande partie de leur dépense. Le maître de la maison se place avec ses convives sur des tapis, où le maître-d'hôtel présente à chacun des mets fort bien apprêtés, avec des confitures et des fruits. Les Mogols ont des siéges et des bancs sur lesquels ont peut s'asseoir; mais ils se mettent plus volontiers sur des nattes fines et sur des tapis de Perse, en croisant leurs jambes sous eux. Les plus riches négocians ont chez eux des fauteuils pour les offrir aux marchands européens.

Dans les conditions honnêtes, on envoie les enfans aux écoles publiques, pour y apprendre à lire, à écrire, et surtout à bien entendre l'Alcoran. Ils reçoivent aussi les principes des autres sciences auxquelles ils sont destinés, telles que la philosophie, la rhétorique, la médecine, la poésie, l'astronomie et la physique. Les mosquées servent d'écoles et les mollahs de maîtres. Ceux qui n'ont aucun bien élèvent leurs enfans pour la servitude ou pour la profession des armes, ou pour quelque autre métier dans lequel ils les croient capables de réussir.

Ils les fiancent dès l'âge de six à huit ans : mais le mariage ne se consomme qu'à l'âge indiqué par la nature, ou suivant l'ordre du père et de la mère. Aussitôt que la fille reçoit cette liberté, on la mène avec beaucoup de cérémonie au Gange, ou sur le bord de quelque autre rivière. On la couvre de fleurs rares et de parfums. Les réjouissances sont proportionnées au rang ou à la fortune. Dans les propositions du mariage, une famille négocie long-

temps. Après la conclusion, l'homme riche monte à cheval pendant quelques soirées. On lui porte sur la tête plusieurs parasols. Il est accompagné de ses amis, et d'une suite nombreuse de ses propres domestiques. Ce cortége est environné d'une multitude d'instrumens, dont la marche s'annonce par un grand bruit. On voit parmi eux des danseurs, et tout ce qui peut servir à donner plus d'éclat à la fête. Une foule de peuple suit ordinairement cette cavalcade. On passe dans toutes les grandes rues; on prend le plus long chemin. En arrivant chez la jeune femme, le marié se place sur un tapis où ses parens le conduisent. Un mollah tire son livre, et prononce hautement les formules de religion, sous les yeux d'un magistrat qui sert de témoin. Le marié jure devant les spectateurs, que, s'il répudie sa femme, il restituera la dot qu'il a reçue; après quoi le prêtre achève et leur donne sa bénédiction.

Le festin nuptial n'est ordinairement composé que de bétel ou d'autres mets délicats: mais on n'y sert jamais de liqueurs fortes, et ceux qui en boivent sont obligés de se tenir à l'écart. Le mets le plus commun et le plus estimé est une sorte de pâte en petites boules rondes, composée de plusieurs semences aromatiques et mêlée d'opium, qui les rend d'abord fort gais, mais qui les étourdit ensuite et les fait dormir.

Le divorce n'est pas moins libre que la polygamie. Un homme peut épouser autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir; mais, en

donnant à celles qui lui déplaisent le bien qu'il leur a promis le jour du mariage, il a toujours le pouvoir de les congédier. Elles n'ont ordinairement pour dot que leurs vêtemens et leurs bijoux. Celles qui sont d'une haute naissance passent dans la maison de leur mari avec leurs femmes de chambre et leurs esclaves. L'adultère les expose à la mort. Un homme qui surprend sa femme dans le crime, ou qui s'en assure par des preuves, est en droit de la tuer. L'usage ordinaire des Mogols est de fendre la coupable en deux avec leurs sabres; mais une femme qui voit son mari entre les bras d'une autre n'a point d'autre ressource que la patience. Cependant, lorsqu'elle peut prouver qu'il l'a battue, ou qu'il lui refuse ce qui est nécessaire à son entretien, elle peut porter sa plainte au juge et demander la dissolution du mariage. En se séparant, elle emmène ses filles, et les garçons restent au mari. Les riches particuliers, surtout les marchands, établissent une partie de leurs femmes et de leurs concubines dans les différens lieux où leurs affaires les appellent pour y trouver une maison prête et toutes sortes de commodités. Ils en tirent aussi cet avantage, que les femmes de chaque maison s'efforcent par leurs caresses de les y attirer plus souvent. Ils les font garder par des eunuques et des esclaves, qui ne leur permettent pas même de voir leurs plus proches parens.

Ces soins n'empêchent pas qu'il n'arrive de grands désordres jusque dans le sérail de l'empereur. On

peut s'en fier au témoignage de Bernier. « On vit, dit-il, Aureng-Zeb un peu dégoûté de Rochenara-Begum, sa favorite, parce qu'elle fut accusée d'avoir fait entrer à diverses fois dans le sérail deux hommes qui furent découverts et menés devant lui. Voici de quelle façon une vieille métisse de Portugal, qui avait été long-temps esclave dans le sérail, et qui avait la liberté d'y entrer et d'en sortir, me raconta la chose. Elle me dit que Rochenara-Begum, après avoir épuisé les forces d'un jeune homme pendant quelques jours qu'elle l'avait tenu caché, le donna à quelques-unes de ses femmes pour le conduire pendant la nuit au travers de quelques jardins, et le faire sauver; mais soit qu'elles eussent été découvertes, ou qu'elles craignissent de l'être, elles s'enfuirent, et le laissèrent errant parmi ces jardins, sans qu'il sût de quel côté tourner. Enfin, ayant été rencontré et mené devant Aureng-Zeb, ce prince l'interrogea beaucoup, et n'en put presque tirer d'autres réponses, sinon qu'il était entré par-dessus les murailles. On s'attendait qu'il le ferait traiter avec la cruauté que Schah-Djehan son père avait eue dans les mêmes occasions; mais il commanda simplement qu'on le fît sortir par où il était entré. Les eunuques allèrent au-delà de cet ordre, car ils le jetèrent du haut des murailles en bas. Pour ce qui est du second, cette même femme dit qu'il fut trouvé errant dans les jardins comme le premier, et qu'ayant confessé qu'il était entré par la porte, Aureng-Zeb commanda aussi simplement

qu'on le fît sortir par la porte; se réservant néanmoins de faire un grand et exemplaire châtiment sur les eunuques, parce que c'est une chose qui non-seulement regardait son honneur, mais aussi la sûreté de sa personne. »

Citons un autre trait du même voyageur. « En ce même temps, dit-il, on vit arriver un accident bien funeste, qui fit grand bruit dans Delhy, principalement dans le sérail, et qui désabusa quantité de personnes qui avaient peine à croire, comme moi, que les eunuques, c'est-à-dire ceux à qui on n'a laissé aucune ressource, devinssent amoureux comme les autres hommes. Didar-Khan, un des premiers eunuques du sérail, et qui avait fait bâtir une maison où il venait souvent se coucher et se divertir, devint amoureux d'une très-belle femme d'un de ses voisins qui était un écrivain gentou; ses amours durèrent assez long-temps, sans que personne y trouvât beaucoup à redire, parce qu'enfin c'était un eunuque, qui a droit d'entrer partout. Mais cette familiarité devint si grande et si extraordinaire, que les voisins se doutèrent de quelque chose, et raillèrent l'écrivain. Une nuit qu'il trouva les deux amans couchés ensemble, il poignarda l'eunuque, et laissa la femme pour morte. Tout le sérail, femmes et eunuques, se ligua contre lui pour le faire mourir; mais Aureng-Zeb se moqua de toutes leurs brigues, et se contenta de lui faire embrasser le mahométisme. »

Les devoirs qu'on rend aux morts sont accom-

pagnés de tant de modestie et de décence, qu'un voyageur hollandais reproche à sa nation d'en avoir beaucoup moins. Pendant trois jours les femmes, les parens, les enfans et les voisins poussent de grands cris; ensuite on lave le corps : on l'ensevelit dans une toile blanche qu'on coud soigneusement, et dans laquelle on renferme divers parfums. La cérémonie des funérailles commence par deux ou trois prêtres, qui tournent plusieurs fois autour du corps en prononçant quelques prières. Huit ou dix hommes vêtus de blanc le mettent dans la bière, et le portent au lieu de la sépulture. Les parens et les amis, vêtus aussi de blanc, suivent deux à deux, et marchent avec beaucoup d'ordre et de modestie. Le tombeau est petit, et ordinairement de maçonnerie; on y pose le corps sur le côté droit, les pieds tournés vers le midi et le visage vers l'occident. On le couvre de planches, et l'on jette de la terre par-dessus. Ensuite toutes les personnes de l'assemblée vont se laver les mains dans un lieu préparé pour cet usage. Les prêtres et les assistans reviennent former un cercle autour du tombeau, la tête couverte, les mains jointes, le visage tourné vers le ciel, et font une courte prière : après quoi chacun reprend son rang, pour suivre les parens jusqu'à la maison du deuil. Là, sans perdre la gravité qui convient à cette triste scène, l'assemblée se sépare, et chacun se retire d'un air sérieux.

Ces usages, qui sont communs à tous les mahométans de l'empire, mettent beaucoup de ressem-

blance entre eux dans toutes les provinces, malgré la variété de leur origine et la différence du climat. Mais l'on ne trouve pas la même conformité dans les sectes idolâtres, qui composent encore la plus grande partie des sujets du grand mogol. Les voyageurs en distinguent un grand nombre. Ici, pour ne s'arrêter qu'aux usages civils, les principales observations doivent tomber sur les banians, qui, faisant sans comparaison le plus grand nombre, peuvent être regardés comme le second ordre d'une nation dont les mahométans sont le premier.

Suivant le témoignage de tous les voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux, plus modestes, plus tendres, plus pitoyables, plus civils, et de meilleure foi pour les étrangers, que les banians. Il n'y en a point aussi de plus ingénieux, de plus habiles, et même de plus savans. On voit parmi eux des gens éclairés dans toutes sortes de professions, surtout des banquiers, des jöailliers, des écrivains, des courtiers très-adroits, et de profonds arithméticiens. On y voit de gros marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de soie, et de toutes les marchandises des Indes. Leurs boutiques sont belles, et les magasins richement fournis; mais il n'y faut chercher ni viande ni poisson. Les banians savent mieux l'arithmétique que les chrétiens et les Maures. Quelques-uns font un gros commerce sur mer, et possèdent d'immenses richesses; aussi ne vivent-ils pas avec moins de magnificence que les Maures. Ils ont de belles maisons, des appartemens

commodes et bien meublés, et des bassins d'eau fort propres pour leurs bains. Ils entretiennent un grand nombre de domestiques, de chevaux et de palanquins; mais leurs richesses n'empêchent point qu'ils ne soient soumis aux Maures dans tout ce qui regarde l'ordre de la société, à l'exception du culte religieux sur lequel aucun empereur mogol n'a jamais osé les chagriner. Il est vrai qu'ils achètent cette liberté par de gros tributs qu'ils envoient à la cour par leurs prêtres, qui sont les bramines. Elle en est quitte pour quelques vestes ou quelque vieil éléphant, dont elle fait présent à leurs députés. Ils payent aussi de grosses sommes aux gouverneurs, dans la crainte qu'on ne les charge de fausses accusations, ou que, sous quelque prétexte, on ne confisque leurs biens. Le peuple de cette secte est composé de toutes sortes d'artisans qui vivent du travail de leurs mains, mais surtout d'un grand nombre de tisserands dont les villes et les champs sont remplis. Les plus fines toiles et les plus belles étoffes des Indes viennent de leurs manufactures. Ils fabriquent des tapis, des couvertures, des courtes-pointes, et toutes sortes d'ouvrages de coton ou de soie, avec la même industrie dans les deux sexes, et la même ardeur pour le travail.

Les riches banians sont vêtus à peu près comme les Maures; mais la plupart ne portent que des étoffes blanches depuis la tête jusqu'aux pieds. Leurs robes sont d'une fine toile de coton, dont ils se font aussi des turbans. C'est par cette partie néanmoins

qu'on les distingue; car leurs turbans sont moins grands que ceux des Maures. On les reconnaît aussi à leurs hauts-de-chausses, qui sont plus courts; d'ailleurs, ils ne se font point raser la tête, quoiqu'ils ne portent pas les cheveux fort longs. Leur usage est aussi de se faire tous les jours une marque jaune au front, de la largeur d'un doigt, avec un mélange d'eau et de bois de sandal, dans lequel ils broient quatre ou cinq grains de riz. C'est de leurs bramines qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelques pagodes.

Leurs femmes ne se couvrent point le visage comme celles des mahométans, mais elles parent aussi leurs têtes de pendans et de colliers. Les plus riches sont vêtues d'une toile de coton si fine, qu'elle en est transparente, et qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Elles mettent par-dessus une sorte de veste, qu'elles serrent d'un cordon au-dessus des reins. Comme le haut de cet habillement est fort lâche, on les voit nues depuis le sein jusqu'à la ceinture. Pendant l'été, elles ne portent que des sabots ou des souliers de bois, qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroies; mais l'hiver elles ont des souliers de velours ou de brocart, garnis de cuir doré. Les quartiers en sont fort bas, parce qu'elles se déchaussent à toute heure pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers sont couverts de tapis. Les enfans de l'un et l'autre sexe vont nus jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans.

La plupart des femmes banianes ont le tour du

visage bien fait et beaucoup d'agrémens. Leurs cheveux noirs et lustrés forment une ou deux boucles sur le derrière du cou, et sont attachés d'un nœud de ruban. Elles ont, comme les mahométanes, des anneaux d'or passés dans le nez et dans les oreilles; elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes et au gros doigt du pied. Celles du commun les ont d'argent, de laque, d'ivoire, de verre ou d'étain. Comme l'usage du bétel leur noircit les dents, elles sont parvenues à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. « Fi! disaient-elles à « Mandelslo, vous avez les dents blanches comme « les chiens et les singes. »

Les bramines sont distingués des autres banians par leur coiffure, qui est une simple toile blanche, à laquelle ils font faire plusieurs fois le tour de la tête, pour attacher entièrement leurs cheveux, qu'ils ne font jamais couper, et par trois filets de petite ficelle qu'ils portent sur la peau, et qui leur descend en écharpe sur l'estomac, depuis l'épaule jusqu'aux hanches. Ils n'ôtent jamais cette marque de leur profession, quand il serait question de la vie.

L'éducation des enfans de cette nombreuse secte n'a rien de commun avec celle des mahométans. Les jeunes garçons apprennent de bonne heure l'arithmétique et l'art d'écrire. Ensuite on s'efforce de les avancer dans la profession de leurs pères. Il est rare qu'ils abandonnent le genre de vie dans lequel ils sont nés. L'usage est de les fiancer dès

l'âge de quatre ans, et de les marier au-dessus de dix, après quoi les parens leur laissent la liberté de suivre l'instinct de la nature. Aussi l'on voit souvent parmi eux de jeunes mères de dix ou douze ans. Une fille qui n'est pas mariée à cet âge tombe dans le mépris. Les cérémonies des noces sont différentes dans chaque canton, et même dans chaque ville. Mais tous les pères s'accordent à donner leurs filles pour une somme d'argent ou pour quelque présent qu'on leur offre. Après avoir marché avec beaucoup d'appareil dans les principales rues de la ville ou du bourg, les deux familles se placent sur des nattes, près d'un grand feu, autour duquel on fait faire trois tours aux deux amans, tandis qu'un bramine prononce quelques mots, qui sont comme la bénédiction du mariage. Dans plusieurs endroits, l'union se fait par deux cocos, dont l'époux et la femme font un échange, pendant que le bramine leur lit quelques formules dans un livre. Le festin nuptial est proportionné à l'opulence des familles. Mais quelque riches que soient les parens d'une fille, il est rare qu'elle ait d'autre dot que ses joyaux, ses habits, son lit et quelque vaisselle. Si la nature lui refuse des enfans, le mari peut prendre une seconde, et même une troisième femme; mais la première conserve toujours son rang et ses priviléges. D'ailleurs, quoique l'usage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent guère en user sans donner quelque atteinte à leur réputation.

Les banians sont d'une extrême propreté dans

leurs maisons. Ils couvrent le pavé de nattes fort bien travaillées sur lesquelles ils s'asseyent comme les Maures, c'est-à-dire les jambes croisées sous eux. Leur nourriture la plus commune est du riz, du beurre et du lait, avec toutes sortes d'herbages et de fruits. Ils ne mangent aucune sorte d'animaux, et ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes. Dans plusieurs cantons, ils ont des hôpitaux pour les bêtes languissantes de vieillesse ou de maladie. Ils rachètent les oiseaux qu'ils voient prendre aux mahométans. Les plus dévots font difficulté d'allumer pendant la nuit du feu ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de superstition, qu'ils doivent à l'ancienne opinion de la transmigration des âmes, leur donne de l'horreur pour la guerre et pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang; aussi les empereurs n'exigent-ils d'eux aucun service militaire; mais cette exemption les rend aussi méprisables que leur idolâtrie aux yeux des mahométans, qui en prennent droit de les traiter en esclaves : ce qui n'empêche point que le souverain ne leur laisse l'avantage de pouvoir léguer leurs biens à leurs héritiers mâles, sous la seule condition d'entretenir leur mère jusqu'à la mort, et leurs sœurs jusqu'au temps de leur mariage.

Quelques voyageurs ont fait le compte des sectes idolâtres, qui sont autant de branches des banians, et prétendent en avoir trouvé quatre-vingt-trois;

elles ont toutes cette ressemblance avec les mahométans, qu'elles font consister la principale partie de leur religion dans les purifications corporelles. Il n'y a point d'idolâtre indien qui laisse passer le jour sans se laver; la plupart n'ont pas de soin plus pressant : dès le plus grand matin, avant le lever du soleil, ils se mettent dans l'eau jusqu'aux hanches, tenant à la main un brin de paille que le bramine leur distribue pour chasser l'esprit malin, pendant qu'il donne la bénédiction et qu'il prêche ses opinions à ceux qui se purifient. Les habitans des bords du Gange se croient les plus heureux, parce qu'ils attachent une idée de sainteté aux eaux de ce fleuve; non-seulement ils s'y baignent plusieurs fois le jour, mais ils ordonnent que leurs cendres y soient jetées après leur mort. Le comble de leur superstition est dans le temps des éclipses, dont ils craignent les plus malignes influences. Bernier fait un récit curieux du spectacle dont il fut témoin. Il se trouvait à Delhy pendant la fameuse éclipse de 1666 : « Il monta, dit-il, sur la terrasse de sa maison, qui était située sur les bords du Djemna; de là il vit les deux côtés de ce fleuve, dans l'étendue d'une lieue, couverts d'idolâtres qui étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, regardant le ciel pour se plonger et se laver dans le moment où l'éclipse allait commencer. Les petits garçons et les petites filles étaient nus comme la main; les hommes l'étaient aussi, excepté qu'ils avaient une espèce d'écharpe bridée à l'entour des cuisses. Les femmes

mariées et les filles qui ne passaient pas six à sept ans étaient couvertes d'un simple drap. Les personnes de condition, telles que les radjas, princes souverains gentous, qui sont ordinairement à la cour et au service de l'empereur; les serafs ou changeurs, les banquiers, les joailliers et tous les riches marchands avaient traversé l'eau avec leurs familles; ils avaient dressé leurs tentes sur l'autre bord et planté dans la rivière des kanates, qui sont une espèce de paravents, pour observer leurs cérémonies et se laver tranquillement sans être exposés à la vue de personne. Aussitôt que le soleil eut commencé à s'éclipser, ils poussèrent un grand cri, et se plongeant dans l'eau où ils demeurèrent cachés assez long-temps, ils se levèrent pour y demeurer debout, les yeux et les mains levés vers le soleil, prononçant leurs prières avec beaucoup de dévotion, prenant par intervalle de l'eau avec les mains, la jetant vers le soleil, inclinant la tête, remuant et tournant les bras et les mains, et continuant ainsi leurs immersions, leurs prières et leurs contorsions jusqu'à la fin de l'éclipse. Alors chacun ne pensa qu'à se retirer, en jetant des pièces d'argent fort loin dans la rivière, et distribuant des aumônes aux bramines qui se présentaient en grand nombre. Bernier observa qu'en sortant de la rivière ils prirent tous des habits neufs qui les attendaient sur le sable, et que les plus dévots laissèrent leurs anciens habits pour les bramines. Cette éclipse, dit-il, fut célébrée de même dans l'Indus, dans le Gange et

dans les autres fleuves des Indes; mais surtout dans l'eau du Tanaïser, où plus de cent cinquante mille personnes se rassemblèrent de toutes les régions voisines, parce que ce jour-là son eau passe pour la plus sainte. »

Les quatre-vingt-trois sectes des banians peuvent se réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres : celles des *Ceuravaths*, des *Samaraths*, des *Bisnaos* et des *Gondjis*.

Les premiers ont tant d'exactitude à conserver les animaux, que leurs bramines se couvrent la bouche d'un linge dans la crainte qu'une mouche n'y entre, et portent chez eux un petit balai à la main pour écarter toutes sortes d'insectes. Ils ne s'asseyent point sans avoir nettoyé soigneusement la place qu'ils veulent occuper; ils vont tête et pieds nus, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres castes; ils ne font jamais de feu dans leurs maisons; ils n'y allument pas même de chandelle; ils ne boivent point d'eau froide, de peur d'y rencontrer des insectes. Leur habit est une pièce de toile qui leur pend depuis le nombril jusqu'aux genoux; ils ne se couvrent le reste du corps que d'un petit morceau de drap, autant qu'on en peut faire d'une seule toison.

Leurs pagodes sont carrées avec un toit plat, elles ont, dans la partie orientale, une ouverture sous laquelle sont les chapelles de leurs idoles, bâties en forme pyramidale, avec des degrés qui portent plusieurs figures de bois, de pierre et de papier,

représentant leurs parens morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes dévotions se font au mois d'août, pendant lequel ils se mortifient par des pénitences fort austères. Mandelslo confirme ce qu'on a déjà rapporté sur d'autres témoignages, qu'il se trouve de ces idolâtres qui passent un mois ou six semaines sans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer qui soutient leurs forces. Les ceuravaths brûlent les corps des personnes âgées, mais ils enterrent ceux des enfans. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris, elles renoncent seulement à se remarier. Tous ceux qui font profession de cette secte peuvent être admis à la prêtrise; on accorde même cet honneur aux femmes, lorsqu'elles ont passé l'âge de vingt-cinq ans; mais les hommes y sont reçus dès leur septième année, c'est-à-dire qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austère, et qu'ils s'engagent à la chasteté par un vœu. Dans le mariage même, l'un des deux époux a le pouvoir de se faire prêtre, et d'obliger par cette résolution l'autre au célibat pour le reste de ses jours. Quelques-uns font vœu de chasteté après le mariage; mais cet excès de zèle est rare. Dans les dogmes de cette secte, la Divinité n'est point un être infini qui préside aux événemens : tout ce qui arrive dépend de la bonne ou de la mauvaise fortune; ils ont un saint qu'ils nomment *Fiel-Tenck-Ser*; ils n'admettent ni enfer ni paradis, ce qui n'empêche point qu'ils ne croient

l'âme immortelle ; mais ils croient qu'en sortant du corps elle entre dans un autre, d'homme ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait, et qu'elle choisit toujours une femelle, qui la remet au monde pour vivre dans un autre corps. Tous les autres banians ont du mépris et de l'aversion pour les ceuravaths ; ils ne veulent boire ni manger avec eux ; ils n'entrent pas même dans leurs maisons, et s'ils avaient le malheur de les toucher, ils seraient obligés de se purifier par une pénitence publique.

La seconde secte ou caste, qui est celle des samaraths, est composée de toutes sortes de métiers, tels que les serruriers, les maréchaux, les charpentiers, les tailleurs, les cordonniers, les fourbisseurs, etc. Elle admet aussi des soldats, des écrivains et des officiers ; c'est par conséquent la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait de commun avec la première de ne pas souffrir qu'on tue les animaux ni les insectes, et de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont différens ; elle croit l'univers créé par une première cause qui gouverne et conserve tout avec un pouvoir immuable et sans borne ; son nom est *Permiser* et *Vistnou*. Elle lui donne trois substituts, qui ont chacun leur emploi sous sa direction : le premier, nommé *Brahma*, dispose du sort des âmes qu'il fait passer dans des corps d'hommes ou de bêtes ; le second, qui s'appelle *Bouffinna*, apprend aux créatures humaines à vivre suivant les lois de Dieu, qui sont comprises en quatre livres : il prend soin aussi de faire croître le blé, les plantes

et les légumes; le troisième se nomme *Maïs*, et son pouvoir s'étend sur les morts; il sert comme de secrétaire à Vistnou, pour examiner les bonnes et mauvaises œuvres; il en fait un rapport fidèle à son maître, qui, après les avoir pesées, envoie l'âme dans le corps qui lui convient. Les âmes qui sont envoyées dans le corps des vaches sont les plus heureuses, parce que cet animal ayant quelque chose de divin, elles espèrent d'être plus tôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire celles qui ont pour demeure le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un buffle, d'un bouc, d'un âne, d'un léopard, d'un porc, d'un serpent, ou de quelque autre bête immonde, sont fort à plaindre, parce qu'elles passent de là dans d'autres corps de bêtes domestiques et moins féroces, où elles achèvent d'expier les crimes qui les ont fait condamner à cette peine. Enfin, Maïs présente les âmes purifiées à Vistnou, qui les reçoit au nombre de ses serviteurs.

Les samaraths brûlent les corps des morts, à la réserve de ceux des enfans au-dessous de l'âge de trois ans; mais ils observent de faire les obsèques sur le bord d'une rivière, ou de quelque ruisseau d'eau vive; ils y portent même leurs malades, lorsqu'ils sont à l'extrémité, pour leur donner la consolation d'y expirer. Il n'y a point de secte dont les femmes se sacrifient si gaîment à la mémoire de leurs maris. Elles sont persuadées que cette mort n'est qu'un passage pour entrer dans un bonheur

sept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaisir sur la terre. Un autre de leurs plus saints usages est de faire présenter à leur enfant, aussitôt qu'elles sont accouchées, un écritoire, du papier et des plumes; si c'est un garçon, elles y font ajouter un arc; le premier de ces deux signes est pour engager Bouffinna à graver la loi dans l'esprit de l'enfant, et l'autre lui promet sa fortune à la guerre, s'il embrasse cette profession à l'exemple des rasbouts.

La troisième secte, qui est celle des bisnaos, s'abstient, comme les deux précédentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie. Elle impose aussi des jeûnes; ses temples portent le nom particulier d'*agoges*. La principale dévotion des bisnaos consiste à chanter des hymnes à l'honneur de leur dieu, qu'ils appellent *Ram-ram*; leur chant est accompagné de danses, de tambours, de flageolets, de bassins de cuivre et d'autres instrumens, dont ils jouent devant leurs idoles. Ils représentent Ram-ram et sa femme sous différentes formes; ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles et d'autres ornemens précieux. Leurs dogmes sont à peu près les mêmes que ceux des samaraths, avec cette différence que leur dieu n'a point de lieutenans, et qu'il agit par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de beurre et de lait, avec ce qu'ils nomment l'*atsenia*, qui est une composition de gingembre, de mangues, de citrons, d'ail et de graine de moutarde confite au sel; ce sont leurs

femmes ou leurs prêtres qui font cuire leurs alimens. Au lieu de bois, qu'ils font scrupule de brûler, parce qu'il s'y rencontre des vers qui pourraient périr par le feu, ils emploient de la fiente de vache séchée au soleil et mêlée avec de la paille, qu'ils coupent en petits carreaux, comme les tourbes. La plupart des banians bisnaos exercent le commerce par commission ou pour leur propre compte; ils y sont fort entendus. Leurs manières étant très-douces, et leur conversation agréable, les chrétiens et les mahométans choisissent parmi eux leurs interprètes et leurs courtiers. Ils ne permettent point aux femmes de se faire brûler avec leurs maris; ils les forcent à garder un veuvage perpétuel, quand le mari serait mort avant la consommation du mariage. Il n'y a pas long-temps que le second frère était obligé, parmi eux, d'épouser la veuve de son aîné; mais cet usage a fait place à la loi qui condamne toutes les veuves au célibat.

En se baignant suivant l'usage commun de toutes les sectes banianes, les bisnaos doivent se plonger, se vautrer et nager dans l'eau; après quoi ils se font frotter par un bramine, le front, le nez, les oreilles, d'une drogue composée de quelque bois odoriférant, et pour sa peine, ils lui donnent une petite quantité de blé, de riz ou de légumes. Les plus riches ont dans leurs maisons des bassins d'eau pure qu'ils y amènent à grands frais, et ne vont aux rivières que dans les occasions solennelles, telles que leurs grandes fêtes, les pèlerinages et les éclipses.

La secte des gondjis qui comprend les *fakirs*, c'est-à-dire les moines banians, les ermites, les missionnaires et tous ceux qui se livrent à la dévotion par état, fait profession de reconnaître un Dieu créateur et conservateur de toutes choses. Ils lui donnent divers noms, et le représentent sous différentes formes. Ils passent pour de saints personnages; et n'exerçant aucun métier, ils ne s'attachent qu'à mériter la vénération du peuple. Une partie de leur sainteté consiste à ne rien manger qui ne soit cuit ou apprêté avec de la bouse de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré; ils ne peuvent rien posséder en propre. Les plus austères ne se marient point, et ne toucheraient pas même une femme; ils méprisent les biens et les plaisirs de la vie; le travail n'a pas plus d'attrait pour eux; ils passent leur vie à courir les chemins et les bois, où la plupart vivent d'herbes vertes et de fruits sauvages. D'autres se logent dans des masures ou dans des grottes, et choisissent toujours les plus sales; d'autres vont nus, à l'exception des parties naturelles, et ne font pas difficulté de se montrer en cet état au milieu des grands chemins et des villes; ils ne se font jamais raser la tête, encore moins la barbe, qu'ils ne lavent et ne peignent jamais, non plus que leur chevelure; aussi paraissent-ils couverts de poils comme autant de sauvages. Quelquefois ils s'assemblent par troupes sous un chef, auquel ils rendent toutes sortes de respects et de soumissions. Quoiqu'ils fassent pro-

fession de ne rien demander, ils s'arrêtent près des lieux habités qu'ils rencontrent; et l'opinion qu'on a de leur sainteté porte toutes les autres sectes banianes à leur offrir des vivres; enfin d'autres se livrant à la mortification, exercent en effet d'incroyables austérités. Il se trouve aussi des femmes qui embrassent un état si dur. Schouten ajoute que souvent les pauvres mettent leurs enfans entre les mains des gondjis, afin qu'étant exercés à la patience, ils soient capables de suivre une profession si sainte et si honorée, s'ils ne peuvent subsister par d'autres voies.

Quelques voyageurs mettent les rasbouts au nombre des sectes banianes, parce qu'ils croient aussi à la transmigration des âmes, et qu'ils ont une grande partie des mêmes usages. Cependant, au lieu que tous les autres banians ont l'humeur douce, et qu'ils abhorrent l'effusion du sang, les rasbouts sont emportés, hardis et violens; ils mangent de la chair, ils ne vivent que de meurtre et de rapines, et n'ont pas d'autre métier que la guerre.

Le grand mogol et la plupart des autres princes indiens les emploient dans leurs armées, parce que, méprisant la mort, ils sont d'une intrépidité surprenante. Mandelslo raconte que cinq rasbouts étant un jour entrés dans la maison d'un paysan pour s'y reposer d'une longue marche, le feu prit au village, et s'approcha bientôt de la maison où ils s'étaient retirés. On les en avertit, ils répondirent que jamais ils n'avaient tourné le dos au pé-

ril; qu'ils étaient résolus de donner au feu la terreur qu'il inspirait aux autres, et qu'ils voulaient le forcer de s'arrêter à leur vue. En effet ils s'obstinèrent à se laisser brûler plutôt que de faire un pas pour se garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un qui prit le parti de se retirer; mais il ne put se consoler de n'avoir pas suivi le parti des autres. Voilà un courage bien stupide.

Les rasbouts n'épargnent que les bêtes, surtout les oiseaux, parce qu'ils croient que leurs âmes sont particulièrement destinées à passer dans ces petits corps, et qu'ils espèrent alors pour eux-mêmes autant de charité qu'ils en auraient eu pour les autres. Ils marient, comme les banians; leurs enfans dès le premier âge; leurs veuves se font brûler avec les corps de leurs maris, à moins que, dans le contrat de mariage, elles n'aient stipulé qu'on ne puisse les y forcer : cette précaution ne les déshonore point lorsqu'elle a précédé l'union conjugale.

Au reste, cette variété d'opinions et d'usages, qui forme tant de sectes différentes entre les banians, n'empêche point qu'ils n'aient quatre livres communs, qu'ils regardent comme le fondement de leur religion, et pour lesquels ils ont le même respect, malgré la différence de leurs explications. Bernier, qui s'attache particulièrement à tout ce qui regarde leurs sciences et leurs opinions, nous donne des éclaircissemens curieux sur ces deux points.

Bénarès, ville située sur le Gange, dans un pays très-riche et très-agréable, est l'école générale et comme l'Athènes de toute la gentilité des Indes. C'est le lieu où les bramines, et tous ceux qui aspirent à la qualité de savans, se rendent pour communiquer leurs lumières ou pour en recevoir. Ils n'ont point de colléges et de classes subordonnées comme les nôtres; en quoi Bernier leur trouve plus de ressemblance avec l'ancienne manière d'enseigner. Les maîtres sont dispersés par la ville, dans leurs maisons, et principalement dans les jardins des faubourgs où les riches marchands leur permettent de se retirer. Les uns ont quatre disciples, d'autres six ou sept, et les plus célèbres, douze ou quinze au plus, qui emploient dix ou douze années à recevoir leurs instructions. Cette étude est très-lente, parce que la plupart des Indiens sont naturellement paresseux; défaut qui leur vient de la chaleur du pays et de la qualité de leurs alimens. Ils étudient sans contention d'esprit, en mangeant leur kichery, c'est-à-dire un mélange de légumes, que les riches marchands leur font apprêter.

Leur première étude est le sanscrit, qui est une langue tout-à-fait différente de l'indienne ordinaire, et qui n'est sue que des poundits ou des savans. Elle se nomme *sanscrit* ou *sanskret*, qui signifie *langue pure*; et croyant que c'est dans cette langue que Dieu, par le ministère de Brahma, leur a communiqué les quatre livres qu'ils appellent Vedas, ils lui donnent les qualités de sainte et de divine.

Ils prétendent qu'elle est aussi ancienne que ce Brahma, dont ils ne comptent l'âge que par lacks, ou centaines de mille ans. « Je voudrais caution, dit Bernier, de cette étrange antiquité; mais on ne peut nier qu'elle ne soit très-ancienne, puisque les livres de leur religion, qui l'est sans doute beaucoup, ne sont écrits que dans cette langue, et que de plus, elle a ses auteurs de philosophie et de médecine en vers, quelques autres poésies, et quantité d'autres livres, dont une grande salle est toute remplie à Bénarès. »

Les traités de philosophie indienne s'accordent peu sur les premiers principes des choses. Les uns établissent que tout est composé de petits corps indivisibles, moins par leur résistance et leur dureté que par leur petitesse; d'autres veulent que tout soit composé de matière et de forme; d'autres, des quatre élémens et du néant, ce qui est inintelligible; quelques-uns regardent la lumière et les ténèbres comme les premiers principes.

Dans la médecine, ils ont quantité de petits livres qui ne contiennent guère que des méthodes et des recettes. Le plus ancien et le principal est écrit en vers. Leur pratique est fort différente de la nôtre; ils se fondent sur ces principes, qu'un malade qui a la fièvre n'a pas besoin de nourriture; que le principal remède des maladies est l'abstinence; qu'on ne peut donner rien de pire à un malade que des bouillons de viande, ni qui ne se corrompe plus tôt dans l'estomac d'un fiévreux; et qu'on ne doit

tirer du sang que dans une grande nécessité, telle que la crainte d'un transport au cerveau, ou dans les inflammations de quelque partie considérable, telle que la poitrine, le foie ou les reins. Bernier, quoique médecin, ne décide point, dit-il, la bonté de cette pratique; mais il en vérifia le succès. Il ajoute qu'elle n'est pas particulière aux médecins gentous; que les médecins mogols et mahométans, qui suivent Avicène et Averroës, y sont fort attachés, surtout à l'égard des bouillons de viande; que les Mogols, à la vérité, sont un peu plus prodigues de sang que les Gentous, et que dans les maladies qu'on vient de nommer, ils saignent ordinairement une ou deux fois; mais « ce n'est pas de ces petites saignées de nouvelle invention : *ce sont de ces saignées copieuses des anciens*, de dix-huit à vingt onces de sang, qui vont souvent jusqu'à la défaillance, mais qui ne manquent guère aussi d'étrangler, suivant le langage de Galien, les maladies dans leur origine. »

Pour l'anatomie, on peut dire absolument que les Indiens gentous n'y entendent rien. La raison en est simple : ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes ni d'animaux. Cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain, avec autant de confiance que s'ils les avaient comptées.

A l'égard de l'astronomie, ils ont leurs tables suivant lesquelles ils prévoient les éclipses. Si ce n'est pas avec toute la justesse des astronomes de

l'Europe, ils y parviennent à peu près; mais ils ne laissent pas de joindre à leurs lumières de ridicules fables. Ce sont des monstres qui se saisissent alors du soleil ou de la lune, et qui l'infectent.

Leurs idées de géographie ne sont pas moins choquantes. Ils croient que la terre est plate et triangulaire; qu'elle a sept étages, tous différens en beautés, en habitans, dont chacun est entouré de sa mer; que, de ces mers, une est de lait, une autre de sucre, une autre de beurre, une autre de vin, etc.; qu'après une terre vient une mer, et une mer après une terre; et que chaque étage a différentes perfections, jusqu'au premier qui les contient toutes.

Si toutes ces rêveries, observe Bernier, sont les fameuses sciences des anciens brachmanes des Indes, on s'est bien trompé dans l'idée qu'on en a conçue. Mais il avoue que la religion des Indes est d'un temps immémorial; qu'elle s'est conservée dans la langue sanscrite, qui ne peut être que très-ancienne, puisqu'on ignore son origine, et que c'est une langue morte qui n'est connue que des savans, et qui a ses poésies; que tous les livres de science ne sont écrits que dans cette langue; enfin, que peu de monumens ont autant de marques d'une très-grande antiquité.

Bernier raconte qu'en descendant le Gange et passant par Bénarès, il alla trouver un chef des poundits, qui faisait sa demeure ordinaire dans cette ville. C'était un bramine si renommé par son savoir, que Schah-Djehan, par estime pour son

naissance du monde, dispersées partout, mêlées dans toutes choses, et qu'en acte, comme en puissance, elles ne sont que des plantes, des arbres et des animaux même, entiers et parfaits, mais si petits, qu'on ne peut distinguer leurs parties; sinon lorsque, se trouvant dans un lieu convenable, elles se nourrissent, s'étendent et grossissent, en sorte que les semences d'un pommier et d'un poirier sont un lengue-chérire, un petit pommier et un petit poirier parfait, avec toutes ses parties essentielles, comme celles d'un cheval, d'un éléphant et d'un homme, sont un lengue-chérire, un petit cheval, un petit éléphant et un petit homme, auxquels il ne manque que l'âme et la nourriture pour les faire paraître ce qu'ils sont en effet. » Voilà le système des germes préexistans.

Quoique Bernier ne sût pas le sanscrit ou la langue des savans, il eut une précieuse occasion de connaître les livres composés dans cette langue. Danesch-Mend-Khan prit à ses gages un des plus fameux poundits de toutes les Indes. « Quand j'étais las, dit-il, d'expliquer les dernières découvertes d'Harvey et de Pecquet sur l'anatomie, et de raisonner sur la philosophie de Gassendi et de Descartes, que je traduisais en langue persane, le poundit était notre ressource. » Nous apprîmes de lui que Dieu, qu'il appelait toujours *Achar*, c'est-à-dire immobile ou immuable, a donné aux Indiens quatre livres qu'ils appellent *vedas*, nom qui signifie *sciences*, parce qu'ils prétendent que toutes les sciences sont

comprises dans ces livres. Le premier se nomme *Atherbaved*; le second, *Zagerved*; le troisième, *Rekved*; et le quatrième, *Samaved*. Suivant la doctrine de ces livres, ils doivent être distingués, comme ils le sont effectivement, en quatre tribus : la première, des bramines ou gens de loi; la seconde, des ketterys, qui sont les gens de guerre; la troisième, des bescués ou des marchands, qu'on appelle proprement *banians*; et la quatrième, des seydras, qui sont les artisans et les laboureurs. Ces tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres; c'est-à-dire qu'un bramine, par exemple, ne peut se marier avec une femme kettery.

Ils s'accordent tous dans une doctrine, qui revient à celle des Pythagoriciens sur la métempsycose, et qui leur défend de tuer ou de manger aucun animal. Ceux de la seconde tribu peuvent néanmoins en manger, à l'exception de la chair de vache ou de paon. Le respect incroyable qu'ils ont pour la vache vient de l'opinion dans laquelle ils sont élevés, qu'ils doivent passer un fleuve dans l'autre vie, en se tenant à la queue d'un de ces animaux.

Les vedas enseignent que Dieu, ayant résolu de créer le monde, ne voulut pas s'employer lui-même à cet ouvrage, mais qu'il créa trois êtres très-parfaits. Le premier, nommé *Brahma*, qui signifie *pénétrant en toutes choses*; le second, sous le nom de *Beschen*, qui veut dire *existant en toutes choses*; et le troisième, sous celui de *Méhahden*, c'est-à-dire *grand-seigneur*; que, par le ministère de

Brahma, il créa le monde; que, par Beschen, il le conserve, et qu'il le détruira par Méhalıden; que Brahma fut chargé de publier les quatre vedas, et que c'est par cette raison qu'il est quelquefois représenté avec quatre têtes.

Mais les banians, dans leurs différentes sectes, ne sont pas les seuls idolâtres de l'empire. On trouve particulièrement dans la province de Guzarate une sorte de païens qui se nomment *Parsis*, dont la plupart sont des Persans, des provinces de Fars et de Khorasan, qui abandonnèrent leur patrie dès le septième siècle, pour se dérober à la persécution des mahométans. Aboubekre ayant entrepris d'établir la religion de Mahomet en Perse par la force des armes; le roi qui occupait alors le trône, dans l'impuissance de lui résister, s'embarqua au port d'Ormus, avec dix-huit mille hommes fidèles à leur ancienne religion, et prit terre à Cambaye. Non-seulement il y fut reçu, mais il obtint la liberté de s'établir dans le pays, où cette faveur attira d'autres Persans, qui n'ont pas cessé d'y conserver leurs anciens usages.

Les parsis n'ont rien de si sacré que le feu, parce que rien, disent-ils, ne représente si bien la Divinité; Ils l'entretiennent soigneusement. Jamais ils n'éteindraient une chandelle ou une lampe; jamais ils n'emploieraient de l'eau pour arrêter un incendie, quand leur maison serait exposée à périr par les flammes : ils emploient alors de la terre pour l'étouffer. Le plus grand malheur qu'ils croient

avoir à redouter, est de voir le feu tellement éteint dans leurs maisons, qu'ils soient obligés d'en tirer du voisinage. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit des Guèbres et des anciens habitans de la Perse, qu'ils en fassent l'objet de leurs adorations. Ils reconnaissent un Dieu conservateur de l'univers, qui agit immédiatement par sa seule puissance, auquel ils donnent sept ministres pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération, mais qui n'ont qu'une administration dépendante dont ils sont obligés de lui rendre compte. Au-dessous de ces premiers ministres, ils en comptent vingt-six autres, dont chacun exerce différentes fonctions pour l'utilité des hommes et pour le gouvernement de l'univers. Outre leurs noms particuliers, ils leur donnent en général celui de *geshou*, qui signifie *seigneur*; et, quoique inférieurs au premier être, ils ne font pas difficulté de les adorer et de les invoquer dans leurs nécessités, parce qu'ils sont persuadés que Dieu ne refuse rien à leur intercession. Leur respect est extrême pour leurs docteurs. Ils leur fournissent abondamment de quoi subsister avec leurs familles. On ne leur connaît point de mosquées ni de lieux publics pour l'exercice de leur religion; mais ils consacrent à cet usage une chambre de leurs maisons, dans laquelle ils font leurs prières, assis et sans aucune inclination de corps. Ils n'ont pas de jour particulier pour ce culte, à l'exception du premier et du vingtième de la lune, qu'ils chôment religieusement. Tous leurs mois sont de trente

jours; ce qui n'empêche point que leur année ne soit composée de trois cent soixante-cinq jours, parce qu'ils en ajoutent cinq au dernier mois. On ne distingue point leurs prêtres à l'habit, qui leur est commun, non-seulement avec tous les autres parsis, mais avec tous les habitans du pays. L'unique distinction de ces idolâtres est un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils se font une ceinture qui leur passe deux ou trois fois autour du corps, et qui se noue en deux nœuds sur le dos. Cette marque de leur profession leur paraît si nécessaire, que ceux qui ont le malheur de la perdre, ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni quitter même la place où ils se trouvent, avant qu'on leur en ait apporté une autre de chez le prêtre qui les vend. Les femmes en portent comme les hommes depuis l'âge de douze ans.

La plupart des parsis habitent le long des côtes maritimes, et trouvent paisiblement leur entretien dans le profit qu'ils tirent du tabac qu'ils cultivent, et du terry qu'ils tirent des palmiers, parce qu'il leur est permis de boire du vin. Ils se mêlent aussi du commerce de banque et de toutes sortes de professions, à la réserve des métiers de maréchal, de forgeron et de serrurier, parce que c'est pour eux un péché irrémissible d'éteindre le feu. Leurs maisons sont petites, sombres et mal meublées. Dans les villes, ils affectent d'occuper un même quartier. Quoiqu'ils n'aient point de magistrat particuliers, ils choisissent entre eux deux des plus

considérables de la nation, qui décident les différends, et qui leur épargnent l'embarras de plaider devant d'autres juges. Leurs enfans se marient fort jeunes; mais ils continuent d'être élevés dans la maison paternelle, jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Les veuves ont la liberté de se remarier. Si l'on excepte l'avarice et les tromperies du commerce, vice d'autant plus surprenant dans les parsis, qu'ils ont une extrême aversion pour le larcin, ils sont généralement de meilleur naturel que les mahométans. Leurs mœurs sont douces, innocentes, ou plus éloignées du moins de toutes sortes de désordres que celles des autres nations de l'Inde.

Lorsqu'un parsis est à l'extrémité de sa vie, on le transporte de son lit sur un banc de gazon, où on le laisse expirer. Ensuite cinq ou six hommes l'enveloppent dans une pièce d'étoffe, et le couchent sur une grille de fer en forme de civière, sur laquelle ils le portent au lieu de la sépulture commune, qui est toujours à quelque distance de la ville. Ces cimetières sont trois champs, fermés d'une muraille de douze ou quinze pieds de hauteur, dont l'un est pour les femmes, l'autre pour les hommes, et le troisième pour les enfans. Chaque fosse a, sur son ouverture, des barres qui forment une autre espèce de grille, sur laquelle on place le corps pour y servir de pâture aux oiseaux de proie, jusqu'à ce que les os tombent d'eux-mêmes dans la fosse. Les parens et les amis l'accompagnent avec des cris et des gémissemens effroyables;

mais ils s'arrêtent à cinq cents pas de la sépulture, pour attendre qu'il soit couché sur la grille. Six semaines après, on porte au cimetière la terre sur laquelle le mort a rendu l'âme, comme une chose souillée, que personne ne voudrait avoir touchée; elle sert à couvrir les restes du corps et à remplir la fosse. L'horreur des parsis va si loin pour les cadavres, que, s'il leur arrive seulement de toucher aux os d'une bête morte, ils sont obligés de jeter leurs habits, de se nettoyer le corps, et de faire une pénitence de neuf jours, pendant lesquels leurs femmes et leurs enfans n'osent approcher d'eux. Ils croient particulièrement que ceux dont les os tombent par malheur dans l'eau sont condamnés sans ressource aux punitions de l'autre vie. Leur loi défend de manger les animaux; mais cette défense n'est pas si sévère, que, dans la nécessité, ils ne mangent de la chair de mouton, de chèvre et de cerf, de la volaille et du poisson. Cependant ils s'interdisent si rigoureusement la chair de bœuf et de vache, qu'on leur entend dire qu'ils aimeraient mieux manger leur père et leur mère. Quoique le terry ou le vin de palmier leur soit permis, il leur est défendu de boire de l'eau-de-vie, et surtout de s'enivrer. L'ivrognerie est un si grand crime dans leur secte, qu'il ne peut être expié que par une longue et rude pénitence, et ceux qui refusent de s'y soumettre sont bannis de leur communion.

La taille des Parsis n'est pas des plus hautes; mais ils ont le teint plus clair que les autres Indiens, et

leurs femmes sont incomparablement plus blanches et plus belles que celles des mahométans. Les hommes ont la barbe longue, et se la coupent en rond. Les uns se font couper les cheveux, et les autres les laissent croître. Ceux qui se les font couper gardent au sommet de la tête une tresse de la grosseur d'un pouce.

On distingue dans l'Indostan deux autres sectes de païens, dont les uns sont Indous, et tirent leur origine de la province de Moultan. Ils ne sont point banians, puisqu'ils tuent et mangent indifféremment toutes sortes de bêtes, et que dans leurs assemblées de religion, qui se font en cercle, ils n'admettent aucun banian. Cependant ils ont beaucoup de respect pour le bœuf et la vache. La plupart suivent la profession des armes, et sont employés, par le grand mogol, à la garde de ses meilleures places.

La seconde secte, qui porte le nom de *Gentous*, vient du Bengale, d'où elle s'est répandue dans toutes les grandes Indes. Ces idolâtres n'ont pas les bonnes qualités des banians, et sont aussi moins considérés. La plupart ont l'âme basse et servile. Ils sont d'une ignorance et d'une simplicité aussi surprenante dans ce qui regarde la vie civile que dans tout ce qui appartient à la religion, dont ils se reposent sur leurs prêtres; ils croient que, dans l'origine des choses, il n'y avait qu'un seul Dieu, qui s'en associe d'autres, à mesure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs belles actions; ils reconnais-

sent l'immortalité et la transmigration des âmes; ce qui leur fait abhorrer l'effusion du sang. Aussi le meurtre n'est-il pas connu parmi eux. Ils punissent rigoureusement l'adultère; mais ils ont tant d'indulgence pour la simple fornication, qu'ils n'y attachent aucun déshonneur, et qu'ils ont des familles nommées *bagavares*, dont la profession consiste à se prostituer ouvertement.

Dans la ville de Jagrenat, dit Bernier, située sur le golfe de Bengale, on voit un fameux temple de l'idole du même nom, où il se fait tous les ans une fête qui dure huit ou neuf jours. Il s'y rassemble quelquefois plus de cent cinquante mille Gentous. On fait une superbe machine de bois, remplie de figures extravagantes, à plusieurs têtes gigantesques, ou moitié hommes et moitié bêtes, et posées sur seize roues, que cinquante ou soixante personnes tirent, poussent et font rouler. Au centre est placée l'idole Jagrenat, richement parée, qu'on transporte d'un temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot, il se trouve des misérables dont l'aveuglement va jusqu'à se jeter le ventre à terre sous ces larges et pesantes roues qui les écrasent, dans l'opinion que Jagrenat les fera renaître grands et heureux.

Les Gentous du Bengale sont laboureurs ou tisserands. On trouve des bourgs et des villages uniquement peuplés de cette secte; et dans les villes ils occupent plusieurs grands quartiers. C'est de leurs manufactures que sortent les plus fines toiles de

coton et les plus belles étoffes de soie. « C'est un spectacle fort amusant, raconte Schouten, de voir leurs femmes et leurs filles tout-à-fait noires et presque nues, travailler avec une adresse admirable à leurs métiers, et s'occuper à faire blanchir les toiles, en accompagnant de chansons le travail et le mouvement de leurs mains et de leurs pieds. Les hommes me paraissent plus lâches et plus paresseux. Ils se faisaient aider par leurs femmes dans les plus pénibles exercices, tels que de cultiver la terre et de moissonner : elles s'en acquittaient mieux qu'eux. Après avoir travaillé avec beaucoup d'ardeur, elles allaient encore faire le ménage, pendant que leurs maris se reposaient. J'ai vu cent fois les femmes gentives travailler à la terre avec leurs petits enfans à leur cou ou à la mamelle. »

On trouve dans l'Indostan une autre sorte de sectaires, qui ne sont ni païens ni mahométans, et qui portent le nom de *theers*. On ne leur connaît point de religion : ils forment une société qui ne sert dans tous les lieux qu'à nettoyer les puits, les cloaques, les égouts, et qu'à écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair. Ils conduisent aussi les criminels au supplice, et quelquefois ils sont chargés de l'exécution ; aussi passent-ils pour une race abominable. D'autres Indiens qui les auraient touchés se croiraient obligés de se purifier depuis la tête jusqu'aux pieds ; et cette horreur que tout le monde a pour eux, leur a fait donner le

surnom d'*alkores*. On ne souffre point qu'ils demeurent au centre des villes. Ils sont obligés de se retirer à l'extrémité des faubourgs, et de s'éloigner du commerce des habitans.

Les Mogols aiment avec passion le jeu des échecs, et celui d'une espèce de cartes qui les expose quelquefois à la perte de leur fortune. La musique, quoique mal exécutée par leurs instrumens, est un goût commun à tous les états. Ils ne se ressemblent pas moins par la confiance qu'ils ont à l'astrologie. Un Mogol n'entreprend point d'affaires importantes sans avoir consulté le minatzim ou l'astrologue.

Outre les ouvrages de religion et leurs propres traités de philosophie, ils ont ceux d'Aristote, traduits en arabe, qu'ils nomment *Aplis*. Ils ont aussi quelques traités d'Avicène, qu'ils respectent beaucoup, parce qu'il était natif de Samarcande, sous la domination de Tamerlan. Leur manière d'écrire n'est pas sans force et sans éloquence. Ils conservent dans leurs archives tout ce qui arrive de remarquable à la cour et dans les provinces; et la plupart de ceux qui travaillent aux affaires laissent des mémoires qui pourraient servir à composer une bonne histoire de l'empire. Leur langue, quoique distinguée en plusieurs dialectes, n'est pas difficile pour les étrangers; ils écrivent de la droite à la gauche. Entre les personnes de distinction, il y en a peu qui ne parlent la langue persane, et même l'arabe.

Leurs maladies les plus communes sont la dyssenterie et la fièvre chaude ; ils ne manquent point de médecins ; mais ils n'ont pas d'autres chirurgiens que les barbiers, qui sont en très-grand nombre, et dont les lumières se bornent à la saignée et à l'application des ventouses.

Ce qui regarde le climat sera traité dans l'article général de l'*Histoire naturelle des Indes* ; mais nous croyons devoir ajouter à celui-ci un tableau succinct de la fameuse expédition de Nadir-Schah ou Thamas-Kouli-Khan, dans l'empire Mogol. Ce récit, d'ailleurs, n'est pas étranger à l'histoire des mœurs. Il montre quelle idée l'on doit avoir de ces despotes d'Orient, et combien l'excès de la lâcheté est voisin de l'excès de la tyrannie.

Ce fut en 1739, vingt-unième année du règne de Mohammed-Schah, que le fameux Kouli-Khan, s'étant rendu maître du Kandahar, profita de la mollesse de ce prince pour entrer dans l'Inde avec une armée redoutable, et, forçant tous les obstacles, s'avança jusqu'à Lahor, dont il n'eut pas plus de peine à se saisir. Le voyageur Otter se trouvait alors en Perse, et l'occasion qu'il eut de se faire instruire de toutes les circonstances de ce grand événement, rend son témoignage fort précieux.

L'ennemi des Mogols, encouragé par leur faiblesse et par l'invitation de quelques traîtres, mena son armée victorieuse à Kiernal, entre Lahor et Delhy. Il fut attaqué par celle de Mohammed-Schah ; mais l'ayant battue avec cette fortune supérieure

qui avait presque toujours accompagné ses armes, il mit bientôt ce malheurenx empereur dans la nécessité de lui demander la paix. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour l'Indostan, Nizam-oul-Moulk, un traître qui avait appelé Nadir-Schah, fut choisi pour la négociation. Il se rendit au camp du vainqueur avec un plein pouvoir. L'un et l'autre souhaitaient de se voir pour concerter l'exécution entière de leurs desseins. Ils convinrent que Mohammed-Schah aurait une entrevue avec Nadir-Schah, qu'il lui ferait un présent de deux mille krores, et que l'armée persane sortirait des états du mogol. Le cérémonial fut aussi réglé : il portait qu'on dresserait une tente entre les deux armées; que les deux monarques s'y rendraient successivement, Nadir-Schah le premier, et Mohammed-Schah, lorsque l'autre y serait entré; qu'à l'arrivée de l'empereur, le fils du roi de Perse ferait quelques pas au-devant de lui pour le conduire; que Nadir-Schah irait le recevoir à la porte, et le mènerait jusqu'au fond de la tente, où ils se placeraient en même temps sur deux trônes, l'un vis-à-vis de l'autre; qu'après quelques momens d'entretien, Mohammed-Schah retournerait à son camp, et qu'en sortant, on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à son arrivée.

Un autre traître, nommé Scadet-Khan, voulut partager avec Nizam-oul-Moulk les faveurs de Nadir-Schah, et prit dans cette vue le parti d'enchérir sur la méchanceté. Il fit insinuer au roi que Nizam-

oul-Moulk lui avait manqué de respect en lui offrant un présent si médiocre, qui ne répondait ni à l'opulence d'un empereur des Indes, ni à la grandeur d'un roi de Perse. Il lui promit le double, s'il voulait marcher jusqu'à Delhy, à condition néanmoins qu'il n'écoutât pas les conseils de Nizam-oul-Moulk qui le trompait, qu'il retînt l'empereur lorsqu'une fois il l'aurait près de lui, et qu'il se fît rendre compte du trésor. Cette proposition, qui flattait l'avidité de Nadir-Schah, fut si bien reçue, qu'elle lui fit prendre aussitôt la résolution de ne pas observer le traité.

Il ordonna un grand festin. L'empereur étant arrivé avec Nizam-oul-Moulk, fut traité d'abord comme on était convenu. Après les premiers complimens, Nadir-Schah fit signe de servir, et pria Mohammed-Schah d'agréer quelques rafraîchissemens : son invitation fut acceptée. Pendant qu'ils étaient à table, Nadir-Schah prit occasion des circonstances pour tenir ce discours à l'empereur : « Est-il possible que vous ayez abandonné le soin « de votre état au point de me laisser venir jus- « qu'ici ? Quand vous apprîtes que j'étais parti de « Kandahar dans le dessein d'entrer dans l'Inde, « la prudence n'exigeait-elle pas que, quittant le « séjour de votre capitale, vous marchassiez en « personne jusqu'à Lahor, et que vous envoyassiez « quelqu'un de vos généraux avec une armée jus- « qu'à Kaboul, pour me disputer les passages ? « Mais ce qui m'étonne le plus, c'est de voir que

« vous ayez eu l'imprudence de vous engager dans « une entrevue avec moi, qui suis en guerre avec « vous, et que vous ne sachiez pas que la plus « grande faute d'un souverain est de se mettre à la « discrétion de son ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne « plaise, j'avais quelque mauvais dessein sur vous, « comment pourriez-vous vous en défendre? Main- « tenant je connais assez vos sujets pour savoir que, « grands et petits, ils sont tous des lâches, ou « même des traîtres. Mon dessein n'est pas de vous « enlever la couronne : je veux seulement voir « votre capitale, m'y arrêter quelques jours, et « retourner ensuite en Perse. » En achevant ces mots, il mit la main sur l'Alcoran, et fit serment de tenir sa parole.

Mohammed-Schah, qui ne s'attendait point à ce langage, parut l'écouter avec beaucoup d'étonnement; mais les dernières déclarations le jetèrent dans une consternation qui le fit croire près de s'évanouir. Il changea de couleur; sa langue devint immobile; son esprit se troubla. Cependant, après avoir un peu refléchi sur le danger dans lequel il s'était jeté, il rompit le silence pour demander la liberté de retourner dans son camp. Nadir-Schah la lui refusa, et le mit sous la garde d'Abdoul-Baki-Khan, un de ses principaux officiers. Cette nouvelle répandit une affreuse consternation dans toute l'armée indienne. L'itimadoulet et tous les ombras passèrent la nuit dans une extrême inquiétude. Ils virent arriver, le lendemain matin, un officier persan avec

un détachement, qui, après s'être emparé du trésor et des équipages de l'empereur, fit proclamer dans le camp que chacun pouvait se retirer librement avec ses équipages et tout ce qu'il pourrait emporter, sans craindre d'être arrêté ni de recevoir d'insulte. Un moment après, six cavaliers persans vinrent enlever l'itimadoulet. Ils le conduisirent au quartier de l'empereur, dans leur propre camp, et le laissèrent avec ce prince. Après la dispersion de l'armée, Nadir-Schah pouvait marcher droit à la capitale; mais voulant persuader au peuple que sa marche était concertée avec Mohammed-Schah, il fit prendre les devans à Scadet-Khan, pour disposer les esprits à l'exécution de ses desseins. Ce khan partit avec deux mille chevaux persans, commandés par un des fils de Nadir-Schah. Il commença par faire publier à Delhy une défense de s'opposer aux Persans. Ensuite, ayant fait appeler le gouverneur du fort, il lui communiqua des lettres munies du sceau de l'empereur, qui portaient ordre de faire préparer le quartier de Renchen-Abad pour Nadir-Schah, et d'évacuer le fort pour y loger le détachement qui l'avait suivi. Cet ordre parut étrange au gouverneur, mais il ne laissa pas de l'exécuter avec une aveugle soumission. Les deux mille Persans entrèrent dans le fort. Scadet-Khan prit le temps de la nuit pour s'y transporter. Il mit le sceau de l'empereur sur les coffres et aux portes des magasins; ensuite il dressa un état exact des omhras, des ministres, des autres officiers, et de tous les riches

habitans de ville, indiens ou mahométans. Cette liste devait d'abord apprendre à Nadir-Schah les noms de ceux dont il pouvait exiger de l'argent à son arrivée. Scadet-Khan fit aussi marquer les palais qui devaient être évacués pour loger les officiers persans.

Cependant le vainqueur, maître de la caisse militaire, de l'artillerie et des munitions de guerre qui s'étaient trouvées dans le camp, envoya tout sous une bonne escorte à Kaboul, pour le faire transporter en Perse. Il partit ensuite de Kiernal dans l'ordre suivant : l'empereur, porté dans une litière, accompagné de Nizam-oul-Moulk, du visir, de Serboulend-Khan et d'autres omhras, marchait à la droite, suivi de quarante mille Persans. Une autre partie de l'armée persane était à la gauche, et Nadir-Schah faisait l'arrière-garde avec le reste de ses troupes. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent au jardin impérial de Chalamar, où ils passèrent la nuit. Le lendemain l'empereur fit son entrée dans Delhy. Lorsqu'il fut descendu au palais, il fit publier que Nadir-Schah devait arriver le jour suivant, avec ordre à tous les habitans de fermer leurs maisons, et défense de se tenir dans les rues, dans les marchés, ou sur les toits pour voir l'entrée du roi de Perse. Cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que Nadir-Schah étant entré le 9 en plein jour, ne vit pas un Indien dans son chemin. Il alla prendre son logement dans le quartier de Renchen-Abad, qu'on lui avait préparé. Scadet-Khan s'était

empressé d'aller au-devant de lui jusqu'au jardin de Chalemar, et l'avait accompagné au palais où il était descendu. Il se flattait d'obtenir une audience particulière, et de lui donner des avis sur la conduite qu'il devait tenir dans la capitale. Le roi n'ayant paru faire aucune attention à ses avertissemens, il osa s'approcher pour se faire entendre; mais il fut reçu avec beaucoup de hauteur, et menacé même d'être puni, s'il n'apportait aussitôt le présent qu'il avait promis. Un traitement aussi dur lui fit reconnaître d'où partait le coup: Nizam-oul-Moulk, qui avait feint pendant quelques jours de l'associer à sa trahison, mais qui était trop habile pour vouloir partager avec lui la faveur du roi, avait déjà trouvé les moyens de le perdre en faisant soupçonner sa bonne foi. Le malheureux Scadet-Khan épuisa toutes ses ressources; et désespérant de l'emporter sur son rival, il prit du poison, dont on le trouva mort le lendemain.

Le même jour, un bruit répandu vers le soir persuada aux habitans de Delhy que Nadir-Schah était mort; ils prirent tumultueusement les armes, et leur haine les portant à faire main-basse sur tous les Persans qu'ils rencontraient dans les rues, on prétend que dans ce transport qui dura toute la nuit, ils en firent périr plus de deux mille cinq cents. Quoique le roi en eût été d'abord informé, la crainte de quelque embuscade lui fit attendre le lendemain pour arrêter le désordre; mais au lever du soleil, s'étant transporté à la mosquée de Renchen-

Abad, le spectacle d'un grand nombre de Persans dont il vit les corps étendus le mit en fureur; il ordonna un massacre général, avec permission de piller les maisons et les boutiques. A l'instant on vit ses soldats répandus, le sabre à la main, dans les principaux quartiers de la ville, tuant tout ce qui se présentait devant eux, enfonçant les portes et se précipitant dans les maisons : hommes, femmes, enfans, tout fut massacré sans distinction. Les vieillards, les prêtres et les dévots, réfugiés dans les mosquées, furent cruellement égorgés en récitant l'Alcoran.

On ne fit grâce qu'aux plus belles filles, qui échappèrent à la mort pour assouvir la brutalité du soldat, sans aucun égard au rang, à la naissance, ni même à la qualité d'étrangère. Ces barbares, las enfin de répandre du sang, commencèrent le pillage; ils s'attachèrent particulièrement aux pierres précieuses, à l'or, à l'argent, et leur butin fut immense. Ils abandonnèrent le reste, et mettant le feu aux maisons, ils réduisirent en cendres plusieurs quartiers de la ville.

Quelques étrangers réfugiés dans la capitale s'attroupèrent pour la défense de leur vie. Les bijoutiers, les changeurs, les marchands d'étoffes se rassemblèrent près d'eux; l'intendant des meubles de la couronne se mit à leur tête, avec Djenan-Eddin, médecin de la cour; ils se battirent quelque temps en désespérés, mais n'étant point accoutumés à manier les armes, ils n'eurent que la satisfaction de

mourir le sabre à la main. Otter assure qu'il périt dans ce massacre plus de deux cent mille personnes. Un grand nombre de ceux qui échappèrent à ce carnage prirent heureusement la fuite.

Nizam-oul-Moulk et le grand-visir pensant à sauver le reste de la ville, allèrent se jeter aux pieds de Nadir-Schah pour lui demander grâce. Il donnait ordre en ce moment de porter le fer et le feu dans les autres quartiers. Les ombras furent mal reçus. Cependant, après avoir exhalé son courroux dans un torrent d'injures et de menaces, il se laissa toucher, et l'ordre fut donné aux officiers de rappeler les troupes. Les habitans reçurent celui de se renfermer dans leurs maisons, et la tranquillité fut aussitôt rétablie.

Le lendemain on obligea les soldats de rendre la liberté à toutes les femmes qu'ils avaient enlevées, et les habitans d'enterrer tous les cadavres sous peine de mort. Ces malheureux demandaient le temps de séparer les corps des musulmans de ceux des Indiens idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun suivant leur religion; mais, dans la crainte que le moindre délai ne fît recommencer le massacre, ils firent à la hâte, les uns des fosses dans les marchés où ils enterrèrent leurs amis pêle-mêle, les autres des bûchers où ils les brûlèrent sans distinction. On n'eut pas le temps, jusqu'au départ des Persans, de penser à ceux qui avaient été tués dans des lieux fermés, et ce fut alors un spectacle horrible de voir tirer des maisons les cadavres à moitié

pourris. Seid-Khan et Chehsourah-Khan, l'un parent du visir, l'autre de Karan-Khan, qui avait été tué à la bataille, furent accusés avec Reimany, chef des tchoupdars ou des huissiers de l'empereur, d'avoir tué dans le tumulte un grand nombre de personnes. Nadir-Schah leur fit ouvrir le ventre; l'ordre fut exécuté sous les yeux de Nizam-oul-Moulk et du visir, qui avaient employé inutilement tout leur crédit pour les sauver.

Nadir-Schah se fit apporter d'Audih le trésor de Scadet-Khan, qui montait à plus de dix laks de roupies. Mound-Khan fut envoyé au Bengale pour se saisir de la caisse des impôts. Nizam-oul-Moulk et le visir eurent ordre de remettre la caisse militaire, qui était d'un krore de roupies, lorsqu'ils étaient sortis de la capitale pour marcher contre les Persans; ils furent sommés aussi de faire venir de leurs gouvernemens les fonds qu'ils y avaient en propre, et ceux qui appartenaient à l'empereur. Nizam-oul-Moulk eut l'adresse de se tirer de cet embarras : « Vous savez, seigneur, dit-il au roi, que « je vous suis dévoué, et que je vous ai toujours « parlé sincèrement, ainsi j'espère que vous serez « disposé à me croire. Lorsque je suis parti du « Dékan, j'y établis mon fils en qualité de lieute- « nant, et je remis entre ses mains tous les biens « que je possédais. Tout le monde sait qu'il ne m'est « plus soumis, et qu'il ne dépend pas de moi de le « faire rentrer dans le devoir; vous êtes seul capable « de le réduire, et de soumettre les radjas du Dékan,

« qui sont autant de rebelles. Outre les trésors que « mon fils a rassemblés, vous pourrez lever de fortes « contributions sur ces fiers radjas qui ne respec- « tent plus aucune autorité. »

Nadir-Schah sentit toute l'adresse de cette réponse; mais comme Nizam-oul-Moulk lui était encore nécessaire, il prit le parti de dissimuler, et ne parla plus du trésor du Dékan. Le visir fut traité avec moins de ménagement; on le croyait très-riche. Le roi n'ayant pas réussi à l'intimider par des menaces, fit venir son secrétaire, qu'il accabla d'injures, en le pressant de représenter ses comptes; et loin d'écouter ses raisons il lui fit couper une oreille. Le visir fut exposé au soleil, ancien genre de supplice dans les pays chauds; cette violence lui fit offrir un krore de roupies, sans y comprendre quantité de pierres précieuses et plusieurs éléphans. Le secrétaire fut taxé à de grosses sommes, et remis entre les mains de Serboulend-Khan, avec ordre d'employer les tourmens pour se faire payer; mais il se délivra de cette vexation par une mort violente.

Nadir-Schah, n'épargnant pas même les morts, mit garnison dans les palais de quantité d'omhras qui avaient perdu la vie au combat de Kiernal. Il tira de leurs héritiers un krore de roupies. Comme la ville ne cessait pas d'être investie, les habitans qui entreprenaient de se soustraire aux vexations par la fuite, tombaient entre les mains des troupes persanes, et périssaient sans pitié. Bientôt on manqua de vivres, et la famine augmenta les maux pu-

blics. Plusieurs étrangers, préférant le danger d'être maltraités par les Persans au supplice de la faim, se jetèrent en corps aux pieds de Nadir-Schah, pour lui demander du pain. Il se laissa toucher par leurs prières, et leur permit d'aller chercher du blé pour leur subsistance du côté de Ferid-Abad; mais faute de voitures, ils étaient obligés de l'apporter sur leurs têtes.

Enfin Nadir-Schah se fit ouvrir le trésor impérial et le garde-meuble, auxquels on n'avait pas touché depuis plusieurs règnes. Il en tira des sommes inestimables en pierreries, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles précieux, parmi lesquels il n'oublia pas le trône du paon, évalué à neuf krores; et toutes ces dépouilles furent envoyées à Kaboul sous de fidèles escortes. Alors, pour se délasser des fatigues de la guerre, il passa plusieurs jours en promenades et d'autres en festins, où toutes les délicatesses de l'Inde furent servies avec profusion. Les beaux édifices et les autres ouvrages de Delhy lui firent naître le dessein de les imiter en Perse. Il choisit, entre les artistes mogols, des architectes, des menuisiers, des peintres et des sculpteurs qu'il fit partir pour Kaboul avec le trésor. Ils devaient être employés à bâtir une ville et une forteresse d'après celle de Djehan-Abad. En effet, il marqua dans la suite un lieu près de Hemedan, pour l'emplacement de cette ville, qui devait porter le nom de Nadir-Abad. Les guerres continuelles qui l'occupèrent après son retour ne lui permirent pas

d'exécuter ce projet : mais pour laisser à la postérité un monument de sa conquête, il fit battre à Delhy de la monnaie d'or et d'argent, avec laquelle il paya ses troupes.

Après avoir épuisé le trésor impérial et toutes les richesses des grands, Nadir-Schah fit demander à Mohammed-Schah une princesse de son sang, nommée *Kiambahche*, pour Nasrpulha-Mirza son fils, et ce monarque n'osa la lui refuser. Le mariage se fit dans la forme des lois musulmanes ; mais il ne fut point accompagné d'un festin ni d'aucune marque de joie. Sa politique ne se bornait point à l'honneur d'une simple alliance. Comme il prévoyait trop de difficulté dans la conquête d'un si vaste empire, et de l'impossibilité même à la conserver, il voulait s'assurer du moins d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie, il fit déclarer à l'empereur qu'il fallait céder aux nouveaux mariés la province de Kaboul avec tous les autres pays de l'Inde situés au-delà de la rivière d'Atock. La date de cet acte est du mois mouharrem l'an de l'hégire 1152 ; ce qui revient au mois d'avril 1739. Le préambule de l'acte mérite attention par la singularité des motifs. « Le prince des princes, le roi des rois, l'ombre de Dieu sur la terre, le protecteur de l'Islam (c'est-à-dire de la vraie foi), le second Alexandre, le puissant Nadir-Schah, que Dieu fasse régner longtemps, ayant envoyé ci-devant des ambassadeurs près de moi, prosterné devant le trône de Dieu, j'avais donné ordre de terminer les affaires pour

lesquelles ils étaient venus. Le même dépêcha depuis de Kandahar pour me faire souvenir de ses demandes : mais mes ministres l'amusèrent et tâchèrent d'éluder l'exécution de mes ordres. Cette mauvaise conduite de leur part a fait naître de l'inimitié entre nous. Elle a obligé Nadir-Schah d'entrer dans l'Inde avec une armée ; mes généraux lui ont livré bataille auprès de Kiernal. Il a remporté la victoire : ce qui a donné occasion à des négociations qui ont été terminées par une entrevue que j'ai eue avec lui. Ce grand roi est ensuite venu avec moi jusqu'à Schah-Djehan-Abad. Je lui ai offert mes richesses, mes trésors et tout mon empire ; mais il n'a pas voulu l'accepter en entier, et se contentant d'une partie, il m'a laissé maître comme j'étais de la couronne et du trône. En considération de cette générosité, je lui ai cédé, etc. »

Mohammed, par cet écrit signé de sa main et scellé de son sceau, abandonna ses droits sur les plus belles provinces. Nadir-Schah ne songea plus alors qu'à grossir ses richesses par de nouvelles extorsions : il exigea des omhras et de tous les habitans de la ville des sommes proportionnées à leurs forces, sous le nom de présens. Quatre seigneurs mogols, chargés de l'exécution de cet ordre, firent un dénombrement exact de toutes les maisons de la ville, prirent les noms de ceux qui devaient payer, et les taxèrent ensemble à un krore, et cinquante laks de roupies ; mais lorsqu'ils présentèrent cette liste au roi, cette somme lui parut trop modique ;

et devenant furieux, il demanda sur-le-champ les quatre krores que Scadet-Khan lui avait promis. Les commissaires effrayés divisèrent entre eux les différens quartiers de la ville, et levèrent cette somme avec tant de rigueur, qu'ils firent mourir dans les tourmens plusieurs personnes de la plus haute distinction. A force de violence, ils ramassèrent trois krores de roupies, dont ils déposèrent deux et demi dans le trésor de Nadir-Schah, et gardèrent le reste pour eux. Un dervis, touché de compassion pour les malheurs du peuple, présenta au terrible Nadir-Schah un écrit dans ces termes : « Si tu es dieu, agis en dieu. Si tu es un prophète, « conduis-nous dans la voie du salut; si tu es roi, « rends les peuples heureux, et ne les détruis pas. » Nadir-Schah répondit sans s'émouvoir : « Je ne suis « pas dieu pour agir en dieu, ni prophète pour « montrer le chemin du salut; ni roi pour rendre « les peuples heureux. Je suis celui que Dieu envoie « contre les nations sur lesquelles il veut faire tom- « ber sa vengeance. »

Enfin, content de ses succès dans l'Inde, il se prépara sérieusement à retourner en Perse. Le 6 de mai, il assembla au palais tous les ombras, devant lesquels il déclara qu'il rétablissait l'empereur dans la possession libre de ses états. Ensuite, après avoir donné à ce monarque plusieurs avis sur la manière de gouverner, il s'adressa aux ombras du ton d'un maître irrité : « Je veux bien vous laisser la vie, leur « dit-il, quelque indignes que vous en soyez; mais

« si j'apprends à l'avenir que vous fomentiez dans « l'état l'esprit de faction et d'indépendance, quoi- « que éloigné, je vous ferai sentir le poids de ma « colère, et je vous ferai mourir tous sans miséri- « corde. »

Tels furent ses derniers adieux. Il partit le lendemain avec des richesses immenses en pierreries, en or, en argent, qu'on évalua pour son propre compte à soixante-dix krores de roupies, sans y comprendre le butin de ses officiers et de ses soldats, qu'on fait monter à dix krores. Otter évalue toutes ces sommes à dix-huit cent millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qui avaient été transportés à Kaboul. L'armée persane marcha, sans s'arrêter un seul jour, jusqu'à Serhend. De là, Nadir-Schah fit ordonner à Zekdjersa-Khan, gouverneur de la province de Lahor, de lui apporter un krore de roupies. Ce seigneur, à qui les vexations de la capitale avaient fait prévoir qu'il ne serait pas épargné, tenait de grosses sommes prêtes, et se mit aussitôt en chemin avec celle qu'on lui demandait. Sa diligence lui fit obtenir diverses faveurs et la liberté d'un grand nombre d'Indiens que le vainqueur enlevait avec les dépouilles de leur patrie. Mais il ne put la faire accorder à cinquante des plus habiles écrivains du divan, que Nadir-Schah faisait emmener dans le dessein de s'instruire à fond des affaires de l'Inde. Ces malheureux n'envisageant qu'un triste esclavage, cherchèrent d'autres moyens pour s'en délivrer. Quelques-uns

prirent la fuite; d'autres, que cette raison fit resserrer avec plus de rigueur, se donnèrent la mort ou se firent musulmans.

La difficulté pour les Persans était de se rapprocher de Kaboul; ils n'étaient plus maîtres ni de la capitale ni de la personne de l'empereur, dont la captivité avait tenu toutes les parties de l'empire dans la consternation et le respect. Ils avaient à passer le Tchenab, l'Indus ou le Sindh et d'autres rivières, dans un temps où la crue extraordinaire des eaux ne leur permettait pas d'y jeter des ponts. On n'a pas douté que, si les Afgahns, peuples qui habitent à l'occident de l'Indus, avaient exécuté la résolution qu'ils formèrent d'attaquer au passage une armée chargée de butin, Nadir-Schah n'eût été perdu sans ressource : mais son argent le tira de ce danger; dix laks de roupies qu'il distribua aux chefs de la ligue firent évanouir tous leurs projets; les eaux diminuèrent; on jeta un pont sur le fleuve, et l'armée passa sans obstacle. Alors il prit une résolution qu'Otter met au rang des plus grandes actions de sa vie, et qu'il ne put croire, dit-il, qu'après se l'être fait attester par plusieurs témoins dignes de foi; il fit publier parmi ses troupes un ordre de porter dans son trésor tout le butin qu'elles avaient fait dans l'Inde, sous prétexte de les soulager, en se chargeant de ce qui pouvait les embarrasser dans leur marche; elles obéirent, mais il poussa l'avidité plus loin : on lui avait appris que les officiers et les soldats avaient caché des pierreries; il les fit fouiller tour à tour en partant,

et leur bagage fut visité avec la même rigueur. Mais après s'être emparé de tout ce qu'on découvrit, il fit distribuer à chaque soldat cinq cents roupies, et quelque chose de plus aux officiers, pour les consoler de cette perte. Il doit paraître étonnant que toute l'armée ne se soit pas soulevée contre lui, plutôt que de se laisser arracher le fruit d'une si pénible expédition. Otter observe que ce qui arrêta le soulèvement, fut l'adresse qu'il avait toujours de semer dans l'esprit de ses sujets, surtout de ceux qui composaient ses armées, une défiance mutuelle qui les empêchait de se communiquer leurs desseins. Plusieurs, à la vérité, songèrent à déserter, mais la crainte d'être massacrés par les Indiens les retint, et le service n'en devint que plus exact.

D'autres Indiens voulurent disputer le passage aux Persans. Nadir-Schah, se lassant de partager ses richesses avec ses ennemis, se fit jour par la force des armes, et les ayant obligés de prendre la fuite, il les fit poursuivre par divers détachemens qui pénétrèrent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu et à sang. Pendant le chemin qui lui restait jusqu'à Kaboul, il envoya plusieurs beaux chevaux de son écurie, avec d'autres présens, à Mohammed-Schah; et toute sa retraite eut l'air d'un nouveau triomphe. On apprit, avec beaucoup de joie dans l'Inde, qu'il avait repris la route du Kandahar, et l'inquiétude diminua par degrés jusqu'à l'heureuse nouvelle de son retour en Perse.

CHAPITRE X.

Voyage de Bernier à Cachemyre.

Cachemyre bornant au nord les états du Mogol, nous terminerons ce qui regarde ce grand empire par la description de cette province, l'une des contrées les plus délicieuses de l'univers, et qui forme un des articles les plus agréables du recueil des voyageurs.

Un médecin célèbre, un philosophe au-dessus du commun, un observateur également sensible et judicieux, qui voyage dans le dessein de s'instruire et de se rendre utile à l'instruction d'autrui, mérite sans doute un rang distingué dans ce recueil. C'est à tous ces titres que les remarques de Bernier sur l'empire du Mogol sont singulièrement estimées.

La curiosité de voir le monde l'avait déjà fait passer dans la Palestine et dans l'Égypte, où, s'étant remis en chemin pour le grand Caire, après s'y être arrêté plus d'un an, il se rendit en trente-deux heures à Suez, pour s'y embarquer sur une galère qui le fit arriver le dix-septième jour à Djeddah, port de la Mecque. De là, un petit bâtiment l'ayant porté à Moka, il se proposait de passer en Éthiopie; mais effrayé du traitement qu'on y faisait aux catholiques, il s'embarqua dans un vais-

seau indien sur lequel il aborda heureusement au port de Surate en 1655. Le monarque qui occupait alors le trône des Mogols était encore Schah-Djehan, fils de Djehan-Guir et petit-fils d'Akbar. Bernier se rendit à la cour d'Agra. Diverses aventures, qu'il n'a pas jugé à propos de publier, l'engagèrent d'abord au service du grand mogol en qualité de médecin; ensuite s'étant attaché à Danesch-Mend-Khan, le plus savant homme de l'Asie, qui avait été backis, ou grand-maître de la cavalerie, et qui était alors un des principaux seigneurs de l'empire, il fut témoin des sanglantes révolutions qui arrivèrent dans cette cour, et qui mirent Aureng-Zeb sur le trône.

Son premier tome en contient l'histoire; le second n'offre rien non plus qui appartienne au recueil des voyages. Mais après avoir passé près de neuf ans à la cour, Bernier vit naître une occasion qu'il désirait depuis long-temps, de visiter quelques provinces de l'empire avec ses maîtres, c'est-à-dire à la suite de l'empereur et de Danesch-Mend-Khan, dont l'estime et l'affection ne lui promettaient que de l'agrément dans cette entreprise.

Aureng-Zeb, qui retenait Schah-Djehan, son père, prisonnier dans la forteresse d'Agra, consultant moins la politique, qui ne lui permettait guère de s'éloigner, que l'intérêt de sa santé et les sentimens des médecins, prit la résolution de se rendre à Lahor, et de Lahor à Cachemyre, provinces septentrionales du Mogol, pour éviter les

chaleurs excessives de l'été. Il partit le 6 décembre 1664, à l'heure que les astrologues avaient choisie pour la plus heureuse. La même raison l'obligea de s'arrêter à Schah-Limar, sa maison de plaisance, éloignée de deux lieues de Delhy; il y passa six jours entiers à faire des préparatifs d'un voyage d'un an et demi. Il alla camper ensuite sur le chemin de Lahor, pour y attendre le reste de ses équipages.

Il menait avec lui trente-cinq mille hommes de cavalerie, qu'il tenait toujours près de sa personne, et plus de dix mille hommes d'infanterie, avec les deux artilleries impériales, la pesante et la légère; celle-ci se nomme aussi l'artillerie de l'étrier, parce qu'elle est inséparable de la personne de l'empereur; au lieu que la grosse s'en écarte quelquefois pour suivre les grands chemins et rouler plus facilement: la grosse est composée de soixante-dix pièces de canon, la plupart de fonte, dont plusieurs sont si pesantes qu'on emploie vingt paires de bœufs à les tirer. On y joint des éléphans qui aident les bœufs, en poussant et tirant les roues des charrettes avec leurs trompes et leurs têtes; du moins dans les passages difficiles et dans les hautes montagnes. Celle de l'étrier consiste en cinquante ou soixante petites pièces de campagne, toutes de bronze, montées chacune sur une petite charrette ornée de peintures et de petites banderoles rouges, et tirée par de fort beaux chevaux, conduits par le canonnier, qui sert de cocher, avec

un troisième cheval que l'aide du canonnier mène en main pour relais. Toutes ces charrettes vont toujours courant, pour se trouver en ordre devant la tente de l'empereur, et pour tirer toutes à la fois au moment qu'il arrive.

Un si grand appareil faisait appréhender qu'au lieu de faire le voyage de Cachemyre, il ne fût résolu d'aller assiéger l'importante ville de Kandahar, qui, étant frontière de la Perse, de l'Indostan et de l'Ousbeck, capitale d'ailleurs d'un très-riche et très-beau pays, a fait de tout temps le sujet des guerres les plus sanglantes entre les Persans et les Mogols. Cependant Bernier, qui n'avait point encore quitté Delhy, ne put différer plus long-temps son départ sans s'exposer à demeurer trop loin de l'armée. Il savait aussi que le nabab Danesch-Mend-Khan l'attendait avec impatience. « Ce seigneur, dit-il, ne pouvait non plus se passer de philosopher toute l'après-midi, sur les livres de Gassendi et de Descartes, sur le globe, sur la sphère ou sur l'anatomie, que de donner la matinée entière aux grandes affaires de l'empire, en qualité de secrétaire d'état pour les affaires étrangères, et de grand-maître de la cavalerie. »

Bernier s'était fourni, pour le voyage, de deux bons chevaux tartares, d'un chameau de Perse, des plus grands et des plus forts, d'un chamelier et d'un valet d'étable, d'un cuisinier et d'un autre valet, que l'usage du pays oblige de marcher devant son maître avec un flacon d'eau à la main. Il

n'avait pas oublié les ustensiles nécessaires, tels qu'une tente d'une médiocre grandeur et un tapis de pied, un petit lit de sangle, composé de quatre cannes très-fortes et très-légères, avec un coussin pour la tête; deux couvertures, dont l'une pliée en quatre sert de matelas, un soufra ou nappe ronde de cuir sur laquelle on mange, quelques serviettes de toile peinte, et trois petits sacs de batterie de cuisine ou de vaisselle qui s'arrange dans un grand sac, comme ce grand sac se met dans un bissac de sangle, qui contient toutes les provisions, le linge et les habits du maître et des valets. Il avait fait aussi sa provision d'excellent riz, dans la crainte de n'en pas toujours trouver d'aussi bon; de quelques biscuits doux avec du sucre et de l'anis; d'une poche de toile avec son petit crochet de fer, pour faire égoutter et conserver du *days* ou du lait écaillé, et de quantité de limons avec du sucre, pour faire de la limonade : car le days et la limonade sont les deux liqueurs qui servent de rafraîchissemens aux Indiens. Toutes ces précautions sont d'autant plus nécessaires dans ces voyages, qu'on y campe, et l'on y vit à la tartare, sans espérance de trouver d'autres logemens que les tentes. Mais Bernier se consolait par l'idée qu'on devait marcher au nord, et qu'on partait après les pluies, vraie saison pour voyager dans les Indes, sans compter que, par la faveur du nabab, il était sûr d'obtenir tous les jours un pain frais et de l'eau du Gange, dont ces seigneurs de la cour mènent

plusieurs chameaux chargés. Ceux qui sont réduits à manger du pain des marchés, qui est fort mal cuit, et à boire de l'eau telle qu'on en rencontre, mêlée de toutes sortes d'ordures que les hommes et les animaux y laissent, sont exposés à des maladies dangereuses, qui produisent même une espèce de vers aux jambes. Ces vers y causent d'abord une grande inflammation accompagnée de fièvre. Quoiqu'ils sortent ordinairement à la fin du voyage, il s'en trouve aussi qui demeurent plus d'un an dans la plaie. Leur grosseur est celle d'une chanterelle de violon; de sorte qu'on les prendrait moins pour des vers que pour quelques nerfs. On s'en délivre comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit morceau de bois gros comme une épingle, et les tirant de jour en jour avec beaucoup de précaution, pour éviter de les rompre.

Quoiqu'on ne compte pas plus de quinze ou seize journées de Delhy à Lahor, c'est-à-dire cent vingt de nos lieues, l'empereur employa près de deux mois à faire cette route. A la vérité, il s'écartait souvent du grand chemin avec une partie de l'armée, pour se procurer plus facilement le plaisir de la chasse, et pour la commodité de l'eau. Lorsque ce prince est en marche, il a toujours deux camps ou deux amas de tentes, qui se forment et se lèvent alternativement, afin qu'en sortant de l'un, il en puisse trouver un autre qui soit prêt à le recevoir. De là leur vient le nom de *peiche-kanés*, qui signifie maisons qui précèdent. Ces deux pei-

ches-kanés sont à peu près semblables. On emploie, pour en porter un, plus de soixante éléphans, de deux cents chameaux et de cent mulets, avec un nombre égal d'hommes. Les éléphans portent les plus pesans fardeaux, tels que les grandes tentes et leurs piliers, qui se démontent en trois pièces. Les chameaux sont pour les moindres tentes, et les mulets pour les bagages et les cuisines. On donne aux portefaix tous les meubles légers et délicats qui sont sujets à se rompre, comme la porcelaine qui sert à la table impériale, les lits peints et dorés, et les riches *karguais*, dont on donnera bientôt la description. L'un de ces deux peiches-kanés n'est pas plus tôt arrivé au lieu marqué pour le camp, que le grand-maître des logis choisit un endroit convenable pour le quartier du roi, en observant néanmoins, autant qu'il est possible, la symétrie et l'ordre qui regarde toute l'armée. Il fait tracer un carré, dont chaque côté a plus de trois cents pas ordinaires de longueur. Cent pionniers nettoient cet espace, l'aplanissent et font des divans de terre, c'est-à-dire des espèces d'estrades carrées sur lesquelles ils dressent les tentes. Ils entourent le carré général de *kanates* ou de paravents de sept ou huit pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes attachées à des piquets, et par des perches qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix en dix pas, une en dehors et l'autre en dedans, les inclinant l'une sur l'autre. Ces kanates sont d'une toile forte, doublée d'indienne ou de toile peinte.

Au milieu d'un des côtés du carré est la porte ou l'entrée royale, qui est grande et majestueuse. Les indiennes dont elle est composée, et celles qui forment le dehors de cette face du carré, sont plus belles et plus riches que les autres.

La première et la plus grande des tentes qu'on dresse dans cette enceinte se nomme *amkas*. C'est le lieu où l'empereur et tous les grands de l'armée s'assemblent vers neuf heures du matin, du moins lorsqu'on fait quelque séjour dans un camp ou en campagne même; car c'est un usage dont les empereurs mogols se dispensent rarement, de se trouver à l'assemblée deux fois par jour, comme dans leur ville capitale, pour régler les affaires de l'état et pour administrer la justice.

La seconde tente, qui n'est pas moins grande que la première, mais qui est un peu plus avancée dans l'enceinte, s'appelle *gosel-kané*, c'est-à-dire lieu pour se laver. C'est là que tous les seigneurs s'assemblent le soir, et viennent saluer l'empereur comme dans la capitale. Cette assemblée du soir leur est très incommode; mais rien n'est si magnifique pour les spectateurs que de voir dans une nuit obscure, au milieu d'une campagne, entre toutes les tentes d'une armée, de longues files de flambeaux qui conduisent tous les ombras au quartier impérial, ou qui les ramènent à leurs tentes. Ces flambeaux ne sont pas de cire comme les nôtres; mais ils durent très-long-temps. C'est un fer emmanché au bout d'un bâton, au bout duquel on

entoure un vieux linge, que le masalk ou le porte-flambeau arrose d'huile de temps en temps; il tient à la main, pour cet usage, un flacon d'airain ou de fer-blanc, dont le col est fort long et fort étroit.

La troisième tente, plus petite que les deux premières, et plus avancée dans l'enclos, se nomme *kaluet-kané*, c'est-à-dire lieu de retraite, ou salle du conseil privé, parce qu'on n'y admet que les principaux officiers de l'empire, et qu'on y traite les affaires de la plus haute importance. Plus loin sont les tentes particulières de l'empereur, entourées de petits kanates de la hauteur d'un homme, et doublées d'indiennes au pinceau, c'est-à-dire de ces belles indiennes de Masulipatan, qui représentent toutes sortes de fleurs; quelques-unes doublées de satin à fleurs avec de grandes franges de soie. Ensuite on trouve les tentes des begums ou des princesses, et des autres dames du sérail, entourées aussi de riches kanates, entre lesquelles sont distribuées les tentes des femmes de service, dans l'ordre qui convient à leur emploi.

L'amkas et les cinq ou six principales tentes sont fort élevés, autant pour être vus de loin que pour résister mieux à la chaleur. Le dehors n'est qu'une grosse et forte toile rouge, embellie néanmoins de grandes bandes, taillées de diverses formes assez agréables à la vue; mais le dedans est doublé des plus belles indiennes, ou de quelque beau satin enrichi de broderie de soie, d'or et d'argent, avec de grandes franges. Les piliers qui soutiennent ces

tentes sont peints et dorés ; on n'y marche que sur de riches tapis, qui ont par-dessous des matelas de coton épais de trois ou quatre doigts, autour desquels on trouve de grands carreaux de brocart d'or pour s'appuyer. Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'assemblée, on élève un théâtre fort riche, où l'empereur donne audience sous un grand dais de velours ou de brocart ; on y voit aussi des karguais-dressés, c'est-à-dire des cabinets, dont les petites portes se ferment avec des cadenas d'argent. Pour s'en former une idée, Bernier veut qu'on se représente deux petits carrés de nos paravents qu'on aurait posés l'un sur l'autre, et qui seraient proprement attachés avec un lacet de soie qui règnerait à l'entour ; de sorte néanmoins que les extrémités des côtés de celui d'en haut s'inclinassent les unes sur les autres, pour former une espèce de petit dôme ou de tabernacle. La seule différence est que tous les côtés des karguais sont d'ais de sapin fort minces et fort légers, peints et dorés par le dehors, enrichis à l'entour de franges d'or et de soie, et doublés d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocart.

Hors du grand carré s'offrent premièrement, des deux côtés de la grande entrée ou de la porte royale, deux jolies tentes, où l'on voit constamment quelques chevaux d'élite, sellés, richement harnachés et prêts à marcher au premier ordre. Des deux côtés de la même porte sont rangées les cinquante ou soixante petites pièces de campagne qui composent

l'artillerie de l'étrier, et qui tirent toutes pour saluer l'empereur lorsqu'il entre dans sa tente; au-devant de la porte même, on laisse toujours un espace vide, au fond duquel les timbales et les trompettes sont rassemblées dans une grande tente; à peu de distance on en voit un autre, qui se nomme *tchanki-kané*, où les omhras font la garde à leur tour une fois chaque semaine, pendant vingt-quatre heures. Cependant la plupart font dresser dans le même lieu quelqu'une de leurs propres tentes, pour se donner un logement plus commode.

Autour des trois autres côtés du grand carré, on voit toutes les tentes des officiers dans un ordre qui est toujours le même, autant que la disposition du lieu le permet; elles ont leurs noms particuliers, qu'elles tirent de leurs différens usages : l'une est pour les armes de l'empereur, une autre pour les plus riches harnois des chevaux; une autre pour les vestes de brocart, dont l'empereur fait ses présens, etc. On en distingue quatre, proche l'une de l'autre, dont la première est pour les fruits, la seconde pour les confitures, la troisième pour l'eau du Gange et pour le salpêtre qui sert à le rafraîchir, et la quatrième pour le bétel. Ces quatre tentes sont suivies de quinze ou seize autres, qui composent les cuisines et leurs dépendances; d'un autre côté sont celles des eunuques et d'un grand nombre d'officiers, après lesquelles on en trouve quatre ou cinq longues, qui sont pour les chevaux de main, et quantité d'autres pour les éléphans, avec toutes celles

qui sont comprises sous le nom de la vénerie ; car on porte toujours pour la chasse une quantité d'oiseaux de proie, de chiens, de léopards. On mène par ostentation des lions, des rhinocéros, de grands buffles de Bengale, qui combattent le lion, et des gazelles apprivoisées, qu'on fait battre devant l'empereur. Tous ces animaux ont leurs gouverneurs et leurs retraites. On conçoit aisément que ce grand quartier, qui se trouve toujours au centre de l'armée, doit former un des plus beaux spectacles du monde.

Aussitôt que le grand maréchal-des-logis a choisi le quartier de l'empereur, et qu'il a fait dresser l'amkas, c'est-à-dire la plus haute de toutes les tentes, sur laquelle il se règle pour le reste de la disposition de l'armée, il marque les bazars, dont le premier et le principal doit former une grande rue droite et un grand chemin libre qui traverse toute l'armée, et toujours aussi droit qu'il est possible vers le camp du lendemain. Tous les autres bazars, qui ne sont ni si longs ni si larges, traversent ordinairement le premier, les uns en-deçà, les autres en-delà du quartier de l'empereur ; et tous ces bazars sont marqués par de très-hautes cannes, qui se plantent en terre de trois en trois cents pas, avec des étendards rouges et des queues de vache du grand Tibet, qu'on prendrait au sommet de ces cannes pour autant de vieilles perruques. Le grand maréchal règle ensuite la place des omhras, qui gardent toujours le même ordre, à peu de

distance, autour du quartier impérial. Leurs quartiers, du moins ceux des principaux, ont beaucoup de ressemblance avec celui de l'empereur, c'est-à-dire qu'ils ont ordinairement deux peiches-kanés, avec un carré de kanates, qui renferme leur principale tente et celle de leurs femmes. Cet espace est environné des tentes de leurs officiers et de leur cavalerie, avec un bazar particulier qui compose une rue de petites tentes pour le peuple qui suit l'armée et qui entretient leur camp de fourrage, de grains, de riz, de beurre et d'autres nécessités. Ces petits bazars épargnent aux officiers l'embarras de recourir continuellement aux bazars impériaux, où tout se trouve avec la même abondance que dans la ville capitale. Chaque petit bazar est marqué, comme les grands, par deux hautes cornes plantées aux deux bouts dont les étendards servent à la distinction des quartiers. Les grands omhras se font un honneur d'avoir des tentes fort élevées; cependant elles ne doivent pas l'être trop, s'ils ne veulent s'exposer à l'humiliation de les voir renverser par les ordres de l'empereur. Il faut, par la même raison, que les dehors n'en soient pas entièrement rouges, et qu'elles soient tournées vers l'amkas ou le quartier impérial.

Le reste de l'espace qui se trouve entre le quartier de l'empereur, ceux des omhras et les bazars, est occupé par les mansebdars ou les petits omhras, par une multitude de marchands qui suivent l'armée, par les gens d'affaires et de justice; enfin,

par tous les officiers supérieurs ou subalternes qui appartiennent à l'artillerie. Quoique cette description donne l'idée d'un prodigieux nombre de tentes qui demandent, par conséquent, une vaste étendue de pays, Bernier se figure qu'un pareil camp formé dans quelque belle campagne, où, suivant le plan ordinaire, sa forme serait à peu près ronde, comme il le vit plusieurs fois dans cette route, n'aurait pas plus de deux lieues ou deux lieues et demie de circuit, encore s'y trouverait-il divers endroits vides; mais il faut observer que la grosse artillerie, qui occupe un grand espace, précède souvent d'un jour ou deux.

Quoique les étendards de chaque quartier, qui se voient de fort loin et qu'on distingue facilement, servent de guides à ceux pour qui cet ordre est familier, Bernier fait une peinture singulière de la confusion qui règne dans le camp. « Toutes ces marques, dit-il, n'empêchent pas qu'on ne se trouve quelquefois fort embarrassé et même en plein jour, mais surtout le matin, lorsque tout le monde arrive et que chacun cherche à se placer. Il s'élève souvent une si grande poussière qu'on ne peut découvrir le quartier de l'empereur, les étendards des bazars et les tentes des omhras, sur lesquelles on est accoutumé à se régler. On se trouve pris entre les tentes qu'on dresse, ou entre les cordes que les moindres omhras qui n'ont pas de peiche-kanés, et les manscbdars, tendent pour marquer leurs logemens, et pour empêcher qu'il ne se fasse un chemin près

d'eux, ou que des inconnus ne viennent se placer proche de leurs tentes, dans lesquelles ils ont quelquefois leurs femmes. Si l'on cherche un passage, on le trouve fermé de ces cordes tendues, qu'un tas de valets armés de gros bâtons refusent d'abaisser; si l'on veut retourner sur ses pas, le chemin par lequel on est venu est déjà bouché. C'est là qu'il faut crier, faire entendre ses prières ou ses injures, feindre de vouloir donner des coups et s'en bien garder; laisser aux valets le soin de quereller ensemble et prendre celui de les accorder; enfin, se donner toutes les peines imaginables pour se tirer d'embarras et pour faire passer ses chameaux; mais la plus insurmontable de toutes les difficultés, est pour aller le soir dans quelque endroit un peu éloigné, parce que les puantes fumées du bois vert et de la fiente des animaux, dont le peuple se sert pour la cuisine, forment un brouillard si épais, qu'on ne distingue rien. Je m'y suis trouvé pris trois ou quatre fois jusqu'à ne savoir que devenir. En vain demandais-je le chemin; je ne pouvais le continuer dix pas de suite, et je ne faisais que tourner. Une fois, particulièrement, je me vis contraint d'attendre que la lune fût levée pour m'éclairer; une autre fois je fus obligé de gagner l'*agacy-dié*, de me coucher au pied et d'y passer la nuit, mon cheval et mon valet près de moi. L'agacy-dié est un grand mât fort menu qu'on plante vers le quartier de l'empereur, proche d'une tente qui s'appelle *nagor-kané*, et sur lequel on élève le

soir une lanterne qui demeure allumée toute la nuit : invention fort commode, parce qu'on la voit de loin; et que, se rendant au pied du mât lorsqu'on est égaré, on peut reprendre de là les bazars, et demander le chemin. On est libre aussi d'y passer la nuit, sans y appréhender les voleurs. »

Pour arrêter les vols, chaque ombra doit faire garder son camp pendant toute la nuit par des gens armés qui en font continuellement le tour, en criant *kaber-dar*, c'est-à-dire qu'on prenne garde à soi; d'ailleurs on pose autour de l'armée, de distance en distance, des gardes régulières qui entretiennent du feu, et qui font entendre le même cri. Le katoual, qui est comme le grand prevôt, envoie pendant toute la nuit, dans l'intérieur du camp, des troupes dont il est le chef, qui parcourent les bazars en criant et sonnant de la trompette; ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive toujours quelque désordre.

L'empereur Aureng-Zeb se faisait porter, pendant sa marche, sur les épaules de huit hommes, dans un *tactravan*, qui est une espèce de trône où il était assis. Cette voiture, que Bernier appelle un trône de campagne, est un magnifique tabernacle peint et doré, qui se ferme avec des vitres. Les quatre branches du brancard étaient couvertes d'écarlate ou de brocart, avec de grandes franges d'or et de soie, et chaque branche était soutenue par deux porteurs très-robustes richement vêtus, que d'autres suivaient pour les relayer. Aureng-Zeb montait

quelquefois à cheval, surtout lorsque le jour était beau pour la chasse; il montait aussi quelquefois sur un éléphant, en *mickdember* ou en *hauze*. C'est la monture la plus superbe et la plus éclatante; car l'éléphant impérial est toujours couvert d'un magnifique harnois. Le mickdember est une petite tour carrée, dont la peinture et la dorure font tout l'ornement. Le hauze est un siége ovale, avec un dais à piliers. Dans ces diverses marches, l'empereur était toujours accompagné d'un grand nombre de radjas et d'omhras, qui le suivaient immédiatement à cheval, mais en gros et sans beaucoup d'ordre. Cette manière de faire leur cour parut fort gênante à Bernier, particulièrement les jours de chasse, où ils étaient exposés, comme de simples soldats, aux incommodités du soleil et de la poussière. Ceux qui pouvaient se dispenser de suivre l'empereur, étaient fort à leur aise dans des palekis bien fermés, où ils pouvaient dormir comme dans un lit; ils arrivaient de bonne heure à leurs tentes, qui les attendaient avec toutes sortes de commodités.

Autour des omhras du cortége, et même entre eux, on voyait toujours quantité de cavaliers bien montés qui portaient une espèce de massue ou de masse d'armes d'argent. On en voyait aussi sur les ailes, qui précédaient la personne de l'empereur avec plusieurs valets de pieds. Ces cavaliers, qui se nomment *gourzeberdars*, sont des gens choisis pour la taille et la bonne mine, dont l'emploi est de porter les ordres et de faire écarter le peuple. Après

les radjas, on voyait marcher avec un mélange de timbales et de trompéttes ce qu'on nomme le *coursi*. C'est un grand nombre de figures d'argent qui représentent des animaux étrangers, des mains, des balances, des poissons et d'autres objets mystérieux qu'on porte sur le bout de certains grands bâtons d'argent. Le coursi était suivi d'un gros de mansebdars ou de petits ombras, beaucoup plus nombreux que celui des ombras.

Les princesses et les principales dames du sérail se faisaient porter aussi dans différentes sortes de voitures; les unes, comme l'empereur, sur les épaules de plusieurs hommes, dans un tchaudoul, qui est une espèce de tactravan peint et doré, couvert d'un magnifique rets de soie de diverses couleurs, enrichi de broderie, de franges et de grosses houppes pendantes; les autres, dans des palekis de la même richesse; quelques-unes dans de grandes et larges litières portées par deux puissans chameaux ou par deux petits éléphans au lieu de mules. Bernier vit marcher ainsi Rauchenara-Begum. Il remarqua un jour, sur le devant de sa litière qui était ouvert, une petite esclave bien vêtue qui éloignait d'elle les mouches et la poussière, avec une queue de paon qu'elle tenait à la main. D'autres se font porter sur le dos d'éléphans richement équipés, avec des couvertures en broderie et de grosses sonnettes d'argent. Elles y sont comme élevées en l'air, assises quatre à quatre dans des mickdembers à treillis qui sont toujours couverts d'un rets de

soie, et qui n'ont pas moins d'éclat que les tchaudouls et les tactravans.

Bernier parle avec admiration de cette pompeuse marche du sérail. Dans ce voyage, il prit quelquefois plaisir à voir Rauchenara-Begum marcher la première, montée sur un grand éléphant de Pégou, dans un mickdember éclatant d'or et d'azur, suivie de cinq ou six autres éléphans, avec des mickdembers presque aussi riches que le sien, pleins des principales femmes de sa maison; quelques eunuques superbement vêtus et montés sur des chevaux de grand prix, marchant à ses côtés la canne à la main; une troupe de servantes tartares et cachemyriennes autour d'elle, parées bizarrement et montées sur de belles haquenées, enfin plusieurs autres eunuques à cheval, accompagnés d'un grand nombre de valets de pied qui portaient de grands bâtons pour écarter les curieux. Après la princesse Rauchenara, on voyait paraître une des principales dames de la cour dans un équipage proportionné à son rang. Celle-ci était suivie de plusieurs autres, jusqu'à quinze ou seize, toutes montées avec plus ou moins de magnificence, suivant leurs fonctions et leurs appointemens. Cette longue file d'éléphans, dont le nombre était quelquefois de soixante, qui marchaient à pas comptés, avec tout ce cortége et ces pompeux ornemens, avait quelque chose de si noble et de si relevé, que, si Bernier n'eût appelé sa philosophie à son secours, il serait tombé, dit-il, « dans l'extrava-

gante opinion de la plupart des poètes indiens, qui veulent que tous ces éléphans portent autant de déesses cachées. » Il ajoute qu'effectivement elles sont presque inaccessibles aux yeux des hommes, et que le plus grand malheur d'un cavalier, quel qu'il puisse être, serait de se trouver trop près d'elles. Cette insolente canaille d'eunuques et de valets ne cherchent que l'occasion et quelque prétexte pour exercer leurs cannes. « Je me souviens, ajoute Bernier, d'y avoir été malheureusement surpris; et je n'aurais pas évité les plus mauvais traitemens, si je ne m'étais déterminé à m'ouvrir un passage l'épée à la main, plutôt que de me laisser estropier par ces misérables, comme ils commençaient à s'y disposer. Mon cheval, qui était excellent, me tira de la presse, et je le poussai ensuite au travers d'un torrent que je passai avec le même bonheur. Aussi les Mogols disent-ils, comme en proverbe, qu'il faut se garder surtout de trois choses : la première, de s'engager entre les troupes des chevaux d'élite qu'on mène en main, parce que les coups de pied n'y manquent pas; la seconde, de se trouver dans les lieux où l'empereur s'exerce à la chasse; et la troisième, d'approcher trop des femmes du sérail. »

A l'égard des chasses du grand mogol, Bernier avait eu peine à s'imaginer, comme il l'avait souvent entendu, que ce monarque prît cet amusement à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit dans sa route qu'il en aurait pu mener deux cent mille. Aux

environs d'Agra et de Delhy, le long du fleuve Djemna, jusqu'aux montagnes, et même des deux côtés du grand chemin qui conduit à Lahor, on rencontre quantité de terres incultes, les unes en bois taillis, les autres couvertes de grandes herbes de la hauteur d'un homme et davantage. Tous ces lieux ont des gardes qui ne permettent la chasse à personne, excepté celle des lièvres et des cailles, que les Indiens savent prendre au filet. Il s'y trouve par conséquent une très-grande abondance de toutes sortes de gibier. Le grand-maître des chasses, qui suit toujours l'empereur, est averti des endroits qui en contiennent le plus. On les borde de gardes dans une étendue de quatre ou cinq lieues de pays, et l'empereur entre dans ces enceintes avec le nombre de chasseurs qu'il veut avoir à sa suite, tandis que l'armée passe tranquillement sans prendre aucune part à ses plaisirs.

Bernier fut témoin d'une chasse curieuse, qui est celle des gazelles avec des léopards apprivoisés. Il se trouve dans les Indes quantité de ces animaux, qui ressemblent beaucoup à nos faons. Ils vont ordinairement par troupes séparées les unes des autres; et chaque troupe, qui n'est jamais que de cinq ou six, est suivie d'un mâle seul, qu'on distingue à sa couleur. Lorsqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire apercevoir au léopard, qu'on tient enchaîné sur une petite charrette. On le délie, et cet animal rusé ne se livre pas d'abord à l'ardeur de les poursuivre. Il tourne, il se cache, il

se courbe pour en approcher et pour les surprendre. Comme sa légèreté est incroyable, il s'élance dessus lorsqu'il est à portée, il les étrangle et se rassasie de leur sang. S'il manque son coup, ce qui arrive assez souvent, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chasse; et Bernier croit qu'il prendrait une peine inutile, parce que les gazelles courent plus vite et plus long-temps que lui. Le maître ou le gouverneur s'approche doucement de lui, le flatte, lui jette des morceaux de chair; et saisissant un moment pour lui jeter ce que Bernier nomme des lunettes qui lui couvrent les yeux, il l'enchaîne et le remet sur sa charrette.

La chasse des nilgauts parut moins curieuse à Bernier. On enferme ces animaux dans de grands filets qu'on resserre peu à peu, et lorsqu'ils sont réduits dans une petite enceinte, l'empereur et les ombras entrent avec les chasseurs, et les tuent sans peine et sans danger à coups de flèches, de demi-piques, de sabres et de mousquetons; et quelquefois en si grand nombre, que l'empereur en distribue des quartiers à tous les ombras. La chasse des grues a quelque chose de plus amusant. Il y a du plaisir à leur voir employer toutes leurs forces pour se défendre en l'air contre les oiseaux de proie. Elles en tuent quelquefois; mais comme elles manquent d'adresse pour se tourner, ces oiseaux chasseurs en triomphent à la fin.

De toutes ces chasses, Bernier trouva celle du lion la plus curieuse et la plus noble. Elle est réser-

vée à l'empereur et aux princes de son sang. Lorsque ce monarque est en campagne, si les gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent dans le lieu voisin un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, sans chercher d'autre proie, il va boire, et revient dormir dans son gîte ordinaire jusqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne attaché comme le jour précédent. On l'appâte ainsi pendant plusieurs jours. Enfin, lorsque sa majesté s'approche, on attache un âne au même endroit, et là, on lui fait avaler quantité d'opium, afin que sa chair puisse assoupir le lion. Les gardes, avec tous les paysans des villages voisins, tendent de vastes filets qu'ils resserrent par degrés. L'empereur, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand-maître, de quelques ombras montés aussi sur des éléphans, d'un grand nombre de gourzeberdars à cheval, et de plusieurs gardes des chasses armés de demi-piques, s'approche du dehors des filets, et tire le lion. Ce fier animal qui se sent blessé, ne manque pas d'aller droit à l'éléphant; mais il rencontre les filets qui l'arrêtent : et l'empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un dans la dernière chasse qui sauta par-dessus les filets, et qui se jeta vers un cavalier dont il tua le cheval. Les chasseurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets.

Cette chasse jeta toute l'armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre

jours à se dégager des torrens qui descendent des montagnes entre les bois et de grandes herbes, où les chameaux ne paraissaient presque point. « Heureux, dit-il, ceux qui avaient fait quelques provisions, car tout était en désordre! Les bazars n'avaient pu s'établir. Les villages étaient éloignés. Une raison singulière arrêtait l'armée: c'était la crainte que le lion ne fût échappé aux armes de l'empereur. Comme c'est un heureux augure qu'il tue un lion, c'en est un très-mauvais qu'il le manque. On croirait l'état en danger. Aussi le succès de cette chasse est-il accompagné de plusieurs grandes cérémonies. On apporte le lion mort devant l'empereur dans l'assemblée générale des omhras; on l'examine; on le mesure; on écrit dans les archives de l'empire, que tel jour, tel empereur tua un lion de telle grandeur et de tel poil: on n'oublie pas la mesure de ses dents et de ses griffes, ni les moindres circonstances d'un si grand événement. » A l'égard de l'opium qu'on fait manger à l'âne, Bernier ajoute qu'ayant consulté là-dessus un des premiers chasseurs, il apprit de lui que c'était une fable populaire, et qu'un lion bien rassasié n'a pas besoin de secours pour s'endormir.

Outre l'embarras des chasses, la marche était quelquefois retardée par le passage des grandes rivières, qui sont ordinairement sans ponts. On était obligé de faire plusieurs ponts de bateaux éloignés de deux ou trois cents pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les bien lier et de les affermir.

Ils les couvrent d'un mélange de terre et de paille, qui empêche les animaux de glisser. Le péril n'est qu'à l'entrée et à la sortie, parce qu'outre la presse et la confusion, il s'y fait souvent des fosses où les chevaux et le bœufs tombent les uns sur les autres avec un désordre incroyable. L'empereur ne campa alors qu'à une demi-lieue du pont, et s'arrêta un jour ou deux pour laisser à l'armée le temps de passer plus à l'aise. Il n'était pas aisé de juger de combien d'hommes elle était composée. Bernier croit en général que, soit gens de guerre ou de suite, il n'y avait pas moins de cent mille cavaliers; qu'il y avait plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphans, près de cinquante mille chameaux, et presque autant de bœufs et de bidets qui servent à porter les provisions des bazars, avec les femmes et les enfans; car les Mogols ont conservé l'usage tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de service, dans un pays où rien ne se fait qu'à force de valets, et où Bernier même, qui ne tenait rang que de cavalier à deux chevaux, avait trois domestiques à ses gages, on sera porté à croire que l'armée ne contenait pas moins de trois à quatre cent mille personnes. Il faudrait les avoir comptés, dit Bernier; mais après avoir assuré que le nombre était prodigieux et presque incroyable, il ajoute, pour diminuer l'étonnement, que c'était la ville de Delhy entière, parce que tous les habitans de cette capitale, ne vivant que de la cour et de l'armée,

seraient exposés à mourir de faim, s'ils ne suivaient pas l'empereur, surtout dans ses longs voyages.

Si l'on demande comment une armée si nombreuse peut subsister, Bernier répond que les Indiens sont fort sobres, et que, de cette multitude de cavaliers, il ne faut pas compter plus de la vingtième partie qui mange de la viande pendant la marche. Le kicheri, qui est un mélange de riz et de légumes, sur lesquels on verse du beurre roux après les avoir fait cuire, est la nourriture ordinaire des Mogols. A l'égard des animaux, on sait que les chameaux résistent au travail, à la faim, à la soif, qu'ils vivent de peu, et qu'ils mangent de tout. Aussitôt qu'une armée arrive, on les mène brouter dans les champs, où ils se nourrissent de tout ce qu'ils peuvent trouver. D'ailleurs, les mêmes marchands qui entretiennent les bazars à Delhy sont obligés de les entretenir en campagne. Enfin, la plus basse partie du peuple rôde sans cesse dans les villages voisins du camp, pour acheter du fourrage sur lequel elle trouve quelque chose à gagner. Les plus pauvres raclent avec une espèce de truelle les campagnes entières, pour enlever les petites herbes, qu'ils lavent soigneusement, et qu'ils vendent quelquefois assez cher.

Bernier s'excuse de n'avoir pas marqué les villes et les bourgades qui sont entre Delhy et Lahor : il n'en vit presque point. Il marchait presque toujours au travers des champs et pendant la nuit. Comme son logement n'était pas au milieu de l'armée, où le

grand chemin passe souvent, mais fort avant dans l'aile droite, il suivait la vue des étoiles pour s'y rendre, au hasard de se trouver quelquefois fort embarrassé, et de faire cinq ou six lieues, quoique la distance d'un camp à l'autre ne soit ordinairement que de trois ou quatre; mais l'arrivée du jour finissait son embarras.

En arrivant à Lahor, il apprit que le pays, dont cette ville est la capitale, se nomme *Pendj-ab*, c'est-à-dire pays des cinq eaux, parce qu'effectivement il est arrosé par cinq rivières considérables, qui, descendant des grandes montagnes dont le pays de Cachemyre est environné, vont se joindre à l'Indus et se jeter avec lui dans l'Océan. Quelques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne Bucéphalie, bâtie par Alexandre-le-Grand, à l'honneur d'un cheval qu'il aimait. Les Mogols connaissent ce conquérant sous le nom de *Secander-Filifous*, qui signifie *Alexandre, fils de Philippe*; mais ils ignorent le nom de son cheval. La ville est bâtie sur une des cinq rivières, qui n'est pas moins grande que la Loire, et pour laquelle on aurait besoin d'une levée, parce que, dans ses débordemens, elle change souvent de lit et cause de grands dégâts. Depuis quelques années, elle s'était retirée de Lahor d'un grand quart de lieue. Les maisons de cette ville, sont beaucoup plus grandes que celles de Delhy et d'Agra; mais dans l'absence de la cour, qui n'avait pas fait ce voyage depuis plus de vingt ans, la plupart étaient tombées en ruine. Il ne restait que cinq ou

six rues considérables, dont deux ou trois avaient plus d'une grande lieue de longueur, et dans lesquelles on voyait aussi quantité d'édifices en ruine. Le palais impérial n'était plus sur le bord de la rivière, Bernier le trouva magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra et de Delhy.

L'empereur s'y arrêta plus de deux mois pour attendre la fonte des neiges, qui bouchaient le passage des montagnes. On engagea Bernier à se fournir d'une petite tente cachemyrienne. La sienne était grande et pesante, et ses chameaux ne pouvant passer les montagnes, il aurait été obligé de la faire porter par des crocheteurs, avec beaucoup d'embarras et de dépense. Il se flattait qu'après avoir surmonté les chaleurs de Moka et de Babel-Mandel, il serait capable de braver celles du reste de la terre; mais ce n'est pas sans raison, comme il l'apprit bientôt par expérience, que les Indiens mêmes appréhendent les onze ou douze jours de marche que l'on compte de Lahor à Bember, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée des montagnes de Cachemyre. Cet excès de chaleur vient, dit-il, de la situation de ces hautes montagnes, qui, se trouvant au nord de la route, arrêtent les vents frais, réfléchissent les rayons du soleil sur les voyageurs, et laissent dans la campagne une ardeur brûlante. En raisonnant sur la cause du mal, il s'écriait dès le quatrième jour: « Que me sert de philosopher et de chercher des raisons de ce qui me tuera peut-être « demain? »

Le cinquième jour, il passa un des grands fleuves de l'Inde, qui se nomme *le Tchenâb*. L'eau en est si bonne, que les omhras en font charger leurs chameaux, au lieu de celle du Gange, dont ils boivent jusqu'à ce lieu; mais elle n'eut pas le pouvoir de garantir Bernier des incommodités de la route. Il en fait une peinture effrayante. Le soleil était insupportable dès le premier moment de son lever : on n'apercevait pas un nuage; on ne sentait pas un souffle de vent; les chameaux, qui n'avaient pas vu d'herbe verte depuis Lahor, pouvaient à peine se traîner. Les Indiens, avec leur peau noire, sèche et dure, manquaient de force et d'haleine; on en trouvait de morts en chemin; le visage de Bernier, ses mains et ses pieds étaient pelés, tout son corps était couvert de petites pustules rouges qui le piquaient comme des aiguilles; il doutait, le dixième jour de la marche, s'il serait vivant le soir; toute son espérance était dans un peu de lait caillé sec, qu'il délayait dans l'eau avec un peu de sucre, et quatre ou cinq citrons qui lui restaient pour faire de la limonade.

Il arriva néanmoins, la nuit du douzième jour, au pied d'une montagne escarpée, noire et brûlante, où Bember est situé. Le camp fut assis dans le lit d'un large torrent à sec rempli de cailloux et de sable : c'était une vraie fournaise ardente; mais une pluie d'orage qui tomba le matin vint rafraîchir l'air. L'empereur, n'ayant pu prévoir ce soulagement, était parti pendant la nuit avec une

partie de ses femmes et de ses principaux officiers. Dans la crainte d'affamer le petit royaume de Cachemyre, il n'avait voulu mener avec lui que ses principales femmes et les meilleures amies de Rauchenara-Begum, avec aussi peu d'omhras et de milice qu'il était possible. Les omhras qui eurent la permission de le suivre ne prirent que le quart de leurs cavaliers : le nombre des éléphans fut borné. Ces animaux, quoique extrêmement lourds, ont le pied ferme. Ils marchent comme à tâtons dans les passages dangereux, et s'assurent toujours d'un pied avant de remuer l'autre. On mena aussi quelques mulets; mais on fut obligé de supprimer tous les chameaux, dont le secours aurait été le plus nécessaire. Leurs jambes longues et roides ne peuvent se soutenir dans l'embarras des montagnes. On fut obligé d'y suppléer par un grand nombre de porte-faix, que les gouverneurs et les radjas d'alentour avaient pris soin de rassembler, et l'ordonnance impériale leur assignait à chacun dix écus pour cent livres pesant. On en comptait plus de trente mille, quoiqu'il y eût déjà plus d'un mois que l'empereur et les omhras s'étaient fait précéder d'une partie du bagage et des marchands. Les seigneurs nommés pour le voyage avaient ordre de partir chacun à leur tour, comme le seul moyen d'éviter la confusion pendant cinq jours de cette dangereuse marche; et tout le reste de la cour, avec l'artillerie et la plus grande partie des troupes, devaient passer trois ou quatre mois comme en garnison dans le

camp de Bember, jusqu'au retour du monarque, qui se proposait d'attendre la fin des chaleurs.

Le rang de Danech-Mend-Khan étant marqué pour la nuit suivante, Bernier partit à sa suite. Il n'eut pas plus tôt monté ce qu'il appelle *l'affreuse muraille haute, escarpée du monde*, c'est-à-dire une haute montagne noire et pelée, qu'en descendant de l'autre côté, il sentit un air plus frais, plus doux et plus tempéré. Mais rien ne le surprit tant dans ces montagnes que de se trouver tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes et de tous nos arbrisseaux, à l'exception néanmoins de l'hysope, du thym, de la marjolaine et du romarin, il se crut dans certaines montagnes d'Auvergne, au milieu d'une forêt de sapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes; et son admiration était d'autant plus vive, qu'en sortant des campagnes brûlantes de l'Indostan, il n'avait rien aperçu qui l'eût préparé à cette métamorphose.

Il admira particulièrement, à une journée et demie de Bember, une montagne qui n'offrait que des plantes sur ses deux faces; avec cette différence qu'au midi, vers les Indes, c'était un mélange de plantes indiennes et européennes; au lieu que du côté exposé au nord il n'en découvrit que d'européennes, comme si la première face eût également participé de la température des deux climats, et que celle du nord eût été tout européenne. A l'égard des arbres, il observa continuellement une suite

naturelle de générations et de corruptions. Dans des précipices où jamais homme n'était descendu, il en voyait plusieurs qui tombaient ou qui étaient déjà tombés les uns sur les autres morts, à demi pourris de vieillesse, et d'autres jeunes et frais qui renaissaient de leur pied. Il en voyait même quelques-uns de brûlés, soit qu'ils eussent été frappés de la foudre, ou que dans le cœur de l'été ils se fussent enflammés par leur frottement mutuel, étant agités par quelque vent chaud et furieux, soit que, suivant l'opinion des habitans, le feu prenne de lui-même au tronc, lorsqu'à force de vieillesse il devient fort sec. Bernier ne cessait d'attacher les yeux sur les cascades naturelles qu'il découvrait entre les rochers. Il en vit une à laquelle, dit-il, il n'y a rien de comparable au monde. On aperçoit de loin, du penchant d'une haute montagne, un torrent d'eau qui descend par un long canal, sombre et couvert d'arbres, et qui se précipite tout d'un coup, avec un bruit épouvantable, en bas d'un rocher droit, escarpé et d'une hauteur prodigieuse. Assez près, sur un autre rocher que l'empereur Djehan-Ghir avait fait aplanir exprès, on voyait un grand théâtre tout dressé, où la cour pouvait s'arrêter en passant, pour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage de la nature.

Ces amusemens furent mêlés d'un accident fort étrange. Le jour que l'empereur monta le Pire-Pendjal, qui est la plus haute de toutes ces montagnes, et d'où l'on commence à découvrir dans l'éloi-

gnement le pays de Cachemyre, un des éléphans qui portaient les femmes dans des mickdembers et des embarys, fut saisi de peur, et se mit à reculer sur celui qui le suivait. Le second recula sur l'autre, et successivement toute la file, qui était de quinze. Comme il leur était impossible de tourner dans un chemin fort roide et fort étroit, ils culbutèrent tous au fond du précipice, qui n'était pas heureusement des plus profonds et des plus escarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphans y périrent. Bernier, qui suivait à deux journées de distance, les vit en passant, et crut en remarquer plusieurs qui remuaient encore leur trompe. Ce désastre jeta beaucoup de désordre dans toute l'armée, qui marchait en file sur le penchant des montagnes, par des sentiers fort dangereux. On fit faire halte le reste du jour et toute la nuit, pour se donner le temps de retirer les femmes et tous les débris de leur chute. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il se trouvait, parce qu'il était en plusieurs endroits impossible d'avancer ni de reculer. D'ailleurs personne n'avait près de soi ses portefaix, avec sa tente et ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux. Il trouva le moyen de grimper hors du chemin, et d'y arranger un petit espace commode pour y passer la nuit avec son cheval. Un de ses valets, qui le suivit, avait un peu de pain qu'ils partagèrent ensemble. En remuant quelques pierres dans ce lieu, ils trouvèrent un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol prit dans sa main, et

pressa sans en être piqué. Bernier eut la même hardiesse, sur la parole de ce jeune homme qui était de ses amis, et qui se vantait d'avoir charmé le scorpion par un passage de l'Alcoran. Il n'est pourtant guère probable que le philosophe Bernier comptât beaucoup sur un passage de l'Alcoran. Quoi qu'il en soit le jeune homme ne voulut pas enseigner à Bernier le passage de l'Alcoran, parce que la puissance de charmer passerait, disait-il, à celui auquel il le dirait, comme elle lui avait passé en quittant celui qui le lui avait appris.

En traversant la montagne de Pire-Pendjal, trois choses, dit-il, lui rappelèrent ses idées philosophiques. Premièrement, en moins d'une heure il éprouva l'hiver et l'été. Après avoir sué à grosses gouttes pour monter par des chemins où tout le monde était forcé de marcher à pied et sous un soleil brûlant, il trouva au sommet de la montagne des neiges glacées, au travers desquelles on avait ouvert un chemin. Il tombait un verglas fort épais, et il soufflait un vent si froid, que la plupart des Indiens, qui n'avaient jamais vu de glace ni de neige, ni senti un air si glacial, couraient en tremblant pour arriver dans un air plus chaud. En second lieu, Bernier rencontra, en moins de deux cents pas, deux vents absolument opposés : l'un du nord, qui lui frappait le visage en montant, surtout lorsqu'il arriva proche du sommet ; l'autre du midi, qui lui donnait à dos en descendant, comme si des exhalaisons de cette montagne il s'était formé

un vent qui acquérait des qualités différentes en prenant son cours dans les deux vallons opposés.

La troisième rencontre de Bernier fut celle d'un vieil ermite, qui vivait sur le sommet de la montagne depuis le temps de Djehan-Ghir. On ignorait sa religion, quoiqu'on lui attribuât des miracles, tels que de faire tonner à son gré, et d'exciter des orages de grêle, de pluie, de neige et de vent. Sa figure avait quelque chose de sauvage, sa barbe était longue, blanche et mal peignée. Il demanda fièrement l'aumône; mais il laissait prendre de l'eau dans des tasses de terre qu'il avait rangées sur une grande pierre. Il faisait signe de la main qu'on passât vite sans s'arrêter, et grondait contre ceux qui faisaient du bruit. Bernier, qui eut la curiosité d'entrer dans sa caverne, après lui avoir adouci le visage par un présent d'une demi-roupie, lui demanda ce qui lui causait tant d'aversion pour le bruit. Sa réponse fut que le bruit excitait de furieuses tempêtes autour de la montagne; qu'Aureng-Zeb avait été fort sage de suivre son conseil; que Schah-Djehan en avait toujours usé de même; et que Djehan-Ghir, pour s'être une fois moqué de ses avis, et n'avoir pas craint de faire sonner les trompettes et donner des timbales, avait failli de périr avec son armée.

On lit dans l'histoire des anciens rois de Cachemyre, que tout ce pays n'était autrefois qu'un grand lac, et qu'un saint vieillard, nommé *Kacheb*, donna une issue miraculeuse aux eaux en coupant

une montagne qui se nomme *Baramoulé*. Bernier n'eut pas de peine à croire que cet espace avait été autrefois couvert d'eau, comme on le rapporte de la Thessalie et de quelques autres pays; mais il ne put se persuader que l'ouverture de Baramoulé fût l'ouvrage des hommes, parce que cette montagne est très-haute et très-large; il se figura plus volontiers que les tremblemens de terre, auxquels ces régions sont assez sujettes, peuvent avoir ouvert quelque caverne souterraine, où la montagne s'est enfoncée d'elle-même. C'est ainsi que, suivant l'opinion des Arabes, le détroit de Babel-Mandel s'est anciennement ouvert, et qu'on a vu des montagnes et des villes s'abîmer dans de grands lacs.

Quelque jugement qu'on en porte, Cachemyre ne conserve plus aucune apparence de lac; c'est une très belle campagne, diversifiée d'un grand nombre de petites collines, et qui n'a pas moins de trente lieues de long sur dix ou douze de largeur; elle est située à l'extrémité de l'Indostan, au nord de Lahor, et véritablement enclavée dans le fond des montagnes du Caucase indien, entre celles du grand et du petit Tibet, et celles du pays du Radja-Gamon. Les premières montagnes qui la bordent, c'est-à-dire celles qui touchent à la plaine, sont de médiocre hauteur, revêtues d'arbres ou de pâturages, remplies de toutes sortes de bestiaux, tels que des vaches, des brebis, des chèvres et des chevaux. Il y a plusieurs espèces de gibier, tels

que des lièvres, des perdrix, des gazelles, et quelques-uns de ces animaux qui portent le musc; on y voit aussi des abeilles en très-grande quantité. Mais, ce qui est très-rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de serpens, de tigres, d'ours ni de lions; d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer « des montagnes innocentes, et découlantes de lait et de miel, comme celles de la terre de promission. »

Au-delà de ces premières montagnes, il s'en élève d'autres très-hautes, dont le sommet est toujours couvert de neige, ne cesse jamais d'être tranquille et lumineux, et s'élève au-dessus de la région des nuages et des brouillards. De toutes ces montagnes, il sort de toutes parts une infinité de sources et de ruisseaux que les habitans ont l'art de distribuer dans leurs champs de riz, et de conduire même par de grandes levées de terre sur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux et d'agréables cascades, se rassemblent enfin et composent une rivière de la grandeur de la Seine, qui tourne doucement autour du royaume, traverse la ville capitale, et va trouver sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour se jeter au-delà au travers des précipices, se charger, en passant, de plusieurs petites rivières qui descendent des montagnes, et se rendre vers Atock dans le fleuve Indus.

Tant de ruisseaux qui sortent des montagnes répandent dans les champs et sur les collines une

fertilité admirable, qui les ferait prendre pour un grand jardin verdoyant mêlé de bourgs et de villages, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, varié par de petites prairies, par des pièces de riz, de froment, de chanvre, de safran et de diverses sortes de légumes, et entrecoupé de canaux de toutes sortes de formes. Un Européen y reconnaît partout les plantes, les fleurs et les arbres de notre climat, des pommiers, des pruniers, des abricotiers, des noyers et des vignes chargées de leurs fruits. Les jardins particuliers sont remplis de melons, de pastèques ou melons d'eau, de chervis, de betteraves, de raiforts, de la plupart de nos herbes potagères, et de quelques-unes qui manquent à l'Europe. A la vérité Bernier n'y vit pas tant d'espèces de fruits différentes, et ne les trouva pas même aussi bons que les nôtres; mais loin d'attribuer le défaut à la terre, il regrette, pour les habitans, qu'ils n'aient pas de meilleurs jardiniers.

La ville capitale porte le nom du royaume : elle est sans murailles, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long et d'une demi-lieue de large. Elle est située dans une plaine à deux lieues des montagnes, qui forment un demi-cercle autour d'elle, et sur le bord d'un lac d'eau douce de quatre ou cinq lieues de tour, formé de sources vives et de ruisseaux qui découlent des montagnes; il se dégorge dans la rivière par un canal navigable. Cette rivière a deux ponts de bois dans la ville, pour la communication des deux parties qu'elle

sépare. La plupart des maisons sont de bois, mais bien bâties, et même à deux ou trois étages. Quoique le pays ne manque point de belles pierres de taille, et qu'il y reste quantité de vieux temples et d'autres bâtimens qui en étaient construits, l'abondance du bois, qu'on fait descendre facilement des montagnes par les petites rivières qui l'apportent, a fait embrasser la méthode de bâtir de bois plutôt que de pierre. Les maisons qui sont sur la rivière ont presque toutes un petit jardin; ce qui forme une perspective charmante, surtout dans la belle saison, où l'usage est de se promener sur l'eau. Celles dont la situation est moins riante ne laissent pas d'avoir aussi leur jardin, et plusieurs ont un petit canal qui répond au lac, avec un petit bateau pour la promenade.

Dans une extrémité de la ville s'élève une montagne détachée de toutes les autres, qui fait encore une perspective très-agréable, parce qu'elle a sur sa pente plusieurs belles maisons avec leurs jardins, et sur son sommet une mosquée et un ermitage bien bâtis, avec un jardin et quantité de beaux arbres verts, qui lui servent comme de couronne; aussi se nomme-t-elle, dans la langue du pays, *Haryperbet*, qui signifie montagne de verdure. A l'opposite, on en découvre une autre, sur laquelle on voit aussi une petite mosquée avec son jardin, et un très-ancien bâtiment qui doit avoir été un temple d'idoles, quoiqu'il porte le nom de *trône de Salomon*, parce que les habitans le croient l'ou-

vrage de ce prince, dans un voyage qu'ils lui attribuent à Cachemyre.

La beauté du lac est augmentée par un grand nombre de petites îles qui forment autant de jardins de plaisance dont l'aspect offre de belles masses de verdure au milieu des eaux, parce qu'ils sont remplis d'arbres fruitiers, et bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches à leur cime, comme le palmier. Au-delà du lac, sur le penchant des montagnes, ce n'est que maisons et jardins de plaisance. La nature semble avoir destiné de si beaux lieux à cet usage; ils sont remplis de sources et de ruisseaux. L'air y est toujours pur, et l'on y a de toutes parts la vue du lac, des îles et de la ville. Le plus délicieux de tous ces jardins est celui qui porte le nom de *Chahlimar*, ou jardin du roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui a plus de cinq cents pas de long, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit à un grand cabinet qui est au milieu du jardin, où commence un autre canal bien plus magnifique, qui va tant soit peu en montant jusqu'à l'extrémité du jardin. Ce second canal est pavé de grandes pierres de taille, ses bords sont en talus, de la même pierre; on voit dans le milieu une longue file de jets d'eau, de quinze en quinze pas, sans en compter un grand nombre d'autres qui s'élèvent d'espace en espace, de diverses pièces d'eau rondes, dont il est bordé comme d'autant de réser-

voirs; il se termine au pied d'un cabinet qui ressemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui sont à peu près en dômes, situés au milieu du canal et entourés d'eau, et par conséquent entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui règne tout autour, et quatre portes opposées les unes aux autres, deux desquelles regardent les allées, avec deux ponts pour y passer, et les deux autres donnent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'un grand salon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout est peint ou doré dans l'intérieur, et parsemé de sentences en gros caractères persans. Les quatre portes sont très-riches; elles sont faites de grandes pierres, et soutenues par des colonnes tirées des anciens temples d'idoles que Schah-Djehan fit ruiner. On ignore également la matière et le prix de ces pierres, mais elles sont plus belles que le marbre et le porphyre.

Bernier décide hardiment qu'il n'y a pas de pays au monde qui renferme autant de beautés que le royaume de Cachemyre dans une si petite étendue. « Il mériterait, dit-il, de dominer encore toutes les montagnes qui l'environnent jusqu'à la Tartarie, et tout l'Indostan jusqu'à l'île de Ceylan. Telles étaient autrefois ses bornes. Ce n'est pas sans raison que les Mogols lui donnent le nom de paradis terrestre des Indes, et que l'empereur Akbar employa tant d'efforts pour l'enlever à ses rois naturels. Djehan-Ghir, son fils et son successeur, prit tant de goût

pour cette belle portion de la terre, qu'il ne pouvait en sortir, et qu'il déclarait quelquefois que la perte de sa couronne le toucherait moins que celle de Cachemyre; aussi, lorsque nous y fûmes arrivés, tous les beaux esprits mogols s'efforcèrent d'en célébrer les agrémens par diverses pièces de poésie, et les présentaient à l'empereur, qui les récompensait noblement. »

Les Cachemyriens passent pour les plus spirituels, les plus fins et les plus adroits de tous les peuples de l'Inde. Avec autant de disposition que les Persans pour la poésie et pour toutes les sciences, ils sont plus industrieux et plus laborieux; ils font des palekis, des bois de lit, des coffres, des écritoires, des cassettes, des cuillers et diverses sortes de petits ouvrages que leur beauté fait rechercher dans toutes les Indes; ils y appliquent un vernis, et suivent et contrefont si adroitement les veines d'un certain bois qui en a de fort belles, en y appliquant des filets d'or, qu'il n'y a rien de plus joli; mais ce qu'ils ont de particulier, et qui leur attire des sommes considérables d'argent par le commerce, est cette prodigieuse quantité de chales qu'ils fabriquent, et où ils occupent jusqu'à leurs petits enfans. Ce sont des pièces d'étoffe d'une aune et demie de long sur une de large, qui sont brodées au métier par les deux bouts. Les Mogols, et la plupart des Indiens de l'un et de l'autre sexe les portent en hiver sur leur tête, repassées comme un manteau par-dessus l'épaule gauche. On en distingue deux

sortes, les uns de laine du pays, qui est plus fine et plus délicate que celle d'Espagne; les autres d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on nomme *touz*, et qui se prend sur la poitrine des chèvres sauvages du grand Tibet. Les chales de cette seconde espèce sont beaucoup plus chers que les autres; il n'y a point de castor qui soit si mollet ni si délicat; mais sans un soin continuel de les déplier et de les éventer, les vers s'y mêlent facilement. Les omhras en font faire exprès, qui coûtent jusqu'à cent cinquante roupies, au lieu que les plus beaux de laine du pays ne passent jamais cinquante. Bernier remarquant, sur les chales, que les ouvriers de Patna, d'Agra et de Lahor, ne parviennent jamais à leur donner le moelleux et la beauté de ceux de Cachemyre, ajoute que cette différence est attribuée à l'eau du pays, comme on fait à Masulipatan, ces belles *chites*, ou toiles peintes au pinceau, qui deviennent plus belles en les lavant.

On vante aussi les Cachemyriens pour la beauté du sang; ils sont communément aussi bien faits qu'on l'est en Europe, sans rien tenir du visage des Tartares, ni de ce nez écrasé, et de ces petits yeux de porcs, qui sont le partage des habitans de Kachgar et du grand Tibet. Les femmes de Cachemyre sont si distinguées par leur beauté, que la plupart des étrangers qui arrivent dans l'Indostan cherchent à s'en procurer, dans l'espérance d'en avoir des enfans plus blancs que les Indiens, et qui puissent passer pour vrais Mogols.

« Certainement, dit Bernier, si l'on peut juger de la beauté des femmes cachées et retirées par celles du menu peuple qu'on rencontre dans les rues et qu'on voit dans les boutiques, on doit croire qu'il y en a de très-belles. A Lahor, où elles sont en renom d'être de belle taille, menues de corps, et les plus belles brunes des Indes, comme elles le sont effectivement, je me suis servi d'un artifice ordinaire aux Mogols, qui est de suivre quelque éléphant, principalement quelqu'un de ceux qui sont richement harnachés; car aussitôt qu'elles entendent ces deux sonnettes d'argent, qui leur pendent des deux côtés, elles mettent toutes la tête aux fenêtres. Je me suis servi à Cachemyre du même artifice, et d'un autre encore qui m'a bien mieux réussi. Il était de l'invention d'un vieux maître d'école que j'avais pris pour m'aider à entendre un poète persan : il me fit acheter quantité de confitures; et comme il était connu et qu'il avait l'entrée partout, il me mena dans plus de quinze maisons, disant que j'étais son parent, nouveau venu de Perse, et que j'étais riche et à marier. Aussitôt que nous entrions dans une maison, il distribuait mes confitures aux enfans; et incontinent tout accourait autour de nous, femmes et filles, grandes et petites, pour en attraper leur part, ou pour se faire voir. Cette folle curiosité ne laissa pas de me coûter quelques bonnes roupies; mais aussi je ne doutai plus que dans Cachemyre il n'y eût d'aussi beaux visages qu'en aucun lieu de l'Europe. »

Dans plusieurs occasions que Bernier eut de visiter diverses parties du royaume, il fit quelques observations qu'il joint à son récit. Danech-Mend-Khan, son nabab, l'envoya un jour avec deux cavaliers pour escorte à une des extrémités du royaume, à trois petites journées de la capitale, pour visiter une fontaine à laquelle on attribuait des propriétés merveilleuses. Pendant le mois de mai, qui est le temps ou les neiges achèvent de se fondre, elle coule et s'arrête régulièrement trois fois le jour, au lever du soleil, sur le midi et sur le soir; son flux est ordinairement d'environ trois quarts d'heure : il est assez abondant pour remplir un réservoir carré de dix ou douze pieds de largeur, et d'autant de profondeur. Ce phénomène dure l'espace de quinze jours, après lesquels son cours devient moins réglé, moins abondant, et s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paraître de toute l'année, excepté pendant quelque grande et longue pluie, qu'il recommence sans cesse et sans règle, comme celui des autres fontaines. Bernier vérifia cette merveille par ses yeux. Les Gentous ont sur le bord du réservoir un petit temple d'idoles, où ils se rendent de toutes parts, pour se baigner dans une eau qu'ils croient capable de les sanctifier; ils donnent plusieurs explications fabuleuses à son origine. Pendant cinq ou six jours, Bernier s'efforça d'en trouver de plus vraisemblables. Il considéra fort attentivement la situation de la montagne. Il monta jusqu'au sommet avec beau-

coup de peine, cherchant et examinant de tous côtés; il remarqua qu'elle s'étend en long, du nord au midi; qu'elle est séparée des autres montagnes, qui ne laissent pas d'en être fort proches; qu'elle est en forme de dos d'âne; que son sommet, qui est très-long, n'a guère plus de cent pas dans sa plus grande largeur; qu'un de ses côtés, qui n'est couvert que d'herbes vertes, est exposé au soleil levant; mais que d'autres montagnes opposées n'y laissent tomber ses rayons que vers huit heures du matin; enfin, que l'autre côté, qui regarde le couchant, est couvert d'arbres et de buissons. Après ces observations, il se mit en état de rendre compte à Danech-Mend d'une singularité dont il cessa d'admirer la cause.

« Tout cela considéré, dit-il, je jugeai que la chaleur du soleil, avec la situation particulière et la disposition intérieure de la montagne, était la cause du miracle; que le soleil du matin venant à donner sur le côté qui lui est opposé, l'échauffe et fait fondre une partie des eaux gelées qui se sont insinuées dans la terre en hiver, pendant que tout est couvert de neiges; que ces eaux, venant à pénétrer et coulant peu à peu vers le bas, jusqu'à certaines couches ou tables de roches vives qui les retiennent et les conduisent vers la fontaine, produisent le flux du midi; que le même soleil s'élevant au midi, et quittant ce côté qui se refroidit pour frapper comme à plomb sur le sommet qu'il échauffe, fait encore fondre des eaux gelées qui

descendent peu à peu comme les autres, mais par d'autres circuits jusqu'aux mêmes couches de roches, et font le flux du soir; et qu'enfin le soleil échauffant aussi le côté occidental, produit le même effet, et cause le troisième flux, c'est-à-dire celui du matin. Il est plus lent que les deux autres, soit parce que ce côté occidental est éloigné de l'oriental, où est la fontaine, soit parce qu'étant couvert de bois, il s'échauffe moins vite, ou peut-être à cause du froid de la nuit. Toutes ces circonstances, ajoute Bernier, favorisent cette supposition. »

En revenant de cette fontaine, qui se nomme *Send-brary*, il se détourna un peu du chemin, pour se procurer la vue d'Achiavel, maison de plaisance des anciens rois de Cachemyre; sa principale beauté consiste dans une source d'eau vive qui se disperse par dehors, autour du bâtiment et dans les jardins, par un très-grand nombre de canaux; elle sort de terre en jaillissant du fond d'un puits avec une violence, un bouillonnement et une abondance si extraordinaires, qu'elle mériterait le nom de rivière plutôt que celui de fontaine. L'eau est d'une beauté singulière, et si froide, qu'à peine y peut-on tenir la main. Le jardin, qui est composé de belles allées de toutes sortes d'arbres fruitiers, offre pour ornemens quantité de jets d'eau de diverses formes, des réservoirs pleins de poissons, et particulièrement une cascade fort haute qui forme une grande nappe de trente ou quarante pas de longueur, dont l'effet est encore plus admirable pendant la nuit, lors-

qu'on a mis par dessous la nappe une infinité de lampions qui, s'ajustant dans les petites niches du mur, font une curieuse illumination. D'Achiavel, Bernier ne craignit pas de se détourner encore pour visiter un autre jardin royal, dans lequel on trouve les mêmes agrémens; mais l'on y voit un canal rempli de poissons qui viennent lorsqu'on les appelle, et dont les plus grands ont au nez des anneaux d'or avec des inscriptions. On attribue cette singularité à la fameuse Nour-Mehallé, épouse favorite de Djehan-Ghir, aïeul d'Aureng-Zeb.

Danech-Mend, fort satisfait du récit de Bernier, lui fit entreprendre un autre voyage, pour aller voir un miracle si certain, qu'il se promettait de voir Bernier bientôt converti au mahométisme. « Va-t'en, lui dit-il, à Baramoulay. Tu y trouveras « le tombeau d'un de nos fameux pires ou saints « derviches, qui fait des miracles continuels pour « la guérison des malades qui s'y rassemblent de « toutes parts. Peut-être ne croiras-tu rien de toutes « ces opérations miraculeuses que tu pourras voir; « mais tu ne résisteras pas à l'évidence de celle qui « se renouvelle tous les jours, et qui se fera devant « tes yeux. Tu verras une grosse pierre ronde que « l'homme le plus fort peut à peine soulever, et « que onze dervis néanmoins, après avoir adressé « leur prière au saint, enlèvent comme une paille, « du seul bout de leurs onze doigts. » Bernier se mit en chemin avec son escorte ordinaire; il se rendit à Baramoulay, et trouva le lieu assez agréa-

ble; la mosquée est bien bâtie, et les ornemens ne manquent point au tombeau du saint. Il y avait tout autour quantité de pèlerins, qui se disaient malades; mais on voyait près de la mosquée une cuisine, avec de grandes chaudières pleines de chair et de riz, fondées par le zèle des dévots, que Bernier prit pour l'aimant qui attirait les malades, et pour le miracle qui les guérissait.

D'un autre côté, était le jardin et les chambres des mollahs, qui passent là doucement leur vie à l'ombre de la sainteté miraculeuse du pire qu'ils ne manquent pas de vanter. Toujours malheureux, dit-il, dans les occasions de cette nature, il ne vit faire aucun miracle pendant le séjour qu'il fit à Baramoulay; mais onze mollahs formant un cercle bien serré, et vêtus de leurs cabayes ou longues robes, qui ne permettaient pas de voir comment ils prenaient la pierre, la levèrent en effet, en assurant tous qu'ils ne la tenaient que du bout de l'un de leurs doigts, et qu'elle était aussi légère qu'une plume. Bernier, qui ouvrait les yeux, et qui regardait de fort près, s'apercevait assez qu'ils faisaient beaucoup d'efforts, et croyait remarquer qu'ils joignaient le pouce aux doigts. Cependant il n'osa se dispenser de crier *karamet! karamet!* c'est-à-dire *miracle! miracle!* avec les mollahs et tous les assistans; mais il donna en même temps une roupie aux mollahs, en leur demandant la grâce d'être un des onze qui soulèveraient la pierre. Une seconde roupie qu'il leur jeta, jointe à la

persuasion qu'il affectait de la vérité du miracle, les disposa, quoique avec peine, à lui céder une place. Ils s'imaginèrent apparemment que dix d'entre eux, unis ensemble, suffiraient pour lever le fardeau, quand même il n'y contribuerait que fort peu; et qu'en se rangeant avec adresse et se serrant, ils pourraient l'empêcher de s'apercevoir de rien. Cependant ils furent bien trompés, lorsque la pierre, que Bernier ne voulut soutenir que du bout du doigt, pencha visiblement de son côté. Tout le monde le regardant d'un fort mauvais œil, il ne laissa pas de crier *karamet*, et de jeter encore une roupie, dans la crainte de se faire lapider; mais après s'être retiré tout doucement, il se hâta de monter à cheval et de s'éloigner.

En passant, il observa cette fameuse ouverture qui donne passage à toutes les eaux du royaume; ensuite il quitta le chemin pour s'approcher d'un grand lac, dont la vue l'avait frappé de loin, et par lequel passe la rivière qui descend à Baramoulay. Il est plein de poissons, surtout d'anguilles, et couvert de canards, d'oies sauvages, et de plusieurs sortes d'oiseaux de rivière. Le gouverneur du pays y vient prendre en hiver le divertissement de la chasse. On voit au milieu de ce lac un ermitage, avec son petit jardin qui, à ce qu'on dit, flotte sur l'eau. On ajoute à ce récit qu'un ancien roi de Cachemyre fit construire l'un et l'autre sur de grosses poutres qui soutiennent depuis long-temps ce double fardeau.

De là Bernier visita une fontaine qui ne lui parut

pas moins singulière. Elle bouillonne doucement; monte avec une sorte d'impétuosité; forme de petites bulles remplies d'eau, et amène à la superficie un sable très-fin, qui retourne comme il est venu, parce qu'un moment après, l'eau s'arrête et cesse de bouillonner : mais ensuite elle recommence le même mouvement avec des intervalles qui ne sont pas réglés. On prétend que la principale merveille est que le moindre bruit qu'on fasse en parlant ou en frappant du pied contre terre agite l'eau et produit le bouillonnement. Cependant Bernier vérifia que le bruit de la voix et le mouvement des pieds n'y changeaient rien, et que dans le plus grand silence le phénomène se renouvelait avec les mêmes circonstances.

Après avoir considéré cette fontaine, il entra dans les montagnes pour y voir un grand lac, où la glace se conserve en été. Les vents en abattent les monceaux, les dispersent, les rejoignent et les rétablissent comme dans une petite mer glaciale. Il passa de là dans un lieu qui se nomme *Sengsa-fed*, c'est-à-dire *pierre blanche*, où l'on voit pendant l'été une abondance naturelle de fleurs qui forment un charmant parterre. On a remarqué, dans tous les temps, que, lorsqu'il s'y rend beaucoup de monde et qu'on y fait assez de bruit pour agiter l'air, il y tombe aussitôt une grosse pluie. Bernier assure que Schah-Djehan fut menacé d'y périr à son arrivée; ce qui s'accorde, dit-il, avec le récit de l'ermite de Pire-Pendjal.

Il pensait à visiter une grotte de congélations merveilleuses, qui est à deux journées du même lieu, lorsqu'il reçut avis que Danech-Mend commençait à s'inquiéter de son absence. Il regretta beaucoup de n'avoir pu tirer tous les éclaircissemens qu'il aurait désirés sur les montagnes voisines.

Les marchands du pays vont tous les ans, de montagne en montagne, amassant ces laines fines qui leur servent à faire des chales; et ceux qu'il consulta l'assurèrent qu'entre les montagnes qui dépendent de Cachemyre, on rencontre de fort beaux endroits. Ils en vantaient un qui paye son tribut en cuirs et en laine que le gouverneur envoie lever chaque année, et où les femmes sont belles, chastes et laborieuses. On lui parla d'un autre plus éloigné de Cachemyre, qui paye aussi son tribut en cuirs et en laines, et qui offre de petites plaines fertiles et d'agréables vallons remplis de blé, de riz, de pommes, de poires, d'abricots, de melons, et même de raisin, dont il se fait des vins excellens. Les habitans se fiant sur ce que le pays est de très-difficile accès, ont quelquefois refusé le tribut; mais on a toujours trouvé le moyen d'y entrer et de les réduire. Bernier apprit des mêmes marchands qu'entre des montagnes encore plus éloignées qui ne dépendent plus du royaume de Cachemyre, il se trouve d'autres contrées fort agréables, peuplées d'hommes blancs et bien faits, mais qui ne sortent jamais de leur patrie. Un vieillard, qui avait épousé une fille de l'ancienne maison des

rois de Cachemyre, lui raconta que, dans le temps que Djehan-Ghir avait fait rechercher tous les restes de cette malheureuse race, la crainte de tomber entre ses mains l'avait fait fuir avec trois domestiques au travers des montagnes, sans savoir où il allait; qu'après avoir erré dans cette solitude, il s'était trouvé dans un fort bon canton, où les habitans, ayant appris sa naissance, l'avaient reçu avec beaucoup de civilités, et lui avaient fait des présens; que, mettant le comble à leurs bons procédés, ils lui avaient amené quelques-unes de leurs plus belles filles, le priant d'en choisir une, parce qu'ils souhaitaient d'avoir de son sang; qu'étant passé dans un autre canton peu éloigné, on ne l'avait pas traité avec moins de considération; mais que les habitans lui avaient amené leurs propres femmes, en lui disant que leurs voisins avaient manqué d'esprit, lorsqu'ils n'avaient pas considéré que son sang ne demeurerait pas dans leur maison, puisque leurs filles emporteraient l'enfant avec elles dans celle de l'homme qu'elles épouseraient.

D'autres informations ne laissèrent aucun doute à Bernier que le pays de Cachemyre ne touchât au petit Tibet. Quelques années auparavant, lesdivisions de la famille royale du petit Tibet avaient porté un des prétendans à la couronne à demander secrètement le secours du gouverneur de Cachemyre, qui, par l'ordre de Schah-Djehan, l'avait établi dans cet état, à condition de payer au mogol un tribut annuel en cristal, en musc et en laines.

Ce roitelet ne put se dispenser de venir rendre son hommage à Aureng-Zeb pendant que la cour était à Cachemyre; et Danech-Mend, curieux de l'entretenir, lui donna un jour à dîner. Bernier lui entendit raconter que, du côté de l'orient, son pays confinait avec le grand Tibet; qu'il pouvait avoir trente à quarante lieues de largeur, qu'à l'exception d'un peu de cristal, de musc et de laine, il était fort pauvre; qu'il n'y avait point de mines d'or, comme on le publiait; mais que, dans quelques parties, il produisait de fort bons fruits, surtout d'excellens melons; que les neiges y rendaient l'hiver fort long et fort rude; enfin, que le peuple, autrefois idolâtre, avait embrassé la secte persane du mahométisme. Le roi du petit Tibet avait un si misérable cortége, que Bernier ne l'aurait jamais pris pour un souverain.

Il y avait alors dix-sept ou dix-huit ans que Schah-Djehan avait entrepris d'étendre ses conquêtes dans le grand Tibet, à l'exemple des anciens rois de Cachemyre. Après quinze jours d'une marche très-difficile et toujours entre des montagnes, son armée s'était saisie d'un château; il ne lui restait plus qu'à passer une rivière extrêmement rapide pour aller droit à la capitale qu'il aurait facilement emportée, car tout le royaume était dans l'épouvante; mais comme la saison était fort avancée, le général mogol, appréhendant d'être surpris par les neiges, avait pris le parti de revenir sur ses pas, après avoir laissé quelques troupes dans le château dont il s'était mis

en possession. Cette garnison, effrayée par l'ennemi, ou pressée par la disette des vivres, avait repris bientôt aussi le chemin de Cachemyre, ce qui avait fait perdre au général le dessein de recommencer l'attaque au printemps.

Le roi du grand Tibet apprenant qu'Aureng-Zeb était à Cachemyre, se crut menacé d'une nouvelle guerre. Il lui envoya un ambassadeur avec des présens du pays, tels que du cristal, des queues de certaines vaches blanches et fort précieuses, quantité de musc, et du jachen, pierre d'un fort grand prix. Ce jachen est une pierre verdâtre, avec des veines blanches, et qui est si dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant. On en fait des tasses et d'autres vases, enrichis de filets d'or et de pierreries. Le cortége de l'ambassadeur était composé de quatre cavaliers, et de dix ou douze grands hommes secs et maigres, avec trois ou quatre poils de barbe, comme les Chinois, et de simples bonnets rouges; le reste de leur habillement était proportionné. Quelques-uns portaient des sabres, mais le reste marchait sans armes à la suite de leur chef. Ce ministre ayant traité avec Aureng-Zeb, lui promit que son maître ferait bâtir une mosquée dans sa capitale, qu'il lui payerait un tribut annuel, et que désormais il ferait marquer sa monnaie au coin mogol; mais on était persuadé, ajoute Bernier, qu'après le départ d'Aureng-Zeb, ce prince ne ferait que rire du traité, comme il avait déjà fait de celui qu'il avait autrefois conclu avec Schah-Djehan.

L'ambassadeur avait amené un médecin qui se disait du royaume de Lassa, et de la tribu des lamas, qui est celle des prêtres ou des gens de loi du pays, comme celle des bramines dans les Indes, avec cette différence, que les bramines n'ont point de pontife, et que ceux de Lassa en reconnaissent un, qui est honoré dans toute la Tartarie comme une espèce de divinité. Ce médecin avait un livre de recettes qu'il refusa de vendre à Bernier, et dont les caractères avaient de loin quelque air des nôtres; Bernier le pria d'en écrire l'alphabet, mais il écrivait si lentement, et son écriture était si mauvaise en comparaison de celle du livre, qu'il ne donna pas une haute idée de son savoir. Il était fort attaché à la métempsycose, dont il expliquait la doctrine avec beaucoup de fables. Bernier lui rendit une visite particulière, avec un marchand de Cachemyre qui savait la langue du Tibet, et qui lui servit d'interprète. Il feignit de vouloir acheter quelques étoffes que le médecin avait apportées pour les vendre, et sous ce prétexte il lui fit diverses questions dont il tira peu d'éclaircissement. Il en recueillit néanmoins que le royaume du grand Tibet était un misérable pays, couvert de neige pendant cinq mois de l'année, et que le roi de Lassa était souvent en guerre avec les Tartares: mais il ne put savoir de quels Tartares il était question.

Il n'y avait pas vingt ans, suivant le témoignage de tous les Cachemyriens, qu'on voyait partir cha-

que année de leur pays plusieurs caravanes, qui, traversant toutes ces montagnes du grand Tibet, pénétraient dans la Tartarie, et se rendaient, dans l'espace d'environ trois mois, au Cathay, malgré la difficulté des passages, surtout de plusieurs torrens très-rapides qu'il fallait traverser sur des cordes tendues d'un rocher à l'autre. Elles rapportaient du musc, du bois de Chine, de la rhubarbe et du mamiron, petite racine excellente pour les yeux. En repassant par le grand Tibet, elles se chargeaient aussi des marchandises du pays, c'est-à-dire de musc, de cristal et de jachen, mais surtout de quantité de laines très-fines; les unes de brebis, les autres qui se nomment *touz*, et qui approchent plutôt, comme on l'a déjà remarqué, du poil de castor que de la laine. Depuis l'entreprise de Schah-Djehan, le roi du Tibet avait fermé ce chemin, et ne permettait plus l'entrée de son pays du côté de Cachemyre. Les caravanes, ajoute Bernier, partent actuellement de Patna sur le Gange, pour éviter ses terres, et les laissant à gauche, elles se rendent droit au royaume de Lassa. Quelques marchands du pays de Kachegar situé à l'est du Cachemyre, qui vinrent dans la capitale de ce royaume pendant le séjour d'Aureng-Zeb, pour y vendre un grand nombre d'esclaves, confirmèrent à Bernier que, le passage étant fermé par le grand Tibet, ils étaient obligés de prendre par le petit, et qu'ils passaient premièrement par une petite ville nommée *Gourtche*, la dernière qui dépend de Cachemyre,

à quatre journées de la capitale. De là, en huit jours de temps, ils allaient à Eskerdon, capitale du petit Tibet, et de là en deux jours à Cheker, petite ville du même pays; elle est située sur une rivière dont les eaux ont une vertu médicinale. En quinze jours, ils arrivaient à une grande forêt qui est sur les confins du petit Tibet, et en quinze autres jours à Kachegar, petite ville qui avait été autrefois la demeure du roi; c'était alors Ierkend, qui est un peu plus au nord à dix journées de Kachegar. Ils ajoutaient que de cette dernière ville au Cathay, il n'y a pas plus de deux mois de chemin, qu'il y va tous les ans des caravanes qui rapportent de toutes les sortes de marchandises nommées plus haut, et qui passent en Perse par l'Ouzbek, comme il y en a d'autres qui du Cathay passent à Patna dans l'Indoustan. Ils disaient encore que de Kachegar pour aller au Cathay, il fallait gagner une ville qui est à huit journées de Coten, la dernière ville du royaume de Kachegar; que les chemins de Cachemyre à Kachegar sont fort difficiles; qu'il y a entre autre un endroit où, dans quelque temps que ce soit, il faut marcher environ un quart de lieue sur la glace. « C'est tout ce que j'ai pu apprendre de ces quartiers-là, observe Bernier; véritablement cela est bien confus et bien peu de chose, mais on trouvera que c'est encore beaucoup si l'on considère que j'avais affaire à des gens qui sont si ignorans, qu'ils ne savent presque donner raison d'aucune chose, et à des interprètes qui, la plupart du

temps, ne savent pas faire comprendre les interrogations, ni expliquer la réponse qu'on leur donne.» Observons à notre tour, que depuis le temps de Bernier, nos connaissances sur les pays dont il vient de parler ne se sont pas beaucoup accrues. Il observe au sujet du royaume de Kachegar, qu'il nomme Kacheguer, que c'est sans doute celui que les cartes françaises appelaient Kascar.

Bernier fit de grandes recherches, à la prière du célèbre Melchisedech Thévenot, pour découvrir s'il ne se trouvait pas de Juifs dans le fond de ces montagnes, comme les missionnaires nous ont appris qu'il s'en trouve à la Chine. Quoiqu'il assure que tous les habitans de Cachemyre sont Gentous ou Mahométans, il ne laissa pas d'y remarquer plusieurs traces de judaïsme; elles sont fort curieuses, sur le témoignage d'un voyageur tel que Bernier. 1°. C'est qu'en entrant dans ce royaume, après avoir passé la montagne de Pire-Pendjal, tous les habitans qu'il vit dans les premiers villages lui semblèrent juifs à leur port, à leur air; enfin, dit-il, à ce je ne sais quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les nations. Il ne fut pas le seul qui en prit cette idée; un jésuite qu'il ne nomme point et plusieurs Européens l'avaient eue avant lui. 2°. Il remarqua que parmi le peuple de Cachemyre, quoique mahométan, le nom de *Moussa*, qui signifie Moïse, est fort en usage. 3°. Les Cachemyriens prétendent que Salomon est venu dans leur pays, et que c'est lui qui

a coupé la montagne de Baramoulay, pour faire écouler les eaux. 4°. Ils veulent que Moïse soit mort à Cachemyre; ils montrent son tombeau à une lieue de cette ville. 5°. Ils soutiennent que le très-ancien édifice qu'on voit de la ville sur une haute montagne, a été bâti par le roi Salomon, dont il est vrai qu'il porte le nom. On peut supposer, dit Bernier, que, dans le cours des siècles, les Juifs de ce pays sont devenus idolâtres, et qu'ensuite ils ont embrassé le mahométisme, sans compter qu'il en est passé un grand nombre en Perse et dans l'Indostan; il ajoute qu'il s'en trouve en Ethiopie, et quelques-uns si puissans, que, quinze ou seize ans avant son voyage, un d'entre eux avait entrepris de se former un petit royaume dans des montagnes de très-difficile accès. Il tenait cet événement de deux ambassadeurs du roi d'Ethiopie, qu'il avait vus depuis peu à la cour du mogol.

Cette ambassade, dont il tira d'autres lumières, paraît mériter d'être reprise d'après lui dans son origine. Le roi d'Éthiopie, étant informé de la révolution qui avait mis Aureng-Zeb sur le trône, conçut le dessein de faire connaître sa grandeur et sa magnificence dans l'Indostan par une célèbre ambassade. Il fit tomber son choix sur deux personnages qu'il crut capables de répondre à ses vues. Le premier était un marchand mahométan, que Bernier avait vu à Moka, lorsqu'il y était venu d'Égypte par la mer Rouge, et qui s'y trouvait de la part de ce prince pour y vendre quantité d'esclaves, du pro-

duit desquels il était chargé d'acheter des marchandises des Indes. « C'est là, s'écrie Bernier, le beau trafic de ce grand roi chrétien d'Afrique! » Le second était un marchand chrétien arménien, marié dans Alep, où il était né, et connu sous le nom de Murat. Bernier l'avait aussi connu à Moka, et s'étant logé dans la même maison, c'était par son conseil qu'il avait renoncé au voyage d'Éthiopie. Murat venait tous les ans dans cette ville, pour y porter le présent que le roi faisait aux directeurs des Compagnies d'Angleterre et de Hollande; et pour recevoir d'eux celui qu'ils envoyaient à ce monarque.

La cour d'Éthiopie crut ne rien épargner pour les frais de l'ambassade, en accordant à ses deux ministres trente-deux petits esclaves des deux sexes qu'ils devaient vendre à Moka pour faire le fond de leur dépense. On leur donna aussi vingt-cinq esclaves choisis, qui étaient la principale partie du présent destiné au grand mogol; et dans ce nombre, on n'oublia point d'en mettre neuf ou dix fort jeunes pour en faire des eunuques : présent, remarque ironiquement Bernier, fort digne d'un roi, surtout d'un roi chrétien à un prince mahométan. Ses ambassadeurs reçurent encore pour le grand mogol quinze chevaux, dont les Indiens ne font pas moins de cas que de ceux d'Arabie, avec une sorte de petite mule dont Bernier admira la peau. « Un tigre, dit-il, n'est pas si bien marqueté, et les alachas, qui sont des étoffes de soie rayées, ne le sont pas avec tant de variété, d'ordre et de

proportion. » On y ajouta deux dents d'éléphant d'une si prodigieuse grosseur, que l'homme le plus fort n'en levait pas une sans beaucoup de peine, et une prodigieuse corne de bœuf qui était remplie de civette. Bernier, qui en mesura l'ouverture à Delhy, lui trouva plus d'un demi-pied de diamètre.

Avec ces richesses, les ambassadeurs partirent de Gondar, capitale d'Éthiopie, située dans la province de Dembéa, et se rendirent, après deux mois de marche, par de très-mauvais pays, à Beiloul, port désert, vis-à-vis de Moka. Diverses craintes les avaient empêchés de prendre le chemin ordinaire des caravanes, qui se fait aisément en quarante jours jusqu'à l'Arkiko, d'où l'on passe à l'île de Mazoua. Pendant le séjour qu'ils firent à Beiloul, pour y attendre l'occasion de traverser la mer Rouge, il leur mourut quelques esclaves. En arrivant à Moka, ils ne manquèrent pas de vendre ceux dont le prix devait fournir à leurs frais; mais leur malheur voulut que cette année les esclaves fussent à bon marché. Cependant, après en avoir tiré une partie de leur valeur, ils s'embarquèrent sur un vaisseau indien pour passer à Surate. Leur navigation fut assez heureuse. Ils ne furent pas vingt-cinq jours en mer; mais ils perdirent plusieurs chevaux et quelques esclaves du présent, avec la précieuse mule, dont ils sauvèrent la peau. En arrivant au port, ils trouvèrent Surate menacé par le fameux brigand Sevagi, et leur maison ayant été pillée et brûlée

avec le reste de la ville, ils ne purent sauver que leurs lettres de créance, quelques esclaves malades, leurs habits à l'éthiopienne, qui ne furent enviés de personne, la peau de mule, dont le vainqueur fit peu de cas, et la corne de bœuf, qui était déjà vide de civette. Ils exagérèrent beaucoup leurs pertes; mais les Indiens, naturellement malins, qui les avaient vus arriver sans provisions, sans argent et sans lettres de change, prétendirent qu'ils étaient fort heureux de leur aventure, et qu'ils devaient s'applaudir du pillage de Surate, qui leur avait épargné la peine de conduire à Delhy leur misérable présent, et qui leur fournissait un prétexte pour implorer la générosité d'autrui. En effet, le gouverneur de Surate les nourrit quelque temps, et leur fournit de l'argent et des voitures pour continuer leur voyage. Adrican, chef du comptoir hollandais, leur donna pour Bernier une lettre de recommandation que Murat lui remit, sans savoir qu'il fût son ancienne connaissance de Moka. Ils se reconnurent, ils s'embrassèrent, et Bernier lui promit de le servir à la cour; mais cette entreprise était difficile. Comme il ne leur restait du présent qu'ils avaient apporté que leur peau de mule et la corne de bœuf, et qu'on les voyait dans les rues sans paleki et sans chevaux, avec une suite de sept ou huit esclaves nus, ou qui n'avaient pour tout habillement qu'une mauvaise écharpe bridée entre les cuisses, et un demi-linceul sur l'épaule gauche, passé sous l'aisselle

droite, en forme de manteau d'été, on ne les prenait que pour de misérables vagabonds qu'on n'honorait pas d'un regard. Cependant Bernier représenta si souvent la grandeur de leur maître à Dânech-Mend, ministre des affaires étrangères, que ce seigneur leur fit obtenir une audience d'Aureng-Zeb. On leur donna, suivant l'usage, une veste de brocart avec une écharpe de soie brodée, et le turban. On pourvut à leur subsistance; et l'empereur, les dépêchant bientôt avec plus d'honneurs qu'ils ne s'y étaient attendus, leur fit pour eux-mêmes un présent de six mille roupies. Celui qu'ils reçurent pour leur maître consistait dans un serapah, ou veste de brocart, fort riche, deux grands cornets d'argent doré, deux timbales d'argent, un poignard couvert de rubis, et la valeur d'environ vingt mille francs en roupies d'or ou d'argent, pour faire voir de la monnaie au roi d'Éthiopie, qui n'en a point dans ses états; mais on n'ignorait pas que cette somme ne sortirait pas de l'Indostan, et qu'ils en achèteraient des marchandises des Indes.

Pendant le séjour qu'ils firent à Delhy, Danech-Mend, toujours ardent à s'instruire, les faisait venir souvent en présence de Bernier, et s'informait de l'état du gouvernement de leur pays. Ils parlaient de la source du Nil, qu'ils nommaient *Abbabile*, comme d'une chose dont les Éthiopiens n'ont aucun doute. Murat même, et un Mogol qui était revenu avec lui de Gondar, étaient allés dans le canton qui

donne naissance à ce fleuve. Ils s'accordaient à rendre témoignage qu'il sort de terre dans le pays des Agaus, par deux sources bouillantes et proches l'une de l'autre, qui forment un petit lac de trente ou quarante pas de long; qu'en prenant son cours hors de ce lac, il est déjà une rivière médiocre, et que d'espace en espace il est grossi par d'autres eaux; qu'en continuant de couler, il tourne assez pour former une grande île; qu'il tombe ensuite de plusieurs rochers escarpés; après quoi il entre dans un lac où l'on voit des îles fertiles, un grand nombre de crocodiles, et quantité de veaux marins, qui n'ont pas d'autre issue que la gueule pour rendre leurs excrémens; que ce lac est dans le pays de Dembéa, à trois petites journées de Gondar, et à quatre ou cinq de la source du Nil; que le Nil sort de ce lac chargé de beaucoup d'eaux des rivières et des torrens qui y tombent, principalement dans la saison des pluies; qu'elles commencent régulièrement, comme dans les Indes, vers la fin de juillet; ce qui mérite une extrême attention, parce qu'on y trouve l'explication convaincante de l'inondation de ce fleuve; qu'il va passer de là par Sennar, ville capitale du royaume des Funghes, tributaires du roi d'Éthiopie, et se jeter ensuite dans les plaines de Mesr, qui est l'Égypte.

Bernier, pour juger à peu près de la véritable source du Nil, leur demanda vers quelle partie du monde était le pays de Dembéa par rapport à Babel-Mandel. Ils lui répondirent qu'assurément ils

allaient toujours vers le couchant. L'ambassadeur mahométan, qui devait savoir s'orienter mieux que Murat, parce que sa religion l'obligeait, en faisant sa prière, de se retourner toujours vers la Mecque, l'assura particulièrement qu'il ne devait point en douter; ce qui l'étonna beaucoup, parce que, suivant leur récit, la source du Nil devait être fort en-deçà de la ligne; au lieu que toutes nos cartes, avec Ptolémée, le mettaient beaucoup au-delà. Il leur demanda s'il pleuvait beaucoup en Éthiopie, et si les pluies y étaient réglées effectivement comme dans les Indes. Ils lui dirent qu'il ne pleuvait presque jamais sur la côte de la mer Rouge, depuis Suaken, Arkiko et l'île de Mazoua jusqu'à Babel-Mandel, non plus qu'à Moka, qui est de l'autre côté dans l'Arabie heureuse; mais que dans le fond du pays, dans la province des Agaus, dans celle de Dembéa et dans les provinces circonvoisines, il tombait beaucoup de pluies pendant deux mois, les plus chauds de l'été, et dans le même temps qu'il pleut aux Indes. C'était, suivant son calcul, le véritable temps de l'accroissement du Nil en Égypte. Ils ajoutaient même qu'ils savaient très-bien que c'étaient les pluies d'Éthiopie qui font grossir le Nil, qui inondent l'Égypte, et qui engraissent la terre du limon qu'elles y portent; que les rois d'Éthiopie fondaient là-dessus des prétentions de tribut sur l'Égypte, et que, lorsque les mahométans s'en étaient rendus les maîtres, ces princes avaient voulu détourner le cours du Nil

dans le golfe Arabique, pour la ruiner et la rendre infertile; mais que la difficulté de ce dessein les avait forcés de l'abandonner.

La fin de cette relation ne nous apprenant point le temps ni les circonstances du retour d'Aureng-Zeb, on doit s'imaginer qu'après le voyage de Cachemyre, Bernier retourna heureusement à Delhy, pour y faire d'autres observations qu'il nous a laissées dans les différentes parties de ses mémoires, mais dont la plupart appartiennent à l'histoire de l'Indostan plus qu'à celle des voyages.

LIVRE TROISIÈME.

PARTIE ORIENTALE DES INDES.

CHAPITRE PREMIER.

Arakan, Pégou, Boutan, Assam, Cochinchine.

Nous passons maintenant aux pays de l'Inde situés au-delà du Gange; et après quelques observations sur les royaumes d'Arakan, de Pégou, de Boutan, d'Assam et de Cochinchine, nous nous arrêterons plus long-temps au Tonquin et à Siam, sur lesquels les voyageurs se sont étendus davantage, et qui présentent des objets plus intéressans.

En traversant le golfe de Bengale et les bouches du Gange, on aborde dans un pays peu fréquenté des vaisseaux européens, parce qu'il n'a point de port commode pour leur grandeur, mais dont le nom se trouve néanmoins dans toutes les relations.

Daniel Sheldon, facteur de la Compagnie anglaise, ayant eu l'occasion de pénétrer dans cette contrée, apporta tous ses soins à la connaître, et dressa un mémoire de ses observations, qu'Ovington reçut de lui à Surate, et qu'il se chargea de publier. Ce dernier voyageait en 1689.

Ce pays ou ce royaume porte le nom d'*Arakan*

ou d'*Orakan*. Il a pour bornes, au nord-ouest, le royaume de Bengale, dont la ville la plus proche est Chatigam, au sud et à l'est, le Pégou, et au nord, le royaume d'Ava. Il s'étend sur la côte jusqu'au cap de Nigraès. Mais il est difficile de marquer exactement ses limites, parce qu'elles ont été plusieurs fois étendues ou resserrées par diverses conquêtes.

La capitale est Arakan, qui a donné son nom au pays. Cette ville occupe le centre d'une vallée d'environ quinze milles de circonférence. Des montagnes hautes et escarpées l'environnent de toutes parts, et lui servent de remparts et de fortifications. Elle est défendue d'ailleurs par un château. Il y passe une grande rivière, divisée en plusieurs petits ruisseaux qui traversent toutes les rues pour la commodité des habitans. Ils se réunissent en sortant de la ville, qui est à quarante ou cinquante milles de la mer, et ne formant plus que deux canaux, ils vont se décharger dans le golfe de Bengale, l'un à Oriétan, et l'autre à Dobazi, deux places qui ouvriraient une belle porte au commerce, si les marées n'y étaient si violentes, surtout dans la pleine lune, que les vaisseaux n'y entrent point sans danger.

Le palais du roi est d'une grande étendue; sa beauté n'égale pas sa richesse : il est soutenu par des piliers fort larges et fort élevés, ou plutôt par des arbres entiers qu'on a couverts d'or. Les appartemens sont revêtus des bois les plus précieux que l'Orient fournisse, tels que le sandal rouge ou blanc,

et une espèce de bois d'aigle. Au milieu du palais est une grande salle, distinguée par le nom de *salle d'or*, qui est effectivement revêtue d'or dans toute son étendue. On y admire un dais d'or massif, autour duquel pend une centaine de lingots de même métal en forme de pains de sucre, chacun du poids d'environ quarante livres. Il est environné de plusieurs statues d'or de la grandeur d'un homme, creuses à la vérité, mais épaisses néanmoins de deux doigts, et ornées d'une infinité de pierres précieuses, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de diamans d'une grosseur extraordinaire, qui leur pendent sur le front, sur la poitrine, sur les bras et à la ceinture. On voit encore, au milieu de cette salle, une chaise carrée de deux pieds de large, entièrement d'or, qui soutient un cabinet d'or aussi, et couvert de pierres précieuses. Ce cabinet renferme deux fameux pendans, qui sont deux rubis, dont la longueur égale celle du petit doigt, et dont la base approche de la grosseur d'un œuf de poule. Ces joyaux ont causé des guerres sanglantes entre les rois du pays, non-seulement par rapport à leur valeur, mais parce que l'opinion publique accorde un droit de supériorité à celui qui les possède. Les rois d'Arakan, qui jouissaient alors de cette précieuse distinction, ne les portaient que le jour de leur couronnement.

La ville d'Arakan renferme six cents pagodes ou temples. On fait monter le nombre de ses habitans à cent soixante mille. Le palais royal est sur le bord

d'un grand lac, diversifié par plusieurs petites îles, qui sont la demeure d'une sorte de prêtres auxquels on donne le nom de *raulins*. On voit sur ce lac un grand nombre de bateaux qui servent à diverses commodités, sans communication néanmoins avec la ville, qui est séparée du lac par une digue. On prétend que cette digue a moins été formée pour mettre la ville à couvert des inondations dans les temps tranquilles que pour l'inonder dans un cas de guerre où elle serait menacée d'être prise, et pour l'ensevelir sous l'eau avec tous ses habitans.

Le bras du fleuve qui coule vers Oriétan offre un spectacle fort agréable. Ses bords sont ornés de grands arbres toujours verts, qui forment un berceau continuel en se joignant par leurs sommets, et qui sont couverts d'une multitude de paons et de singes qu'on voit sauter de branches en branches. Oriétan est une ville où, malgré la difficulté de l'accès, les marchands de Pégou, de la Chine, du Japon, de Malacca, d'une partie du Malabar et de quelques parties du Mogol, trouvent le moyen d'aborder pour l'exercice du commerce. Elle est gouvernée par un lieutenant-général que le roi établit à son couronnement, en lui mettant une couronne sur la tête et lui donnant le nom de roi, parce que cette ville est capitale d'une des douze provinces d'Arakan, qui sont toujours gouvernées par des têtes couronnées. On voit près d'Oriétan la montagne de Naom, qui donne son nom à un lac voisin. C'est dans ce lieu qu'on relègue les criminels, après

leur avoir coupé les talons pour leur ôter le moyen de fuir. Cette montagne est si escarpée, et les bêtes féroces y sont en si grand nombre, qu'il est presque impossible de la traverser.

En doublant le cap de Nigraès, on se rend à Siriam, dont quelques-uns font la dernière ville du royaume d'Arakan, quoique d'autres la mettent dans le Pégou. Ce fut dans cette ville que le roi d'Arakan se retira avec son armée victorieuse, après avoir pillé le Tangut, qui appartenait au roi de Brama, et dans laquelle il avait trouvé non-seulement de grandes richesses, mais encore l'éléphant blanc et les deux rubis auxquels la prééminence de l'empire est attachée. Siriam n'a plus son ancienne splendeur; elle était autrefois la capitale du royaume et la demeure d'un roi. On voit encore les traces d'une forte muraille dont elle était environnée. Toutes ces petites monarchies de l'Inde ont éprouvé de fréquentes révolutions.

Les habitans estiment dans leur figure et dans leur taille ce que les autres nations regardent comme une disgrâce de la nature; ils aiment un front large et plat, et pour lui donner cette forme, ils appliquent aux enfans, dès le moment de leur naissance, une plaque de plomb sur le front. Leurs narines sont larges et ouvertes, leurs yeux petits, mais vifs, et leurs oreilles pendantes jusqu'aux épaules, comme celles des Malabares. La couleur qu'ils préfèrent à toutes les autres, dans leurs habits et leurs meubles, est le pourpre foncé.

Les édifices qui portent le nom de pagodes sont bâtis en forme de pyramide ou de clocher, plus ou moins élevés, suivant le caprice des fondateurs. En hiver, on a soin de couvrir les idoles pour les garantir du froid, dans l'espérance d'être un jour récompensé de cette attention. On célèbre chaque année une fête qui porte le nom de *Sansaporan*, avec une procession solennelle à l'honneur de l'idole *Quiay-Pora*, qu'on promène dans un grand chariot, suivi de quatre-vingt-dix prêtres vêtus de satin jaune. Dans son passage, les plus dévots s'étendent le long du chemin, pour laisser passer sur eux le chariot qui la porte, ou se piquent à des pointes de fer qu'on y attache exprès pour arroser l'idole de leur sang. Ceux qui ont moins de courage s'estiment heureux de recevoir quelques gouttes de ce sang. Les pointes sont retirées avec beaucoup de respect par les prêtres, qui les conservent précieusement dans les temples, comme autant de reliques sacrées.

Le roi d'Arakan est un des plus puissans princes de l'Orient. Le gouvernement est entre les mains de douze princes qui portent le titre de roi, et qui résident dans les villes capitales de chaque province; ils y habitent de magnifiques palais, qui ont été bâtis pour le roi même, et qui contiennent de grands sérails où l'on élève les jeunes filles qu'on destine au souverain. Chaque gouverneur choisit tous les ans douze filles nées la même année dans l'étendue de sa juridiction, et les fait élever aux

dépens du roi jusqu'à l'âge de douze ans. Ensuite, étant conduites à la cour, on les fait revêtir d'une robe de coton, avec laquelle elles sont exposées à l'ardeur du soleil jusqu'à ce que la sueur ait pénétré leurs robes. Le monarque, à qui l'on porte les robes, les sent l'une après l'autre, et retient pour son lit les filles dont la sueur n'a rien qui lui déplaise, dans l'opinion qu'elles sont d'une constitution plus saine. Il donne les autres aux officiers de sa cour.

Le roi d'Arakan prend des titres fastueux, comme tous les monarques voisins. Il se fait nommer *Paxda*, ou *empereur d'Arakan, possesseur de l'éléphant blanc et de deux pendans d'oreilles*, et *en vertu de cette possession, héritier légitime du Pégou et de Brama, seigneur des douze provinces de Bengale et des douze rois qui mettent leur tête sous la plante de ses pieds*. Sa résidence ordinaire est dans la ville d'Arakan; mais il emploie deux mois de l'été à faire par eau le voyage d'Oriétan, suivi de toute sa noblesse, dans des barques si belles et si commodes, qu'on prendrait ce cortége pour un palais ou pour une ville flottante.

C'est à Daniel Sheldon qu'on doit aussi quelque éclaircissement sur un pays célèbre, mais dont l'intérieur est peu connu.

Il donne au Pégou pour bornes au nord les pays de Brama, de Siammon et de Calaminham; à l'ouest, les montagnes de Pré, qui le séparent du royaume

d'Arakan, et le golfe de Bengale, dont les côtes lui appartiennent depuis le cap de Nigraès jusqu'à la ville de Tavay; à l'est, le pays de Laos; au midi, le royaume de Siam; mais il ajoute que ces bornes ne sont pas si constantes, qu'elles ne changent souvent par des acquisitions ou des pertes. Vers la fin du siècle précédent, un de ses rois les étendit beaucoup; il obligea jusqu'aux Siamois à payer un tribut; mais cette gloire dura peu, et ses successeurs ont été renfermés dans les possessions de leurs ancêtres.

Le pays est arrosé de plusieurs rivières, dont la principale sort du lac de Chiama, et ne parcourt pas moins de quatre ou cinq cents milles jusqu'à la mer; elle porte le nom de *Pégou*, comme le royaume qu'elle arrose. La fertilité qu'elle répand, et ses inondations régulières l'ont fait nommer aussi le *Nil indien*; ses débordemens s'étendent jusqu'à trente lieues de ses bords; ils laissent sur la terre un limon si gras, que les pâturages y deviennent excellens, et que le riz y croît dans une prodigieuse abondance.

Les principales richesses de ce royaume sont les pierres précieuses, telles que les rubis, les topazes, les saphirs, les améthystes, qu'on y comprend sous le nom général de rubis, et qu'on ne distingue que par la couleur, en nommant un saphir, un rubis bleu; une améthyste, un rubis violet; une topaze, un rubis jaune. Cependant la pierre qui porte proprement le nom de rubis est une pierre transparente,

d'un rouge éclatant, et qui, dans ses extrémités, ou près de sa surface, a quelque chose du violet de l'améthyste. Sheldon ajoute que les principaux endroits d'où les rubis se tirent sont une montagne voisine de Cabelan ou Cablan, entre Siriam et Pégou, et les montagnes qui s'étendent depuis le Pégou jusqu'au royaume de Camboge.

Les Pégouans sont plus corrompus dans leurs mœurs qu'aucun peuple des Indes. Leurs femmes semblent avoir renoncé à la modestie naturelle. Elles sont presque nues, ou du moins leur unique vêtement est à la ceinture, et consiste dans une étoffe si claire et si négligemment attachée, que souvent elle ne dérobe rien à la vue. Elles donnèrent pour excuse à Sheldon, que cet usage leur venait d'une ancienne reine du pays, qui, pour empêcher que les hommes ne tombassent dans de plus grands désordres, avait ordonné que les femmes de la nation parussent toujours dans un état capable d'irriter leurs désirs.

Un Pégouan qui veut se marier est obligé d'acheter sa femme et de payer sa dot à ses parens. Si le dégoût succède au mariage, il est libre de la renvoyer dans sa famille. Les femmes ne jouissent pas moins de la liberté d'abandonner leurs maris, en leur restituant ce qu'ils ont donné pour les obtenir. Il est difficile aux étrangers qui séjournent dans le pays de résister à ces exemples de corruption. Les pères s'empressent de leur offrir leurs filles, et conviennent d'un prix qui se règle par la durée du

commerce. Lorsqu'ils sont prêts à partir, les filles retournent à la maison paternelle, et n'en ont pas moins de facilité à se procurer un mari. Si l'étranger, revenant dans le pays, trouve la fille qu'il avait louée au pouvoir d'un autre homme, il est libre de la redemander au mari, qui la lui rend pour le temps de son séjour, et qui la reprend à son départ.

Ils admettent deux principes comme les manichéens : l'un, auteur du bien ; l'autre, auteur du mal. Suivant cette doctrine, ils rendent à l'un et à l'autre un culte peu différent. C'est même au mauvais principe que leurs premières invocations s'adressent dans leurs maladies et dans les disgrâces qui leur arrivent. Ils lui font des vœux dont ils s'acquittent avec une fidélité scrupuleuse, aussitôt qu'ils croient en avoir obtenu l'effet. Un prêtre, qui s'attribue la connaissance de ce qui peut être agréable à cet esprit, sert à diriger leur superstition. Ils commencent par un festin, qui est accompagné de danses et de musique ; ensuite quelques-uns courent le matin par les rues, portant du riz dans une main, et dans l'autre un flambeau. Ils crient de toute leur force, qu'ils cherchent le mauvais esprit, pour lui offrir sa nourriture, afin qu'il ne leur nuise point pendant le jour. D'autres jettent par-dessus leurs épaules quelques alimens qu'ils lui consacrent. La crainte qu'ils ont de son pouvoir est si continuelle et si vive, que s'ils voient un homme masqué, ils prennent la fuite avec toutes les marques

d'une extrême agitation, dans l'idée que c'est ce redoutable maître qui sort de l'enfer pour les tourmenter. Dans la ville de Tavay, l'usage des habitans est de remplir leurs maisons de vivres au commencement de l'année, et de les laisser exposés pendant trois mois, pour engager leur tyran, par le soin qu'ils prennent de le nourrir, à leur accorder du repos pendant le reste de l'année.

Quoique tous les prêtres du pays soient de cette secte, on y voit un ordre de religieux qui portent, comme à Siam, le nom de *Talapoins*, et qui descendent apparemment des Talapoins siamois. Ils sont respectés du peuple; ils ne vivent que d'aumônes. La vénération qu'on a pour eux est portée si loin, qu'on se fait honneur de boire de l'eau dans laquelle ils ont lavé leurs mains; ils marchent dans les rues avec beaucoup de gravité, vêtus de longues robes, qu'ils tiennent serrées par une ceinture de cuir large de quatre doigts. A cette ceinture pend une bourse dans laquelle ils mettent les aumônes qu'ils reçoivent. Leur habitation est au milieu des bois, dans une sorte de cages qu'ils se font construire au sommet des arbres; mais cette pratique n'est fondée que sur la crainte des tigres, dont le royaume est rempli. A chaque nouvelle lune ils vont prêcher dans les villes; ils y assemblent le peuple au son d'une cloche ou d'un bassin. Leurs discours roulent sur quelques préceptes de la loi naturelle, dont ils croient que l'observation suffit pour mériter des récompenses dans une autre vie, de quel-

que extravagance que soient les opinions spéculatives auxquelles on est attaché. Ces principes ont du moins l'avantage de les rendre charitables pour les étrangers, et de leur faire regarder sans chagrin la conversion de ceux qui embrassent le christianisme. Quand ils meurent, leurs funérailles se font aux dépens du peuple, qui dresse un bûcher des bois les plus précieux pour brûler leur corps. Leurs cendres sont jetées dans la rivière, mais leurs os demeurent enterrés au pied de l'arbre qu'ils ont habité pendant leur vie.

Le royaume de Boutan est d'une fort grande étendue; mais on ne connaît pas exactement ses limites. Les caravanes qui s'y rendent chaque année de Patna, partent vers la fin du mois de décembre: elles arrivent le huitième jour à Garachepour, jusqu'au pied des hautes montagnes. Il reste encore huit ou neuf journées, pendant lesquelles on à beaucoup à souffrir dans un pays plein de forêts, où les éléphans sauvages sont en grand nombre. Les marchands, au lieu de reposer la nuit, sont obligés de faire la garde et de tirer sans cesse leurs mousquets pour éloigner ces redoutables animaux. Comme l'éléphant marche sans bruit, il surprend les caravanes; et quoiqu'il ne nuise point aux hommes, il emporte les vivres dont il peut se saisir, surtout les sacs de riz ou de farine, et les pots de beurre, dont on a toujours de grosses provisions.

On peut aller de Patna jusqu'au pied des montagnes dans des palekis, qui sont les carrosses des

Indes; mais on se sert ordinairement de bœufs, de chameaux et de chevaux du pays. Ces chevaux sont naturellement si petits, que les pieds d'un homme qui les monte touchent presqu'à terre; mais ils sont très-vigoureux, et leur pas est une espèce d'amble, qui leur fait faire vingt lieues d'une seule traite, avec fort peu de nourriture. Les meilleurs s'achètent jusqu'à deux cents écus. Lorsqu'on entre dans les montagnes, les passages deviennent si étroits, qu'on est obligé de se réduire à cette seule voiture, et souvent même on a recours à d'autres expédiens. La vue d'une caravane fait descendre de diverses habitations un grand nombre de montagnards, dont la plupart sont des femmes et des filles qui viennent faire marché avec les négocians pour les porter, eux, leurs marchandises et leurs provisions, entre des précipices qui se succèdent pendant neuf ou dix journées : elles ont sur les deux épaules un bourrelet auquel est attaché un gros coussin qui leur pend sur le dos, et qui sert comme de siége à l'homme dont elles se chargent; elles sont trois qui se relaient tour à tour pour chaque homme. Le bagage est transporté sur le dos des boucs, qui sont capables de porter jusqu'à cent cinquante livres. Ceux qui s'obstinent à mener des chevaux dans ces affreuses montagnes, sont souvent obligés, dans les passages dangereux, de les faire guinder avec des cordes : on ne leur donne à manger que le matin et le soir. Les femmes qui portent les hommes, ne gagnent que deux roupies dans l'espace de dix

jours. On paye le même prix pour chaque bouc et pour chaque cheval.

A cinq ou six lieues de Garachepour, on entre sur les terres du radja de Népal, qui s'étendent jusqu'aux frontières du royaume de Boutan. Ce radja, vassal et tributaire du grand mogol, fait sa résidence dans la ville de Népal. Son pays n'offre que des bois et des montagnes. On entre de là dans l'ennuyeux espace qu'on vient de représenter, et l'on retrouve ensuite des boucs, des chameaux, des chevaux et même des palekis. Ces commodités ne cessent plus jusqu'à Boutan. On marche dans un fort bon pays, où le blé, le riz, les légumes et le vin sont en abondance. Tous les habitans de l'un et de l'autre sexe y sont vêtus, l'été, de grosse toile de coton ou de chanvre; et l'hiver, d'un gros drap, qui est une espèce de feutre. Leur coiffure est un bonnet, autour duquel ils mettent pour ornement des dents de porc et des pièces d'écaille de tortue, rondes ou carrées. Les plus riches y mêlent des grains de corail et d'ambre jaune, dont les femmes se font aussi des colliers. Les hommes, comme les femmes, portent des bracelets au bras gauche seulement, et depuis le poignet jusqu'au coude; avec cette différence que ceux des femmes sont plus étroits. Ils ont au cou un cordon de soie, d'où pendent quelques grains de corail ou d'ambre, et des dents de porc. Quoique fort livrés à l'idolâtrie, ils mangent toutes sortes de viande, excepté celle de vache, parce qu'ils adorent cet animal comme la

nourrice du genre humain. Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie, qu'ils font de riz et de sucre, comme dans la plus grande partie de l'Inde. Après leurs repas, surtout dans les festins qu'ils donnent à leurs amis, ils brûlent de l'ambre jaune ; ce qui le rend cher et fort recherché dans le pays.

Le roi de Boutan entretient constamment autour de sa personne une garde de sept à huit mille hommes, qui sont armés d'arcs et de flèches, avec la rondache et la hache ; ils ont depuis long-temps l'usage du mousquet et du canon de fer. Leur poudre a le grain long ; et celle que l'auteur vit entre les mains de plusieurs marchands, était d'une force extraordinaire. Ils l'assurèrent qu'on voyait sur leurs canons des chiffres et des lettres qui n'avaient pas moins de cinq cents ans. Un habitant du royaume n'en sort jamais sans la permission expresse du gouverneur, et n'aurait pas la hardiesse d'emporter une arme à feu, si ses plus proches parens ne se rendaient caution qu'elle sera rapportée. Sans cette difficulté, Tavernier aurait acheté des marchands de ce pays, un de leurs mousquets, parce que les caractères qui étaient sur le canon rendaient témoignage qu'il avait cent quatre-vingts ans d'ancienneté. Il était fort épais ; la bouche en forme de tulipe, et le dedans aussi poli que la glace d'un miroir. Sur les deux tiers du canon, il y avait des filets de relief et quelques fleurs dorées et argentées : les balles étaient d'une once. Le marchand, étant obligé de décharger sa caution,

ne se laissa tenter par aucune offre, et refusa même de donner un peu de sa poudre.

On voit toujours cinquante éléphans autour du palais du roi, et vingt ou vingt-cinq chameaux qui ne servent qu'à porter une petite pièce d'artillerie d'environ une demi-livre de balle. Un homme assis sur la croupe du chameau, manie d'autant plus facilement cette pièce, qu'elle est sur une espèce de fourche qui tient à la selle, et qui lui sert d'affût. Il n'y a pas au monde un souverain plus respecté de ses sujets que le roi de Boutan : il en est comme adoré. Lorsqu'il rend la justice ou qu'il donne audience, ceux qui se présentent devant lui ont les mains jointes, élevées sur le front; et se tenant éloignés du trône, ils se prosternent à terre sans oser lever la tête. C'est dans cette humble posture qu'ils font leurs supplications; et, pour se retirer, ils marchent à reculons, jusqu'à ce qu'ils soient hors de sa présence. Leurs prêtres enseignent, comme un point de religion, que ce prince est un dieu sur la terre; cette superstition va si loin, que chaque fois qu'il satisfait au besoin de la nature, on ramasse soigneusement son ordure pour la faire sécher et mettre en poudre; ensuite on la met dans de petites boîtes qui se vendent dans les marchés, et dont on saupoudre les viandes. Deux marchands du Boutan, qui avaient vendu du musc à l'auteur, montrèrent chacun leur boîte, et quelques pincées de cette poudre pour laquelle ils avaient beaucoup de vénération.

Les peuples de Boutan sont robustes et de belle taille ; ils ont le visage et le nez un peu plats. Les femmes sont encore plus grandes et plus vigoureuses que les hommes ; mais la plupart ont des goîtres fort incommodes. La guerre est peu connue dans cet état: on n'y craint pas même le grand mogol, parce que, du côté du midi, la nature a mis de hautes montagnes et des passages fort étroits qui forment une barrière impénétrable ; au nord, il n'y a que des bois, presque toujours couverts de neige ; des deux autres côtés, ce sont de vastes déserts où l'on ne trouve guère que des eaux amères. Si l'on y rencontre quelques terres habitées, elles appartiennent à des radjas sans armes et sans forces. Le roi de Boutan fait battre des pièces d'argent de la valeur des roupies : ce qui porte à croire que son pays a quelques mines d'argent ; cependant les marchands que Tavernier vit à Patna, ignoraient où ces mines étaient situées. Leurs pièces de monnaie sont extraordinaires dans leur forme : au lieu d'être rondes, elles ont huit angles ; et les caractères qu'elles portent ne sont ni indiens ni chinois. L'or de Boutan y est apporté par les marchands du pays qui reviennent du Levant.

Leur principal commerce est celui du musc. Dans l'espace de deux mois que les marchands passèrent à Patna, Tavernier en acheta d'eux pour vingt-six mille roupies. L'once, dans la vessie, lui revenait à quatre livres quatre sous de notre monnaie ; il la payait huit francs hors de vessie. Tout le

musc qui entre dans la Perse vient de Boutan, et les marchands qui font ce commerce aiment mieux qu'on leur donne de l'ambre jaune et du corail, que de l'or ou de l'argent. Pendant les chaleurs, ils trouvent peu de profit à transporter le musc, parce qu'il devient trop sec et qu'il perd de son poids. Comme cette marchandise paye vingt-cinq pour cent à la douane de Garachepour, dernière ville des états du Mogol, il arrive souvent que, pour éviter de si grands frais, les caravanes prennent un chemin qui est encore plus incommode, par les montagnes couvertes de neige et les grands déserts qu'il faut traverser; ils vont jusqu'à la hauteur de trente degrés, d'où, tournant vers Kaboul, qui est au quarantième, elles se divisent, une partie pour aller à Balk, et l'autre dans la grande Tartarie. Là, les marchands qui viennent de Boutan, troquent leurs richesses contre des chevaux, des mulets et des chameaux; car il y a peu d'argent dans ces contrées: ils y portent, avec le musc, beaucoup d'excellente rhubarbe et de semencine. Les Tartares font passer ensuite ces marchandises dans la Perse; ce qui fait croire aux Européens que la rhubarbe et la semencine viennent de la Tartarie. Il est vrai, remarque l'Anglais Sheldon, qu'il en vient de la rhubarbe; mais elle est beaucoup moins bonne que celle du royaume de Boutan; elle est plus tôt corrompue, et c'est le défaut de la rhubarbe, de se dissoudre d'elle-même par le cœur. Les Tartares remportent de Perse des

étoffes de soie de peu de valeur, qui se font à Tauris et à Ardevil, avec quelques draps d'Angleterre et de Hollande, que les Arméniens vont prendre à Constantinople et à Smyrne, où nous les portons de l'Europe. Quelques-uns des marchands qui viennent de Boutan à Kaboul, vont à Candahar, et jusqu'à Ispahan, d'où ils emportent pour leur musc et leur rhubarbe, du corail en grains; de l'ambre jaune et du lapis en grains. D'autres, qui vont du côté de Moultan, de Lahor et d'Agra, remportent des toiles, de l'indigo, et quantité de cornaline et de cristal. Enfin, ceux qui retournent par Garachepour, remportent de Patna et de Daka, du corail, de l'ambre jaune, des bracelets d'écaille de tortue et d'autres coquilles de mer, avec quantité de pièces rondes et carrées de la grandeur de nos jetons, qui sont aussi d'écaille de tortue et de coquille. L'auteur vit à Patna quatre Arméniens qui, ayant déjà fait un voyage au royaume de Boutan, venaient de Dantzick, où ils avaient fait faire un grand nombre de figures d'ambre jaune, qui représentaient toutes sortes d'animaux et de monstres. Ils allaient les porter au roi de Boutan, pour augmenter le nombre de ses divinités. Ils dirent à Tavernier qu'ils se seraient enrichis s'ils avaient pu faire composer une idole particulière que le prince leur avait recommandée; c'était une figure monstrueuse, qui devait avoir six cornes, quatre oreilles et quatre bras, avec six doigts à chaque main; mais ils n'avaient

pas trouvé d'assez grosse pièce d'ambre jaune.

Le roi de Boutan, commençant à craindre que les tromperies qui se font dans le musc ne ruinassent ce commerce, d'autant plus qu'on en tire aussi du Tonquin et de la Cochinchine où il est beaucoup plus cher, parce qu'il y est moins commun, avait ordonné depuis quelque temps que les vessies ne seraient pas cousues, et qu'elles seraient apportées ouvertes à Boutan, pour y être visitées et scellées de son sceau. Mais cette précaution n'empêche pas qu'on ne les ouvre subtilement, et qu'on n'y mette de petits morceaux de plomb qui, sans l'altérer à la vérité, en augmentent du moins le poids.

Le royaume d'Assam est une des plus fertiles contrées de l'Asie; il produit tout ce qui est nécessaire à la vie, sans que les habitans aient besoin de recourir aux nations voisines. Ils ont des mines d'argent, d'acier, de plomb et de fer; la soie en abondance, mais grossière. Ils en ont une espèce qui croît sur les arbres, et qui est l'ouvrage d'un animal dont la forme ressemble à celle des vers à soie communs, avec cette double différence qu'il est plus rond et qu'il demeure toute l'année sur les arbres. Les étoffes qu'on fait de cette soie sont fort lustrées, mais elles se coupent. C'est du côté du midi que la nature produit ces vers, et qu'on trouve les mines d'or et d'argent; le pays produit aussi quantité de gomme-laque, dont on distingue deux sortes: celle qui croît sur les arbres est de couleur rouge, et sert à peindre les toiles et les

étoffes. Après en avoir tiré cette couleur, on emploie ce qui reste à faire une sorte de vernis dont on enduit les cabinets et d'autres meubles de cette nature. On le transporte en abondance à la Chine et au Japon, où il passe pour la meilleure laque de l'Asie. A l'égard de l'or, on ne permet pas qu'il sorte du royaume, et l'on n'en fait néanmoins aucune espèce de monnaie. Il demeure en lingots, grands et petits, dont le peuple se sert dans le commerce intérieur.

Nous tirons le peu de détails que nous présente la Cochinchine, de la relation d'un missionnaire jésuite, nommé *le P. de Rhodes*, et nous y joindrons quelques-unes des remarques et aventures qui lui sont particulières.

Destiné à la mission du Japon par le souverain pontife, il se rendit de Rome à Lisbonne où il avait ordre de s'embarquer avec d'autres missionnaires.

Ce fut le 4 avril 1619 qu'ils mirent à la voile avec trois grands vaisseaux; ils étaient au nombre de six sur *la Sainte-Thérèse*. Trois mois et demi de navigation leur firent doubler le cap de Bonne-Espérance. Ils essuyèrent plusieurs tempêtes et les ravages du scorbut, qui ne les empêchèrent point d'arriver heureusement au port de Goa, le 5 octobre.

Après avoir passé deux ans, tant à Goa qu'à Salsette, il reçut ordre enfin de partir pour le Japon, sur un vaisseau qui devait porter à Malacca un seigneur portugais, nommé pour commander dans la

citadelle. Il passa par Cochin, qui n'est qu'à cent lieues de Goa : les jésuites y avaient un collége dans lequel ils enseignaient toutes les sciences. La violence des vents qui arrêta long-temps le vaisseau portugais vers le cap de Comorin, donna occasion à l'auteur de visiter la fameuse côte de *la Pêcherie*, qui tire ce nom de l'abondance des perles qu'on y pêche. « Les habitans connaissent, dit-il, dans quelle saison ils doivent chercher ces belles larmes du ciel qui se trouvent endurcies dans les huîtres. Alors les pêcheurs s'avancent en mer dans leurs barques : l'un plonge, attaché sous les aisselles avec une corde, la bouche remplie d'huile et un sac au cou : il ramasse les huîtres qu'il trouve au fond; et, lorsqu'il n'a plus la force de retenir son haleine, il emploie quelque signe pour se faire retirer. Ces pêcheurs sont si bons chrétiens, qu'après leur pêche ils viennent ordinairement à l'église, où ils mettent souvent de grosses poignées de perles sur l'autel. On fit voir au P. de Rhodes une chasuble qui en était entièrement couverte, et qui était estimée deux cent mille écus dans le pays. « Qu'eût-elle valu, dit-il, en Europe ? »

La principale place de cette côte est *Totocorin* : on y trouve les plus belles perles de l'Orient; les Portugais y avaient une citadelle, et les jésuites un fort beau collége. Il était arrivé, par des malheurs que de Rhodes ignore, qu'on avait ôté cette maison à sa compagnie. « Les jésuites, dit-il, s'étant retirés, on dit que les perles et les huîtres disparurent dans cet endroit de la côte; mais aussitôt que le roi de

Portugal eut rappelé ces zélés missionnaires, on y vit revenir les perles, comme si le ciel eût voulu remarquer que, lorsque les pêcheurs d'âmes seraient absens, il ne fallait pas attendre une bonne pêche de perles. » Ceci nous rappelle un passage fort plaisant de la *Gazette de France* de l'année 1774, dans lequel on disait, à l'article *de la Suède*, que tout se ressentait du bonheur de la nouvelle administration, et *que jamais les harengs n'étaient venus en si grand nombre sur les bords de la Baltique.*

Après avoir visité la côte de Coromandel, le P. de Rhodes fit voile vers Malacca, et échoua sur un banc de sable, à la vue du cap de Rachado. Il attribue le salut du vaisseau à un miracle sensible de son reliquaire, qu'il plongea dans la mer au bout d'une longue corde. En moins d'une minute, sans que personne y travaillât, le bâtiment, dit-il, qui avait été long-temps immobile, sortit du sable avec une force extrême, et fut poussé en mer. Il observe qu'on peut aborder dans tous les temps de l'année au port de Malacca; avantage que n'ont pas les ports de Goa, de Cochin, de Surate, ni, suivant ses lumières, aucun autre port de l'Inde orientale. Quoique Malacca, observe-t-il encore, ne soit qu'à deux degrés au nord de la ligne, et que par conséquent la chaleur y soit extrême, cependant les fruits de l'Europe et le raisin même n'y mûrissent point. La raison, dit-il, en paraîtra fort étrange, mais elle n'est pas moins certaine : c'est faute de chaleur que ces fruits n'y mûrissent pas. Il ajoute,

pour s'expliquer, « que le soleil donnant à plomb sur la terre, devrait à la vérité tout brûler et rendre le pays inhabitable. Les anciens en avaient cette opinion ; mais ils ignoraient le secret de la Providence, qui a voulu qu'il fût le plus habité. Le soleil, dans le temps qu'il a toute sa force, attire tant d'exhalaisons et de vapeurs, que c'est alors l'hiver du pays. Les vents qui sont impétueux, les pluies continuelles tiennent cet astre caché, et s'opposent à la maturité de tous les fruits qui ne sont pas propres au climat. »

Les vues du P. de Rhodes étaient toujours pour le Japon, et sa soumission pour d'autres ordres qui le retinrent un an et demi, soit à Macao, soit à Canton, fut une violence qu'il fit à son zèle. Cependant de nouvelles dispositions de ses supérieurs l'obligèrent d'abandonner entièrement son premier projet pour se rendre à la Cochinchine. D'ailleurs les portes du Japon se trouvaient fermées par une violente persécution qui s'y était élevée contre le christianisme. Le père de Mattos reçut ordre de partir pour la Cochinchine avec cinq autres jésuites de l'Europe, entre lesquels de Rhodes fut nommé. Ils s'embarquèrent à Macao dans le cours du mois de décembre 1624, et leur navigation ne dura que dix-neuf jours.

Il n'y avait pas cinquante ans que la Cochinchine était un royaume séparé du Tonquin, dont elle n'avait été qu'une province pendant plus de sept cents ans. Celui qui secoua le joug était l'aïeul du

roi qui occupait alors le trône; après avoir été gouverneur du pays, il se révolta contre son prince, et se fit un état indépendant, dans lequel il se soutint assez heureusement par la force des armes, pour laisser à ses enfans une succession tranquille. Leur puissance y étant mieux établie que jamais, il n'y a pas d'apparence que cette souveraineté retourne jamais à ses anciens maîtres.

La Cochinchine est sous la zone torride, au midi de la Chine; elle s'étend depuis le 12e degré jusqu'au 18e. De Rhodes lui donne quatre cents milles de longueur, mais sa largeur est beaucoup moindre. Elle a pour bornes, à l'orient, la mer de la Chine, le royaume de Laos à l'occident; celui de Chiampa au sud, et le Tonquin au nord. Sa division est en six provinces, dont chacune a son gouverneur et ses tribunaux particuliers de justice. La ville où le roi fait son séjour se nomme *Kehoué*. Si les bâtimens n'en sont pas magnifiques, parce qu'ils ne sont composés que de bois, ils ne manquent pas de commodités, et les colonnes fort bien travaillées, qui servent à les soutenir, leur donnent beaucoup d'apparence. La cour est belle et nombreuse, et les seigneurs y font éclater beaucoup de magnificence dans leurs habits.

Le pays est fort peuplé. De Rhodes vante la douceur des habitans; mais elle n'empêche pas, dit-il, qu'ils ne soient bons soldats; ils ont un respect merveilleux pour leur roi. Ce prince entretient continuellement cent cinquante galères dans trois

ports; et les Hollandais ont éprouvé qu'elles peuvent attaquer avec avantage ces grands vaisseaux avec lesquels ils se croient maîtres des mers de l'Inde.

La fertilité du pays rend les habitans fort riches; il est arrosé de vingt-quatre belles rivières qui donnent de merveilleuses commodités pour voyager par eau dans toutes ses parties, et qui servent par conséquent à l'entretien du commerce. Des inondations réglées, qui se renouvellent tous les ans aux mois de novembre et de décembre, engraissent la terre sans aucune culture. Dans cette saison, il n'est pas possible de voyager à pied, ni de sortir même des maisons sans une barque; de là vient l'usage de les élever sur deux colonnes, qui laissent un passage libre à l'eau.

Il se trouve des mines d'or dans la Cochinchine: mais les principales richesses du pays sont le poivre, que les Chinois y viennent prendre, la soie, qu'on fait servir jusqu'aux filets des pêcheurs et aux cordages des galères; et le sucre, dont l'abondance est si grande, qu'il ne vaut pas ordinairement plus de deux sous la livre. On en transporte beaucoup au Japon, quoique les Cochinchinois n'entendent pas beaucoup la manière de l'épurer.

On s'imaginerait qu'une contrée qui ne produit ni blé, ni vin, ni huile, nourrit mal ses habitans. Mais sans expliquer en quoi consiste leur bonne chère, de Rhodes assure que les tables de la Cochinchine valent celles de l'Europe.

C'est le seul pays du monde où croisse le *calembac*, cet arbre renommé dont le bois est un parfum précieux, et sert d'ailleurs aux plus excellens usages de la médecine. L'odeur en est admirable; le bois en poudre ou en teinture fortifie le cœur contre toutes sortes de venins; il se vend au poids de l'or.

De Rhodes assure, contre le témoignage de plusieurs autres voyageurs, que c'est aussi dans la seule Cochinchine que se trouvent ces petits nids d'oiseaux qui servent d'assaisonnement aux potages et aux viandes. On pourrait croire, pour concilier les récits, qu'il parle d'une espèce particulière; ils ont, dit-il, la blancheur de la neige; on les trouve dans certains rochers de cette mer, vis-à-vis des terres où croissent les calembacs, et l'on n'en voit point autre part; c'est ce qui le porte à croire que les oiseaux qui font ces nids vont sucer ces arbres, et que de ce sucre, mêlé peut-être avec l'écume de la mer, ils composent un ouvrage si blanc et de si bon goût. Cependant ils demandent d'être cuits avec de la chair ou du poisson; et de Rhodes assure qu'ils ne peuvent être mangés seuls.

La Cochinchine produit des arbres qui portent pour fruits de gros sacs remplis de châtaignes; on doit regretter que le P. de Rhodes n'en rapporte pas le nom, et qu'il n'en explique pas mieux la forme. « Un seul de ces sacs fait la charge d'un homme; aussi la Providence ne les a-t-elle pas fait sortir des branches, qui n'auraient pas la force de les soutenir, mais du tronc même; le sac est une

peau fort épaisse, dans laquelle on trouve quelquefois cinq cents châtaignes plus grosses que les nôtres; mais ce qu'elles ont de meilleur est une peau blanche et savoureuse, qu'on tire de la châtaigne avant de la cuire. »

Les difficultés de la langue étant un des plus grands obstacles qui arrêtent le progrès des missionnaires, le P. de Rhodes comprit que cette étude devait faire son premier soin. On parle à peu près la même langue dans le royaume de Tonquin et de la Cochinchine; elle est entendue aussi dans trois autres pays voisins; mais elle est entièrement différente de la chinoise; on la prendrait, surtout dans la bouche des femmes, pour un gazouillement d'oiseaux; tous les mots sont des monosyllabes, et leur signification ne se distingue que par les divers tons qu'on leur donne en les prononçant. Une même syllabe, telle, par exemple, que *daï*, peut signifier vingt-trois choses tout-à-fait différentes. Le zèle du P. de Rhodes lui fit mépriser ces obstacles; il apporta autant d'application à cette entreprise qu'il en avait donné autrefois à la théologie, et dans l'espace de quatre mois, il se rendit capable de prêcher dans la langue de la Cochinchine; mais il avoue qu'il en eut l'obligation à un petit garçon du pays, qui lui apprit en trois semaines les divers tons de cette langue, et la manière de prononcer tous les mots: ce qu'il y eut d'admirable, et ce qui mérite d'être remarqué, c'est qu'ils ignoraient la langue l'un de l'autre.

Dans l'intervalle de ses entreprises apostoliques, il fit un voyage aux Philippines, sans autre dessein que de profiter d'une occasion qui se présentait pour se rendre à Macao.

Une violente persécution l'obligeant de quitter la Cochinchine, il s'embarqua, le 2 juillet 1641, sur un vaisseau qui faisait voile pour Bolinao. Il entra dans ce port le 28 du même mois, après avoir essuyé une dangereuse tempête; mais il fut surpris de remarquer à son arrivée que les habitans ne comptaient que samedi 27 juillet. Il avait mangé de la viande le matin, parce qu'il se croyait au dimanche, et le soir il fut obligé de faire maigre, lorsqu'on l'assura que le dimanche et le vingt-huitième n'étaient que le lendemain : cette erreur lui causa d'abord beaucoup d'embarras; mais en y pensant un peu, il comprit que de part et d'autre on avait fort bien compté, quoiqu'il y eût dans les deux comptes la différence d'un jour.

Ce qu'il y a d'étonnant dans l'embarras du père de Rhodes, c'est qu'étant aux Indes depuis si longtemps, il n'eût jamais eu l'occasion de faire la même remarque. Il s'applaudit de l'explication qu'il donne à son erreur.

Quand on part d'Espagne, dit-il, pour aller aux Philippines, on va toujours de l'orient à l'occident. Il faut par conséquent que tous les jours deviennent plus longs de quelques minutes; parce que le soleil, dont on suit la course, se lève et se couche toujours plus tard. Dans le cours de cette navigation, la perte

est d'un demi-jour. Au contraire, les Portugais qui vont du Portugal aux Indes orientales, avancent contre le soleil, qui, se couchant et se levant toujours plus tôt, rend chaque jour plus court de quelques minutes, et leur donne ainsi l'avance du jour en arrivant au même terme. D'où il est aisé de conclure que, les uns gagnant et les autres perdant un demi-jour, il faut nécessairement que les Portugais et les Espagnols, qui arrivent aux Philippines par des chemins opposés, trouvent un jour entier de différence. » Le père de Rhodes, venu vers l'orient par le chemin des Portugais, avait vécu par conséquent un jour de plus que les Espagnols des Philippines. « Par la même raison, continue-t-il, de deux prêtres qui partiraient au même jour, l'un de Portugal vers l'orient, l'autre d'Espagne vers l'occident, disant chaque jour la messe, et arrivant le même jour au même lieu, l'un aurait dit une messe plus que l'autre : et de deux jumeaux, qui étant nés ensemble, feraient le même voyage par les deux routes opposées, l'un aurait vécu un jour de plus.»

Ceux pour qui cette remarque ne sera pas aussi merveilleuse qu'elle le fut pour l'auteur, apprendront de lui plus volontiers l'origine de la persécution qui fermait alors aux missionnaires l'entrée des ports du Japon. Après avoir observé que Manille, la principale des Philippines, est au 13[e] degré de l'élévation de la ligne, et que c'est là qu'on compte le dernier terme de l'occident, quoique ces îles soient à l'orient de la Chine, dont elles ne sont

éloignées que de cent cinquante lieues, il ajoute :

« Comme on les prend pour le bout des Indes occidentales, qui appartiennent aussi aux Espagnols, deux Hollandais prirent occasion de cette idée pour renverser le christianisme au Japon. Ils firent voir à l'empereur, dans une mappemonde, d'un côté les Philippines, et de l'autre Macao, que le roi d'Espagne possédait alors à la Chine, en qualité de roi de Portugal. Voyez-vous, lui dirent-ils, jusqu'où la domination du roi d'Espagne s'est étendue? Du côté de l'orient, elle est arrivée à Macao, et du côté de l'occident aux Philippines. Vous êtes si près de ces deux extrémités de son empire, qu'il ne lui reste que le vôtre à conquérir; à la vérité, il n'a pas aujourd'hui des troupes assez nombreuses pour entreprendre tout d'un coup la conquête du Japon; mais il y envoie des prêtres, qui, sous le prétexte de faire des chrétiens, font des soldats pour l'Espagne; et lorsque le nombre en sera tel que les Espagnols le désirent, vous éprouverez, comme le reste du monde, que, sous le voile de la religion, ils ne pensent qu'à vous rendre l'esclave de leur ambition ». L'empereur du Japon, alarmé de cet avis, jura une guerre irréconciliable à tous les missionnaires chrétiens : l'Église n'a jamais essuyé de persécution plus obstinée que celle qui a rempli de sang toutes les villes de ce florissant royaume, où le christianisme avait fait des progrès. Nous en parlerons plus au long à l'article du Japon.

Dans une traversée de Malacca à Java, qui ne fut

que de onze jours, il arriva au vaisseau qu'il montait un accident fort singulier, qu'il attribue à la protection du premier martyr de la Cochinchine, nommé *André*, dont il portait la tête à Rome. Le 25 février, pendant que le vent était favorable, l'imprudence des matelots les fit heurter contre un gros rocher, qui était presque à fleur d'eau. Le bruit ne fut pas moindre que celui du tonnerre, et le coup avait été si violent, que le navire demeura fixé sur l'écueil. Plusieurs planches qu'on vit flotter sur l'eau ne laissèrent aucun doute qu'il ne fût près de périr. Cependant il se remit de lui-même à flot, tandis que l'auteur et deux autres missionnaires, qui étaient partis avec lui de Malacca, faisaient leur prière au martyr. Les matelots, surpris qu'il ne se remplît pas d'eau, jugèrent qu'ayant été doublé en plusieurs endroits, il n'avait perdu que des planches extérieures. Ils continuèrent leur navigation sept jours entiers avec beaucoup de bonheur. Mais en arrivant au port de Batavia, où l'on pensa aussitôt à radouber le vaisseau, on s'aperçut, avec admiration, qu'il avait une grande ouverture sur le bas, et que le rocher qui avait brisé les planches, s'étant rompu lui-même, avait rempli le trou d'une grosse et large pierre. Toute la ville accourut pour voir cette merveille. La même chose est arrivée de nos jours à un vaisseau anglais, dans un voyage du capitaine Cook, sans que S. André de Cochinchine s'en mêlat.

Il se trouvait dans Batavia plusieurs Français

catholiques et quantité de Portugais, auxquels le missionnaire s'empressa de rendre les services de sa profession : son zèle se satisfit paisiblement pendant l'espace de cinq mois. Mais un jour de dimanche, 29 juillet, la messe qu'il célébrait dans sa maison devant un grand nombre de catholiques, fut interrompue par l'arrivée du juge criminel de la ville, qui entra dans la chapelle avec ses archers. De Rhodes se hâta de consommer les saintes espèces. Mais il fut saisi à l'autel même par les archers qui voulurent le mener en prison revêtu des habits sacerdotaux. Sept gentilshommes portugais mirent l'épée à la main pour sa défense. Le désordre aurait été fort grand, s'il n'eût supplié ses défenseurs de l'abandonner à la violence des hommes. Le juge, touché apparemment de sa générosité, lui laissa quitter ses habits; mais s'étant saisi néanmoins de tout ce qui appartenait à son ministère, il le fit conduire dans la prison publique, d'où il fut mené deux jours après dans un cachot noir, destiné aux criminels qui ne peuvent éviter le dernier supplice. Son procès fut instruit. Outre le crime d'avoir célébré la messe à Batavia, il fut accusé d'avoir travaillé à la conversion du gouverneur de Malacca, et d'avoir brûlé plusieurs livres de la religion hollandaise. Il se justifia sur ce dernier article, en protestant que, quelque opinion qu'il eût de ces livres, il ne lui en était jamais tombé entre les mains. Mais il n'en reçut pas moins sa sentence, qui contenait trois articles. Par les deux premiers, il était con-

damné à un bannissement perpétuel de toutes les terres de Hollande, et à payer une amende de quatre cents écus d'or. Le troisième, qui lui fut le plus douloureux, portait que les ornemens ecclésiastiques, les images et le crucifix qu'on lui avait enlevés, seraient brûlés par la main du bourreau, et qu'il assisterait, sous un gibet, à cette exécution. Ses représentations et ses larmes ne purent fléchir ses juges. S'il fut dispensé de paraître sous le gibet, il n'eut cette obligation qu'à la politique du gouverneur, qui craignit un soulèvement des catholiques de la ville. On suppléa même à cette espèce d'adoucissement en faisant pendre deux voleurs tandis que l'on brûlait le crucifix et les images. Ce n'est pas là de la tolérance, il s'en faut de beaucoup; mais il faut avouer qu'on ne leur en avait pas donné l'exemple.

Des deux autres articles, le premier ne put être exécuté sur-le-champ, parce que le P. de Rhodes n'était point assez riche pour satisfaire au second. Il fut retenu pendant trois mois dans les chaînes; et sa réponse aux offres qu'on lui faisait de le rendre libre aussitôt qu'il aurait payé l'amende, était de protester qu'il était content de son sort, et qu'il regardait ces souffrances comme une faveur du ciel.

Au mois d'octobre, quelques vaisseaux de Hollande apportèrent des lettres de la Compagnie des Indes, qui nommaient Corneille Van-der-Lyn gouverneur général des établissemens hollandais, après

la mort d'Antoine Van Diemen, qui avait enlevé Malacca aux Portugais. Entre les réjouissances publiques qui se firent à l'entrée du nouveau gouverneur, tous les prisonniers furent délivrés. Non-seulement de Rhodes fut élargi sans payer les quatre cents écus, mais Van-Der-Lyn le vengea par quelques bastonnades qu'il donna de sa main au principal juge, pour le punir de son excessive rigueur. Ensuite l'ayant comblé de caresses, auxquelles il joignit des excuses pour sa nation, il lui laissa la liberté de partir. Quelques Portugais qui faisaient voile pour Macassar le reçurent avec joie dans leurs vaisseaux, et consentirent volontiers à la prière qu'il fit d'être conduit à Bantam, qui n'est qu'à douze lieues de Batavia. Il espérait trouver dans cette ville quelque vaisseau anglais prêt à retourner en Europe; mais il entreprit encore d'autres courses. Il alla à Ormus, et prit sa route par terre, en traversant la Perse et la Natolie jusqu'à Smyrne, d'où il se rendit au port de Gênes, sur un vaisseau de cette république.

CHAPITRE II.

Tonquin.

DANS la description de ce pays, dont l'intérieur est peu connu, nous avons l'avantage de trouver un guide auquel il ne manque rien pour exciter la confiance, et dont le témoignage est capable même d'ôter toute espèce de crédit aux voyageurs dont les relations ne s'accordent point avec la sienne. C'est l'idée sous laquelle on nous présente l'Anglais Baron, en nous apprenant qu'il est né au Tonquin, qu'il y a passé une grande partie de sa vie, et qu'il joignait une rare probité aux lumières que donne l'étude.

La découverte du Tonquin est postérieure de quelque temps à celle de la Chine. Les Portugais n'envoyèrent leurs vaisseaux sur les côtes de Tonquin qu'après avoir visité les Chinois. A la vérité, cette contrée était anciennement une province de la Chine, et lui paye même encore un tribut; mais ce n'est pas cette raison qui a retardé la connaissance d'un pays qui était gouverné depuis quatre cents ans par ses propres rois, lorsque les Portugais commencèrent leurs découvertes dans les Indes. Il y a plus d'apparence que ce retardement est venu du caractère des Tonquinois, qu'aucun motif de commerce ou de confédération ne peut faire sortir

de leur patrie : ils tiennent beaucoup de la vanité des Chinois, dont ils imitent d'ailleurs le gouvernement, les sciences et les caractères d'écriture, quoiqu'ils haïssent leur nation.

Ce pays est situé sous le tropique, et même plus au nord dans quelque partie. Cependant Baron assure qu'il est fort tempéré, ce qu'il attribue au grand nombre de rivières dont il est arrosé, et aux pluies régulières qu'il reçoit. D'ailleurs on n'y voit point de ces grandes montagnes stériles et sablonneuses, qui causent une chaleur extrême dans plusieurs endroits du golfe Persique. Il est vrai que les pluies qui tombent régulièrement aux mois de mai, de juin, de juillet et d'août, et quelquefois plus tôt, rendent la terre fort humide; mais la chaleur est insupportable pendant le cours de juillet et d'août. On ne saurait douter que le pays ne fût très-fertile en fruits, si tant d'habitans, qui font leur principale nourriture du riz, ne se croyaient pas plus obligés d'employer leurs terres et leur industrie à la culture de ces grains.

Le royaume est bordé au nord-est par la province de Canton; à l'ouest, par le royaume de Laos; au nord, par deux autres provinces de la Chine, Yun-nan et Quang-si; au sud et au sud-est par la Cochinchine.

Le climat est sain et tempéré depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars; quelquefois très-froid aux mois de janvier et de février, quoiqu'on n'y voie jamais de neige ni de glaces; assez malsain

pendant le cours d'avril, de mai et de juin, autant à cause des pluies et des brouillards que parce que le soleil arrive alors à son zénith. Les vents sont ici divisés entre le nord et le sud, c'est-à-dire qu'ils durent six mois de chaque côté. Le pays est délicieux depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août : les arbres sont alors dans leur verdure, et les campagnes offrent une perspective charmante.

Les vents impétueux, que les matelots européens nomment *ouragans*, et qui portent ici le nom de *typhons*, exercent leur empire avec des ravages terribles sur cette côte et dans les mers voisines; mais le temps de leur arrivée est fort incertain. Quelquefois ils ne s'élèvent qu'une fois en cinq ou six ans, et même en huit ou neuf. Quoiqu'ils ne soient pas connus sous le même nom dans les autres mers orientales, celui qu'on appelle *éléphant*, dans la baie de Bengale et sur la côte de Coromandel, ne leur est pas fort inférieur, et se fait redouter aussi des matelots par ses funestes effets.

Pour l'étendue, Baron n'en accorde pas plus au Tonquin que nos cartes n'en donnent au Portugal; mais on y compte quatre fois le même nombre d'habitans. Si l'on excepte la ville de Kécho, il n'y en a pas trois dans tout le royaume qui méritent la moindre attention ; mais les villages, que les habitans nomment *aldeas* ou *aldées*, sont si proches l'un de l'autre, qu'il est impossible d'en fixer le nombre, quand on ne s'est pas fait une étude de les compter.

Kécho, capitale du Tonquin, est située au 21e degré de latitude nord, à quarante lieues de la mer : elle peut être comparée, pour la grandeur, à plusieurs villes fameuses de l'Asie; mais elle l'emporte sur presque toutes par le nombre de ses habitans, surtout le premier et le quinzième jour de leur nouvelle lune, qui est le jour du marché ou du grand bazar. Tout le peuple des villages voisins y est amené par son commerce, et le nombre en est presque incroyable. Il reste si peu de passage dans les rues, quoique fort larges, que, suivant le témoignage de Baron, et dans ses propres termes, « c'est avancer beaucoup que d'y faire cent pas dans une demi-heure. » Cependant il règne un ordre admirable dans la ville; chaque marchandise qu'on y vend a sa rue qui lui est assignée, et ces rues appartiennent à un, deux ou plusieurs villages, dont les habitans ont droit seuls d'y tenir boutique.

C'est à Kécho que le roi fait sa résidence ordinaire avec ses généraux, les princes, tous les grands du royaume, et toutes les cours de justice. Quoique le palais et les édifices publics occupent un terrain spacieux, ils n'ont rien de plus éclatant qu'un grand bâtiment de bois, qui en fait la principale partie. Le reste, comme toutes les maisons de la ville, est bâti de bambous et d'argile, à l'exception des comptoirs étrangers qui sont de brique, et qui font une figure distinguée au milieu d'un si grand nombre de chaumières. Cependant les triples murs de la vieille ville et du vieux palais donnent, par leurs

débris, une haute idée de ce qu'ils devaient renfermer dans le temps de leur splendeur. Le palais seul embrassait dans sa circonférence un espace de six ou sept milles. Ses cours pavées de marbre, ses portes et les ruines de ses appartemens, rendent témoignage de son ancienne magnificence, et font regretter la destruction d'un des plus beaux édifices de l'Asie; mais en attribuant cette disgrâce aux ravages de la guerre, Baron n'explique pas les raisons qui empêchent de la réparer.

Kécho est aussi le quartier perpétuel d'un corps formidable de milice, que le roi tient prêt pour toutes sortes d'occasions. L'arsenal et les autres magasins de guerre occupent le bord de la rivière, près d'une petite île sablonneuse, où l'on conserve le Thecada. Cette rivière, que les habitans nomment *Song-koï*, ou la *grande rivière*, prend sa source dans l'empire de la Chine. Après un fort long cours, elle vient traverser Kécho, d'où elle va se décharger dans la baie de Haynan, par huit ou neuf embouchures, dont la plupart reçoivent des vaisseaux médiocres. Elle est d'une extrême commodité pour la capitale, où elle fait régner continuellement l'abondance, par la multitude infinie de barques et de bateaux qu'elle y amène, chargés de toutes sortes de marchandises et de provisions. Cependant les habitans des provinces, qui font leur principale occupation de ce commerce, ont tous leurs maisons dans quelque village, et n'habitent point dans leurs barques, comme Tavernier l'assure faussement.

Le Tonquin devrait être compté parmi les puissances redoutables, si la force de l'état ne consistait que dans le nombre des hommes. Il entretient continuellement une armée de cent quarante mille combattans, bien exercés à l'usage des armes; et dans l'occasion, ce grand corps peut être augmenté du double; mais comme le nombre sert peu sans le courage, Baron avoue qu'il n'y a point de soldats moins à craindre que les Tonquinois. D'ailleurs, la plupart de leurs chefs sont des eunuques qui ne conservent dans l'âme aucun reste de leur virilité.

La cavalerie monte à huit ou dix mille hommes, et le nombre des éléphans à trois cent cinquante. Les forces maritimes consistent dans deux cent vingt bâtimens grands et petits, plus propres à la rivière qu'à la mer, et qui ne servent guère aussi qu'aux fêtes et aux exercices d'amusement. Chaque bâtiment est armé à la proue d'un canon de quatre livres de balles. Ils n'ont pas de mâts, et tous leurs mouvemens se font à force de rames. Les rameurs sont exposés à la mousqueterie et à tous les instrumens de guerre. La cour entretient avec cette flotte environ cinq cents barques, qui se nomment *touihghes*, et qui sont assez légères à la voile, mais trop faibles pour la guerre, quoiqu'elles servent fort bien au transport des vivres et des troupes.

L'arsenal de Kécho est fourni de toutes sortes d'artillerie de tous les calibres, soit de la fabrication des habitans, soit achetée des Portugais, des Anglais

et des Hollandais. Il ne manque pas non plus de toutes les munitions convenables.

Outre la mollesse naturelle des soldats du Tonquin, rien ne contribue tant à leur ôter le courage que la nécessité de passer toute la vie dans une condition pénible, sans aucune espérance de s'élever au-dessus de leur premier grade. La valeur même, dans ceux qui peuvent avoir l'occasion de se distinguer, ne change rien à leur état, ou du moins ces exemples sont si rares, qu'ils ne peuvent inspirer d'émulation. L'argent ou la faveur de quelque mandarin du premier ordre sont les seules voies qui puissent conduire aux distinctions.

Leurs guerres ne consistent que dans le bruit et dans un grand appareil de bagage. La moindre querelle les fait entrer dans la Cochinchine, où ils passent le temps, soit à considérer les murs des villes, soit à camper sur le bord des rivières. Mais une légère maladie qui emporte quelques-uns de leurs gens, les rebute aussitôt, et leur fait crier que la guerre est cruelle et sanglante. Ils se hâtent de retourner vers leurs frontières.

Ils ont quelquefois des guerres civiles, que l'adresse termine plutôt que la valeur. Dans leurs anciens démêlés avec les Chinois, on les a vus combattre avec assez de résolution; mais ils y étaient forcés par la nécessité. Cependant on ne cesse pas de les exercer au maniement des armes, et cet exercice continuel fait la plus grande partie de leur profession. Ils reçoivent chaque jour une portion de riz

pour leur nourriture, et leur paye annuelle n'est que d'environ trois écus; mais ils sont exempts de toutes sortes de taxes. Ceux qui n'ont pas leurs quartiers dans la capitale, sont dispersés dans les aldées, sous le commandement des mandarins, qui sont chargés de pourvoir à leur subsistance. Chaque mandarin est revêtu de l'autorité du roi pour commander dans un certain nombre d'aldées.

On ne voit dans le Tonquin, ni châteaux, ni places fortifiées. L'état se glorifie de n'avoir pas besoin d'autre appui que ses troupes : ce qui ne serait pas sans fondement, si leur courage répondait à leur nombre.

Quoique la valeur ne soit pas une qualité commune au Tonquin, la douceur et le goût de la tranquillité font moins le caractère général des habitans qu'une humeur inquiète et turbulente qui demande le frein continuel de la sévérité pour les contenir dans l'union. Les révoltes et les conspirations y sont fréquentes. Il est vrai que la superstition à laquelle tout le peuple est malheureusement livré a souvent plus de part aux désordres publics que les entreprises de l'ambition, et que rarement les mandarins et les autres seigneurs prennent part à ces attentats.

Les Tonquinois n'ont pas l'humeur emportée; mais ils sont la proie de deux passions beaucoup plus dangereuses, qui sont l'envie et la malignité. Autrefois le premier de ces deux vices leur faisait désirer toutes les richesses et les curiosités des nations

étrangères; mais leurs désirs se réduisent aujourd'hui à quelques pièces d'or et d'argent du Japon, et au drap de l'Europe. Ils ont toujours eu cette espèce d'orgueil qui ôte la curiosité de visiter les autres pays. Leur estime se borne à leur patrie; et tout ce qu'on leur raconte des pays étrangers passe à leurs yeux pour une fable.

Ils ont la mémoire heureuse et la pénétration vive, cependant ils n'aiment pas les sciences pour elles-mêmes, mais parce qu'elles les conduisent aux charges et aux dignités publiques. Leur ton en lisant est une espèce de chant. Leur langage, comme celui des Chinois, est plein de monosyllabes, et quelquefois ils n'ont qu'un seul mot pour exprimer onze ou douze choses différentes. L'unique distinction consiste à prononcer pleinement, à presser leur haleine, à la retenir, à peser plus ou moins sur l'accent. Aussi rien n'est-il si difficile aux étrangers que d'atteindre à la perfection de leur langue. Il n'y a point de différence entre celle de la cour et celle du peuple. Mais dans les matières qui regardent les lois et les cérémonies, ils emploient la langue chinoise comme on se sert en Europe des langues grecque et latine.

Les deux sexes ont la taille bien proportionnée, mais petite plutôt que grande. En général, ils sont d'une constitution faible; ce qui vient peut-être de leur intempérance et de l'excès avec lequel ils se livrent au sommeil. La plupart ont le teint aussi brun que les Chinois et les Japonais; mais les personnes

de qualité sont presque aussi blanches que les Portugais et les Espagnols. Ils ont le nez et le visage aussi plats que les Chinois. Leurs cheveux sont noirs, et c'est un ornement de les avoir longs. Les soldats, pendant leurs exercices, et les artisans, dans les fonctions de leur métier, les relèvent sous leur bonnet, ou les lient au sommet de leur tête. Quoique les enfans des deux sexes aient les dents fort blanches, ils n'arrivent pas plus tôt à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, qu'ils se les noircissent comme les Japonais. Ils laissent croître leurs ongles suivant l'usage de la Chine, et les plus longs passent pour les plus beaux; cependant ce dernier usage est borné aux personnes de distinction.

Leurs habits sont de longues robes, peu différentes de celles des Chinois. Il leur est défendu, par une ancienne tradition, de porter des sandales ou des souliers, à l'exception des lettrés et de ceux qui sont parvenus au degré de tuncys ou de docteurs. Cette coutume néanmoins s'observe aujourd'hui avec moins de rigueur.

La condition du peuple est assez misérable. On lui impose de grosses taxes et des travaux pénibles.

Un jeune homme est assujetti, dès l'âge de dix-huit ou de vingt ans, dans quelques provinces, à payer trois, quatre, cinq, six piastres chaque année, suivant la fertilité du terroir de son aldée. Ce tribut se lève à deux termes : aux mois d'avril et d'octobre, qui sont le temps de la moisson du riz. Il n'y a d'exempts que les princes du sang royal,

les domestiques de la maison du roi, les ministres d'état, les officiers publics, les lettrés, depuis le grade de singdo; les officiers de guerre et les soldats, avec un petit nombre, qui ont obtenu ce privilége par faveur ou à prix d'argent, et seulement pour la durée de leur propre vie. Un marchand qui s'est établi dans la capitale n'en est pas moins taxé dans l'aldée d'où il tire son origine. Il demeure sujet au vecquan, qui est le service du seigneur; c'est-à-dire qu'il est obligé de travailler par lui-même, ou par des personnes à ses gages, aux réparations des murs, des grands chemins, des palais du roi, et de tous les ouvrages publics.

Les artisans de toutes les professions doivent employer six mois de l'année au vecquan, sans aucun espoir de récompense pour leur travail, à moins que la bonté du maître ne le porte à leur accorder la nourriture : ils peuvent disposer d'eux-mêmes pendant les six autres mois; temps bien court, observe l'auteur, lorsqu'ils sont chargés d'une nombreuse famille.

Dans les aldées dont le terroir est stérile, les pauvres habitans qui ne sont pas en état de payer la taxe en riz ou en argent sont employés à couper de l'herbe pour les éléphans et la cavalerie de l'état, à quelque distance qu'ils puissent être des lieux où l'herbe croît; ils doivent la transporter dans la capitale, tour à tour et à leurs propres frais. L'auteur observe que l'origine de ces usages vient de la politique des rois du pays pour contenir

dans la dépendance un peuple si remuant qui ne laisserait pas de repos à ses maîtres, s'il n'était forcé sans cesse au travail. Chacun jouit d'ailleurs de ce qu'il peut acquérir par son industrie, et laisse paisiblement à ses héritiers le bien dont il se trouve en possession.

L'aîné des fils succède à la plus grande partie de l'héritage. Le roi donne quelque chose aux filles, mais presque rien lorsqu'elles ont un frère.

C'est une ambition commune au Tonquin d'avoir une famille opulente et nombreuse. De là vient l'usage des adoptions, qui s'étend indifféremment aux deux sexes. Les enfans adoptés entrent dans toutes les obligations de la nature. Ils doivent rendre, dans l'occasion, toutes sortes de services à leur père d'adoption, lui présenter les premiers fruits de la saison, et contribuer de tout leur pouvoir au bonheur de sa vie. De son côté, il doit les protéger dans leurs entreprises, veiller à leur conduite, s'intéresser à leur fortune; et lorsqu'il meurt, ils partagent presque également sa succession avec ses véritables enfans. Ils prennent le deuil comme pour leur propre père, quoiqu'il soit encore en vie.

La méthode de l'adoption est fort simple. Celui qui aspire à cette faveur fait proposer ses intentions au père de famille dont il veut l'obtenir; et s'il est satisfait de sa réponse, il se présente à lui avec deux flacons d'arak, que le patron reçoit. Quelques explications font le reste de cette cérémonie.

Les étrangers que le commerce ou d'autres rai-

sons amènent au Tonquin, ont eu souvent recours à cet usage, pour se garantir des vexations et de l'injustice des courtisans. L'auteur raconte qu'il avait reçu l'honneur de l'adoption d'un prince qui était alors héritier présomptif du grand général de la couronne; mais qu'après lui avoir fait quantité de présens, par lesquels il croyait s'être assuré une longue protection, il perdit sa dépense et ses peines, parce que ce seigneur devint fou.

La plupart des aldéens ou des paysans composent un peuple grossier et si simple, qu'il se laisse aisément conduire par l'excès de sa crédulité et de sa superstition. Avec ce caractère mobile, il est extrêmement bon ou extrêmement mauvais, suivant la différence des impressions qu'il reçoit. C'est une grande erreur, dans les relations européennes du Tonquin, que de représenter ce peuple comme une troupe de vagabonds qui vivent dans leurs bateaux sur des rivières, et qui passent d'un lieu à l'autre, avec leurs femmes et leurs enfans, sans autre motif que l'indigence, qui leur fait chercher continuellement de quoi satisfaire leurs besoins. L'occasion ordinaire de toutes ces courses est le commerce intérieur du royaume, et la nécessité de s'acquitter du service public. Mais il arrive quelquefois aussi que la grande rivière qui vient de la Chine, et les grosses pluies des mois de mars, d'avril et de mai, causent des inondations si terribles, que le pays paraît menacé de sa ruine. Des provinces entières se trouvent couvertes d'eau, avec une perte infinie

pour les habitans, qui sont alors forcés d'abandonner leur demeure et de se retirer dans leurs bateaux.

Les Tonquinois peuvent se marier sans le consentement de leurs pères et de leurs mères. Le temps ordinaire du mariage pour les jeunes filles est l'âge de seize ans. Toute la cérémonie consiste à les demander, en faisant quelques présens au père; et si la demande est acceptée, on s'explique de bonne foi sur les richesses mutuelles. Le mari envoie chez la fille tout ce qu'il destine à son usage; on convient d'un jour où, dans une procession solennelle de tous les parens et de tous les amis, elle est portée avec tout ce qu'elle a reçu de son mari dans la maison qu'il a fait préparer pour sa demeure. On s'y réjouit le soir : les prêtres et les magistrats ne s'en mêlent point.

Quoique la polygamie soit tolérée au Tonquin, c'est la femme dont les parens sont les plus qualifiés qui prend le premier rang entre les autres, et qui porte seule le titre d'épouse. La loi du pays permet le divorce aux hommes; les femmes n'ont pas le même privilége, et l'auteur ne connaît point d'autre cas où elles puissent quitter leur mari sans son consentement, que celui de l'autorité d'une famille puissante, dont elles abuseraient pour l'emporter par la force. Un mari qui veut répudier sa femme, lui donne un billet signé de sa main et de son sceau, par lequel il reconnaît qu'il abandonne tous ses droits, et qu'il lui rend la liberté de disposer d'elle-même. Sans cette espèce de certificat,

elle ne trouverait jamais l'occasion de se remarier; mais lorsqu'elle y est autorisée par l'acte de sa séparation, ce n'est point une tache d'avoir été au pouvoir d'un autre et d'en être abandonnée. Elle emporte, avec ce qu'elle a mis dans la société du mariage, tout ce que son mari lui a donné en l'épousant. Ainsi sa disgrâce n'ayant fait qu'augmenter son bien, elle en a plus de facilité à former un nouvel engagement. Les enfans qu'elle peut avoir eus demeurent au mari. Cette compensation d'avantages rend les divorces très-rares.

Un homme de qualité qui surprend sa femme dans l'action de l'adultère est libre de la tuer, elle et son amant, pourvu que cette sanglante exécution se fasse de ses propres mains; s'il remet sa vengeance à la justice, la femme est écrasée par un éléphant, et le suborneur reçoit la mort par quelque autre supplice. Dans les conditions inférieures, le mari offensé doit recourir aux lois, qui traitent sévèrement les coupables, mais qui exigent des preuves du crime qu'il n'est pas toujours aisé d'apporter.

La civilité chinoise a fait beaucoup de progrès au Tonquin; mais en reconnaissant sa source, l'auteur y fait observer des différences qui viennent d'un mélange d'anciens usages, et qui rendent les Tonquinois moins esclaves de la cérémonie que les Chinois.

Toutes leurs visites se font le matin. C'est une incivilité de se présenter dans une maison de distinction vers l'heure du dîner, à moins qu'on n'y soit

invité. Les seigneurs se rendent même à la cour de fort grand matin ; ils y remplissent leur devoir jusqu'à huit heures, ensuite se retirant chez eux, ils s'y occupent de leurs affaires domestiques, et le temps qui reste jusqu'à l'heure du dîner est réservé pour la retraite et le repos, comme une préparation nécessaire avant de donner au corps la réfection des alimens.

Entre les personnes de qualité, les princes et les grands mandarins ne sortent que sur des éléphans ou dans de riches palanquins, suivis d'un grand nombre d'officiers, de soldats et de valets. C'est le rang ou la dignité qui règle la grandeur du cortége. Ceux d'un degré inférieur sortent à cheval, et ne sont jamais escortés de plus de dix personnes ; mais il est rare aussi qu'ils en aient moins, parce que l'escorte fait une grande partie de leur faste.

Si celui qui rend la visite est d'un rang supérieur, on doit se garder de lui offrir les moindres rafraîchissemens, sans en excepter le bétel, à moins qu'il ne fasse au maître de la maison l'honneur de lui en demander. L'usage des seigneurs est de faire toujours porter avec eux leur eau et leur bétel ; les boîtes où le bétel est renfermé, sont ordinairement de laque noire ou rouge ; cependant les princes et princesses du sang royal en ont d'or massif, enrichies de pierres précieuses et d'écaille de tortue.

Dans la conversation, chacun doit éviter les sujets tristes, et faire tourner tous les discours à la joie, qui est le caractère naturel des habitans ; c'est

par la même raison qu'ils visitent rarement les malades, et qu'à l'extrémité même de la vie ils n'avertissent point leurs parens de mettre ordre à leurs affaires. Cet avis passerait pour une offense; aussi meurent-ils la plupart sans avoir disposé de leur héritage par un testament; ce qui donne lieu à des procès continuels pour la succession de ceux qui meurent sans enfans.

Les salles des grands ont plusieurs alcôves où chacun est assis sur des nattes, les jambes croisées. La distinction du rang est réglée par la hauteur des places; les tapis et les coussins ne sont pas connus même à la cour. On n'y voit point d'autres lits que des nattes avec une sorte d'oreiller, fait aussi de joncs ou de roseaux, qui sert de chevet ou d'appui.

Les alimens des seigneurs sont assez recherchés, quoique leurs préparations et leurs assaisonnemens ne paraissent point agréables aux étrangers. Le peuple vit de légumes, de riz et de poisson salé. On ne se sert ni de nappes ni de serviettes; cette dépense, qui n'a pour objet que la propreté, serait inutile dans un pays où les doigts ne touchent jamais aux plats ni aux mets. Toutes les viandes sont coupées avant le service, et l'on mange, suivant la mode chinoise, avec deux petits bâtons qui tiennent lieu des fourchettes de l'Europe. Les plats ne sont pas de bois vernissé, comme Tavernier l'assure, mais de porcelaine du Japon ou de la Chine, qui est fort estimée. Les personnes de qualité mangent avec une sorte de décence; mais le commun des

habitans, que l'auteur représente comme les plus gourmands de tous les hommes, ne pensent qu'à se remplir avidement l'estomac, et ne répondraient pas même aux questions qu'on leur ferait à table, comme s'ils craignaient, dit l'auteur, que le temps qu'ils emploieraient à parler ne diminuât leur plaisir ou leur portion d'alimens. Autant l'excès des liqueurs fortes est rare dans le peuple, autant il est en honneur à la cour et parmi les gens de guerre. Un bon buveur y passe pour un galant homme. Dans les repas qu'ils se donnent entre eux, les convives ont la liberté de demander tout ce qu'ils désirent; et celui qui traite regarde cette occasion de les obliger comme une faveur. Leurs complimens, lorsqu'ils se rencontrent, ne consistent point à se demander comment ils se portent, mais où ils ont été, et ce qu'ils ont fait; s'ils remarquent à l'air du visage que quelqu'un soit indisposé, ils ne lui demandent point s'il est malade, mais combien de tasses de riz il mange à chaque repas; et s'il a de l'appétit ou non. L'usage des grands et des riches est de faire trois repas par jour, sans y comprendre une légère collation dans le cours de l'après-midi.

De tous les passe-temps des Tonquinois, les plus communs et les plus estimés sont le chant et la danse. Ils s'y livrent ordinairement le soir, et souvent ils y emploient toute la nuit. C'est ce que Tavernier nomme des comédies; nom fort impropre, observe l'auteur, du moins s'il a prétendu les comparer à celles de l'Europe. On n'y a jamais vu,

comme il le dit, des machines et de belles décorations. Les Tonquinois n'ont pas même de théâtres. Mais outre les maisons des mandarins, qui ont quelques salles destinées à ces amusemens, on voit dans les aldées des maisons de chant où les habitans s'assemblent, surtout aux jours de fêtes. Le nombre des acteurs est ordinairement de quatre ou cinq, dont les gages montent à une piastre pour le travail d'une nuit; mais la libéralité des spectateurs y joint quelques présens lorsqu'ils sont satisfaits de leur habileté. Leurs habits sont d'une forme bizarre. Ils ont peu de chansons. Elles roulent sur cinq ou six airs; la plupart à l'honneur de leurs rois et de leurs généraux, mêlées néanmoins d'apostrophes amoureuses et d'autres figures poétiques. La partie de la danse est bornée aux femmes; mais elles chantent aussi : et dans l'action même, elles sont souvent interrompues par un bouffon, le plus ingénieux de la troupe, qui s'efforce de faire rire l'assemblée par ses bons mots et ses postures comiques. Leurs instrumens de musique sont des trompettes, des timbales de cuivre, des hautbois, des guitares et plusieurs espèces de violons. Ils ont une autre sorte de danse, avec un bassin rempli de petites lampes qu'une femme porte sur sa tête, et qui ne l'empêche pas de faire toutes sortes de mouvemens et de figures sans répandre l'huile des lampes, quoiqu'elle s'agite avec une légèreté qui fait l'admiration des spectateurs. Cette danse dure presque une demi-heure.

Les femmes ont aussi beaucoup d'habileté à danser sur la corde, et quelques-unes s'en acquittent avec beaucoup de grâce.

Les combats de coqs sont fort en honneur au Tonquin, particulièrement à la cour. Les seigneurs font des paris considérables contre les coqs du roi, qui doivent néanmoins être toujours victorieux; aussi cette manière de flatter appauvrit-elle les courtisans.

Ils prennent beaucoup de plaisir à la pêche; et la multitude de leurs rivières et de leurs étangs leur en offre continuellement l'occasion. A l'égard de la chasse, ils s'y exercent peu, parce qu'ils ont à peine une forêt qui convienne à cet amusement.

Mais le principal de leurs passe-temps est la fête du nouvel an, qui arrive vers le 25 de janvier, et qui est célébrée pendant trente jours. C'est le temps auquel tous les plaisirs se rassemblent, soit en public, soit dans l'intérieur des maisons. On élève des théâtres au coin des rues. Les instrumens de musique retentissent de toutes parts. La gourmandise et la débauche sont portées à l'excès. Il n'y a point de Tonquinois si misérable qui ne se mette en état de traiter ses amis, dût-il se réduire à mendier son pain pendant toute l'année.

C'est un usage établi de ne pas sortir de sa maison le premier jour de cette fête, et de tenir les portes fermées, dans la crainte de voir ou de rencontrer quelque chose qui puisse être de mauvais augure pour le reste de l'année. Le second jour

chacun visite ses amis, et rend ses devoirs aux supérieurs.

Quelques-uns comptent la nouvelle année depuis le 25 de leur dernière lune, parce qu'alors le grand sceau de l'état est mis dans une boîte pour un mois, le seul pendant lequel l'action des lois est suspendue; toutes les cours de judicature sont fermées; les débiteurs ne peuvent être saisis; les petits crimes, tels que les querelles et les vols, demeurent impunis, et la punition même des grands crimes est renvoyée à d'autres temps, avec la seule précaution d'arrêter les coupables; mais la nouvelle année commence proprement, comme on l'a dit, vers le 25 janvier, et la fête dure un mois, suivant l'usage de la Chine.

L'auteur fait remarquer, en concluant cet article, combien Tavernier se trompe dans la plupart de ses observations, surtout lorsqu'il représente les Tonquinois comme un peuple laborieux et plein d'industrie, qui fait un utile emploi de son temps. C'est un éloge, dit-il, qu'on ne peut refuser tout-à-fait aux femmes; mais les hommes sont généralement paresseux, et ne penseraient qu'à satisfaire leur gourmandise, s'ils n'étaient forcés au travail.

C'est une autre erreur dans Tavernier, de prétendre que les Tonquinois se font un déshonneur d'avoir la tête découverte : un inférieur ne paraît jamais que la tête nue devant son supérieur; et ceux qui reçoivent quelque ordre du roi, verbal ou par écrit, ne peuvent l'entendre ou le lire sans avoir

commencé par ôter leur robe et leur bonnet. A la vérité, les criminels qui sont condamnés à la mort ont la tête rasée, pour être reconnus facilement, s'ils échappaient à leurs gardes; mais cette raison est fort différente de celle qu'apporte Tavernier; il ne se trompe pas moins lorsqu'il parle des criminels écartelés ou crucifiés : ces supplices ne sont pas connus dans le pays.

La mémoire est, de toutes les facultés, la plus nécessaire pour l'espèce de science à laquelle ils aspirent; elle consiste particulièrement dans un grand nombre de caractères hiéroglyphiques. De là vient que parmi leurs lettrés il s'en trouve qui n'ont pris leurs degrés qu'après quinze, vingt ou trente ans d'étude, et que plusieurs étudient toute leur vie sans pouvoir y parvenir; aussi n'ont-ils pas de terme fixe pour le cours de leurs études : ils peuvent s'offrir à l'examen aussitôt qu'ils se croient capables de le soutenir. Le pays n'a pas d'écoles publiques. Chacun prend pour ses enfans le précepteur qui lui convient.

Ils n'ont adopté des sciences chinoises que la morale, dont ils puisent les principes dans la même source, c'est-à-dire dans les livres de Confucius. Leur ignorance est extrême dans la philosophie naturelle; ils ne sont pas versés dans les mathématiques et dans l'astronomie; leur poésie est obscure; leur musique a peu d'harmonie. Enfin, l'auteur ne s'attachant qu'à la vérité, dans le jugement qu'il porte de son pays, admire que Tavernier ait pu

prendre les Tonquinois pour le peuple de l'Orient le plus versé dans toutes ces connaissances.

Les lettrés du Tonquin doivent passer par divers degrés, comme ceux de la Chine, pour arriver au terme de leur ambition. Ce n'est pas la noblesse, car les honneurs meurent ici avec la personne qui les a possédés ; mais toutes les dignités du royaume sont la récompense du mérite littéraire. Le premier degré est celui de singdo, qui revient à celui de bachelier en Europe ; le second, celui de rang-cong, qu'on peut comparer à celui de licencié ; et le troisième, celui de tuncy, qui donne proprement la qualité de docteur : entre les docteurs, on choisit le plus habile pour en faire le chef ou le président des sciences, sous le titre de tranghivin. La corruption, la partialité, et toutes les passions, qui ont tant de part à tout ce qui se fait au Tonquin, cèdent pour ce choix à l'amour de l'ordre et de la justice ; on y apporte tant de soin et de précautions, qu'il tombe toujours, dit Baron, sur les plus dignes sujets. Si cet éloge est vrai, le Tonquin est un pays unique.

Ils réussissent peu dans la médecine, quoiqu'ils en étudient les principes dans les livres chinois, qui leur apprennent à connaître et à préparer les simples, les drogues et les racines. La confusion de leurs idées ne permet guère de se fier à leurs raisonnemens. L'expérience est la plus sûre de leurs règles ; mais comme elle ne leur donne pas la connaissance de l'anatomie et de tout ce qui entre

dans la composition du corps humain, ils attribuent toutes les maladies au sang ; et l'application de leurs remèdes ne suppose jamais aucune différence dans la constitution du corps. Tavernier a cru parler des médecins chinois lorsqu'il relève l'habileté de ceux du Tonquin à juger des maladies par le pouls.

La peste, la gravelle et la goutte sont des maux peu connus dans ces contrées. Les maladies les plus communes au Tonquin, sont la fièvre, la dyssenterie, la jaunisse, la petite-vérole, etc., pour lesquelles on emploie différentes simples, et surtout la diète et l'abstinence. La saignée s'y pratique rarement, et la méthode du pays ne ressemble point à celle de l'Europe ; c'est du front que les Tonquinois se font tirer du sang avec un os de poisson, dont la forme a quelque ressemblance avec la flamme des maréchaux européens. On l'applique sur la veine ; on la frappe du doigt, et le sang rejaillit aussitôt ; mais leur grand remède est le feu dans la plupart des maladies. La matière dont ils se servent pour cette opération, est une feuille d'arbre bien séchée, qu'ils battent dans un mortier, et qu'ils humectent ensuite avec un peu d'encre de la Chine : ils la divisent en plusieurs parties de la grandeur d'un liard, qu'ils appliquent en différens endroits du corps ; ils mettent le feu avec un petit papier allumé : et le malade a besoin d'une patience extrême pour résister à la douleur ; mais quoique l'auteur ait vu pratiquer continuellement cette méthode, et qu'il en ait entendu louer les effets, il n'en a jamais vérifié la

vertu par sa propre expérience. L'usage des ventouses n'y est pas moins commun, et s'exerce à peu près comme en Europe; mais on se sert de calebasses au lieu de verres.

Les Tonquinois entendent si peu la chirurgie, que, pour les dislocations et les fractures des os, ils n'emploient que certaines herbes dont l'auteur vante l'effet. Ils ont un autre remède, qui consiste à réduire en poudre les os crus d'une poule, dont ils font une pâte qu'ils appliquent sur la partie affectée, et qui passe pour un souverain spécifique. Ils prennent pour quelques maladies des coquillages de mer réduits en poudre, surtout des écailles de crabes, qu'ils croient converties en pierres par la chaleur du soleil, et qu'ils avalent en potion.

Les grands ont l'usage du thé, mais sans y attacher beaucoup de vertu. Ils emploient particulièrement un thé du pays, qu'ils appellent *chia-bang*, qui n'est composé que de feuilles; mais ils en ont un autre nommé *chiavay*, qui ne consiste que dans les bourgeons et les fleurs d'un certain arbre, qu'ils font bouillir après les avoir fait sécher et rôtir, et qui forme une liqueur fort agréable : elle se boit chaude, moins pour l'utilité que pour le plaisir. L'auteur accuse ici Tavernier d'une erreur grossière, lorsqu'il donne la préférence au thé du Japon sur celui de la Chine. « Qu'on en juge, dit-il, par la différence du prix, qui est de trente à cent. »

Il est certain que les Tonquinois ont été de tous temps une nation différente de celle des Chinois,

qui les appellent *mansos* ou *barbares*, et leur pays *Annam*, parce qu'il est situé au sud de la Chine, et que les habitans ont beaucoup de ressemblance avec les autres Indiens dans leurs alimens, dans l'usage de colorer leurs dents et d'aller pieds nus, et dans la forme de leur gros orteil droit, qui s'écarte beaucoup des autres doigts du pied; mais il ne faut point espérer d'éclaircissement sur la manière dont ce pays était gouverné avant qu'il devînt une province de la Chine, parce que les habitans, n'ayant alors aucun caractère d'écriture, n'ont pu conserver d'anciennes histoires, et que celles qu'ils ont composées depuis ne peuvent passer que pour autant de fictions et de fables.

Les Tonquinois, long-temps gouvernés par leurs propres rois, et souvent en guerre avec les empereurs de la Chine, avaient enfin été assujettis à ce grand empire.

On changea la forme de l'administration, et ils reçurent un général ou vice-roi, qui les soumit à la plupart des lois chinoises. Une longue tranquillité servit à affermir une nouvelle constitution. Cependant le souvenir de l'ancienne liberté, réveillé par l'insolence du vainqueur, fit naître dans toute la nation le désir de se délivrer du joug. Elle prit les armes sous la conduite d'un vaillant capitaine nommé *Li* : elle tailla les Chinois en pièces, sans épargner le vice-roi, qui se nommait *Loutang*. La fortune ayant continué de se déclarer pour elle dans plusieurs batailles, tant de revers, et les guerres

civiles qui désolèrent alors la Chine, portèrent l'empereur Humveon à recevoir des propositions de paix. Il retira ses troupes à certaines conditions, qui n'ont pas cessé, depuis quatre cent cinquante ans, d'être exécutées fidèlement. Elles obligent les Tonquinois d'envoyer de trois ans en trois ans à Pékin, capitale de l'empire chinois, un présent qui porte le nom de *tribut*, et de rendre hommage à l'empereur pour leur royaume et leur liberté, qu'ils reconnaissent tenir de sa bonté et de sa clémence.

Entre les richesses et les raretés qui composent le présent, ils devaient autrefois porter des statues d'or et d'argent, en forme de criminels qui demandent grâce, pour marque qu'ils attribuaient cette qualité à l'égard des Chinois, depuis qu'ils avaient massacré un vice-roi de cette nation. Aujourd'hui le tribut ne consiste plus qu'en barres d'or. Les rois du Tonquin reçoivent aussi leur sceau des empereurs de la Chine comme une marque de leur dépendance. D'un autre côté, les Chinois reçoivent aussi leurs ambassadeurs avec beaucoup de pompe et de magnificence, moins par affection, suivant la remarque de Baron, que pour donner une haute idée de leur propre grandeur, en relevant celle de leurs vassaux. Au contraire, dans les ambassades qu'ils envoient quelquefois au Tonquin, s'ils font éclater la majesté de leur empire par l'appareil extraordinaire du cortége, le ministre impérial porte la fierté jusqu'à dédaigner de rendre visite

au roi, et de le voir dans tout autre lieu que la maison qu'il occupe à Kécho.

Li trouva dans les Tonquinois toute la reconnaissance qu'ils devaient à ses importans services. Ils le reconnurent pour leur roi, et ses descendans lui succédèrent sans interruption pendant l'espace de deux siècles. Mais ayant été détrônés par un rebelle, et rétablis par Tring, brigand courageux, tout leur pouvoir passa entre les mains de leur libérateur, qui ne leur laissa plus qu'une ombre de royauté. Il se réserva le titre de chova, qui signifie général de toutes les forces du royaume, et attira ainsi à lui toute l'autorité. Cette forme de gouvernement est demeurée si bien établie, que, depuis ce temps-là, toutes les prérogatives du pouvoir souverain ont résidé dans le chova. C'est lui qui fait la guerre et la paix, qui porte les lois ou qui les abroge, qui pardonne ou qui condamne les criminels, qui crée ou qui dépose les officiers civils et militaires, qui impose les taxes; en un mot, qui jouit de l'exercice de la royauté. Les Européens ne font pas même difficulté de lui donner le nom de *roi*; et pour mettre quelque distinction entre les rangs, ils donnent aux successeurs de Li la qualité d'empereurs. Ces faibles princes, qui portent dans le pays le titre de bova, passent leur vie dans l'enceinte du palais, environnés d'espions du chova. L'usage ne leur permet de sortir qu'une ou deux fois l'année, pour quelques fêtes solennelles qui regardent moins l'état que la religion. Leur pouvoir

se réduit à confirmer les décrets du chova par de simples formalités. Ils les signent; ils y mettent leur sceau, mais il y aurait peu de sûreté pour eux à les contredire; et quoiqu'ils soient respectés du peuple, c'est au chova qu'on paye les tributs et qu'on rend les devoirs de l'obéissance.

Ainsi la dignité de général est devenue héréditaire au Tonquin comme la couronne. L'aîné des fils succède à son père. Cependant l'ambition a souvent fait naître des querelles fort animées entre les frères; et l'état s'en est ressenti par de longues guerres : ce qui fait dire, comme en proverbe, « que la mort de mille bovas n'est pas si « dangereuse pour le Tonquin que celle d'un seul « chova. »

Ce royaume est proprement divisé en six provinces, dont cinq ont leurs gouverneurs particuliers; mais celle de Nghéam, qui fait la sixième, et qui touche aux frontières de la Cochinchine, est gouvernée par les descendans d'Hoan-iong, autre usurpateur qui prit aussi le titre de chova, dans le temps de la révolution qui détrôna la postérité de Li, titre que ses successeurs ont conservé avec un pouvoir absolu.

Les gouverneurs des provinces ont pour second officier un mandarin lettré qui partage les soins de l'administration civile, et qui veille au maintien des lois. Chaque province a plusieurs tribunaux de justice, dont l'un est indépendant de l'autorité du gouverneur, et ressortit immédiatement du

tribunal souverain de Kécho. La connaissance des affaires criminelles appartient uniquement au gouverneur. Il punit sur-le-champ tous les délits légers; mais sa sentence pour ceux qui méritent la mort est envoyée au chova, qui doit la confirmer.

Les affaires ou les querelles des grands sont jugées dans la capitale par divers tribunaux qui tirent leurs noms et leurs dignités de leurs différentes fonctions. Ainsi l'un juge des crimes d'état; l'autre, des meurtres; un autre, des différends qui s'élèvent pour les terres; un autre, de ceux qui regardent les maisons, etc. Quoique les lois chinoises aient été reçues par les Tonquinois, et qu'elles composent le droit du pays, ils ont quantité d'édits et de constitutions particulières, anciennes et modernes, qui ont encore plus de force, et qui sont rédigées en plusieurs livres. Baron observe même que dans plusieurs des lois qui leur sont propres on reconnaît plus de justice et d'honnêteté naturelle que dans celles de la Chine. Telle est celle qui défend l'exposition des enfans, quelque difformes qu'ils puissent être; tandis qu'à la Chine cet usage barbare est non-seulement toléré, mais même ordonné par une ancienne loi. D'un autre côté, quelque sagesse et quelque fonds d'humanité qu'on soit obligé de reconnaître dans les anciennes constitutions du Tonquin, il s'est glissé une si étrange corruption dans tous les tribunaux de justice, qu'il y a peu de crimes dont on ne soit sûr de se faire absoudre à prix d'argent.

Si le chova se marie, ce qui n'arrive guère que dans les dernières années de sa vie, et lorsqu'il n'a plus d'espérance d'avoir d'enfans de la personne qu'il épouse, cette femme, qui est d'extraction royale, prend le nom de *mère du pays*. Son rang est supérieur à toutes les concubines, dont il entretient dès sa première jeunesse un nombre illimité, qu'on a vu monter quelquefois jusqu'à cinq cents. C'est moins à la beauté que les seigneurs tonquinois s'attachent dans le choix des femmes qu'aux talens pour la danse, le chant, les instrumens de musique, et pour tout ce qui peut servir à l'amusement. Celle qui donne le premier fils au chova reçoit des honneurs distingués. Cependant ils n'approchent point de la distinction avec laquelle sa dernière femme est traitée. Les autres concubines qui ont des enfans de lui prennent le nom de *douéba*, qui signifie *excellente femme*. Tous les enfans mâles, à l'exception de l'aîné, portent celui de *doucong*, ou d'*excellent homme*; et les filles celui de *batoua*, qui revient au titre européen de *princesse*.

Il ne manque rien du côté de la distinction et de l'opulence à tous les enfans du chova; mais ses frères et ses sœurs sont réduits au revenu qu'il veut leur accorder, et qui diminue dans leurs familles à proportion qu'ils s'éloignent de la source commune de leur sang. Aux cinquième et sixième degrés, ils cessent de recevoir des pensions dont ils avaient joui jusqu'alors.

On a remarqué que le temps des visites entre

les Tonquinois est la première heure du jour. Tous les seigneurs, les mandarins, et les officiers civils et militaires, se rendent alors au palais pour faire leur cour au chova; mais l'empereur ou le bova ne reçoit leurs complimens que le premier et le quinzième jour de la lune. Ils paraissent devant lui en robes bleues, avec des bonnets de coton de leurs propres manufactures.

Le chova reçoit ses courtisans avec beaucoup de pompe : ses gardes, qui sont en grand nombre, occupent la cour du palais; quantité d'eunuques dispersés dans les appartemens reçoivent les demandes des mandarins et leur portent ses ordres : les requêtes des plus puissans sont présentées à genoux. C'est un spectacle digne de la curiosité des étrangers que cette multitude de seigneurs qui s'efforcent d'attirer les regards de leur maître, et de se faire distinguer par leurs respects et leurs humiliations. Tout se passe, non-seulement avec décence, mais avec un air de majesté qui impose. Les salutations se font à la manière des Chinois, Il n'y a de choquant pour les Européens dans les usages de cette cour que la loi servile qui oblige les grands d'avoir les pieds nus. Ils sont traités d'ailleurs avec bonté. La plus grande punition pour leurs offenses, est une amende ou le bannissement; il n'y a que le crime de trahison qui les expose au dernier supplice.

L'audience finit à huit heures. Il ne reste avec le chova que les capitaines de ses gardes et ses officiers

domestiques, dont la plupart sont eunuques, du moins ceux qui entrent dans l'intérieur du palais et dans les appartemens des femmes. Leur nombre est de quatre ou cinq cents, la plupart fort jeunes, mais si fiers et si impérieux, qu'ils sont détestés de toute la nation. Cependant ils ont toute la confiance du chova, dans les affaires du gouvernement comme dans ses occupations domestiques. Après avoir servi sept ou huit ans au palais, ils s'élèvent par degrés à l'administration et aux principales dignités du royaume, tandis que les lettrés mêmes sont souvent négligés. Mais Baron observe que l'estime a moins de part à leur faveur que l'intérêt. Lorsqu'ils meurent, les richesses qu'ils ont accumulées par toutes sortes d'injustices et de bassesses reviennent au chova; et leurs parens, qui n'ont contribué à leur grandeur qu'en leur ôtant la qualité d'hommes, n'obtiennent de leur succession que ce qu'il veut bien leur accorder. On peut remarquer que dans toutes les cours d'Orient les eunuques ont toujours eu un grand crédit; c'est qu'à mesure qu'on est moins homme, on est meilleur esclave. Cependant la vérité oblige Baron de reconnaître qu'il s'est trouvé entre ces eunuques des ministres et des officiers d'un mérite extraordinaire, tels, dit-il, qu'Ong-ia-tu-li, Ong-ia-ta-fo-bay et Ong-ia-ho-fatak, qui ont fait l'honneur et les délices du Tonquin. Mais il ajoute qu'ils avaient perdu la virilité par divers accidens, et qu'ils n'étaient pas nés pour la servitude.

Au commencement de chaque année, tous les mandarins et les officiers militaires renouvellent au chova leur serment de fidélité. Ils reçoivent ensuite le même serment de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs domestiques et de tous ceux qui sont dans leur dépendance.

Il se fait tous les ans une revue générale des forces du royaume, dans laquelle on a beaucoup d'égard à la taille des soldats : ceux de la plus haute sont réservés pour la garde du chova. On dispense de cette revue ceux qui ont quelque degré de littérature ou quelque métier. Les châtimens ne sont jamais cruels ; et Baron assure en général que les Tonquinois n'ont pas l'humeur sanguinaire. L'usage est d'étrangler les criminels du sang royal : on coupe la tête aux autres.

La demeure ou la cour du chova est toujours à Kécho, dans un palais fort spacieux et fermé de murs, qui forme presque le centre de la ville. Il est environné d'un grand nombre de petites maisons pour le logement des soldats ; mais les édifices intérieurs ont deux étages, avec des ouvertures qui servent au passage de l'air : les portes en sont hautes et majestueuses. On voit dans les appartemens du chova et dans ceux de ses femmes tout ce qu'une longue suite d'années peut avoir rassemblé de richesses. L'or y éclate de toutes parts sur les ouvrages de sculpture et du plus beau laque. La première cour offre les écuries des meilleurs chevaux et des plus gros éléphans. Derrière le palais, on trouve des

jardins ornés d'allées, de bosquets, d'étangs et de tout ce qui peut servir à l'amusement d'un prince qui s'éloigne rarement de sa demeure.

A l'égard de la succession au trône, l'empereur même ignore souvent lequel de ses fils doit lui succéder, lorsqu'il en a plus d'un; et s'il n'en a qu'un, il n'est pas plus certain de lui laisser sa couronne, parce que cette disposition dépend du chova, qui, n'étant borné par l'usage qu'à faire régner un prince du sang impérial, favorise celui qui convient le mieux à ses desseins.

Le Tonquin a diverses cérémonies empruntées de la Chine, qui donnent à l'empereur les seules occasions qu'il ait de se montrer au peuple. Telle est celle de la bénédiction des terres, que le prince solennise avec beaucoup de jeûnes et de prières, et dans laquelle il laboure la terre, comme l'empereur de la Chine, pour mettre l'agriculture en honneur. Cette fête se nomme *Le-can-ia*.

L'horreur de la mort, plus vive au Tonquin que dans tout autre pays du monde, a produit dans l'esprit des habitans quantité de notions superstitieuses, dont les grands ne sont pas plus exempts que le peuple. Ils croient que les enfans, dans le sein maternel, ne sont animés que par les esprits des enfans qui sont morts avant d'être parvenus à la maturité de la raison; que les âmes de tous les autres hommes deviennent autant de génies capables de faire du bien ou du mal; qu'elles seraient toujours errantes et sujettes à toutes sortes de besoins, si le secours

de leurs familles ne les aidait à subsister, ou si, suivant leurs propres inclinations, elles ne se procuraient ce qui leur manque, par le mal qu'elles commettent ou par le bien qu'elles font. De cette folle idée ils concluent que pour ceux qui sont sortis de l'enfance la mort est le plus grand mal de la nature humaine.

Ils observent, avec une exactitude et des soins inviolables, l'heure et le jour auxquels une personne expire. S'il arrive que ce soit au même jour, à la même heure que son père ou ceux qui lui appartiennent de près par le sang sont venus au monde, c'est un très-malheureux présage pour ses héritiers et ses descendans. Ils ne permettent point alors que le corps soit enterré sans avoir consulté leurs devins et leurs prêtres, pour choisir un jour favorable à cette cérémonie. Deux et trois ans se passent quelquefois avant qu'ils aient obtenu les lumières qui leur manquent. Le cercueil est renfermé, pour les attendre, dans quelque lieu propre à ce dépôt, et n'y doit point être autrement placé que sur quatre pieux qu'on dispose dans cette vue.

Baron ajoute néanmoins que cet usage ne s'observe que dans les conditions aisées, et que les pauvres, moins scrupuleux, font enterrer leurs parens douze ou quinze jours après leur mort. Il donne une forte raison de cette différence. Plus la sépulture est retardée, plus la dépense augmente, non-seulement pour la femme et les enfans qui sont obligés d'offrir trois fois chaque jour au corps di-

verses sortes d'alimens, et d'entretenir continuellement dans le lieu du dépôt des flambeaux et des lampes, outre l'encens et les parfums qu'ils doivent brûler, avec quantité de papier doré, sous différentes formes de chevaux, d'éléphans et d'autres animaux; mais encore pour tout le reste de la famille, qui doit contribuer aux frais de la fête funèbre. Rien n'est aussi plus fatigant pour tous les proches que l'usage indispensable de venir se prosterner plusieurs fois dans le jour devant le corps, et de renouveler leurs lamentations avec des cérémonies fort ennuyeuses.

Les personnes riches apportent beaucoup de soin, dans leur vieillesse, à se préparer un cercueil, et n'y épargnent point la dépense. On observe une distinction pour le sexe. Un homme qui meurt est revêtu de sept de ses meilleurs habits; une femme, de neuf. On met dans la bouche des personnes de qualité de petites pièces d'or et d'argent, et de la semence de perles, pour les garantir de l'indigence dans une nouvelle vie. On remplit aussi la bouche des pauvres, mais de choses peu précieuses, et dans la seule vue d'empêcher, par cette espèce de frein, qu'ils ne puissent tourmenter les vivans. Quelques-uns placent dans leur cercueil un vase plein de riz qui est enterré avec eux. On n'emploie point de clous pour fermer le cercueil. Il est calfaté d'une espèce de ciment dont Baron parle avec admiration. L'usage du moindre clou passerait pour une insulte qu'on ferait au corps.

En le conduisant à la sépulture, les fils sont vêtus d'habits grossiers, et portent des bonnets qui ne le sont pas moins. Ils ont à la main des bâtons sur lesquels ils s'appuient, dans la crainte que l'excès de la douleur ne les fasse tomber. Les femmes et les filles ont la tête couverte d'un drap qui les dérobe à la vue, mais qui laisse entendre leurs cris et leurs gémissemens. Dans la marche, l'aîné des fils se couche à terre par intervalles, et laisse passer le corps sur lui. Cette cérémonie est regardée comme la plus grande marque de respect filial. Lorsqu'il se relève, il pousse des deux mains le cercueil en arrière, comme s'il espérait engager le père à retourner au séjour des vivans. On porte dans le convoi diverses figures de papier peint ou doré, qui sont brûlées après l'enterrement, au bruit des timbales, des hautbois et d'autres instrumens de musique. L'appareil est proportionné aux richesses de la famille. Les seigneurs ont plusieurs cercueils l'un sur l'autre. Ils sont portés sous un riche dais, avec une escorte de soldats et une longue suite de mandarins qui s'empressent, dans ces occasions, de rendre au mort les mêmes honneurs qu'ils espèrent recevoir.

Pour le deuil, on se coupe les cheveux jusqu'aux épaules, on se couvre d'habits couleur de cendre, et l'on porte une sorte de bonnet de paille. Il dure trois ans pour un père et une mère. Le fils aîné y ajoute trois mois. Dans un si long intervalle, les enfans habitent peu leurs logemens ordinaires. Ils

couchent à terre sur des nattes; non-seulement ils se réduisent aux alimens les plus simples, mais ils se font servir dans une vaisselle grossière. Ils se privent des liqueurs fortes; ils n'assistent à aucune fête. Le mariage même leur est interdit; et s'ils manquaient à des lois si sévères, ils perdraient leur droit à la succession. Mais lorsque la fin du deuil approche, ils se relâchent par degrés de cette extrême rigueur.

Les tombeaux sont dans les diverses aldées, où chaque famille a quelques parens. On regarde comme le dernier malheur pour une famille qu'une personne du même sang soit privée de la sépulture. Le choix du lieu le plus favorable est un mystère qui importe beaucoup aussi au bonheur et à l'infortune des successeurs. Il demande ordinairement plusieurs années de consultation. Pendant le cours du deuil, on célèbre quatre fois l'an la fête des morts. Ces temps sont réglés aux mois de mai, de juin, de juillet et de septembre. Mais le sacrifice qui se fait à l'expiration des trois ans est le plus magnifique, et jette les Tonquinois dans une dépense qui ruine quelquefois leur fortune.

Quoique la principale religion des Tonquinois soit celle de Confucius, qu'ils ont reçue des Chinois, avec les livres qui en contiennent les principes, elle n'est point accompagnée au Tonquin d'un aussi grand nombre de cérémonies qu'à la Chine.

Les Tonquinois donnent à Confucius le nom d'*Ong-Tong*; ils le regardent comme le plus sage

de tous les hommes; et sans examiner d'où lui venait la sagesse, ils croient qu'il n'y a point de vertu et de vérité qui ne soit fondée sur ses principes; aussi n'obtient-on parmi eux aucun degré d'honneur et d'autorité, si l'on n'est versé dans ses écrits. Le fond de sa doctrine consiste dans des règles morales. Baron les réduit aux articles suivans : « Que chacun doit se connaître soi-même, travailler à la perfection de son être, et s'efforcer, par ses bons exemples, de conduire les créatures de son espèce au degré de perfection qui leur convient, pour arriver ensemble au bien suprême; qu'il faut étudier aussi la nature des choses, sans quoi l'on ne saurait jamais ce qu'il faut suivre, ce qu'il faut fuir, et comment il faut régler ses désirs. »

Les sectateurs tonquinois de Confucius reconnaissent, dit-il, un Dieu souverain, qui dirige et qui conserve toutes les choses terrestres : ils croient le monde éternel; ils rejettent le culte des images; ils honorent les esprits jusqu'à leur rendre une sorte d'adoration; ils attendent des récompenses pour les bonnes actions, et des châtimens pour le mal; ils sont partagés dans l'opinion qu'ils ont de l'immortalité. Les uns croient l'âme immortelle sans exception, et prient même pour les morts; d'autres n'attribuent cette heureuse prérogative qu'à l'âme des justes, et croient que celle des méchans périt en sortant du corps; ils croient l'air rempli d'esprits malins qui s'occupent sans cesse à nuire aux vivans. Le respect pour la mémoire des morts est dans une

haute recommandation ; chaque famille honore les siens par des pratiques régulières, qui approchent beaucoup de celles de la Chine. « Cette religion, ajoute Baron, est sans temples et sans prêtres, sans forme établie pour le culte ; elle se réduit à honorer le Roi du ciel, et à pratiquer la vertu. Chacun est libre dans sa méthode ; ainsi jamais aucun sujet de scandale. C'est la religion de l'empereur, du chova, des princes, des grands et de toutes les personnes lettrées. Anciennement, l'empereur seul avait droit de faire des sacrifices au Roi du ciel ; mais en usurpant l'autorité souveraine, le chova s'est mis en possession de cette prérogative. Dans les calamités publiques, telles que les pluies ou les sécheresses, la famine, la peste, etc., il fait un sacrifice dans son palais ; ce grand acte de religion est interdit à tout autre, sous peine de mort. »

La seconde secte du Tonquin, qui est proprement celle du peuple, des femmes et des eunuques, se nomme *Bout* dans le pays, et n'est pas différente de celle de *Fo*, qui est une véritable idolâtrie. Ses partisans adorent quantité de statues, et sont partisans de la transmigration. Ils offrent des présens et des sacrifices au diable, pour détourner le mal qu'il peut leur faire ; cependant ils sont aussi sans prêtres. Tavernier se trompe, suivant Baron, lorsqu'il donne le nom de prêtres à leurs devins, qui ne sont qu'une espèce de moines dont toutes les fonctions se réduisent au service des pagodes et à l'exercice de la médecine : la plupart subsistent

des aumônes du peuple. Le Tonquin a aussi ses religieuses, qui mènent une vie retirée dans leurs cloîtres, d'où elles ne sortent que pour jouer de leurs instrumens de musique aux funérailles.

On distingue d'autres sectes, mais qui ont fait peu de progrès; cependant celle de Lanzo, qui est la secte des magiciens, s'est acquis l'estime des grands et le respect du vulgaire. On consulte ses chefs dans les occasions importantes, et leurs réponses ou leurs prédictions passent pour des inspirations du ciel.

On en distingue plusieurs classes. Ceux qu'on appelle *thay-bou* sont consultés sur tout ce qui concerne les mariages, la construction des édifices et le succès des affaires. Leurs réponses sont payées libéralement; et pour soutenir le crédit de ces impostures, ils ont toujours l'adresse de les envelopper dans des termes équivoques qui paraissent s'accorder avec l'événement. Les magiciens de cette classe sont tous aveugles, ou de naissance, ou par accident, c'est-à-dire que tous ceux qui ont perdu la vue embrassent la profession de thay-bou. Avant de prononcer leurs oracles, ils prennent trois pièces de cuivre, sur lesquelles sont gravés certains caractères, et les jettent plusieurs fois à terre, dans un espace où leurs mains peuvent atteindre. Ils sentent chaque fois sur quelle face elles sont tombées; et prononçant quelques mots dont le son ne passe pas leurs lèvres, ils donnent ensuite la réponse qu'on leur demande. Nos Quinze-Vingts ne feraient pas mieux.

Les *thay-bou-toni* sont ceux auxquels on s'adresse pour les maladies; ils ont leurs livres, dans lesquels ils prétendent trouver la cause et le résultat de tous les effets naturels; mais ils ne manquent jamais de répondre que la maladie vient du diable ou de quelques dieux de l'eau. Leur remède ordinaire est le bruit des timbales, des bassins et des trompettes. Le conjurateur est vêtu d'une manière bizarre, chante fort haut, prononce au bruit des instrumens différens mots qu'on entend d'autant moins, qu'il tient lui-même à la main une petite cloche qu'il fait sonner sans relâche. Il s'agite, il saute; et comme on n'a recours à ces imposteurs qu'à l'extrémité du mal, ils continuent cet exercice jusqu'au moment où le sort du malade se déclare pour la vie ou pour la mort. Il ne leur est pas difficile alors de conformer leur oracle aux circonstances; mais si cette opération dure plusieurs jours, on a soin de leur fournir les meilleurs alimens du pays, qu'ils mangent sans crainte, quoiqu'ils feignent d'abord de les offrir au diable, comme un sacrifice capable de l'apaiser.

C'est aux magiciens de la même classe qu'on attribue le pouvoir de chasser les esprits malins d'une maison. Ils commencent par invoquer d'autres esprits, avec des formules en usage. Ensuite, ayant appliqué sur le mur des feuilles de papier jaune, qui contiennent d'horribles figures, ils se mettent à crier, à sauter, à faire toutes sortes de mouvemens avec un bruit et des contorsions qui causent

de l'épouvante. Ils bénissent aussi les maisons neuves par une espèce de consécration.

Les *thay-de-lys* sont consultés sur les lieux favorables aux enterremens, et si l'on se rappelle de quelle importance ce choix est pour les Tonquinois, on jugera que cette classe de magiciens est fort employée.

Les *ba-co-tes* sont une autre espèce d'imposteurs qui n'exercent la magie que pour le peuple, et dont le salaire est aussi vil que leurs fonctions.

Baron s'étend peu sur les temples du Tonquin. La religion des grands les exclut ; et celle du peuple ne lui inspire pas assez de zèle pour l'avoir porté à le signaler par de grands édifices. Ce ne sont que de simples appentis ouverts de tous côtés, au milieu desquels on voit quelques idoles suspendues ou soutenues par quelques planches, sans autel et sans aucun ornement. Le pavé est élevé de quelques pieds pour le garantir des inondations ; et l'on y monte ordinairement par quelques degrés qui règnent à l'entour, et qui donnent entrée par toutes les faces. La forme générale de ces temples est un carré long.

La plus grande partie de cette contrée est basse et plate, assez semblable aux Provinces-Unies, par ses canaux et ses digues. Ses frontières sont des montagnes du côté du nord, de l'ouest et du sud. Elle est arrosée par le Song-Koï, grand fleuve dont il a déjà été question ; mais elle en a plusieurs autres considérables, et continuellement couverts

de bateaux et de grandes barques, qui rendent le commerce très-florissant. A la vérité, il ne croît dans le pays ni vin ni blé ; ce qu'il faut attribuer uniquement à l'indifférence des habitans qui ne les cultivent point, parce qu'ils en ignorent l'utilité. Leur principale nourriture est le riz, dont toutes les parties du pays produisent une quantité suffisante. On en distille l'arak, comme partout ailleurs.

Les charrues du Tonquin, et la manière de s'en servir, diffèrent de celles des Chinois.

Tous les fruits n'y sont pas inférieurs dans leur espèce à ceux des autres pays de l'Orient; mais les oranges sont infiniment meilleures. Les cocos, outre leurs usages ordinaires, fournissent une huile excellente pour les lampes. Les goyaves, les papayes et les bancous y croissent en abondance. Le bétel et l'arec font les délices des habitans, comme dans toutes les autres parties de l'Inde. Ils ont une figue qui ressemble peu à celle de l'Europe, et qui approche de la carotte pour le goût, mais infiniment plus agréable.

On y trouve en abondance le li-tchi que les habitans nomment bi-djaï, et que nous décrirons, en parlant des fruits de la Chine. Vers le temps de sa maturité, qui est au mois d'avril, les officiers du roi mettent leur sceau sur les arbres qui promettent le meilleur bi-djaï, sans examiner à qui ils appartiennent ; et les propriétaires sont obligés, non-seulement de n'y pas toucher, mais encore de veiller à

la conservation des fruits, qui sont réservés pour la cour.

L'ananas y croît aussi; mais on n'y trouve pas le durion, qui demande un climat plus chaud. On voit plusieurs sortes de prunes. Le myté, que Baron croit le plus gros fruit du monde, et que la nature ingénieuse, dit-il, fait sortir du tronc de son arbre, parce que les branches ne seraient pas capables de le porter, est plus gros encore au Tonquin que dans les autres pays, où il porte le nom de jak (fruit à pain). On en distingue plusieurs sortes, dont les plus secs, c'est-à-dire ceux qui ne s'attachent point aux doigts ni aux lèvres, passent pour les meilleurs.

Les Tonquinois font autant d'estime que les Chinois de ces petits nids d'oiseaux qui servent non-seulement à la bonne chère, avec différentes préparations qu'on leur donne en qualité d'alimens, mais qui ont la vertu de fortifier l'estomac, et celle même d'exciter les deux sexes à la propagation. Tavernier dit qu'il ne s'en trouve que dans la Cochinchine. C'est une erreur grossière. Baron soutient même qu'il n'y a point de ces nids dans la Cochinchine. Il ajoute, avec raison, que les oiseaux qui les font ne sont pas si gros que l'hirondelle.

Les vers à soie font une des richesses du Tonquin, et s'y élèvent avec autant d'habileté qu'à la Chine. Aussi les pauvres sont-ils vêtus d'étoffes de soie comme les riches, et les plus belles n'y sont presque pas plus chères que les étoffes de coton.

Quoique les Tonquinois ne s'attachent point à la culture des fleurs, ils en ont de plusieurs sortes: telles qu'une espèce de belle rose d'un blanc mêlé de pourpre, et une autre qui est rouge et jaune, et qui croît sur un arbuste sans épines, mais qui n'a point d'odeur.

Le lis croît au Tonquin, comme dans les autres pays de l'Inde, blanc, assez semblable à celui de l'Europe, mais la fleur est beaucoup plus petite, quoique la tige soit assez haute. Le jasmin, qu'on appelle de Perse, y est fort commun.

Les cannes à sucre croissent en abondance au Tonquin, mais les habitans entendent mal à raffiner le sucre.

Le pays produit toutes sortes de volailles, telles que des poules, des oies, des canards, etc. On y trouve en abondance des vaches, des pourceaux, et les autres espèces d'animaux domestiques. Les chevaux y sont petits, mais vifs et robustes. On en tirerait de grands services, si les habitans ne voyageaient par eau plutôt que par terre.

On voit dans le pays des tigres et des cerfs; mais en petit nombre. Les singes y sont fort communs. Il s'y trouve aussi beaucoup d'éléphans; mais on ne les emploie qu'à la guerre.

Le pays a beaucoup de chats, mais peu disposés par la nature à prendre des souris. Ce sont les chiens qui exercent ici cette guerre, et qui n'ont presque point d'autre emploi.

Les oiseaux de terre ne sont pas en grande abon-

dance au Tonquin; mais on y voit beaucoup d'oiseaux de mer.

La principale richesse du pays, et la seule même qui serve au commerce étranger, est la soie écrue et travaillée. Les Portugais et les Castillans enlevaient autrefois toute la soie écrue. Aujourd'hui elle passe entre les mains des Hollandais et des Chinois, qui en portent beaucoup au Japon. La plus grande partie de la soie travaillée, c'est-à-dire en fil, est achetée par les Anglais et les Hollandais.

Les Tonquinois n'ont pas d'autre or que celui qui leur vient de la Chine. Leur argent vient des Anglais, des Hollandais et des Chinois, qui font le commerce du Japon. Ils ont des mines de fer et de plomb, qui leur en fournissent autant qu'ils en ont besoin pour leurs usages.

Le commerce domestique consiste dans le riz, le poisson salé et d'autres alimens, et dans la soie écrue et travaillée, qu'ils réservent pour leurs habits et leurs meubles. Ils font quelque trafic avec les Chinois, mais sans en tirer beaucoup de profit, parce qu'ils sont obligés de faire des présens considérables aux mandarins qui commandent sur les frontières. Les Chinois mêmes ne sont pas exempts de ces concussions; c'est une maxime politique dans toutes ces cours, de ne pas souffrir que les sujets deviennent trop riches, de peur que l'ambition et l'orgueil ne leur fassent perdre le goût de la soumission; et les souverains ferment l'œil, par cette raison, sur les injustices de leurs officiers.

En un mot, le commerce est si peu florissant dans le royaume du Tonquin, que si les habitans achètent quelque chose des étrangers, c'est toujours en leur demandant trois ou quatre mois de crédit ; et par conséquent avec quelque risque pour l'étranger de perdre sa marchandise, ou d'avoir beaucoup de peine à se faire payer. Baron reconnaît, au désavantage de sa nation, qu'il n'y a point un seul marchand tonquinois qui ait le pouvoir ou le courage d'employer tout d'un coup deux mille écus en marchandises. Cependant il ajoute qu'on ne saurait leur reprocher d'être aussi trompeurs que les Chinois ; ce qui vient peut-être, dit-il avec la même sincérité, de ce qu'ils ont moins d'esprit et de finesse.

Une autre raison qui s'oppose au commerce du Tonquin, c'est que la plus grande partie de l'argent qui entre dans le pays passe à la Chine, pour y être échangé contre de la monnaie de cuivre, qui monte et qui baisse au gré de la cour. D'ailleurs, la marque de cette monnaie s'altérant bientôt, elle cesse alors d'être courante ; ce qui cause une perte considérable aux marchands, et d'autant plus de préjudice au bien public, que le pays n'a pas de monnaie de cuivre au coin du prince dans laquelle on puisse convertir l'autre à mesure qu'elle s'altère. Baron gémit d'une si mauvaise politique. C'est, dit-il, une extrême pitié que tant de choses qui pourraient enrichir le royaume et rendre son commerce florissant aient toujours été négligées. Si l'on considère qu'il est bordé par deux des plus riches pro-

vinces de la Chine, on jugera qu'il serait facile d'y faire passer une partie des productions de ce vaste empire. Il ne serait pas moins aisé d'y attirer les marchandises de l'Europe et des Indes; et la liberté qu'on pourrait accorder aux étrangers de porter leur commerce dans l'intérieur du pays tournerait également à l'avantage du roi et des habitans; mais la crainte de quelque invasion, qui n'est guère à redouter, éloigne la cour de toutes les communications qui pourraient faire pénétrer ses frontières.

CHAPITRE III.

Voyage du père Tachard à Siam.

De plusieurs relations du même voyage, qui doivent trouver place ici successivement, celle du père Tachard est en possession du premier rang dans l'estime du public, par les savantes observations dont elle est remplie, comme celle de l'abbé Choisy s'est fait estimer par son agrément. En général, on a peu de voyages aussi curieux, et peut-être n'en a-t-on pas de plus exacts que ceux qui se firent à Siam en 1685; et la raison en paraîtra sensible, si l'on considère que leurs différens auteurs, écrivant dans le même temps et sur les mêmes sujets, se sont servis entre eux de censeurs et de guides.

Depuis l'établissement d'une Académie des Sciences à Paris, cette illustre compagnie n'avait rien imaginé de plus convenable aux vues de sa fondation que d'employer, sous la protection du roi, plusieurs de ses membres à faire des observations dans les pays étrangers, pour se mettre en état de corriger les cartes géographiques, de faciliter la navigation et de perfectionner l'astronomie. Elle avait envoyé les uns en Danemarck, d'autres en Angleterre, d'autres jusqu'en Afrique et aux îles de l'Amérique; tandis que ceux qui demeuraient à

l'Observatoire de Paris travaillaient de concert avec eux par des correspondances établies. On cherchait l'occasion d'en faire passer quelques-uns aux Indes orientales, et l'arrivée d'un missionnaire jésuite qui revenait de la Chine fit naître les mêmes idées pour ce grand empire. Un heureux incident en avança beaucoup l'exécution. A la fin de l'année 1682, on vit ariver en France deux mandarins siamois, avec un prêtre des missions étrangères, nommé *Levacher*. Ils venaient de la part des ministres du roi de Siam pour apprendre des nouvelles d'un ambassadeur que le roi leur maître avait envoyé à la cour de France avec des présens magnifiques, sur un vaisseau de la Compagnie des Indes, qu'on croyait perdu par le naufrage. Ces avances d'amitié de la part d'un prince indien excitèrent Louis XIV à profiter d'une si favorable ouverture pour le progrès des sciences et pour la propagation du christianisme. M. de Louvois demanda aux jésuites, par ses ordres, six mathématiciens de leur Compagnie, qui furent reçus, par un privilége particulier, dans celle des sciences. On leur fournit des mémoires touchant les remarques qu'ils devaient faire aux Indes, des cartes marines de la bibliothéque du roi, qui avaient servi à d'autres voyages, et toutes sortes d'instrumens de mathématiques. Leurs pensions furent réglées, et leurs patentes expédiées pour la qualité de mathématiciens du roi dans les Indes. Ils devaient partir avec le chevalier de Chaumont, nommé par le roi à l'ambassade de Siam.

Ils se rendirent à Brest, où devait se faire l'embarquement. Ces six mathématiciens jésuites étaient le P. de Fontenay, revêtu de la qualité de supérieur; les PP. Gerbillon, Le Comte, Bouvet, Visdelou, et Tachard, auteur de cette relation. Entre les personnes distinguées qui devaient composer le cortége de l'ambassadeur, on comptait l'abbé de Choisy, fort connu par sa naissance et son mérite, qui devait demeurer en qualité d'ambassadeur ordinaire auprès du roi de Siam, du moins jusqu'à son baptême, si ce prince remplissait l'espérance qu'on avait de sa conversion; espérance qui ne fut point remplie. Ils partirent sur *l'Oiseau*, vaisseau du roi de quarante pièces de canon, accompagné de *la Maligne*, frégate de trente canons.

A mesure qu'on approchait de la ligne, les mathématiciens jésuites prenaient plaisir à remarquer combien les étoiles du pôle arctique s'abaissaient, et combien celles du pôle antarctique s'élevaient au-dessus de leurs têtes. De toutes les nouvelles étoiles qu'ils découvrirent du côté du sud, celles qui les frappèrent d'abord le plus, furent les étoiles de la croisade, ainsi nommées, parce que les quatre principales sont disposées en forme de croix. La plus grande est à 27 degrés du pôle; c'est sur elle que les pilotes se règlent, et prennent quelquefois la hauteur.

Tachard s'applaudit de n'avoir pas éprouvé, au passage de la ligne, toutes les incommodités dont il avait été menacé par d'autres voyageurs; faveur

du ciel d'autant plus singulière, qu'un navire hollandais, parti d'Europe deux mois avant les deux vaisseaux français, essuya les plus affreuses disgrâces dans les mêmes climats, et perdit les trois quarts de son équipage. Il ne mourut qu'un homme sur *l'Oiseau* et sur *la Maligne*, dans toute la traversée de Brest au cap de Bonne-Espérance; et les chaleurs de la zone torride ne parurent guère plus grandes à Tachard que celles de France au fort de l'été.

Les jésuites observèrent plusieurs phénomènes qui, sans être particuliers à leur navigation, méritent d'être présentés.

Le 12 de mars ils découvrirent, au milieu du jour, un de ces jeux de la nature que leur figure a fait nommer *œil de bœuf* ou *œil de bouc*. On les regarde ordinairement comme un présage assuré de quelque orage. C'est un gros nuage rond, opposé au soleil, et sur lequel se peignent les mêmes couleurs que celles de l'arc-en-ciel, mais fort vives. Peut-être n'ont-elles ce grand éclat que parce que l'œil de bœuf est environné de nuées épaisses et obscures; mais Tachard accuse de fausseté tous les pronostics qu'on en tire. Il en vit deux, après lesquels le temps fut beau et serein pendant plusieurs jours.

Il peint soigneusement cette autre espèce de phénomène que les marins appellent *trombes, pompes* ou *dragons d'eau*, et qu'il eut occasion d'observer entre la ligne et le tropique du capricorne. Ce sont

comme de longs tubes ou de longs cylindres formés de vapeurs épaisses, qui touchent les nues d'une de leurs extrémités, et de l'autre la mer, qui paraît bouillonner à l'entour. On voit d'abord un gros nuage noir, dont il se sépare une partie; et comme c'est un vent impétueux qui pousse cette portion détachée, elle change insensiblement de figure, et prend celle d'une longue colonne, qui descend jusque sur la surface de la mer, demeurant d'autant plus en l'air que la violence du vent l'y retient, ou que les parties inférieures soutiennent celles qui sont dessus: aussi, lorsqu'on vient à couper ce long tube d'eau par les vergues et les mâts du vaisseau, qu'on ne peut quelquefois empêcher d'entrer dedans, ou à interrompre le mouvement du vent, en raréfiant l'air voisin par des décharges redoublées d'artillerie, l'eau n'étant plus soutenue, tombe en très-grande abondance, et tout le *dragon* se dissipe aussitôt. Cette rencontre est fort dangereuse, non-seulement à cause de l'eau qui tombe dans le navire, mais encore par la violence subite et par la pesanteur extraordinaire du tourbillon qui l'emporte, et qui est capable de démâter ou de faire tomber les plus grands vaisseaux. Quoique de loin ces *dragons d'eau* ne paraissent pas avoir plus de six ou sept pieds de diamètre, ils ont beaucoup plus d'étendue. Tachard en vit deux ou trois à la portée du pistolet, auxquels il trouva plus de cent pieds de circonférence.

Il remarqua d'autres phénomènes, qu'on nomme

siphons, à cause de leur figure longue, assez semblable à celle de certaines pompes. On les voit paraître au lever du soleil, vers l'endroit où cet astre est alors; ce sont des nuages longs et épais, environnés d'autres nuages clairs et transparens : ils ne tombent point; ils se confondent enfin tous ensemble, et se dissipent par degrés; au lieu que les *dragons* sont poussés avec impétuosité, durent long-temps, et sont toujours accompagnés de pluie et de tourbillons qui font bouillonner la mer et la couvrent d'écume.

Les iris de lune ont dans ces lieux des couleurs bien plus vives qu'en France; mais le soleil en forme de merveilleuses sur les gouttes d'eau de mer que le vent emporte comme une pluie fort menue, ou comme une fine poussière lorsque deux vagues se brisent en se choquant. Si l'on regarde ces iris d'un lieu élevé, elles paraissent renversées; il arrive quelquefois qu'un nuage passant par-dessus, et venant se résoudre en pluie, il se forme une seconde iris dont les jambes paraissent continuées avec celles de l'iris renversée, et composent ainsi un cercle d'iris presque entier.

La mer a ses phénomènes aussi-bien que l'air; il y paraît souvent des feux, surtout entre les tropiques, sans parler du spectacle commun de ces petites langues de feu qui s'attachent aux mâts et aux vergues à la fin des tempêtes, et que les Portugais nomment feu *Saint-Elme*. Les mathématiciens virent plusieurs fois, pendant la nuit, la mer toute

couverte d'étincelles lorsqu'elle était un peu grosse et que les vagues se brisaient. On remarquait aussi une grande lueur à l'arrière du navire, particulièrement lorsque le vaisseau allait vite; sa trace paraissait un fleuve de lumière, et si l'on jetait quelque chose dans la mer, l'eau devenait toute brillante. Tachard trouve la cause de cette lueur dans la nature même de l'eau de mer, qui, étant remplie de cette matière dont les chimistes font la principale partie de leurs phosphores, toujours prête à s'enflammer lorsqu'elle est agitée, doit aussi, par la même raison, devenir brillante et lumineuse. Il faut si peu de mouvement à l'eau marine pour en faire sortir du feu, qu'en touchant une ligne qu'on y a trempée, il en sort une infinité d'étincelles semblables à la lueur des vers luisans, c'est-à-dire vive et bleuâtre.

Ce n'est pas seulement dans l'agitation de la mer qu'on y voit des brillans; le calme même les offre vers la ligne, après le coucher du soleil; on les prendrait pour une infinité de petits éclairs assez faibles qui sortent de l'eau, et qui disparaissent aussitôt. Les six mathématiciens n'en purent attribuer la cause qu'à la chaleur du soleil qui a rempli et comme imprégné la mer, pendant le jour, d'une infinité d'esprits ignés et lumineux.

Outre ces brillans passagers ils en virent d'autres pendant les calmes, qui paraissent moins faciles à expliquer : on peut les nommer *permanens*, parce qu'ils ne se dissipent pas comme les premiers. On

en distingue de différentes grandeurs et de diverses figures, de ronds, d'ovales de plus d'un pied et demi de diamètre, qui passaient le long du navire et qu'on pouvait conduire de vue à plus de deux cents pas. Quelques-uns les prirent simplement pour quelque substance onctueuse qui se forme dans la mer par quelque cause inconnue; d'autres pour des poissons endormis qui brillent naturellement. On crut même y reconnaître deux fois la figure du brochet.

Les diverses espèces d'herbes et d'oiseaux qui commencèrent à se faire voir au 33e degré de latitude australe et au 19e degré de longitude, suivant l'estime des pilotes, annoncèrent aux matelots le cap de Bonne-Espérance, à la vue duquel ils arrivèrent le 3 de mai. Ils y mouillèrent le lendemain à cent cinquante pas du fort.

Les mathématiciens jésuites obtinrent de Vanderstel, gouverneur du Cap, la liberté de faire porter leurs instrumens à terre, et toutes les facilités qu'ils pouvaient espérer d'un homme civil, pour faire quelques observations dont les Hollandais devaient partager l'utilité : leurs pilotes ne connaissaient encore la longitude du Cap que par leur estime : moyen douteux, et qui les trompait souvent. Tachard, choisi pour expliquer le service que les jésuites étaient capables de leur rendre, apprit au gouverneur que, par le moyen des instrumens qu'ils avaient apportés, et des nouvelles tables de Cassini, sans avoir besoin des éclipses de lune et de soleil,

ils pouvaient observer par les satellites de Jupiter et fixer la longitude du Cap. Vanderstel, sensible à cette offre, non-seulement les combla de politesses, mais fit préparer pour leur logement un pavillon dans le célèbre jardin de la Compagnie.

Ils furent surpris de trouver un des plus beaux jardins et des plus curieux qu'ils eussent jamais vus. « Sa situation est entre le bourg et la montagne de la Table, à côté du fort, dont il n'est éloigné que de deux cents pas. Il a quatorze cent onze pas communs de longueur, et deux cent trente-cinq de largeur. Sa beauté ne consiste pas, comme en France, dans des compartimens et des parterres de fleurs, ni dans des eaux jaillissantes. Il pourrait y en avoir, si la Compagnie de Hollande voulait en faire la dépense, car il est arrosé par un ruisseau d'eau vive qui descend de la montagne; mais on y voit des allées à perte de vue, de citronniers, de grenadiers, d'orangers plantés en plein sol, à couvert du vent par de hautes et épaisses palissades d'une espèce de laurier toujours vert et semblable au filaria, qui se nomme *spek*. Il est partagé, par la disposition des allées, en plusieurs carrés médiocres, dont les uns sont pleins d'arbres fruitiers, les autres de racines, de légumes, d'herbes et de fleurs. C'est comme un magasin de toutes sortes de rafraîchissemens pour les vaisseaux de la Compagnie qui vont aux Indes, et qui ne manquent jamais de relâcher au cap de Bonne-Espérance. A l'entrée du jardin, on a bâti un grand corps de logis où demeurent les esclaves de

la Compagnie, au nombre de cinq cents, dont une partie est employée à cultiver le jardin, et le reste à d'autres travaux. »

Vers le milieu de la muraille, du côté qui regarde la forteresse, est un petit pavillon qui n'est point habité. L'étage d'en bas contient un vestibule percé du côté du jardin et du fort, accompagné de deux salons de chaque côté. Le dessus est un grand cabinet ouvert de toutes parts, entre deux terrasses pavées de briques et entourées de balustrades, dont l'une regarde le septentrion et l'autre le midi. Ce pavillon convenait parfaitement au dessein des mathématiciens : on y découvrait tout le nord, dont la vue leur était surtout nécessaire, parce que c'est le midi pour le pays du Cap. Vanderstel leur abandonna la disposition d'un lieu si agréable et si commode, qu'il a porté depuis, parmi les Hollandais, le nom d'*observatoire*.

On remit à la voile le 7 juin. La navigation fut dangereuse et pénible jusqu'au 5 août, qu'on découvrit une grande terre que l'on reconnut pour l'île de Java, dont on se croyait fort éloigné.

L'ambassadeur français s'était flatté de se procurer des rafraîchissemens dans la rade de Bantam ; mais les Hollandais, à demi maîtres de cette ville depuis qu'ils avaient prêté leurs forces au jeune roi pour faire la guerre à son père, furent alarmés de voir paraître le pavillon de France, et craignirent pour leur établissement, qu'ils travaillaient alors à affermir. Le gouverneur du fort refusa aux Français

la liberté de descendre; et pour ado
un refus dont il n'osait expliquer les
pria civilement de se rendre à Batavi
vaisseaux recevraient tous les secour
vaient attendre de sa nation. Ils mouil
août dans la rade de Batavia, au milieu de
ou dix-huit gros vaisseaux de la Compagni
daise.

Le lundi 26 août, les deux vaisseaux français sortirent de la rade de Batavia avec un vent favorable: ils eurent le même jour un sujet d'alarme extraordinaire. Entre huit et neuf heures du soir, la nuit étant assez obscure, ils aperçurent tout d'un coup, à deux portées de mousquet, un gros navire qui venait sur eux vent arrière. Les gens du principal vaisseau crièrent en vain; ils ne reçurent point de réponse. Cependant, comme le vent était assez fort, ce navire fut bientôt sur eux. Sa manœuvre leur fit juger d'abord qu'il venait les prendre en flanc, et voyant ses deux basses voiles carguées, comme dans le dessein de combattre, ils ne doutèrent point qu'en les abordant il ne leur tirât toute sa bordée. Cette surprise les troubla un peu. Tout le monde se rendit sur le pont. L'ambassadeur voyant ce navire attaché au sien par son mât de beaupré, qui avançait sur le château de poupe, tandis qu'aucun ennemi ne paraissait, jugea qu'on n'avait pas dessein de l'attaquer. Il se contenta de faire tirer quelques coups de mousquet, pour apprendre à des inconnus, dont il admirait l'imprudence, à se tenir plus

soigneusement sur leurs gardes. Leur navire endommagea le couronnement du vaisseau français, et se détacha de lui-même sans qu'il parût un seul de leurs matelots. Après quantité de raisonnemens sur cette étrange aventure, elle fut attribuée à quelque méchante manœuvre. Mais, en arrivant à Siam, on apprit d'un navire hollandais, parti de Batavia depuis le départ des deux vaisseaux français, que c'était un vaisseau d'Amsterdam qui venait de Palimban, et dans lequel tout le monde était ivre ou endormi.

Le 5 octobre ils commencèrent à découvrir les terres de l'Asie, vers la pointe de Malacca. Les jésuites, qui étaient au nombre de sept, parce qu'ils avaient amené le P. Fuciti de Batavia, « sentirent une joie secrète de voir ces lieux arrosés des sueurs de saint François de Xavier, et de se trouver dans ces mers si fameuses par ses navigations et par ses miracles. » On rangea bientôt les côtes de Djohor, de Patane et de Pahan, dont les rois sont tributaires de Siam, et laissent aux Hollandais tout le commerce de leurs états.

Enfin, le 22 septembre, on aperçut l'embouchure de la rivière de Siam, et le lendemain on alla mouiller à trois lieues de la barre qui est à l'entrée. Aussitôt l'ambassadeur dépêcha le chevalier de Forbin, et M. Levacher, missionnaire déjà connu dans le pays, pour porter la nouvelle de son arrivée au roi de Siam et à ses ministres. Le premier ne devait pas passer Bancock, qui est la première

place du royaume, sur le bord de la rivière, à dix lieues de l'embouchure, et l'autre devait prendre un ballon, qui est une sorte de bateau fort léger, pour se rendre promptement à la capitale. Le gouverneur de Bancock, Turc de nation, apprenant que l'ambassadeur du roi de France était à la rade, se hâta de faire partir un exprès pour la cour. Mais on y avait déjà reçu cet avis de la côte de Coromandel, par une lettre adressée au seigneur Constance, alors ministre d'état. Tachard éclaircit l'origine et la fortune de ce célèbre aventurier.

Il se nommait proprement *Constantin Phaulkon*, et c'est ainsi qu'il signait. Il était Grec de nation, né à Céphalonie, d'un noble vénitien, fils du gouverneur de cette île, et d'une fille des plus anciennes familles du pays. La mauvaise conduite de ses parens ayant dérangé leur fortune, il sentit, dès l'âge de douze ans, qu'il n'avait rien d'heureux à se promettre que de son industrie. Il s'embarqua sur un vaisseau anglais qui retournait en Angleterre. Son esprit et l'agrément de ses manières lui firent obtenir quelque faveur à Londres; mais ne la voyant pas répondre à ses espérances, il s'engagea au service de la Compagnie d'Angleterre pour passer aux Indes. Après avoir été employé à Siam pendant quelques années, il résolut, avec le peu de bien qu'il avait acquis, de faire le commerce à ses propres frais. Il équipa un vaisseau, qui fut repoussé deux fois, par le mauvais temps, vers l'embouchure

de la rivière de Siam, et qui périt enfin par le naufrage sur la côte de Malabar. Constance n'ayant sauvé que son argent, qui consistait en deux mille écus, seul reste de sa fortune, se coucha sur le rivage, accablé de tristesse, de fatigue et de sommeil. « Alors, soit qu'il fût endormi ou qu'il eût les yeux ouverts, car il a protesté plus d'une fois au P. Tachard qu'il l'ignorait lui-même, il crut voir une personne pleine de majesté, qui, le regardant d'un œil favorable, lui dit avec beaucoup de douceur : *Retourne, retourne sur tes pas.* » Ce songe releva son courage. Le lendemain, lorsqu'il se promenait sur le bord de la mer, occupé des moyens de retourner à Siam, il vit paraître un homme dont les habits étaient fort mouillés, et qui s'avança vers lui d'un air triste et abattu : c'était un ambassadeur du roi de Siam, qui, revenant de Perse, avait fait naufrage dans la même tempête, et qui n'avait sauvé que sa vie. La langue siamoise, qu'ils parlaient tous deux, leur servit à se communiquer leurs aventures. Dans l'extrême nécessité où l'ambassadeur était réduit, Constance lui offrit de le reconduire à Siam; il acheta de ses deux mille écus une barque et des vivres. Ce secours, rendu avec autant de diligence que de générosité, charma l'ambassadeur, et ne lui permit plus de s'occuper que de sa reconnaissance.

En arrivant à Siam, il ne put raconter son naufrage au *barcalon*, qui est le premier ministre du royaume, sans relever le mérite de son bienfaiteur.

La curiosité de voir Constance produisit un entretien qui fit goûter son esprit au barcalon, et la confiance succéda bientôt à l'estime. Ce ministre était fort éclairé, mais ennemi du travail; il fut ravi d'avoir trouvé un homme habile et fidèle, sur lequel il pût se reposer de ses fonctions; il en parla même au roi, qui prit par degrés les mêmes sentimens pour Constance : d'heureux événemens servirent à les augmenter. Enfin, le barcalon étant mort, ce monarque résolut de lui donner Constance pour successeur. Il s'en excusa sans autre raison que la crainte de s'attirer l'envie des grands; mais il offrit de continuer ses services avec le même zèle, et cette modestie donna un nouveau lustre à son mérite. Tachard en réunit tous les traits dans un court éloge; il lui attribue « de la facilité pour les affaires, de la diligence à les expédier, de la fidélité dans le maniement des finances, et un désintéressement qui lui faisait refuser jusqu'aux appointemens de sa charge. Tout lui passait par les mains : cependant sa faveur ne l'avait pas changé; il était d'un accès facile pour tout le monde, doux, affable, toujours prêt à écouter les pauvres et à leur faire justice; mais sévère pour les grands et pour les officiers qui négligeaient leur devoir. » Il avait embrassé la religion protestante en Angleterre; ensuite quelques conférences qu'il eut à Siam avec deux missionnaires jésuites le ramenèrent aux principes de l'Église romaine dans lesquels il était né.

Si les Français obtinrent à Siam un accueil aussi

favorable qu'ils auraient pu l'espérer chez leurs plus fidèles alliés, il paraît qu'ils en furent redevables à l'estime du seigneur Constance pour leur nation, soit qu'elle vînt de la haute opinion qu'il avait de la France, ou de son goût naturel pour les sciences. Les ordres furent donnés pour recevoir l'ambassadeur avec une distinction extraordinaire; il fut complimenté par les principaux seigneurs du royaume; Constance alla marquer lui-même, dans la ville de Siam, la maison où l'ambassadeur devait être reçu, et fit bâtir dans le voisinage divers appartemens pour loger les gentilshommes de sa suite. On éleva, de cinq en cinq lieues, sur le bord de la rivière, des maisons fort propres et magnifiquement meublées, jusqu'à la Tabanque, qui est à une heure de chemin de la ville de Siam, pour servir à son délassement dans la route. Les ballons de l'état furent préparés avec beaucoup de diligence, et la dépense fut aussi peu épargnée que le travail, pour donner tout l'éclat possible à la fête.

Les grands mandarins, qui furent chargés du premier compliment, étant entrés dans le vaisseau de l'ambassadeur, le plus ancien, après l'avoir félicité de son heureuse arrivée, ajouta, suivant les idées de la métempsycose, dont la plupart des Orientaux sont fort entêtés, « qu'il savait bien que « son excellence avait autrefois été employée à de « grandes affaires, et qu'il y avait plus de mille « ans qu'elle était venue de France à Siam, pour « renouveler l'amitié des rois qui gouvernaient alors

« ces deux royaumes. » L'ambassadeur ayant répondu au compliment, ajouta « qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais été chargé d'une si importante négociation, et que c'était le premier voyage qu'il croyait avoir fait à Siam. » En rentrant dans la galère qui les avait apportés à bord, les mandarins écrivirent tout ce qu'ils avaient vu et tout ce qu'on leur avait dit sur le vaisseau français.

Tachard, ayant reçu ordre de prendre les devans avec deux de ses compagnons, se mit avec eux dans une chaloupe qui arriva le soir à l'entrée de la rivière. Sa largeur en cet endroit n'est que d'une petite lieue. Une demi-lieue plus loin, elle se rétrécit de plus de deux tiers; et de là, sa plus grande largeur n'est que d'environ cent soixante pas. Mais son canal est fort beau et ne manque pas de profondeur. La barre est un banc de vase qui se trouve à l'embouchure, où les plus hautes marées ne donnent pas plus de douze ou treize pieds d'eau. Tachard parle avec admiration de la vue de cette rivière. « Le rivage, dit-il, est couvert des deux côtés de grands arbres toujours verts. Au-delà, ce ne sont que de vastes prairies à perte de vue et couvertes de riz. Comme les terres que la rivière arrose, jusqu'à une journée au-dessus de Siam, sont extrêmement basses, la plupart sont inondées pendant la moitié de l'année; et ce débordement régulier est causé par les pluies, qui ne manquent jamais de durer plusieurs mois. C'est à ces inondations

que le royaume de Siam est redevable d'une si grande abondance de riz, qu'outre la nourriture de ses habitans, il en fournit à tous les états voisins. Elles donnent aussi la commodité de pouvoir aller en *ballon* jusqu'au milieu des champs; ce qui répand de toutes parts une prodigieuse quantité de ces petits bâtimens. On en voit de grands qui sont couverts comme des maisons. Ils servent de logement à des familles entières, et se joignant plusieurs ensemble, ils forment en divers endroits comme des villages flottans. »

La nuit, qui surprit les trois jésuites, ne les empêcha point de continuer leur voyage. Ils eurent l'agréable spectacle d'une multitude innombrable de mouches luisantes, dont tous les arbres qui bordent la rivière étaient couverts; on les aurait pris pour autant de grands lustres chargés d'une infinité de lumières, que la réflexion de l'eau, unie alors comme une glace, multipliait à l'infini. Mais tandis qu'ils étaient occupés de cette vue, ils se trouvèrent tout d'un coup enveloppés d'une prodigieuse quantité de mousquites ou de maringouins, dont l'aiguillon est si perçant, qu'il pénètre au travers des habits. Au point du jour, ils découvrirent un grand nombre de singes et de sapajous qui grimpaient sur les arbres, et qui allaient par bandes. Mais rien ne leur parut plus agréable que les aigrettes dont les arbres sont couverts; il semble de loin qu'elles en soient les fleurs. Le mélange du blanc des aigrettes et du vert des feuilles fait

le plus bel effet du monde. L'aigrette de Siam, assez semblable à celle de l'Afrique, est un oiseau de la figure du héron, mais beaucoup plus petit; sa taille est fine, son plumage beau et plus blanc que la neige; il a des aigrettes sur le dos et sous le ventre, qui font sa principale beauté, et dont il tire son nom. Tous les oiseaux champêtres sont d'un plumage admirable : les uns jaunes, d'autres rouges, bleus, verts, et la quantité en est surprenante. Les Siamois, qui croient à la transmigration des âmes, ne tuent point d'animaux, dans la crainte, disent-ils, d'en chasser les âmes de leurs parens qui peuvent s'y être logées.

On ne fait pas une lieue sans rencontrer quelque pagode accompagnée d'un petit monastère de *talapoins*, qui sont les prêtres et les religieux du pays. Ils vivent en communauté, et leurs maisons sont autant de séminaires où les enfans de qualité reçoivent l'éducation. Pendant que ces enfans demeurent sous la discipline des talapoins, ils portent leur habit, qui consiste en deux pièces de toile de coton jaune, dont l'une sert à les couvrir depuis la tête jusqu'aux genoux; de l'autre, ils se font une écharpe qu'ils passent en bandoulière, ou dont ils s'enveloppent comme d'un petit manteau. On leur rase la tête et les sourcils, comme à leurs maîtres, qui croiraient offenser le ciel et blesser la modestie s'ils les laissaient croître.

Après avoir ramé toute la nuit, les trois jésuites arrivèrent sur les dix heures du matin à Bancok.

C'est la plus importante place du royaume, parce qu'elle défend le passage de la rivière par un fort qui est sur l'autre rive. L'un et l'autre côté étaient bien pourvus d'artillerie, mais peu fortifiés. M. de La Marre, ingénieur français, qui fut laissé à Siam, reçut ordre du roi de les fortifier régulièrement.

Depuis Bancok jusqu'à Siam, on rencontre quantité d'aldées ou de villages dont la rivière est bordée. Ce n'est qu'un amas de cabanes élevées sur de hauts piliers, pour les garantir de l'inondation : elles sont composées de bambous, arbre dont le bois est d'un grand usage dans toutes les Indes. Le tronc et les grosses branches servent à faire les piliers et les solives, et les petites branches à former le toit et les murailles. On voit près de chaque village un bazar ou un marché flottant, dans lequel ceux qui descendent ou qui montent la rivière trouvent toujours leur repas prêt, c'est-à-dire du fruit, du riz cuit, de l'arak, et divers ragoûts à la siamoise, dont les Européens ne peuvent goûter.

Le lendemain, troisième jour d'octobre, Tachard entra dans Siam, sept mois après son départ de Brest. Il se fit conduire d'abord à la maison du P. Suarez, le seul jésuite qui fût alors dans cette ville, et de là au comptoir français, où il fut bien reçu par les officiers de la Compagnie. Ensuite, rendu au palais que le roi faisait préparer pour l'ambassadeur, il trouva le seigneur Constance, premier ou plutôt unique ministre du royaume,

dont le mérite, quoique universellement reconnu, lui parut, dit-il, au-dessus de sa réputation.

Ce palais était une des plus belles maisons de la ville, que le ministre avait fait meubler magnifiquement. Il prit plaisir à faire voir les appartemens au P. Tachard. Entre ceux du premier étage, il y avait deux salles de plain-pied, tapissées de toile peinte très-belle et très-fine. La première était garnie de chaises de velours bleu, et l'autre de chaises de velours rouge à franges d'or. La chambre de M. l'ambassadeur était entourée d'un paravent du Japon, d'une beauté singulière; mais rien n'avait tant d'éclat que la salle du divan. C'était une grande pièce lambrissée, séparée des autres appartemens par une grande cour, et bâtie pour prendre le frais pendant l'été. L'entrée était ornée d'un jet d'eau : le dedans offrait une estrade, avec un dais et un fauteuil très-riche. Dans les enfoncemens, on découvrait les portes de deux cabinets qui donnaient sur la rivière, et qui servaient à se baigner. De toutes parts on voyait des porcelaines de toutes sortes de grandeurs, agréablement rangées dans des niches. On entre dans ces détails, parce qu'il peut paraître étonnant de trouver à l'extrémité du monde les inventions utiles et commodes du luxe européen.

Le P. Suarez, jésuite portugais, âgé de soixante-dix ans, dont il avait passé plus de trente dans les Indes, n'était point en état de loger ses confrères, parce que son logement n'était composé que d'une

chambre et d'un cabinet, tous deux si pauvres et si mal fermés, que les toquets, espèce de lézards fort venimeux, y étaient partout derrière ses coffres et parmi ses meubles. Le seigneur Constance faisait bâtir aussi pour les sept jésuites étrangers, sept petites chambres et une galerie pour leurs instrumens. Près de cent ouvriers y étaient occupés, avec deux mandarins qui les pressaient nuit et jour.

Pendant qu'on poussait ces préparatifs avec la dernière ardeur, le roi fit partir deux des principaux seigneurs de sa cour, avec dix mandarins, chacun dans un *ballon* d'état, pour aller prendre celui qui était destiné à l'ambassadeur, et le conduire à l'entrée de la rivière. Il était magnifique, entièrement doré, long de soixante-douze pieds, mené par soixante-dix hommes de belle taille, avec des rames couvertes de lames d'argent; la chirole, qui est une espèce de petit dôme placé au centre, était couverte d'écarlate et enrichie de brocart d'or de la Chine, avec les rideaux de même étoffe. Les balustres étaient d'ivoire, les coussins de velours, et le fond était couvert d'un tapis de Perse. Ce ballon était accompagné de seize autres, dont quatre, ornés aussi d'un tapis de pied et de couvertures d'écarlate, devaient servir aux gentilshommes de l'ambassade, et les douze autres au reste de l'équipage. Le gouverneur de Bancok s'y joignit avec les principaux mandarins du voisinage; de sorte que le cortége était d'environ soixante-six ballons lorsqu'il se rendit à l'entrée de la rivière.

Aussitôt que les Français eurent fait leur entrée dans Siam, le seigneur Constance, qui demeurait auparavant dans le quartier des Japonais, vint se loger dans une belle maison qu'il avait près de l'hôtel de l'ambassadeur; et pendant tout le temps que les Français furent à Siam, il tint table ouverte, non-seulement pour eux, mais en leur faveur, pour toutes les autres nations. Sa maison était fort bien meublée. Au lieu de tapisseries, dont les Siamois n'aiment pas l'usage, il avait fait étendre autour du divan un grand paravent du Japon, d'une hauteur et d'une beauté surprenantes. Il entretenait deux tables de douze couverts, qui étaient servies avec autant d'abondance que de délicatesse, et où l'on trouvait toutes sortes de vins d'Espagne, du Rhin, de France, de Céphalonie et de Perse. On y était servi dans de grands bassins d'argent, et le buffet était garni de très-beaux vases d'or et d'argent du Japon, fort bien travaillés.

A la cour de Siam, on ne donne jamais que deux audiences aux ambassadeurs, celle de l'arrivée et celle du congé. Souvent même on n'en accorde qu'une, et toutes les affaires sont remises au barcalon, qui doit en rendre compte au roi. Mais ce prince, pour distinguer cette ambassade de toutes les autres, fit dire à l'ambassadeur que chaque fois qu'il souhaiterait une audience, il était prêt à la lui donner. En effet, huit ou dix jours après l'audience d'entrée, il lui en donna une seconde, qui fut suivie d'un grand festin. On avait dressé à l'ombre des

arbres, dans la première cour du palais, sur le bord d'un canal, une grande table de vingt-quatre couverts, avec deux buffets garnis de très-beaux vases d'or et d'argent du Japon, et plusieurs cassolettes où le précieux bois d'aigle n'était pas épargné. On se mit à table après l'audience, et l'on y fut près de quatre heures. On y servit plus de cent cinquante bassins et une infinité de ragoûts, sans parler des confitures dont on fait ordinairement deux services. On y but de cinq ou six sortes de vins. Tout y fut magnifique et délicat. Le roi voulut que pour honorer l'ambassadeur et rendre cette fête plus agréable, les Français fussent servis ce jour-là par les principaux seigneurs de son royaume.

Ce qu'on publiait de la pagode du palais et des idoles dont elle est remplie, ayant donné aux Français la curiosité de les voir, on ne fit pas difficulté de leur accorder cette satisfaction. Après avoir traversé huit ou neuf cours, ils arrivèrent enfin à la pagode : elle est couverte de calin, qui est une espèce de métal fort blanc, entre l'étain et le plomb, avec trois toits l'un sur l'autre; la porte est ornée, d'un côté, de la figure d'une vache, et de l'autre, d'un monstre extrêmement hideux. Cette pagode est assez longue, mais fort étroite : lorsqu'on y est entré, on n'aperçoit que de l'or; les piliers, les murailles, le lambris et toutes les figures sont si bien dorées, qu'il semble que tout soit couvert de lames d'or. La forme générale de l'édifice est assez semblable à celle de nos églises : il est soutenu par

de gros piliers : on y trouve, en avançant, une espèce d'autel, sur lequel il y a trois ou quatre figures d'or massif, à peu près de la hauteur d'un homme, dont les unes sont debout et les autres assises, les jambes croisées à la siamoise. Au-delà est une espèce de chœur où se garde la plus riche et la plus précieuse pagode du royaume ; car on donne indifféremment le nom de *pagodes* aux temples et aux idoles. Cette statue est debout, et touche de sa tête jusqu'au toit ; sa hauteur est de quarante-cinq pieds, et sa largeur de sept ou huit. Tachard assure qu'elle est toute d'or ; mais on ne l'en croira pas : il ajoute, sur le témoignage des habitans, que ce prodigieux colosse a été fondu dans le même lieu où il est placé, et qu'ensuite on a construit le temple. Il a peine à s'imaginer où ces peuples, d'ailleurs assez pauvres, ont pu trouver tant d'or (1), et sa douleur est qu'une seule idole soit plus riche que tous les tabernacles de l'Europe. Aux côtés de la même figure, on en voit plusieurs autres qui sont aussi d'or et enrichies de pierreries, mais moins grandes.

Cette pagode n'est pas néanmoins la mieux bâtie de Siam, quoiqu'elle soit la plus riche. Tachard en vit une autre dont il donne la description.

A cent pas du palais du roi, vers le midi, est un

---

(1) Nous verrons dans la suite de cet article, dans les remarques tirées de la Relation du chevalier de Forbin, que le P. Tachard avait grande raison de s'étonner de cette richesse, mais qu'il avait eu grand tort d'y croire ; la statue n'était point d'or, elle était de plâtre doré.

grand parc fermé de murailles, au milieu duquel s'élève un vaste et haut édifice, bâti en forme de croix, à la manière de nos églises, surmonté de cinq dômes solides et dorés, qui sont de pierre ou de brique, et d'une structure particulière. Le dôme du milieu est beaucoup plus grand que les autres; et ceux-ci sont aux extrémités sur les travers de la croix. Tout l'édifice est posé sur plusieurs bases ou piédestaux, qui s'élèvent les uns sur les autres, en s'étrécissant par le haut; de sorte qu'on y monte des quatre côtés par des escaliers roides et étroits, de trente-cinq à quarante marches, chacune de trois palmes, et couvertes de calin comme le toit. Le bas du grand escalier est orné des deux côtés de plus de vingt figures au-dessus de la hauteur naturelle, dont les unes sont d'airain et les autres de calin, toutes dorées, mais représentant assez mal les personnages et les animaux dont elles sont l'image. Ce magnifique bâtiment est environné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées et rangées avec symétrie sur trois plans différens. Les quatre plus grandes sont sur le plus bas plan, aux quatre coins, posées sur de larges bases : elles sont terminées en haut par un long cône fort délié, très-bien doré, et surmonté d'une aiguille ou d'une flèche de fer, dans laquelle sont enfilées plusieurs petites boules de cristal d'inégale grosseur. Le corps de ces grandes pyramides, comme de toutes les autres, est d'une espèce d'architecture qui approche assez de la nôtre, mais trop chargée

de sculpture, moins simple, moins proportionnée, et par conséquent moins belle, du moins aux yeux qui n'y sont pas accoutumés. Sur le second plan, qui est un peu au-dessus du premier, s'élèvent trente-six autres pyramides, un peu moins grandes que les premières, rangées en carré sur quatre lignes autour de la pagode, neuf de chaque côté. Elles sont de deux figures différentes : les unes terminées en pointe comme les premières ; les autres arrondies par le haut en campane, de la forme des dômes qui couronnent l'édifice, tellement mêlées, qu'il n'y en a pas deux de suite de la même forme. Au-dessus de celles-ci, dans le troisième plan, quatre autres, qui forment les quatre coins, sont terminées en pointe, plus petites à la vérité que les premières, mais plus grandes que les secondes. Tout l'édifice, avec les pyramides, est renfermé dans une espèce de cloître carré, dont chaque côté a plus de cent vingt pas communs de longueur, sur environ cent pieds de large et quinze de hauteur. Les galeries du cloître sont ouvertes du côté de la pagode ; le lambris est peint et doré à la moresque. Au dedans des galeries, le long de la muraille extérieure, qui est toute fermée, règne un long piédestal à hauteur d'appui, sur lequel sont posées plus de quatre cents statues d'une très-belle dorure et disposées en très-bel ordre. Quoiqu'elles ne soient que de brique dorée, elles paraissent assez bien faites ; mais elles sont si semblables, que si leur grandeur n'était pas inégale, on les croirait toutes sorties du même

moule. Parmi ces figures, Tachard en compta douze de taille gigantesque; une au milieu de chaque galerie et deux à chaque angle, assises, à cause de leur hauteur, sur des bases plates, et les jambes croisées. Il eut la curiosité de mesurer une de leurs jambes, à laquelle il trouva la longueur entière d'une toise, depuis le bout du pied jusqu'au genou, le pouce de la grosseur ordinaire du bras, et le reste du corps à proportion. Outre celles-ci qui sont de la première grandeur, il en vit environ cent autres à demi gigantesques, qui ont quatre pieds depuis l'extrémité du pied jusqu'au genou. Enfin, parmi les premières et les secondes, il en compta plus de trois cents, dont il n'y en a guère qui soient au-dessous de la grandeur naturelle, et toutes dressées sur pied. Il ne parle point d'un grand nombre qui ne sont pas plus grandes que des poupées, et qui sont mêlées entre les autres.

La France, au jugement de Tachard, n'a pas d'édifice où la symétrie soit mieux observée que dans cette pagode, soit pour le corps, soit pour les accompagnemens de l'édifice. Son cloître est flanqué des deux côtés, en dehors, de seize grandes pyramides arrondies par le haut en forme de dôme, de plus de quarante pieds de hauteur et plus de douze en carré, disposées sur une même ligne, comme une suite de grosses colonnes, dans le milieu desquelles sont de grandes niches, garnies de pagodes dorées. Ce beau spectacle arrêta si longtemps Tachard et tous les Français, qu'ils n'eurent

pas le temps de considérer plusieurs autres temples qui étaient proches du premier, ou dans l'enceinte des mêmes murs. On juge à Siam de la noblesse des familles par le nombre des toits dont les maisons sont couvertes. Celle-ci en a cinq les uns sur les autres, et l'appartement du roi en a sept.

Outre le festin du roi et ceux de son ministre, il s'en faisait d'autres à l'occasion des événemens extraordinaires, où les chefs de toutes les nations de l'Europe établies à Siam, c'est-à-dire les Français, les Anglais, les Portugais et les Hollandais, étaient invités. Tachard et ses confrères étaient quelquefois obligés d'y assister. A l'une de ces réjouissances succédèrent plusieurs sortes de divertissemens. Le premier fut une comédie chinoise divisée par actes. Différentes postures hardies et grotesques, et quelques sauts assez surprenans y servirent d'intermèdes. Tandis que les Chinois jouaient la comédie d'un côté, les Laos, qui sont des peuples voisins du royaume de Siam, au nord, donnèrent à l'ambassadeur le spectacle des marionnettes des Indes, qui ne sont pas fort différentes des nôtres. Entre les Chinois et les Laos, parut une troupe de Siamois et de Siamoises disposés en ronds, qui dansaient d'une manière que Tachard trouva bizarre, c'est-à-dire des mains et des pieds. Quelques voix d'hommes et de femmes qui chantaient un peu du nez, jointes au bruit de leurs mains, réglaient la cadence.

Ces jeux furent suivis de celui des sauteurs, qui

montaient sur de grands bambous plantés comme des mâts de quatre-vingts ou cent pieds de hauteur. Ils se tenaient au sommet sur un seul pied, l'autre en l'air. Ensuite, mettant la tête où ils avaient le pied, ils élevaient les deux pieds en haut. Enfin, après s'être suspendus par le menton, qui était seul appuyé sur le haut des bambous, les mains et le reste du corps en l'air, ils descendaient le long d'une échelle droite, passant entre les échelons avec une agilité et une vitesse incroyables. Un autre fit mettre sur une espèce de brancard sept ou huit poignards la pointe en haut, s'assit dessus, et s'y coucha le corps nu, sans porter sur d'autre appui; ensuite il fit monter sur son estomac un homme fort pesant, qui s'y tint debout, sans que toutes ces pointes, qui touchaient immédiatement sa peau, fussent capables de la percer. On voit que ces bateleurs valent bien les nôtres. Le 28 octobre, on publia que le roi devait sortir pour aller faire ses prières à trois lieues de la ville, dans une fameuse pagode, et pour rendre visite au *sancra*, qui est le chef de la religion et de tous les talapoins du royaume. Autrefois ce monarque faisait dans cette occasion la cérémonie de couper les eaux, c'est-à-dire de frapper la rivière de son poignard au temps de la plus grande inondation, et de commander aux eaux de se retirer. Mais, ayant reconnu que les eaux continuaient quelquefois de monter après avoir reçu l'ordre de descendre, il avait renoncé à ce ridicule usage, et sa piété se réduisait à visiter,

comme en triomphe, la pagode et le grand-prêtre. On prépara une galerie sur le bord de la rivière, pour donner ce spectacle aux Français. Le seigneur Constance s'y plaça près de l'ambassadeur, et lui expliqua l'ordre de la marche royale. Il voulut que les jésuites fussent aussi présens; et Tachard avoue comme à regret qu'ils étaient forcés à des cérémonies si profanes.

Vingt-trois mandarins du plus bas ordre parurent d'abord chacun dans un ballon dont la chirole était peinte en rouge, et s'avancèrent à la file sur deux lignes, en côtoyant les rives. Ils étaient suivis de cinquante-quatre autres ballons, des officiers du roi, tous assis dans leurs chiroles, dont les unes étaient entièrement dorées, et d'autres seulement par les bords. Chaque ballon avait depuis trente jusqu'à soixante rameurs, et l'ordre qu'ils observaient leur faisait occuper un grand espace. Ensuite venaient vingt autres ballons plus grands que les premiers, au milieu de chacun desquels s'élevait un siége doré et terminé en pyramide. C'étaient les ballons de la garde royale, dont seize avaient quatre-vingts rameurs et des rames dorées. Les rames des quatre autres étaient seulement rayées d'or. Après cette longue file de ballons, le roi parut dans le sien, élevé sur un trône de figure pyramidale et très-bien doré. Ce monarque était vêtu d'un beau brocart d'or, enrichi de pierreries. Il avait un bonnet blanc terminé en pointe, entouré d'un cercle d'or avec des fleurons, et parsemé de pierreries. Son ballon

était doré jusqu'à l'eau, et conduit par cent vingt rameurs, qui avaient sur la tête une toque couverte de lames d'or, et sur l'estomac des plastrons ornés de même. Les rayons du soleil donnaient un éclat merveilleux à cette parure. Le porte-enseigne du roi, tout couvert d'or, se tenait debout vers la poupe avec la bannière royale, qui est d'un brocart d'or à fond rouge, et quatre grands mandarins étaient prosternés aux quatre coins du trône. Ce beau ballon était escorté de trois autres de la même forme, qui n'étaient guère moins magnifiques; mais les toques et les plastrons des rameurs étaient moins riches.

Les Siamois qui étaient rangés sur les deux rives, se mirent à genoux d'aussi loin qu'ils aperçurent le roi, et portèrent les mains jointes sur la tête pour saluer ce prince, en touchant la terre du front dans cette posture, et recommençant sans cesse cette salutation jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vue. Vingt ballons à chiroles et à rames rayées de lignes d'or suivaient celui du roi, et seize autres, moitié peints, moitié dorés, fermaient toute la marche. Tachard en compta cent cinquante-neuf, dont les plus grands avaient plus de cent vingt pieds de long, mais à peine six pieds dans leur plus grande largeur. Il y avait sur ces ballons plus de quatorze mille hommes. Au retour, qui fut l'après-midi du même jour, le roi, pour donner de l'émulation aux rameurs, proposa un prix pour ceux qui arriveraient les premiers au palais. Les spectateurs prirent beau-

coup de plaisir à leur voir fendre l'eau avec une extrême rapidité, et jeter continuellement des cris de joie ou de tristesse, lorsqu'ils gagnaient ou qu'ils perdaient l'avantage. La ville entière et tout le peuple d'alentour assistaient à ce spectacle. Cette foule était rangée vers les rives dans une infinité de ballons qui formaient deux lignes entre la ville et la pagode, c'est-à-dire l'espace d'environ trois lieues. Tachard, après les avoir vu passer, jugea que les ballons étaient au nombre d'environ vingt mille, et qu'ils ne portaient pas moins de cent mille hommes. D'autres Français assurèrent qu'il y avait plus de deux cent mille personnes. Lorsque le roi passa sur la rivière, toutes les fenêtres et les portes des maisons étaient fermées, et les sabords même des navires. Tout le monde eut ordre de sortir, afin que personne ne fût dans un lieu plus élevé que le roi. Ce prince voulut être du combat qu'il avait proposé; mais comme son ballon était fourni d'un plus grand nombre de rameurs et des mieux choisis, il remporta bientôt l'avantage, et son ballon rentra victorieux dans la ville.

Huit jours après il sortit encore de son palais avec la reine et toutes ses femmes, pour se rendre à Louvo. C'est une ville à quinze ou vingt lieues de Siam, vers le nord, où ce prince passait les deux tiers de l'année, parce qu'il y était plus libre qu'à Siam, où la politique orientale l'obligeait de se tenir renfermé, pour entretenir ses peuples dans le respect et la soumission. Le seigneur Constance, qui

avait vu les lettres de *mathématiciens* que Louis XIV avait accordées aux six jésuites, avait résolu de leur accorder une audience particulière à Louvo. Il les fit avertir de s'y rendre avec leurs instrumens. Deux grands ballons furent envoyés pour prendre leurs bagages, avec un autre à vingt-quatre rameurs pour les porter. Ils partirent le 15 novembre. . . . . .

A deux lieues de la ville ils rencontrèrent un spectacle nouveau sur une vaste campagne inondée à perte de vue. C'était un convoi funèbre d'un fameux talapoin, chef de la religion des Pégouans. Le corps était renfermé dans un cercueil de bois aromatique élevé sur un bûcher autour duquel quatre grandes colonnes de bois doré portaient une haute pyramide à plusieurs étages. Cette espèce de chapelle ardente était accompagnée d'un grand nombre de petites tours de bois assez hautes et carrées, couvertes de carton grossièrement peint et de figures de papier. Elle était environnée d'un enclos de bois carré, sur lequel étaient rangées plusieurs autres tours d'espace en espace. A chacun des quatre coins, il y en avait une aussi élevée que la pyramide du milieu, et deux plus petites à chaque côté du carré. Tachard en vit sortir plusieurs fusées volantes. Les quatre grandes tours, posées aux quatre coins du grand carré, étaient jointes par de petites maisons de bois peintes de diverses figures grotesques, de dragons, de singes, de démons cornus, etc. De distance en distance, entre les cabanes, on avait pratiqué des ouvertures pour laisser entrer et sortir les ballons.

Les talapoins de Pégou, en très-grand nombre dans leurs ballons, occupaient presque tout l'espace qui était entre le bûcher et le circuit du grand carré. Ils avaient tous l'air grave et modeste, chantant de temps en temps, et quelquefois gardant un profond silence. Une multitude infinie de peuple, hommes et femmes indifféremment, assistaient derrière eux à cette fête mortuaire.

Une fête si nouvelle et si peu attendue fit arrêter quelque temps les Français. Ils ne virent que des danses burlesques et certaines farces ridicules que jouaient les Pégouans et les Siamois sous des cabanes de bambou et de jonc ouvertes de tous côtés. Comme il leur restait quatre ou cinq lieues à faire, ils ne furent témoins que de l'ouverture du spectacle, qui devait durer jusqu'au soir. Ces honneurs qu'on rend aux morts parmi les Siamois, leur donnent un extrême attachement pour leur religion. Les talapoins, que Tachard traite de docteurs fort intéressés, enseignent que plus on fait de dépenses aux obsèques d'un mort, plus son âme est logée avantageusement dans le corps de quelque prince ou de quelque animal considérable. Dans cette persuasion, les Siamois se ruinent souvent pour se procurer de magnifiques funérailles.

Les mathématiciens arrivèrent de bonne heure au logement où ils devaient passer la nuit. Le pays leur avait paru extrêmement agréable. En suivant le canal qui a été creusé dans les terres pour abréger le chemin de Siam à Louvo, ils avaient décou-

vert à perte de vue des campagnes pleines de riz, et lorsqu'ils étaient entrés dans la rivière, le rivage bordé d'arbres verts et de villages, avait attaché leurs yeux par la plus agréable variété.

Avant de rentrer dans leurs ballons, les Français voulurent voir un palais du roi qui était voisin du lieu où ils avaient logé. Ils n'en virent que les dehors, parce que le concierge avait ordre de n'en accorder l'entrée à personne. Cet édifice leur parut fort petit. Il est entouré d'une galerie assez basse, en forme de cloître, d'une architecture si irrégulière, que les piedestaux ne sont pas moins hauts que les pilastres. Autour de la galerie règne un balcon assez bas environné d'une balustrade de pierre à hauteur d'appui. Mais à cent pas de ce palais ils en virent un plus grand et beaucoup plus régulier. Les pilastres extérieurs leur parurent de très-bon goût. Tout l'édifice forme un grand carré de cent cinquante à soixante pas de longueur. Sur les quatre côtés sont élevés quatre grands corps de logis fort exhaussés, bâtis en forme de galerie et couverts d'un double toit arrondi en voûte par le haut. Ces galeries sont ornées en dehors de très-beaux pilatres avec leurs bases et leurs chapiteaux, dont les proportions approchent beaucoup des nôtres. Tachard conclut de la régularité de ce vieux palais, que l'architecte dont il est l'ouvrage devait avoir une grande connaissance de l'architecture de l'Europe. Les galeries ne sont percées que par des portes qui sont au milieu de chaque face.

On voit par-dessus d'autres bâtimens plus exhaussés que les premiers, et au milieu de ceux-ci un grand corps de logis qui les surpasse tous, et qui fait avec les autres une fort belle symétrie. C'est le seul édifice du pays auquel les mathématiciens jésuites aient trouvé de la régularité et de la proportion.

De là, ils se rendirent à Louvo, qui est dans une situation très-agréable, et jouit d'un air fort sain. Elle était devenue grande et fort peuplée depuis que le roi y faisait un long séjour. M. de La Marre avait déjà reçu ordre de la fortifier à l'européenne.

L'ambassadeur, qui s'était rendu aussi à Louvo, fut conduit à l'audience où le roi lui parla des six jésuites qu'il avait amenés, et que le roi de France envoyait, lui dit-il, pour faire leurs observations dans les Indes et pour travailler à la perfection des arts. C'était sous cette idée que le seigneur Constance les avait annoncés à la cour. Pendant l'audience, les jésuites visitèrent les jardins et les dehors du palais. La situation en est fort belle. Il est placé au bord de la rivière sur un terrain peu élevé; l'enceinte en est grande. Tachard n'y vit rien de plus remarquable que deux corps de logis détachés dont les toits étaient tout éclatans de dorure. Cet éclat provient d'un vernis jaune dont les tuiles sont revêtues, et qui brille autant que de l'or aux rayons du soleil.

Le soir on fit promener l'ambassadeur et toute sa suite sur des éléphans. Dès le jour de sa première audience, on lui avait fait voir dans le palais de

de distinction. Aussitôt qu'ils furent assis, le roi, qui allait sortir pour voir un combat d'éléphans, dont il voulait donner le plaisir à l'ambassadeur, monta sur le sien qui l'attendait à la porte de son appartement; et remarquant les jésuites à dix ou douze pas de lui, il s'avança vers eux.

Le P. Fontenay, supérieur de ses confrères, avait préparé un compliment. Mais le seigneur Constance, voyant le roi pressé, parla pour eux à ce prince, qui les regarda les uns après les autres d'un visage riant et plein de bonté. Son âge était d'environ cinquante-cinq ans, sa taille un peu au-dessous de la médiocre, mais fort droite et bien prise. Il répondit au discours de son ministre, « qu'ayant su que le roi de France envoyait les six jésuites à la Chine pour de grands desseins, il avait désiré de les voir et de leur dire de bouche que, s'ils avaient besoin de quelque chose, soit pour le service du roi leur maître, soit pour leur propre usage, il avait donné ordre qu'on leur fournît tout ce qui leur serait nécessaire. »

Les jésuites n'eurent le temps de répondre à cette faveur que par des remercîmens respectueux et de profondes inclinations. Le roi continua son chemin; et passant de cette cour dans une autre, au milieu d'une haie de mandarins prosternés devant lui, le front contre terre et dans un grand silence, il trouva près de la première porte du palais les chefs des Compagnies marchandes de l'Europe, déchaussés, à genoux et appuyés sur leurs coudes, auxquels il donna une courte audience.

Le jour même de l'audience, le roi devait faire voir à l'ambassadeur un combat d'éléphans. Il avait donné ordre qu'on en préparât six pour les six jésuites qu'il voulait voir présens à ce spectacle. Le seigneur Constance leur donna un mandarin pour les conduire. Ils trouvèrent, en sortant du palais, six éléphans avec leurs chaises dorées et des coussins fort propres. Chacun s'étant approché du sien, Tachard décrit la manière dont on les y fit monter. Le pasteur, c'est le nom qu'on donne à celui qui est sur le cou de l'éléphant pour le gouverner, fit mettre l'animal à genoux, et le fit ensuite coucher sur le côté, de sorte qu'on pouvait poser le pied sur une des jambes de devant qu'il avançait, et de là sur son ventre; après quoi, se redressant un peu, il donnait le temps de s'asseoir commodément dans la chaise qu'il porte sur le dos. On peut aussi se servir d'échelles pour se mettre à sa hauteur; c'est pour la commodité des étrangers, qui ne sont pas accoutumés à cette monture, qu'on met des chaises sur le dos de ces animaux. Les naturels du pays, de quelque qualité qu'ils soient, à l'exception du roi, montent sur le cou, et les conduisent eux-mêmes. Cependant, lorsqu'ils vont à la guerre ou à la chasse, ils ont deux pasteurs, l'un sur le cou, l'autre sur la croupe de l'éléphant, et le mandarin est au milieu du dos, armé d'une lance ou d'une espèce de javelot. Tachard remarqua, dans une chasse, que le roi, qui était sur une espèce de trône porté par son éléphant, se leva sur ses pieds, lorsque

les éléphans sauvages voulurent forcer le passage de son côté, et se mit sur le dos du sien pour les arrêter.

Les jésuites suivirent le roi dans une grande plaine, à cent pas de la ville ; ce monarque avait l'ambassadeur à sa droite, éloigné de quinze ou vingt pas, le seigneur Constance à sa gauche, et quantité de mandarins autour de lui, prosternés par respect aux pieds de son éléphant. On entendit d'abord des trompettes, dont le son est fort dur et sans inflexion ; alors les deux éléphans destinés pour combattre jetèrent des cris horribles : ils étaient attachés par les pieds de derrière, avec de grosses cordes que plusieurs hommes tenaient pour les retirer, si le choc devenait trop rude. On les laisse approcher de manière que leurs défenses se croisent sans qu'ils puissent se blesser. Ils se choquent quelquefois si rudement, qu'ils se brisent les dents, et qu'on en voit voler les éclats. Mais ce jour-là, le combat fut si court, qu'on crut que le roi ne l'avait ordonné que pour se procurer l'occasion de faire avec plus d'éclat un présent à M. de Vaudricour, qui avait amené les deux mandarins siamois, et qui devait conduire ses ambassadeurs en France. A la fin du spectacle, le roi s'approcha de lui, et lui donna de sa main un sabre, dont la poignée était d'or massif, et le fourreau d'écaille de tortue, orné de cinq lames d'or, avec une grande chaîne de filigrane d'or pour lui servir de baudrier, et une veste de brocart à boutons d'or. Cette sorte de sabre ne

se donne, à Siam, qu'aux généraux d'armée, lorsqu'ils partent pour aller à la guerre. M. de Joyeux, capitaine de la frégate française, reçut un présent de la même nature, mais moins magnifique.

La plupart des jours que le roi passa au palais de Louvo furent employés en spectacles. Tachard et ses confrères furent obligés d'assister à celui des éléphans contre un tigre, toujours sur la même monture, pour ne pas scandaliser les talapoins, qui se font un crime de monter à cheval.

On avait élevé hors de la ville une haute palissade de bambous, d'environ cent pieds en carré. Au milieu de l'enceinte étaient trois éléphans destinés à combattre le tigre; ils avaient une espèce de plastron en forme de masque qui leur couvrait la tête et une partie de la trompe. Aussitôt que les spectateurs furent placés, on fit sortir de la loge qui était dans l'enfoncement un tigre d'une figure et d'une couleur qui parurent nouvelles aux Français; outre qu'il était beaucoup plus grand, plus gros, et d'une taille moins effilée que ceux qu'ils avaient vus en France, sa peau n'était pas mouchetée; mais au lieu de toutes les taches semées sans ordre, il avait de longues et larges bandes en forme de cercles; ces bandes, prenant sur le dos, se rejoignaient par-dessous le ventre, et continuant le long de la queue, y formaient comme des anneaux blancs et noirs, placés alternativement. La tête n'avait rien d'extraordinaire, non plus que les jambes, excepté qu'elles étaient plus grandes et plus grosses que

celles des tigres communs, quoique ce ne fût qu'un jeune tigre qui pouvait croître encore. Le seigneur Constance dit aux jésuites qu'il s'en trouvait dans le royaume de trois fois plus gros, et qu'étant un jour à la chasse avec le roi, il en avait vu un qui était de la grandeur d'un mulet : c'est une espèce particulière; car le pays en produit aussi de petits, tels que ceux qu'on apporte d'Afrique en Europe, et Tachard en vit un le même jour à Louvo.

On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devait combattre; mais on le tint attaché par deux cordes; de sorte que, n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui l'approcha lui donna deux ou trois coups de sa trompe sur le dos. Ce choc fut si rude, que le tigre en ayant été renversé, demeura quelque temps sur la place, avec aussi peu de mouvement que s'il eût été mort. Cependant, lorsqu'on l'eut délié, il fit un cri horrible, et voulut se jeter sur la trompe de l'éléphant qui s'avançait pour le frapper : celui-ci la repliant adroitement, la mit à couvert par ses défenses dont il atteignit le tigre, et qui lui firent faire un fort grand saut en l'air; cet animal parut étourdi du coup ou de sa chute; n'osant plus s'approcher, il fit plusieurs tours le long de la palissade, et quelquefois il s'élançait vers les spectateurs qui paraissaient dans les galeries. Alors on poussa contre lui les trois éléphans, qui lui donnèrent tour à tour de si rudes coups, qu'il fit encore une fois le mort : ils l'eussent tué sans doute, si l'ambassadeur n'eût demandé grâce pour lui.

Le lendemain au soir, il se fit au palais une grande illumination qui se renouvelle tous les ans; elle consistait en dix-huit cents ou deux mille lumières, dont les unes étaient rangées sur de petites fenêtres pratiquées exprès dans les murs de l'enceinte, et les autres dans des lanternes, dont Tachard admira l'ordre et la forme, surtout celle de certains grands falots, en forme de globes, qui sont d'un seul morceau de corne transparente comme le verre. Ce spectacle était accompagné du son des tambours, des fifres et des trompettes. Pendant que le roi l'honorait de sa présence, la princesse en donnait un semblable aux dames de la cour, d'un autre côté du palais.

Le seigneur Constance fit voir aux jésuites l'*éléphant prince*, qui était d'une beauté et d'une grosseur ordinaires; on lui donnait ce nom, parce qu'il était né le même jour que le [illegible]. Ils virent aussi l'éléphant de garde qu'on relève chaque jour dans un pavillon voisin de l'appartement du roi, et qu'on tient prêt jour et nuit pour son usage.

Le roi ayant fait connaître à l'ambassadeur de France qu'il souhaitait que l'observation de la première éclipse se fît en sa présence, on choisit pour le travail une maison royale nommée *Tlée-poussonne*, à une petite lieue à l'est de Louvo, et peu éloignée d'une forêt où sa majesté devait prendre le divertissement de la chasse des éléphans. Le 10, ce prince invita l'ambassadeur à voir les illuminations qui se faisaient pour cette chasse, et voulut

que les six jésuites assistassent aussi à ce spéctacle. Tachard en fait la description.

« Un corps d'environ quarante-six mille hommes avait formé, dans les bois et sur les montagnes, une enceinte de vingt-six lieues en carré long, dont les deux grands côtés étaient chacun de dix lieues, et les deux autres de trois. Cette vaste étendue était bordée de deux rangs de feux qui régnaient sur deux lignes, l'une à quatre ou cinq pas de l'autre, et qu'on entretient toute la nuit du bois de la forêt; ils sont soutenus en l'air à la hauteur de sept ou huit pieds, sur de petites plates-formes carrées, élevées sur quatre pieux; ce qui les fait découvrir tous à la fois. Ce spectacle parut à Tachard, pendant les ténèbres, la plus belle illumination qu'il eût jamais vue. De grandes lanternes, disposées d'espace en espace, faisaient la distinction des quartiers, qui étaient commandés par différens chefs, avec un certain nombre d'éléphans de guerre et de chasseurs armés comme les soldats. On tirait par intervalles de petites pièces de campagne, pour étonner tout à la fois par le bruit et par la vue des feux les éléphans qui voudraient forcer le passage: l'oubli de cette précaution avait fait manquer une chasse précédente. Comme il s'était trouvé dans l'enceinte une montagne escarpée, on avait négligé d'y placer des feux, des gardes et de l'artillerie, parce qu'on l'avait crue inaccessible à des animaux d'une énorme grosseur; mais dix ou douze s'étaient échappés avec une adresse fort singulière: ils s'é-

taient servis de leurs trompes pour s'attacher à un des arbres qui étaient sur la pente de la montagne. Du premier arbre, ils s'étaient guindés au tronc d'un autre, et grimpant ainsi d'arbre en arbre, ils étaient parvenus, avec des efforts incroyables, jusqu'au sommet de la montagne, d'où ils s'étaient sauvés dans les bois.

Après une collation magnifique de confitures, et de toutes sortes de fruits, qui fut servie dans un lieu fort agréable, autour duquel on avait placé des éléphans de guerre et des feux, pour garantir les Français des tigres et des autres animaux féroces qui pouvaient se trouver dans l'enceinte, le seigneur Constance mena les jésuites au château de Tlée-poussonne où le roi s'était déjà rendu pour assister à l'observation de l'éclipse. Ils arrivèrent à neuf heures du soir, au bord d'un canal qui conduit au château, où ils étaient attendus par un ballon du roi. Ce canal est fort large, et long de plus d'une lieue; il était éclairé sur les deux rives d'une infinité de feux élevés comme ceux qu'on a décrits. A un demi-quart de lieue du château, les rameurs, qui avaient nagé jusqu'alors avec beaucoup de force et de bruit, commencèrent à ramer si doucement qu'on n'entendait presque pas le bruit de leurs rames. On avertit les jésuites qu'il fallait se taire ou parler fort bas. Lorsqu'ils descendirent au rivage, tout était si tranquille, malgré la multitude de soldats et de mandarins qui se trouvaient aux environs, qu'ils se crurent dans une solitude

écartée. Ils s'occupèrent d'abord à disposer leurs lunettes sur divers appuis qu'on avait élevés dans cette vue; mais n'ayant pas eu besoin de donner beaucoup de temps à ce travail, ils se rembarquèrent une heure après pour aller passer le reste de la nuit dans la maison du seigneur Constance, qui était à cent pas du palais.

On leur laissa trois ou quatre heures de repos, après lesquelles ils s'embarquèrent, pour se rendre à la galerie où devait se faire l'observation : il était près de trois heures après minuit. Les mathématiciens, à leur arrivée, préparèrent une fort bonne lunette de cinq pieds, dans la fenêtre d'un salon qui donnait sur la galerie. On avertit ce prince, qui vint aussitôt à cette fenêtre. Ses mathématiciens étaient assis sur des tapis de Perse, les uns aux lunettes d'approche, les autres à la pendule; d'autres devaient écrire le temps de l'observation. Ils saluèrent le monarque de Siam par une profonde inclination, et chacun commença son travail.

Le roi parut prendre un vrai plaisir à voir dans la lunette toutes les taches de la lune, surtout lorsqu'on lui fit remarquer leur conformité avec le type qu'on en avait fait à l'Observatoire de Paris. Il fit diverses questions : pourquoi la lune paraissait renversée dans la lunette; pourquoi l'on voyait encore la partie de la lune qui était éclipsée; quelle heure il était à Paris; à quoi des observations faites de concert dans des lieux si éloignés pouvaient être utiles, etc. Tandis qu'on satisfaisait sa curiosité par

des explications, un de ses principaux officiers apporta sur un grand bassin d'argent six soutanes et autant de manteaux de satin, dont le roi fit présent aux mathématiciens. Il leur permit de se lever et de se tenir debout en sa présence. Il regarda dans la lunette après eux : toutes faveurs, remarque Tachard, qui doivent paraître fort singulières à ceux qui savent avec quel respect les rois de Siam veulent qu'on approche d'eux.

Tachard n'oublie pas un crucifix d'or massif que le roi de Siam lui donna pour le P. de La Chaise, et un de tombac qu'il reçut lui-même de sa majesté.

Un astrologue bramine, qui était à Louvo, avait prédit la même éclipse à un quart d'heure près; mais il s'était considérablement trompé en soutenant que l'émersion ne paraîtrait sur l'horizon qu'après le lever du soleil. Tachard regrette de n'avoir pas entendu la langue siamoise, pour savoir de ce bramine la manière dont il calculait les éclipses ; mais il conclut du moins de ses observations, qu'il n'était pas du sentiment des talapoins siamois, qui enseignent que, lorsque la lune s'éclipse, un dragon la dévore et la rejette ensuite. Quand on leur objecte que les mathématiciens de l'Europe prédisent l'instant même de l'éclipse, sa grandeur, sa durée, et qu'ils savent pourquoi la lune est quelquefois éclipsée tout entière, quelquefois à demi; ils répondent froidement que le dragon a ses repas réglés, que les Européens en connaissent l'heure, et la mesure de son appétit, qui est quelquefois

plus grand ou plus petit; et c'est ainsi qu'on répond à tout.

Il restait à prendre les éléphans qu'on tenait renfermés dans l'enceinte, et le roi voulut que les mathématiciens le suivissent à cette chasse. Le jour même des observations, ils partirent à sept heures du matin. On s'enfonça dans les bois l'espace d'une lieue, jusqu'à l'enclos où les éléphans sauvages avaient été resserrés. C'était un parc carré de trois ou quatre cents pas géométriques, dont les côtés étaient fermés par de gros pieux, avec de grandes ouvertures néanmoins qu'on avait laissées de distance en distance. Il s'y trouvait quatorze éléphans de guerre, pour empêcher les sauvages de franchir les palissades. Les six jésuites étaient placés derrière cette haie et fort près du roi. Dans la troupe d'éléphans sauvages, il s'en trouva deux ou trois fort jeunes et fort petits. Le roi dit à l'ambassadeur qu'il en enverrait un à M. le duc de Bourgogne; mais faisant réflexion que M. le duc d'Anjou pourrait souhaiter aussi d'en avoir un, il ajouta qu'il voulait lui en envoyer un plus petit, afin qu'il n'y eût point de jalousie entre ces deux princes.

Les Français partirent de Siam le 14 décembre, accompagnés du seigneur Constance, qui voulut suivre l'ambassadeur jusqu'à la barre, avec de nouvelles marques d'honneur. Outre la lettre du roi son maître, qu'il fit apporter pompeusement au vaisseau français, il chargea le P. Tachard de celle qu'il écrivait lui-même au roi de France, et lui fit

présent d'un chapelet composé du bois précieux de Calambac, dont la croix et les gros grains étaient de tombac.

Il ne restait qu'à mettre à la voile. M. le chevalier de Forbin, et M. de La Marre, ingénieur, étant demeurés volontairement au service du roi de Siam, l'ambassadeur partait avec la satisfaction de n'avoir pas perdu un seul homme pendant le séjour qu'il avait fait dans les états de ce prince; et deux ambassadeurs siamois qu'il menait en France avec leur suite rendirent témoignage, dans toute sa route, de la considération extraordinaire avec laquelle il avait été reçu d'une des premières puissances de l'Inde.

Nous tirerons encore quelques particularités d'un second voyage du P. Tachard, qui n'était revenu en France que pour demander au roi, de la part du roi de Siam, douze mathématiciens jésuites; faveur qu'il obtint facilement de Louis XIV.

La flotte destinée à conduire les ambassadeurs siamois et les mathématiciens était composée de six vaisseaux.

Le célèbre Cassini avait averti les PP., avant leur départ, qu'il y aurait une éclipse de soleil le onzième de mai, et qu'elle serait même totale aux îles du cap Verd et en Guinée. On ne s'était pas mis en peine de la calculer pendant le voyage, parce qu'on espérait alors être à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, où l'on ne croyait pas que l'éclipse fût sensible. Il paraissait que la latitude de la lune de-

vait être trop australe. Cependant les ambassadeurs siamois, dont la curiosité pour ces phénomènes va jusqu'à la superstition, prièrent les jésuites de la calculer pour l'amour d'eux. Le P. Comilh eut cette complaisance, quoique fort incommodé du voyage. Son travail lui devint d'autant plus agréable, que, malgré l'opinion qu'on en avait eue, il trouva, par son opération, qu'en effet le corps du soleil paraîtrait considérablement éclipsé vers la hauteur de vingt-trois degrés du sud, et à trois cent cinquante-huit degrés de longitude, où l'on croyait être actuellement. L'expérience vérifia ses calculs, le jour même de l'éclipse, qui fut observée aussi soigneusement qu'il fut possible dans le mouvement continuel du navire. Les ambassadeurs siamois en conçurent une haute estime pour l'astronomie européenne, et les pilotes se confirmèrent dans l'estime de leur longitude, qui se trouva fort juste, par l'arrivée de la flotte au cap de Bonne-Espérance.

On avait recommandé aux PP. de s'éclaircir d'une particularité curieuse, qui regardait la montagne de la Table, où M. Thévenot prétendait, quoique sur le témoignage d'autrui, que la mer avait autrefois passé, et qu'on trouvait beaucoup de coquillages. Deux jésuites entreprirent de découvrir la vérité de cette remarque. Leur espérance était aussi de trouver des plantes extraordinaires sur cette montagne, sans compter qu'ils voulaient lever la carte du pays qu'elle domine de tous côtés.

« Nous nous mîmes en chemin, écrit le P. de Bèze,

avec deux de nos gens. Quelques autres avaient tenté sans succès la même entreprise. Du pied de la montagne nous vîmes une grande quantité d'eau, qui tombe en plusieurs endroits comme en cascade le long du roc, dont la hauteur est fort escarpée. Toutes ces eaux ramassées formaient une rivière considérable; mais la plupart vont se perdre dans la terre, au pied de la montagne, et le reste se réunit en deux autres gros ruisseaux, qui font tourner des moulins près des habitations hollandaises. Elles n'ont pas d'autre origine que les nuages, qui, rencontrant dans leur passage le sommet de cette haute montagne fort échauffée des rayons du soleil, se résolvent en eau, et tombent ainsi de tous côtés. Il y aurait les plus belles observations du monde à faire là-dessus. En approchant de la hauteur, nous entendîmes un grand bruit de singes qui en font leur retraite, et qui faisaient rouler du haut en bas d'assez grosses pierres, dont le choc retentissait entre les rochers.

« Notre guide, qui n'était jamais monté si haut, en fut fort surpris, et me dit qu'il y avait sur la montagne des animaux plus gros que des lions, qui dévoraient les hommes. Je m'aperçus bientôt que c'était la peur et la fatigue qui le faisaient parler. Je l'encourageai, et nous continuâmes notre route avec une difficulté extrême. Nous vîmes bientôt quantité de singes qui bordaient le haut de la montagne; mais ils disparurent lorsqu'ils nous

qu'il n'appartient qu'aux mandarins du premier ordre de prononcer un nom qu'ils regardent comme une chose sacrée et mystérieuse; que tout ce qui se passe au dedans du palais est un secret impénétrable aux officiers du dehors, et qu'il est rigoureusement défendu de rendre public ce qui n'est connu que des personnes attachées au service du roi dans l'intérieur du palais; que la manière de demander ce que je voulais savoir, était de m'informer du gouverneur si la cour était toujours la même, et si depuis un certain temps il n'était rien arrivé d'extraordinaire au palais ou dans le royaume; qu'alors, si on m'avait répondu qu'il n'était arrivé aucun changement, c'eût été m'assurer que le roi et ses ministres étaient en parfaite santé; mais qu'au contraire, si la face du gouvernement eût été changée par quelque révolution, on n'eût pas fait difficulté d'en parler, parce qu'après la mort des rois de Siam, tout le monde indifféremment peut apprendre et prononcer leur nom. »

A peine l'escadre eut-elle mouillé, que les ambassadeurs siamois, impatiens d'aller rendre compte de leur négociation, demandèrent d'être mis à terre. Ils partirent dès le lendemain, au bruit des décharges du canon qu'on tira de tous les vaisseaux. Ils se rendirent d'abord auprès du seigneur Constance, pour savoir de lui quand ils auraient l'honneur de paraître devant le roi; car avant d'avoir expliqué à leur souverain tout ce qu'ils avaient fait en Europe, il ne leur était pas permis de retourner

dans leurs familles sans une permission expresse qui ne s'accorde pas facilement. Les ambassadeurs de Siam observent religieusement cette coutume, non-seulement quand ils arrivent à Siam, au retour de leur ambassade, mais lorsqu'ils doivent partir de leur pays pour se rendre dans une cour étrangère. Aussitôt que le roi leur a donné ses premiers ordres, ils ne peuvent plus entrer dans leurs maisons sous aucun prétexte. De même, en arrivant dans les cours où ils sont envoyés, il ne leur est pas permis d'assister aux cérémonies, ni aux assemblées publiques avant qu'ils aient reçu audience du prince. Ceux qui revenaient sur l'escadre avaient observé cet usage en France. Lorsqu'ils virent leur ministre, ils se prosternèrent à ses pieds, en lui demandant s'ils avaient eu le bonheur de contenter sa majesté et son excellence. Après leur avoir témoigné la satisfaction qu'on avait d'eux, il voulut savoir en général ce qu'ils pensaient de ce qu'ils avaient vu, et surtout du monarque auquel ils avaient eu l'honneur d'être envoyés. « Ils répondirent, suivant les expressions de Tachard, qu'ils avaient vu des anges, non pas des hommes; et que la France n'était pas un royaume, mais un monde. Ils étalèrent ensuite, d'un air touché, la grandeur, la richesse, la politesse des Français; mais ils ne purent retenir leurs larmes quand ils parlèrent de la personne du roi, dont ils firent le portrait avec tant d'esprit, que M. Constance avoua qu'il n'avait rien entendu de plus spirituel. » Le style des jésuites est toujours

le même quand il est question de Louis XIV.

Nous trouvons dans une lettre du P. Fontenay, datée de Louvo, le 12 mai 1681, quelques détails curieux sur des mines d'aimant qu'il avait visitées. Nous omettons quelques circonstances peu importantes pour venir à l'objet principal de son récit.

« Après avoir fait six ou sept mille toises de chemin vers l'orient, nous arrivâmes au village de Ban-Soan, composé de dix ou douze maisons; ses environs sont pleins de mines de fer: on y voit une méchante forge, où chaque habitant est obligé de fondre tous les ans un pic, c'est-à-dire cent vingt-cinq livres de fer pour le roi. Toute la forge consistait en deux ou trois fourneaux qu'ils remplissent; ensuite ils couvrent la mine de charbon, et le charbon venant peu à peu à se réduire en cendres, la mine se trouve au fond dans une espèce de boule. Les soufflets dont ils se servent sont assez singuliers: ce sont deux cylindres de bois creusés, de sept à huit pouces de diamètre; chaque cylindre a son piston de bois, entouré d'une pièce de toile roulée qui est attachée au bois du piston avec de petites cordes. Un homme seul, élevé sur un petit banc, s'il en est besoin, prend un de ces pistons de chaque main par un long manche, pour les baisser et les lever l'un après l'autre; le piston qu'il élève laisse entrer l'air, parce que le haut du cylindre est un peu plus large que le bas; le même, quand on le baisse, le pousse avec force dans un canal de bambou qui aboutit au fourneau.

« Nous partîmes de grand matin pour aller à la mine; elle est à l'orient d'une assez haute montagne nommée *Caou-Petquedec*, dont elle est si proche, qu'elle y paraît comme attachée; elle paraît divisée en deux roches, qui apparemment sont unies sous terre. La grande, dans toute sa longueur, qui s'étend de l'orient à l'occident, peut avoir vingt-quatre ou vingt-cinq pas géométriques, et quatre ou cinq du midi au septentrion; dans sa plus grande hauteur elle a neuf ou dix pieds. La petite, qui est au nord de la grande, dont elle n'est éloignée que de sept à huit pieds, a trois toises de long, peu de hauteur et de largeur; elle est d'un aimant bien plus vif que l'autre; elle attirait avec une force extraordinaire les instrumens de fer dont on se servait. On fit tous les efforts possibles pour en détacher, mais sans succès, parce que les instrumens de fer qui étaient fort trempés s'étaient aussitôt rebouchés. On fut obligé de s'attacher à la grande, dont on eut beaucoup de peine à rompre quelques morceaux qui avaient de la saillie, et qui donnaient de la prise au marteau; cependant on en tira quelques bonnes pièces, et nous ne doutâmes point qu'il ne s'en trouvât d'excellentes, si l'on fouillait un peu avant dans la mine. Autant qu'on en peut juger par les morceaux de fer qu'on y appliquait, les poles de la mine regardaient le midi et le nord; car on n'eût pu rien connaître par la boussole, dont l'aiguille s'affolait aussitôt qu'elle en était approchée.

« Nos observations furent faites avec précipita-

tion. La disette des vivres et le voisinage des bêtes féroces nous obligèrent de nous retirer au plus vite pour regagner Lonpéen, etc. »

Le reste du voyage n'eut rien de remarquable; les mathématiciens observèrent seulement que le pays par lequel ils avaient passé serait un des plus beaux pays du monde, s'il était entre les mains d'une nation qui sût profiter de ses avantages. Le Ménam, depuis Tchainatbourie jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire l'espace de quatre-vingts ou cent lieues marines, promène ses eaux dans une plaine la plus unie et la plus fertile qu'on puisse se représenter; ses rives sont agréables et très-peuplées; mais si l'on s'en écarte d'une lieue, on entre dans des déserts où l'on voyage avec autant d'incommodité que de danger. Tout y manque, et lorsqu'on arrive à quelque village, il faut penser à se bâtir une loge pour y passer la nuit à couvert sur la terre nue. Près de la mine, les mathématiciens furent obligés de camper au milieu des bois, et de mettre le feu, suivant l'usage du pays, aux grandes herbes sèches dont la plaine voisine était remplie, pour donner la chasse aux bêtes féroces qui sortent de leurs repaires pendant la nuit. Un mandarin prudent se fit dresser une cabane entre les branches d'un arbre. On ne laissa pas d'entendre quatre tigres qui vinrent jeter des cris lugubres autour du petit camp, et qui ne se retirèrent qu'après avoir été effrayés par quelques coups de fusil.

Tachard s'étend avec reconnaissance sur les fa-

veurs que le roi de Siam avait accordées depuis peu au christianisme. Outre le collége de messieurs des Missions étrangères, qui avait pris le nom de *Constantinien*, parce qu'il avait été bâti à la sollicitation du seigneur Constance, pour y élever les enfans étrangers, on avait élevé une fort jolie maison avec une église pour les jésuites portugais, et une fort belle église pour les dominicains de la même nation. Les ordres étaient donnés pour bâtir à Siam un collége pour les jésuites français, où la jeunesse du royaume devait être élevée. Celui de Louvo était fort avancé, et d'une agréable structure; le roi même avait la bonté d'y aller quelquefois pour en presser les travaux, et par une faveur dont on n'avait pas vu d'exemple pendant son règne, il donna aux jésuites siamois des lettres-patentes qu'il fit approuver par son conseil, non-seulement pour leur assurer la propriété du collége de Louvo, mais pour y attacher cent personnes à leur service. La formule de ces lettres est curieuse, elles ne sont autorisées que du sceau du roi, parce que les rois de Siam ne signent jamais de leur main aucune de leurs dépêches. Tachard, qui a pris soin de les traduire, garantit la fidélité de sa traduction.

« Nous étant transporté à Soutan-Souanka, *Oya-Vitchaigen* (1) nous a très-humblement supplié de lui accorder un emplacement au même endroit, pour les PP. français de la Compagnie de Jésus, et d'ordonner qu'on y bâtît un église, une maison et

(1) Nom siamois de Constance.

un observatoire, et qu'on leur donnât cent personnes pour les servir. Ainsi nous avons donné nos ordres à *Ocpra-Sima*, *Osor*, de tenir la main à leur entière et absolue exécution, conformément à la très-humble remontrance d'Oya-Vitchaigen en faveur de ces pères. Nous voulons que les cent personnes que nous leur donnons, avec leurs enfans et leur postérité à venir, les servent à jamais, et faisons défense à toute personne, de quelque qualité et condition qu'elle puisse être, de retirer ces cent hommes et leurs descendans du service où nous les avons engagés; que si quelqu'un, de quelque autorité ou condition qu'il puisse être, ose contrevenir à nos ordres (place du sceau), nous le déclarons maudit de Dieu et de nous, et condamné à un châtiment éternel dans les enfers, sans espérance d'en être jamais délivré par aucun secours divin ou humain.

« Par ordre exprès de sa majesté, ces présentes lettres ont été scellées du sceau royal au commencement et au milieu de cet acte, contenant vingt-cinq lignes écrites sur du papier du Japon. »

Pour faire sceller cette patente et les lettres que le roi envoyait en Europe, Tachard se rendit avec le seigneur Constance dans un appartement intérieur du palais, où l'on garde les sceaux du roi de Siam. Avant d'y entrer, ils passèrent sous les fenêtres de celui du roi, où Tachard remarqua deux choses. Comme il entendait diverses voix qui chantaient dans une pagode qui joignait l'appartement du roi, il demanda ce qu'elles signifiaient : on lui répondit que c'étaient des talapoins qui priaient Dieu, sui-

vant l'usage, pour la santé du roi, et qu'il y avait un nombre réglé de ces religieux entretenus par le roi, pour exercer régulièrement cet office. En repassant au même endroit, il entendit la voix d'un homme qui lisait dans la chambre du roi. Il apprit que chaque jour ce prince, avant de se reposer, se faisait lire diverses histoires de son royaume et des états voisins, qu'il avait fait ramasser avec beaucoup de soin et de dépense.

Lorsqu'on fut entré dans la salle où l'on garde les sceaux, le mandarin qui en est chargé prit respectueusement une grande cassette, dans laquelle ils sont renfermés. Aussitôt on entendit des tambours et des instrumens pour avertir tout le monde de se tenir dans une posture décente, et les sceaux furent portés en cérémonie dans la salle d'audience. Les tambours et les trompettes s'arrêtèrent à la porte, sans discontinuer leurs fanfares. Constance et Tachard étant entrés avec celui qui portait la cassette, trouvèrent plusieurs mandarins qui attendaient les sceaux, et qui les saluèrent d'abord par une profonde inclination. Ensuite Constance s'approcha du trône où l'on avait déposé la cassette; il en tira les sceaux, et les imprima sur les lettres. Les fanfares redoublèrent après cette opération, et les sceaux furent rapportés avec la même cérémonie.

On sait que tous ces commencemens de faveur et de prospérité s'évanouirent peu d'années après par la mort de Constance, qui périt dans une de ces révolutions si fréquentes dans les cours d'Orient.

CHAPITRE IV.

Observations sur le royaume de Siam, tirées des Mémoires du chevalier de Forbin.

Nous laisserions l'article de Siam imparfait, si nous ne rapportions pas quelques observations très-judicieuses, tirées des observations du chevalier de Forbin, l'un des officiers français qui accompagnèrent le P. Tachard à Siam. C'est un militaire qui paraît très-sensé et très-instruit. Il reproche au jésuite, non pas précisément de s'être trompé sur les faits, mais de n'en avoir vu que l'écorce, et d'avoir été trop ébloui du faste extérieur qu'on affecta d'étaler à Siam aux yeux des Français, et de n'avoir pas assez distingué la cour d'avec la nation; d'avoir fait le panégyrique du roi et du ministre en religieux courtisan, qui ne voyait dans l'un qu'un néophyte qui allait illustrer les disciples de Loyola, et dans l'autre qu'un allié complaisant qui s'étudiait à flatter Louis XIV. La conversation très-curieuse de Forbin avec Louis XIV nous apprend ce qu'il faut penser de cette prétendue conversion du roi de Siam, et personne n'a mieux développé que lui le caractère du ministre Constance, et ses vues politiques et ambitieuses dans les caresses intéressées qu'il faisait à la nation française, et dans les adulations et les présens qu'il adressait à Louis XIV.

Forbin avait eu le temps de bien connaître Siam, l'empereur et le ministre. Il était resté dans le pays pendant l'ambassade des Siamois en France, et Constance, qui ne se fiait pas à lui, avait empêché qu'il ne les suivît. Il l'avait retenu comme otage, et l'avait fait nommer gouverneur de Bancok, et grand amiral général des armées du roi. Dans la suite, voyant le crédit que Forbin acquérait tous les jours près du roi, il s'était efforcé de le perdre par toutes sortes de moyens. Ce souvenir pouvait mettre un peu d'humeur dans la relation du chevalier de Forbin, mais on y remarque le ton de la vérité et de la raison; et d'ailleurs les faits ont justifié depuis tout ce qu'il a dit.

Constance, dit le chevalier de Forbin, n'oubliait rien de tout ce qui pouvait donner aux Français une grande idée du royaume : c'étaient des fêtes continuelles, ordonnées avec tout l'appareil imaginable. Il eut soin d'étaler à l'ambassadeur et à ceux de sa suite toutes les richesses du trésor royal, qui étaient en effet dignes d'un grand monarque, et capables d'imposer; mais il n'eut garde de leur dire que cet amas d'or, d'argent et de pierreries, était l'ouvrage d'une longue suite de rois qui avaient concouru à l'augmenter, l'usage étant à Siam que les rois ne s'illustrent qu'autant qu'ils augmentent considérablement ce trésor, sans qu'il leur soit jamais permis d'y toucher, quelque besoin qu'ils en puissent avoir d'ailleurs.

Constance leur fit visiter ensuite les plus belles

pagodes de la ville, qui sont remplies de statues de plâtre, mais dorées avec tant d'art, qu'on les prendrait pour de l'or. Le ministre ne manqua pas de faire entendre qu'elles étaient toutes d'or, ce qui fut cru d'autant plus facilement qu'on ne pouvait les approcher qu'à une certaine distance. Parmi ces statues, il y en avait une de hauteur colossale de quinze ou seize pieds, qu'on avait fait passer pour être de même métal que les autres. Le P. Tachard et l'abbé de Choisy y avaient été trompés, et ils ont si peu douté du fait, qu'ils l'ont rapporté dans leurs relations. Quelque temps après leur départ, un accident imprévu mit au jour l'imposture de Constance. La chapelle où cette grande statue était renfermée s'écroulant tout à coup, brisa le colosse doré, qui se trouva n'être que de plâtre.

Les présens destinés au roi et à la cour de France pouvant contribuer au dessein que Constance se proposait, il épuisa le royaume pour les rendre en effet très-magnifiques. On peut dire, dans l'exacte vérité, qu'il porta les choses à l'excès, et que, non content d'avoir ramassé tout ce qu'il put trouver à Siam, il avait envoyé à la Chine et au Japon pour en faire venir tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus curieux. Enfin, pour ne rien laisser en arrière, il n'y eut pas jusqu'aux simples matelots qui ne se ressentissent de ses largesses. Voilà comment l'ambassadeur et tous les Français furent trompés par cet habile ministre.

Forbin prétend, contre le sentiment du P. Ta-

chard, que Constance n'était point d'extraction noble; qu'il était fils d'un cabaretier de Céphalonie; qu'étant parvenu à gouverner le royaume de Siam, il n'avait pu s'élever à ce poste et s'y maintenir sans exciter contre lui la jalousie et la haine de tous les mandarins et du peuple même. Il s'attacha d'abord au service du barcalon ou premier ministre. Ses manières douces et engageantes, un esprit propre pour les affaires, et que rien n'embarrassait, lui attirèrent bientôt toute la confiance de son maître, qui le combla de biens, et qui le présenta au roi comme un sujet dont il pourrait tirer d'utiles services. Ce prince ne le connut pas long-temps sans prendre aussi confiance en lui; mais, par une ingratitude qu'on ne saurait assez détester, le nouveau favori, qui ne voulait plus de concurrent dans les bonnes grâces du prince, abusant du pouvoir qu'il avait déjà auprès de lui, fit tant, qu'il rendit le barcalon suspect, et qu'il engagea peu après le roi à se défaire d'un sujet fidèle qui l'avait toujours bien servi. C'est par là que Constance, faisant de son bienfaiteur la première victime qu'il immola à son ambition, commença à se rendre odieux à tout le royaume.

Les mandarins et les grands, irrités d'un procédé qui leur donnait lieu de craindre à tout moment pour eux-mêmes, conspirèrent en secret contre le nouveau ministre, et se proposèrent de le perdre auprès du roi : mais il n'était plus temps; il disposait si fort de l'esprit du prince, qu'il en coûta la

vie à plus de trois cents d'entre eux, qui avaient voulu croiser sa faveur. Il sut ensuite si bien profiter de sa fortune et des faiblesses de son maître, qu'il ramassa des richesses immenses, soit par ses concussions et par ses violences, soit par le commerce dont il s'était emparé, et qu'il faisait seul dans tout le royaume. Tant d'excès, qu'il avait pourtant toujours colorés du prétexte du bien public, avaient soulevé tout le royaume contre lui; mais personne n'osait encore se déclarer. Ils attendaient une révolution que l'âge du roi et sa santé chancelante leur faisaient regarder comme prochaine.

Constance n'ignorait pas leur mauvaise disposition à son égard; il avait trop d'esprit, et il connaissait trop les maux qu'il leur avait faits, pour croire qu'ils les eussent oubliés. Il savait d'ailleurs mieux que personne combien peu il avait à compter sur la faible constitution du prince; il connaissait aussi tout ce qu'il avait à craindre d'une révolution, et il comprenait bien qu'il ne s'en tirerait jamais, s'il n'était appuyé d'une puissance étrangère qui le protégeât en s'établissant dans le royaume. C'était là en effet tout ce qu'il avait à faire, et l'unique but qu'il se proposait. Pour y parvenir, il fallait d'abord persuader au roi de recevoir dans ses états des étrangers, et de leur confier une partie de ses places. Ce premier pas ne coûta pas beaucoup à Constance; le roi déférait tellement à tout ce que son ministre lui proposait, et celui-ci lui fit valoir

si habilement tous les avantages d'une alliance avec des étrangers, que ce prince donna aveuglément dans tout ce qu'on voulut. La grande difficulté fut de se déterminer sur le choix du prince à qui on s'adresserait. Constance, qui n'agissait que pour lui, n'avait garde de songer à aucun prince voisin; le manque de fidélité est ordinaire chez eux, et il y avait trop à craindre qu'après s'être engraissés de ses dépouilles, ils ne le livrassent aux poursuites des mandarins, ou ne fissent quelque traité dont sa tête eût été le prix.

Les Anglais et les Hollandais ne pouvaient être attirés à Siam par l'espérance du gain, le pays ne pouvant fournir à un commerce considérable. Les mêmes raisons ne lui permettaient pas de s'adresser aux Espagnols ni aux Portugais; enfin, ne voyant point d'autre ressource, il crut que les Français seraient plus aisés à tromper. Dans cette vue, il engagea son maître à rechercher l'alliance du roi de France, par des ambassadeurs qu'il avait chargés en particulier d'insinuer que leur maître songeait à se faire chrétien, quoiqu'il n'en eût jamais eu la pensée. Le roi crut qu'il était de sa piété de concourir à cette bonne œuvre, en envoyant à son tour des ambassadeurs au roi de Siam. Constance, voyant qu'une partie de son projet avait si bien réussi, songea à tirer parti du reste. Il commença d'abord par s'ouvrir à M. de Chaumont, à qui il fit entendre que les Hollandais, dans le dessein d'agrandir leur commerce, avaient souhaité depuis

long-temps un établissement à Siam; que le roi n'en avait jamais voulu entendre parler, craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de ses états; mais que, si le roi de France, sur la bonne foi de qui il y avait plus à compter, voulait entrer en traité avec sa majesté siamoise, il se faisait fort de lui faire remettre la forteresse de Bancok, place importante dans le royaume, et qui en est comme la clef, à condition toutefois qu'on y enverrait des troupes, des ingénieurs, et tout l'argent qui serait nécessaire pour commencer l'établissement.

M. de Chaumont et l'abbé de Choisy, à qui cette affaire avait été communiquée, ne la jugeant pas faisable, ne voulurent point s'en charger. Le P. Tachard ne fit pas tant de difficultés. Ébloui d'abord par les avantages que le roi retirerait de cette alliance, avantages que Constance fit sonner bien haut et fort au-delà de toute vraisemblance; trompé d'ailleurs par ce ministre adroit et hypocrite, qui, cachant toutes ses menées sous une apparence de zèle, lui fit voir tout à gagner pour la religion, soit de la part du roi de Siam, qui, selon lui, ne pouvait manquer de se faire chrétien un jour, soit par rapport à la liberté qu'une garnison française à Bancok assurerait aux missionnaires pour l'exercice de leur ministère; flatté enfin par les promesses de Constance, qui s'engagea à faire un établissement considérable aux jésuites, à qui il devait faire bâtir un collége et un observatoire à Louvo; en un mot ce père ne voyant rien dans tout ce projet que de

très-avantageux pour le roi, pour la religion et pour sa Compagnie, n'hésita pas de se charger de cette négociation : il se flatta même d'en venir à bout, et le promit à Constance, supposé que le P. de La Chaise voulût s'en mêler et employer son crédit auprès du roi. Dès lors le P. Tachard eut tout le secret de l'ambassade, et il fut arrêté qu'il retournerait en France avec les ambassadeurs siamois.

« Après le départ des ambassadeurs, dit Forbin, je me rendis à Louvo avec Constance. A mon arrivée, je fus introduit dans le palais pour la première fois. La situation où je trouvai les mandarins me surprit extrêmement; et quoique j'eusse déjà un grand regret d'être demeuré à Siam, il s'accrut au double par ce que je vis. Tous ces mandarins étaient assis en rond sur des nattes de petit osier. Une seule lampe éclairait toute cette cour, et quand un mandarin voulait lire ou écrire quelque chose, il tirait de sa poche un bout de bougie jaune, l'allumait à cette lampe, et l'appliquait ensuite sur une pièce de bois qui, tournant sur pivot, leur servait de chandelier.

« Cette décoration, si différente de celle de France, me fit demander à Constance si toute la grandeur de ces mandarins consistait en ce que je voyais. Il me répondit que oui. A cette réponse, me voyant interdit, il me tira à part, et me parlant plus ouvertement qu'il n'avait fait jusqu'alors : « Ne soyez « pas surpris, me dit-il, de ce que vous voyez; ce « royaume est pauvre à la vérité; mais votre fortune

« n'en souffrira pas ; j'en fais mon affaire. » Ensuite, achevant de s'ouvrir à moi, nous eûmes une longue conversation dans laquelle il me fit part de toutes ses vues. Cette conduite de Constance ne me surprit pas moins que la misère des mandarins ; car quelle apparence qu'un si rusé politique dût s'ouvrir si facilement à un homme dont il ne venait d'empêcher le retour en France que pour n'avoir jamais osé se fier à sa discrétion ? Mais il sentait qu'il n'avait plus rien à craindre à cet égard dès qu'il me tenait en sa puissance. Je continuai ainsi pendant deux mois à aller tous les jours au palais, sans qu'il m'eût été possible de voir le roi qu'une seule fois. Dans la suite je le vis un peu plus souvent. Ce prince me demanda un jour si je n'étais pas bien aise d'être resté à sa cour. Je ne me crus pas obligé de dire la vérité ; ainsi je lui répondis que je m'estimais fort heureux d'être au service de sa majesté. Il n'y avait pourtant rien au monde de si faux ; mon regret augmentait à chaque instant, surtout lorsque je voyais la rigueur dont les moindres fautes étaient punies.

« C'est le roi lui-même qui fait exécuter la justice : il a toujours auprès de lui quatre cents bourreaux qui composent sa garde ordinaire. Personne ne peut se soustraire à la sévérité de ses châtimens. Les fils et les frères des rois n'en sont pas plus exempts que les autres. Les châtimens les plus communs sont de fendre la bouche jusqu'aux oreilles à ceux qui ne parlent pas assez, et de la

coudre à ceux qui parlent trop. Pour des fautes assez légères, on coupe les cuisses à un homme; on lui brûle les bras avec un fer rouge; on lui donne des coups de sabre sur la tête, ou on lui arrache les dents. Il faut n'avoir presque rien fait pour n'être condamné qu'à la bastonnade, à porter la *cangue* au cou, ou à être exposé tête nue à l'ardeur du soleil. Pour ce qui est de se voir enfoncer des bouts de cannes sous les ongles qu'on pousse jusqu'à la racine, mettre les pieds au *cep*, et plusieurs autres supplices de cette espèce, il n'y a presque personne à qui cela ne soit arrivé au moins quelquefois dans la vie. Surpris de voir les plus grands mandarins exposés à la rigueur de ces traitemens, je demandai à Constance si j'avais à les craindre pour moi. Il me répondit que non, et que cette sévérité n'avait pas lieu pour les étrangers; mais il mentait, car il avait eu lui-même la bastonnade sous le ministre précédent, comme je l'appris depuis.

« Le roi me fit donner une fort petite maison; on y mit trente-six esclaves pour me servir, et deux éléphans. La nourriture de tout mon domestique ne me coûtait que cinq sous par jour, tant les hommes sont sobres dans ce pays, et les denrées à bon marché: j'avais ma table chez Constance. Ma maison fut garnie de meubles peu considérables; on y ajouta douze assiettes d'argent, deux grandes coupes de même métal, le tout fort mince; quatre douzaines de serviettes de toile de coton, et deux bougies de cire jaune par jour. Ce fut tout

l'équipage de M. *le grand amiral général des armées du roi.* Il fallut pourtant s'en contenter. Quand le roi allait à la campagne ou à la chasse aux éléphans, il fournissait à la nourriture de ceux qui le suivaient; on nous servait alors du riz et quelques ragoûts à la siamoise, dont un Français, peu accoutumé à ces sortes de mets, ne pouvait guère s'accommoder. A la vérité, Constance, qui suivait presque toujours, avait soin de faire porter de quoi mieux manger; mais quand des affaires particulières le retenaient chez lui, j'avais beaucoup de peine à me contenter de la cuisine du roi.

« Souvent, dans ces sortes de divertissemens, le roi me faisait l'honneur de s'entretenir avec moi; je lui répondais par l'interprète que Constance m'avait donné. Comme ce prince me témoignait beaucoup de bienveillance, je me hasardais quelquefois à des libertés qu'il me passait, mais qui auraient mal réussi à tout autre. Un jour qu'il voulait faire châtier un de ses domestiques pour avoir oublié un mouchoir, ignorant les coutumes du pays, et étant d'ailleurs bien aise d'user de ma faveur pour rendre service à ce malheureux, je m'avisai de demander grâce pour lui. Le roi fut surpris de ma hardiesse, et se mit en colère contre moi; Constance, qui en fut témoin, pâlit et appréhenda de me voir sévèrement punir : je ne me déconcertai point, et je dis à ce prince que le roi de France, mon maître, était charmé qu'en lui demandant grâce pour les coupables, on lui donnât occa-

sion de faire éclater sa modération et sa clémence ; et que ses sujets, reconnaissant les grâces qu'il leur faisait, le servaient avec plus de zèle et d'affection, et étaient toujours prêts à exposer leur vie pour un prince qui se rendait si aimable par sa bonté. Le roi, charmé de ma réponse, fit grâce au coupable, disant qu'il voulait imiter le roi de France ; mais il ajouta que cette conduite, qui était bonne pour les Français naturellement généreux, serait dangereuse pour les Siamois ingrats, qui ne pouvaient être contenus que par la sévérité des châtimens. Cette aventure fit du bruit dans le royaume, et surprit les mandarins ; ils comptaient que j'aurais la bouche cousue pour avoir parlé mal à propos. Constance même m'avertit en particulier d'y prendre garde à l'avenir, et blâma fort ma vivacité, qu'il accusa d'imprudence ; mais je lui répondis que je ne pouvais m'en repentir, puisqu'elle m'avait réussi si heureusement.

« En effet, loin de me nuire, je remarquai que depuis ce jour le roi prenait plus de plaisir à s'entretenir avec moi. Je l'amusais en lui faisant mille contes que j'accommodais à ma manière, et dont il paraissait fort satisfait. Il est vrai qu'il ne me fallait pas pour cela de grands efforts, ce prince étant grossier et fort ignorant. Un jour qu'étant à la chasse, il donnait ses ordres pour la prise d'un petit éléphant, il me demanda ce que je pensais de cet appareil. « Sire, lui répondis-je, en voyant votre majesté « entourée de tout ce cortége, il me semble voir le

« roi mon maître à la tête de ses troupes, donnant « ses ordres et disposant toutes choses dans un jour « de combat. » Cette réponse lui fit plaisir ; je l'avais prévu, car je savais qu'il n'aimait rien tant que d'être comparé à Louis-le-Grand ; et en effet, cette comparaison, qui ne roulait que sur la grandeur et la pompe extérieure des deux princes, n'était pas absolument sans justesse, y ayant peu de spectacles plus superbes que les sorties du roi de Siam ; car quoique le royaume soit pauvre et qu'on n'y voie aucun vestige de magnificence, lorsque le prince se montrait en public, il paraissait avec toute la pompe convenable à la majesté d'un grand monarque. »

Laissons achever au chevalier de Forbin une peinture dont il rassemble ici tous les traits, dans les entretiens qu'il eut avec Louis XIV et avec ses ministres sur le royaume de Siam. « Sa majesté, dit-il, me demanda d'abord si le pays était riche : Sire, lui répondis-je, le royaume de Siam ne produit rien et ne consomme rien. *C'est beaucoup dire en peu de mots*, répliqua le roi ; et continuant à m'interroger, il voulut savoir quel en était le gouvernement, comment le peuple vivait, et d'où le roi tirait tous les présens qu'il avait envoyés en France. Je répondis à sa majesté que le peuple était fort pauvre ; qu'il n'y avait parmi eux ni noblesse ni condition, naissant tous esclaves du roi, pour lequel ils étaient obligés de travailler une partie de l'année, à moins qu'il ne voulût bien les en dis-

penser en les élevant à la dignité de mandarins ; que cette dignité, qui les tirait de la poussière, ne les mettait pas à couvert de la disgrâce du prince, dans laquelle ils tombaient fort facilement, et qui était toujours suivie de châtimens rigoureux ; que le barcalon lui-même, tout premier ministre qu'il fût, y était aussi exposé que les autres ; qu'il ne se soutenait dans ce poste périlleux qu'en rampant devant son maître comme le dernier du peuple ; que s'il lui arrivait d'encourir sa disgrâce, le traitement le plus doux qu'il pût attendre, c'était d'être envoyé à la charrue, après avoir été sévèrement châtié ; que les habitans ne se nourrissaient que de quelques fruits et du riz, qu'ils ont en abondance, sans oser toucher à rien qui ait eu vie, de peur de manger leurs parens ; qu'à l'égard des présens que le roi de Siam avait envoyés à sa majesté, Constance avait épuisé l'épargne et fait des dépenses qu'il ne lui serait pas aisé de réparer ; que le royaume de Siam, qui forme presque une péninsule, pouvait être un entrepôt fort commode pour faciliter le commerce des Indes, étant baigné par deux mers qui lui ouvrent la communication avec divers pays, tant à l'orient qu'à l'occident ; que les marchandises de ces nations étaient transportées chaque année à Siam, comme une espèce de marché où les Siamois faisaient quelque profit en débitant leurs denrées ; que le principal revenu du roi consistait dans le commerce, qu'il faisait presque tout entier dans son royaume, où l'on ne trouve que du riz, de l'arek, peu d'étain,

quelques éléphans qu'on vend, et quelques peaux de bêtes fauves dont le pays est rempli; que les Siamois, qui vont presque nus, un morceau de toile de coton leur ceignant seulement les reins, n'ont aucune sorte de manufactures, si ce n'est de quelques mousselines, dont les mandarins seuls ont le droit de se faire comme une espèce de chemisette qu'ils mettent aux jours de cérémonie; que, lorsqu'un mandarin, par son adresse, est parvenu à amasser une petite somme d'argent, il faut qu'il la tienne bien cachée, sans quoi le prince la lui ferait enlever; que personne ne possédant de biens-fonds, qui appartiennent tous au roi, la plus grande partie demeure en friche; et qu'enfin le peuple y est si sobre, qu'un particulier qui peut gagner quinze ou vingt francs par an a plus qu'il ne ne lui en faut pour vivre.

« Après quelques éclaircissemens sur les monnaies de Siam, le roi me mettant sur le chapitre de la religion, me demanda s'il y avait beaucoup de chrétiens dans ce royaume, et si le roi songeait sérieusement à se faire chrétien lui-même. « Sire, « lui répondis-je, ce prince n'y a jamais pensé, « et aucun mortel ne serait assez hardi pour lui en « faire la proposition. » Il est vrai que M. de Chaumont, dans la harangue qu'il lui fit lors de sa première audience, parla beaucoup de religion; mais Constance, qui lui servait d'interprète, omit adroitement cet article. Le vicaire apostolique, qui était présent, et qui entendait parfaitement le siamois,

le remarqua fort bien, quoiqu'il n'osât jamais en rien dire, crainte de fâcher ou de s'attirer l'indignation de Constance, qui ne lui aurait pas pardonné, s'il en eût ouvert la bouche. J'ajoutai que, dans les audiences particulières que M. de Chaumont eut pendant le cours de son ambassade, il en revenait incessamment à la religion chrétienne; et que Constance, qui était toujours l'interprète, jouait en homme d'esprit deux personnages, disant au roi de Siam ce qui le flattait, et répondant à l'ambassadeur ce qui était convenable, sans que, de la part du roi ni de celle de M. de Chaumont, il n'y eût rien de conclu que ce qu'il plaisait à Constance de faire entendre à l'un et à l'autre; que je tenais encore ce fait du vicaire apostolique même qui avait assisté à tous leurs entretiens particuliers, et qui s'en était ouvert à moi dans une grande confidence. Le roi, qui m'avait écouté fort attentivement, surpris de ce discours, se mettant à rire: « Les princes, me « dit-il, sont bien malheureux d'être obligés de s'en « rapporter à des interprètes souvent infidèles. »

« Ce prince me demanda ensuite si les missionnaires travaillaient avec fruit, et s'ils avaient déjà converti beaucoup de Siamois. Pas un seul, sire, lui répondis-je; mais comme la plus grande partie des peuples qui habitent ce royaume n'est qu'un amas de différentes nations, et qu'il y a parmi les Siamois un nombre assez considérable de Portugais, de Cochinchinois et de Japonais qui son chrétiens, les missionnaires en prennent soin, et leur admi-

nistrent les sacremens ; ils vont d'un village à l'autre, et s'introduisent dans les maisons à la faveur de la médecine qu'ils exercent, et de petits remèdes qu'ils distribuent ; mais, avec tout cela, leur industrie a été jusqu'ici en pure perte. Leur plus heureux sort est de baptiser les enfans que les Siamois, qui sont fort pauvres, exposent sans crime dans les campagnes. C'est au baptême de ces enfans que se réduit tout le fruit que les missions produisent dans ce pays.

« Le P. de La Chaise, confesseur du roi, ayant témoigné qu'il souhaitait aussi de m'entretenir sur cet objet, je fus introduit auprès de sa révérence. On m'avait averti de veiller sur moi-même, parce que je devais paraître devant l'homme le plus fin du royaume ; mais je n'avais que des vérités à lui dire. Ce père ne me parla presque que de religion, et du louable dessein du roi de Siam, qui voulait retenir des jésuites dans ses états, en lui permettant de bâtir un collége et un observatoire. Je lui dis là-dessus que Constance, ayant besoin du secours de sa majesté, promettait plus qu'il ne pouvait tenir ; que le collége et l'observatoire se bâtiraient peut-être pendant la vie du roi de Siam ; que les jésuites y seraient nourris et entretenus ; mais que, si ce prince venait à mourir, on pouvait se préparer en France à chercher des fonds pour la subsistance de ces pères, y ayant peu d'apparence qu'un nouveau roi voulût y contribuer de ses revenus. Quand le P. de La Chaise m'eut entendu parler de la sorte : *Vous n'êtes*

pas d'accord, me dit-il, *avec le père Tachard*. Je lui répondis que je ne disais que la pure vérité; que j'ignorais ce que le père Tachard avait dit, et les motifs qui l'avaient fait parler; mais que son amitié pour Constance, qui avait eu ses raisons pour le séduire, pouvait bien l'avoir aveuglé, et ensuite le rendre suspect; que pendant le peu de temps qu'il était resté à Siam avec M. de Chaumont, il avait su s'attirer toute la confiance du ministre, à qui il avait même servi de secrétaire français dans certaines occasions, et que j'avais vu moi-même des brevets écrits de la main de ce père, et signés par *monseigneur*, et plus bas Tachard. A ce mot, le révérend père ne put s'empêcher de rire; mais reprenant un moment après sa contenance grave et modeste, qu'il quittait rarement, il me fit encore d'autres questions sur les progrès du christianisme, auxquelles il me fut aisé de satisfaire.

« Au sortir du dîner du roi, M. de Seignelay m'avait fait passer dans son cabinet, où il m'interrogea fort au long sur ce qui pouvait concerner l'intérêt du roi et celui du commerce; je lui répondis à ce dernier égard comme j'avais fait à sa majesté: que le royaume de Siam, ne produisant rien, ne pouvait servir que d'entrepôt pour faciliter le commerce de la Chine, du Japon et des autres états des Indes; que, cela supposé, l'établissement qu'on avait commencé, en y envoyant des troupes, devenait absolument inutile, celui que la Compagnie y avait déjà étant plus que suffisant pour cet effet; qu'à

l'égard de la forteresse de Bancok, elle demeurerait aux Français durant la vie du roi de Siam et de Constance; mais que l'un des deux venant à mourir, les Siamois, sollicités par leur propre intérêt et par les ennemis de la France, ne manqueraient pas de chasser nos troupes d'une place qui les rendait maîtres du royaume. »

Nous joindrons ici le détail d'une expédition du chevalier de Forbin contre des Macassars, pendant qu'il commandait à Bancok. Ce récit servira à faire connaître davantage ces peuples singuliers et redoutables, dont il a déjà été question à l'article de l'île *Célèbes*.

Un prince macassar, fuyant la colère du roi son frère, et suivi d'environ trois cents des siens, était venu, depuis quelques années, demander un asile au roi de Siam, qui, touché de son malheur, le reçut avec bonté, et lui assigna un quartier hors de l'enceinte de la capitale, pour s'y établir avec ceux de sa nation, près du camp des Malais, qui étaient Mahométans comme eux. Mais ce prince, naturellement inquiet et ambitieux, poussa l'ingratitude jusqu'à conspirer deux fois contre son bienfaiteur, qui lui pardonna la première, mais qui fut obligé d'en faire justice à la seconde. Les Macassars avaient entraîné les Malais dans leur révolte. Leurs complots furent découverts et prévenus, et les Malais obtinrent grâce en se soumettant.

Les seuls Macassars ne purent se résoudre à cette soumission, et s'obstinèrent à périr. Leur prince

fut plusieurs fois sommé de la part du roi de venir rendre raison de sa conduite ; mais il refusa constamment de le faire. Il s'excusait sur ce qu'il n'était point entré, disait-il, dans la conspiration, quoiqu'on l'en eût fort pressé ; et que s'il avait commis quelque faute, c'était de n'avoir pas découvert les auteurs d'un si pernicieux dessein ; mais que sa qualité de prince était suffisante pour le disculper de n'avoir pas fait l'odieux métier d'espion, ni trahi des amis qui lui avaient confié un secret de cette importance. Une si mauvaise réponse fit prendre au roi la résolution de se servir de la voie des armes. On connaissait assez le caractère de cette nation pour juger qu'on n'en viendrait pas aisément à bout; ainsi il fallut faire des préparatifs pour les forcer. Ces mesures, loin de les intimider, parurent ranimer leur courage ; et une action qui se passa à Bancok quelque temps avant qu'on les attaquât, les rendit encore plus fiers. Laissons parler ici le chevalier de Forbin.

« Bancok, dont le roi m'avait nommé gouverneur, était une place trop importante pour l'abandonner dans des conjonctures si périlleuses. J'eus ordre de m'y rendre incessamment, de faire achever au plus tôt les fortifications, de travailler à de nouvelles levées de soldats siamois, jusqu'à la concurrence de deux mille hommes, et de les dresser à la manière de France. Pour subvenir aux frais que je devais faire, Constance eut ordre de me compter cent *catis*, qui reviennent à la somme de quinze

mille livres de France; mais le ministre ne m'en paya qu'une partie, et me fit un billet pour le reste, sous prétexte qu'il ne se trouvait pas assez d'argent en caisse. Le roi voulant que je fusse obéi et respecté dans son gouvernement, me donna quatre de ses bourreaux pour faire justice; ce qui ne s'étendait cependant qu'à la bastonnade, n'y ayant d'ordinaire que le roi, ou, en certaines occasions, son premier ministre, qui puisse condamner à mort.

« Le capitaine d'une galère de l'île des Macassars, qui était venu à Siam pour commercer, et qui avait part à la conjuration, la voyant manquée, s'était retiré sur son bord, résolu de s'en retourner ou de vendre chèrement sa vie, si l'on entreprenait de le forcer. Constance, charmé de pouvoir séparer les ennemis, lui fit expédier un passe-port pour sortir librement du royaume, lui et sa troupe, qui montait à cinquante-trois hommes; mais en même temps il me dépêcha un courrier, avec ordre, de la part du roi, de tendre la chaîne au travers de la rivière, d'arrêter ce bâtiment, où je devais entrer pour faire l'inventaire de sa charge, et de me saisir ensuite du capitaine et de tous ses gens, pour les retenir prisonniers jusqu'à nouvel ordre, me défendant expressément de communiquer à personne ceux que je recevais, parce que des raisons d'état demandaient un secret inviolable sur ce point. C'est ainsi qu'il m'envoyait à la boucherie, en me prescrivant pas à pas ce que j'avais à faire pour périr infailliblement.

« En attendant l'arrivée de la galère, je m'occupais à exercer les troupes que j'avais eu ordre de lever. Je divisai mes nouveaux soldats en compagnies de cinquante hommes; je mis à la tête de chaque compagnie trois officiers et dix bas-officiers, et je m'appliquai avec tant de soin à les former, à l'aide d'un sergent français et de quelques soldats portugais qui entendaient la langue siamoise, qu'en moins de six jours ils furent en état de faire le service militaire. Comme je n'avais point de prison où je pusse retenir les Macassars, j'en fis promptement construire une, joignant la courtine sur le devant du nouveau fort, et je la fortifiai de manière qu'avec quelques soldats il aurait été aisé d'y garder une cinquantaine de prisonniers.

« Enfin la galère parut le 27 août, vingt jours après l'ordre que j'avais eu de l'arrêter, sans que pendant tout ce temps la chaîne eût été détendue, crainte de surprise. Dans le plan que je m'étais formé pour m'acquitter sûrement de ma commission, je m'étais un peu écarté des instructions de Constance; et au lieu d'aller à bord, tandis que les Macassars en seraient les maîtres, je résolus de les engager plutôt à descendre, et de les arrêter d'abord, pour travailler ensuite à l'inventaire de leurs effets. Dans cette vue, je postai des soldats en différens endroits, pour les investir dès que j'en ferais donner l'ordre. La galère ayant trouvé le passage fermé à son arrivée, le capitaine vint à terre avec sept de ses gens, qui furent conduits dans le vieux fort où je les

attendais dans un grand pavillon de bambou, que j'avais fait construire sur un des bastions. A mesure qu'ils entrèrent, je leur fis civilité, et les priai de s'asseoir autour d'une table où je mangeais ordinairement avec mes officiers.

« Le capitaine répondit à mes interrogations qu'il venait de Siam, et qu'il retournait à l'île de Macassar; en même temps il me présenta son passe-port que je fis semblant d'examiner, et je lui dis qu'il était fort bon; mais j'ajoutai qu'étant étranger et nouvellement au service du roi, je devais être plus attentif qu'un autre à exécuter fidèlement mes ordres; que j'en avais reçu de très-rigoureux à l'occasion de la révolte, dont il était sans doute informé, pour empêcher qu'aucun Siamois ne sortît du royaume. Le capitaine m'ayant répondu qu'il n'avait avec lui que des Macassars, je lui répliquai que je ne doutais nullement de la vérité de ce qu'il me disait, mais qu'étant environné de Siamois qui observaient toutes mes actions, je le priais, afin que la cour n'eût rien à me reprocher, de faire mettre tout son monde à terre; et qu'après qu'ils auraient été reconnus pour Macassars, ils seraient libres de continuer leur voyage. Le capitaine y consentit, à condition qu'ils descendraient armés. Je lui demandai en souriant si nous étions donc en guerre. Non, me répondit-il, mais le cric que nous portons est une si grande marque d'honneur parmi nous, que nous ne saurions le quitter sans infamie. Cette raison étant sans réplique, je m'y

rendis, ne comptant pas qu'une arme, qui me paraissait si méprisable, fût aussi dangereuse dans les mains des Macassars, que je l'éprouvai bientôt après.

« Tandis que le capitaine détacha deux de ses hommes pour aller chercher les autres, je lui fis servir du thé, afin de l'amuser, en attendant qu'on vînt m'avertir que tout le monde serait à terre. Comme ils tardaient trop à mon gré, je feignis d'avoir quelques ordres à donner, et je sortis après avoir prié un des mandarins présens de tenir ma place. Mes Siamois, attentifs à tout ce qui se passait, étaient fort en peine de savoir à quoi je destinais les troupes que j'avais postées de côté et d'autre. En sortant du pavillon, je trouvai un vieil officier portugais que j'avais fait major, et qui attendait mes ordres; je lui commandai d'aller avertir mes autres officiers de se tenir prêts, et dès que les Macassars auraient passé un endroit que je lui marquai, de les investir, de les désarmer, et de les arrêter jusqu'à nouvel ordre.

« L'officier portugais, effrayé de ce qu'il venait d'entendre, me représenta que la chose n'était pas faisable, que je ne connaissais pas comme lui les Macassars, qui étaient des hommes imprenables, qu'il fallait tuer pour s'en rendre maître. « Je vous « dirai bien plus, ajouta-t-il, c'est que, si vous « faites mine de vouloir arrêter le capitaine qui est « dans le pavillon, lui et ce peu d'hommes qui « l'accompagnent nous massacreront tous, sans

« qu'il en échappe un seul. » Je ne fis pas d'abord tout le cas que je devais de cet avis; et persistant dans mon projet, dont l'exécution me paraissait assez facile, je réitérai les mêmes ordres au major, qui s'en alla fort chagrin, me recommandant encore, en partant, de bien prendre garde à ce que je faisais, et que j'en serais infailliblement la victime.

« Le zèle de cet officier, dont la bravoure m'était d'ailleurs connue, me fit faire quelques réflexions. Pour ne rien donner au hasard, je fis monter vingt soldats siamois, dont la moitié étaient armés de lances et les autres de fusils, et m'étant avancé vers l'entrée du pavillon, qui était fermé d'un simple rideau que j'avais fait tirer, j'ordonnai à un mandarin qui me servait d'interprète d'aller de ma part dire au capitaine que j'étais mortifié de devoir l'arrêter; mais qu'il recevrait toutes sortes de bons traitemens. Ce pauvre mandarin n'eut pas plus tôt prononcé ces mots, que les six Macassars, ayant jeté leurs bonnets par terre, mirent le cric à la main; et, s'élançant comme un éclair, tuèrent dans un instant, et l'interprète et six autres mandarins qui étaient restés dans le pavillon. Voyant ce carnage, je me retirai auprès de mes soldats, et saisissant la lance de l'un d'eux, je commandai aux mousquetaires de faire feu sur les Macassars.

« Dans le même temps, un de ces six enragés vint sur moi le cric à la main; je lui plongeai ma lance dans l'estomac; le Macassar, comme s'il eût

été insensible, avançait toujours, en s'enfonçant de plus en plus le fer de la lance que je lui tenais dans le corps, et faisant des efforts incroyables pour parvenir jusqu'à moi afin de me percer. Il l'aurait fait infailliblement, si la garde qui était vers le défaut de la lance ne l'eût retenu. Tout ce que j'eus de mieux à faire fut de reculer, appuyant toujours sur ma lance, sans oser jamais la retirer pour redoubler le coup. Enfin je fus secouru par d'autres lanciers qui achevèrent de le tuer.

« Des six Macassars, quatre furent tués dans le pavillon, ou du moins on les crut morts; les deux autres, dont l'un était le capitaine, quoique blessés, se sauvèrent par une fenêtre en sautant du haut du bastion en bas. La hardiesse, ou plutôt la rage de ces six hommes, m'ayant fait connaître que l'officier portugais m'avait dit vrai, et qu'ils étaient en effet imprenables, je commençai à craindre les quarante-sept autres qui étaient en marche. Dans cette fâcheuse situation, je changeai l'ordre que j'avais donné de les arrêter; et, reconnaissant qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, je résolus de les faire tous tuer, s'il était possible : dans cette vue, j'envoyai et j'allai moi-même de tous côtés pour faire assembler les troupes.

« Cependant les Macassars qui avaient mis pied à terre, marchaient vers le fort. J'envoyai ordre à un capitaine anglais, que Constance avait mis à la tête d'une compagnie de Portugais, d'aller leur couper chemin, de les empêcher d'avancer, et en cas de

refus, de tirer dessus; ajoutant que je serais à lui dans un instant pour le soutenir, avec tout ce que je pourrais ramasser de troupes. Sur la défense que l'Anglais leur fit de passer outre, ils s'arrêtèrent tout court, tandis que je faisais avancer mes nouveaux soldats, qui étaient armés de fusils et de lances, mais sans expérience; de sorte qu'il y avait peu à compter sur eux. Nous nous arrêtâmes à cinquante pas des Macassars. Après quelques pourparlers, je leur fis dire que, s'ils voulaient, il leur serait libre de retourner dans leur galère, comptant qu'il me serait alors aisé de les faire tous tuer à coups de fusil. Leur réponse fut qu'ils étaient contens de retourner à bord, pourvu qu'on leur rendît leur capitaine, sans lequel ils ne se rembarqueraient jamais.

« Le capitaine anglais, ennuyé de toutes ces longueurs, me fit savoir qu'il allait faire lier tous ces misérables; et sans attendre ma réponse, il marcha à eux avec beaucoup d'imprudence. Au premier mouvement qu'ils lui virent faire, les Macassars, qui jusque-là s'étaient tenus accroupis à leur manière, se levèrent tout à coup, et s'enveloppant le bras gauche de l'espèce d'écharpe qu'ils portent autour des reins pour leur servir de bouclier, ils fondirent, le cric à la main, avec tant d'impétuosité sur les Portugais, qu'ils les avaient mis en pièces presque avant que nous nous fussions aperçus de l'attaque; ensuite, sans reprendre haleine, ils poussèrent vers les troupes que je commandais. Quoique j'eusse plus

de mille soldats armés de lances et de fusils, la frayeur dont ils furent saisis les mit en déroute. Les Macassars leur passèrent sur le ventre, tuant à droite et à gauche tous ceux qu'ils pouvaient joindre. Ils nous eurent bientôt poussés jusqu'au pied de la muraille du nouveau fort. Six d'entre eux, plus acharnés que les autres, poursuivirent les fuyards, et firent partout un carnage horrible, sans distinction d'âge ni de sexe.

« Dans cet embarras, ne pouvant plus retenir le gros des troupes, je les laissai fuir, et je gagnai le bord du fossé, résolu de sauter dedans, si j'étais poursuivi. Ce fossé étant plein de vase, je comptais qu'ils ne pourraient pas venir à moi avec leur vitesse ordinaire, et que j'en aurais meilleur marché; ils passèrent à six pas de moi sans m'apercevoir, trop occupés à égorger mes malheureux Siamois, dont pas un ne songea seulement à faire face pour se défendre, tant ils étaient saisis. Enfin, ne voyant aucun moyen de les rallier, je gagnai la porte du nouveau fort, qui n'était fermée que d'une barrière, et je montai sur un bastion d'où je fis tirer quelques coups de fusil sur les ennemis qui, se trouvant maîtres du champ de bataille, et n'ayant plus personne à tuer, se retirèrent sur le bord de la rivière.

« Après avoir conféré quelques momens entre eux, n'écoutant plus que leur désespoir, et résolus de se mettre dans la nécessité de combattre, ils regagnèrent leur galère qu'ils brûlèrent, après s'être

armés de boucliers et de lances, et descendirent de nouveau à terre, dans le dessein de faire main basse sur tout ce qui se présenterait à eux. Ils commencèrent par brûler toutes les maisons des soldats, et remontant le bord de la rivière, ils attaquèrent et tuèrent indistinctement tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage. Tant de meurtres répandirent tellement l'alarme dans les environs, que la rivière fut bientôt couverte d'hommes et de femmes qui portaient leurs enfans sur le dos et se sauvaient à la nage.

« Touché de ce spectacle, et indigné de ne voir que des cadavres dans l'endroit où j'avais laissé tant de soldats, je ramassai une vingtaine d'hommes armés de fusils, et je m'embarquai avec eux sur un ballon, pour suivre ces désespérés. Les ayant joints à une lieue du fort, mon feu les obligea de s'éloigner de la rivière, et de se retirer dans les bois voisins; comme je n'avais pas assez de monde pour les poursuivre, je pris le parti de retourner au fort.

« A mon arrivée, j'appris que les six Macassars qui avaient passé de l'autre côté, s'étaient emparés d'un couvent de talapoins, dont ils avaient tué tous les moines, avec un mandarin de distinction dans le corps duquel l'un d'eux avait laissé son cric qu'on me présenta. J'y courus avec quatre-vingts de mes soldats qui, ne sachant pas encore manier le fusil, n'étaient armés que de lances. Je trouvai en arrivant que les Siamois, ne pouvant plus se défendre, avaient été réduits à mettre le feu au couvent. On

me dit que les Macassars s'étaient jetés à quelques pas de là dans un champ plein d'herbes hautes et épaisses, où ils se tenaient accroupis; j'y conduisis ma troupe, dont je formai deux rangs bien serrés, menaçant de tuer le premier qui ferait mine de fuir. Mes lanciers ne marchaient d'abord que pas à pas et comme à tâtons; mais peu à peu ma présence les rassura.

« Le premier Macassar que nous trouvâmes se dressa sur ses pieds comme un furieux, et élevant son cric, allait se jeter sur mes gens; mais je le prévins en lui brûlant la cervelle. Quatre autres furent tués successivement par mes Siamois, qui ne s'ébranlèrent point dans cette occasion, donnant à grands coups de lance sur ces malheureux, dont le courage leur faisait préférer la mort à la retraite. Comme je songeais à m'en retourner, je fus averti qu'il restait encore un sixième Macassar; c'était un jeune homme, le même qui avait laissé son cric dans le corps du mandarin tué au couvent des talapoins; on se mit de nouveau à le chercher dans les herbes. J'ordonnai à mes soldats de ne le point tuer, puisqu'ils pouvaient le prendre vif sans résistance; mais ils étaient si animés que, l'ayant trouvé, ils le percèrent de mille coups.

« De retour au fort, j'assemblai tous les mandarins pour me concerter avec eux sur le parti qu'il y avait à prendre par rapport aux autres Macassars. Il fut résolu qu'on assemblerait le plus de troupes qu'on pourrait, et que nous leur donnerions la

chasse, dès que nous serions informés du lieu de leur retraite. Je trouvai que le nombre de nos morts, dans cette malheureuse journée, se montait à trois cent soixante-six hommes. Les ennemis n'en avaient perdu que dix-sept, savoir : six dans le petit fort, six aux environs du couvent des talapoins, et cinq sur le champ de bataille.

« Le lendemain de mon arrivée au fort, je reçus avis qu'un des six Macassars qui avaient combattu dans le pavillon n'était pas mort : quelques soldats siamois l'avaient saisi, et de peur qu'il ne leur échappât, ils en avaient fait comme un peloton, à force de le lier. J'allai le voir pour le questionner et pour en tirer, s'il était possible, quelques éclaircissemens. Ce démon (car la force et la patience humaines ne vont pas si loin) avait passé avec un sang-froid étonnant toute la nuit dans la fange, blessé de dix-sept coups de lance. Je lui fis quelques questions; mais il me répondit qu'il ne pouvait me satisfaire qu'auparavant je ne l'eusse fait détacher. Il n'y avait pas à craindre qu'il échappât. J'ordonnai au sergent français que j'avais mené avec moi de le délier. Celui-ci posa sa hallebarde contre un arbre assez près du blessé; et le jugeant hors d'état de rien entreprendre après l'avoir détaché, il laissa cette arme dans l'endroit où il l'avait mise d'abord. A peine le Macassar fut-il en liberté d'agir, qu'il commença à allonger les jambes et à remuer les bras comme pour les dégourdir. Je m'aperçus qu'en répondant aux questions que je lui faisais, il se re-

tournait, et tâchant de gagner terrain, s'approchait insensiblement de la hallebarde pour s'en saisir. Je connus son dessein ; et m'adressant au sergent : « Tiens-toi près de ta hallebarde, lui dis-je ; voyons « jusqu'où cet enragé poussera l'audace. » Dès qu'il fut à portée, il ne manqua pas de se jeter dessus pour la saisir en effet; mais ayant plus de courage que de force, il se laissa tomber presque mort sur le visage. Alors voyant qu'il n'y avait rien à espérer de lui, je le fis achever sur-le-champ.

« J'étais frappé de tout ce que j'avais vu faire à ces hommes, qui me paraissaient si différens de tous les autres, et je souhaitai d'apprendre d'où pouvait venir à ces peuples tant de courage, ou pour mieux dire tant de férocité. Des Portugais, qui demeuraient dans les Indes depuis l'enfance, me dirent que ces peuples étaient habitans de l'île Célèbes ou Macassar ; qu'ils étaient mahométans schismatiques et très-superstitieux ; que leurs prêtres leur donnaient des lettres écrites en caractères magiques qu'ils leur attachaient eux-mêmes au bras, en les assurant que, tant qu'ils les porteraient sur eux, ils seraient invulnérables ; qu'un point particulier de leur créance, qui consiste à être persuadés que tous ceux qu'ils pourront tuer sur la terre, hors les mahométans, seront autant d'esclaves qui les serviront dans l'autre monde, ne contribuait pas peu à les rendre cruels et intrépides. Enfin ils ajoutèrent qu'on leur imprimait si fortement dès l'enfance ce qu'on appelle le point d'honneur, qui

se réduit parmi eux à ne se rendre jamais, qu'il n'y avait point d'exemple qu'aucun y eût encore contrevenu. Pleins de ces idées, ils ne demandent ni ne donnent jamais de quartier; dix Macassars, le cric à la main, attaqueraient cent mille hommes. Il n'y a pas lieu d'en être surpris : des gens imbus de tels principes ne doivent rien craindre, et ce sont des hommes bien dangereux. Ces insulaires sont d'une taille médiocre, basanés, agiles et vigoureux; leur habillement consiste en une culotte fort étroite, une chemisette de coton, blanche ou grise, un bonnet d'étoffe bordé d'une bande de toile large d'environ trois doigts : ils vont les jambes nues, les pieds dans des *babouches*, et se ceignent les reins d'une écharpe, dans laquelle ils passent leur arme diabolique. Tels étaient ceux à qui j'avais eu affaire, et qui me tuèrent misérablement tant de monde.

« Je rendis compte à Constance de cette malheureuse aventure. Quoique sa manœuvre ne m'eût que trop manifesté sa mauvaise volonté à mon égard, je crus qu'il ne convenait pas de lui en témoigner du ressentiment; je lui écrivis donc simplement pour lui faire un détail bien circonstancié de tout ce qui m'était arrivé. Je l'avertis en même temps de prendre garde au reste des Macassars qui étaient retranchés dans leur camp, et de profiter de mon exemple. Ayant reçu ma relation, il fit entendre au roi tout ce qu'il voulut; et comme je m'étais sans doute trop bien conduit à son gré, il me répondit par une lettre pleine de reproches, m'accu-

sant d'imprudence et d'avoir été la cause de tout ce massacre; il finissait en me donnant ordre, non d'arrêter les Macassars comme la première fois, mais d'en faire mourir autant que je pourrais.

« Je n'avais pas attendu ses instructions sur ce point. Dès le lendemain de notre déroute, ayant encore assemblé tous les mandarins, je leur avais distribué des troupes avec ordre de se tenir sur les avenues, pour empêcher que les ennemis, qui avaient gagné les bois, ne revinssent jeter de nouveau l'épouvante sur le bord de la rivière, qui est l'endroit le plus habité du pays, et celui où ils pouvaient faire le plus de ravage.

« Quinze jours après, j'appris qu'ils avaient paru à deux lieues de Bancok : j'y accourus avec quatre-vingts soldats que j'embarquai dans mon ballon, le pays étant encore inondé. J'arrivai fort à propos pour rassurer les peuples : j'y trouvai plus de quinze cents personnes qui fuyaient devant vingt-quatre ou vingt-cinq Macassars qui étaient encore attroupés. A mon arrivée, ces furieux abandonnèrent quelques ballons dont ils s'étaient saisis, et se jetèrent à la nage. Je fis tirer sur eux; mais ils furent bientôt hors de la portée du fusil, et se retirèrent dans les bois. Je rassemblai tout ce peuple effrayé, je lui reprochai sa lâcheté et la honte qu'il y avait à fuir devant un si petit nombre d'ennemis. Animés par mes discours, les Siamois se rallièrent, et les poursuivirent jusqu'à l'entrée du bois, où voyant qu'il était impossible de les forcer, je retournai à Bancok.

« Je trouvai en arrivant deux de ces malheureux qui, ayant été blessés, n'avaient pu suivre les autres. Un missionnaire, nommé *Manuel*, les regardant comme un objet digne de son zèle, leur parla avec tant de force, qu'ils se convertirent et moururent peu de temps après avoir reçu le baptême. Quelques jours après on m'en amena un troisième que le missionnaire exhorta inutilement. Ce misérable ayant demandé si en se faisant chrétien on lui sauverait la vie, on lui répondit que non. « Puisque je dois « mourir, dit-il, que m'importe que je sois avec « Dieu ou avec le diable ? » Là-dessus il eut le cou coupé, et j'ordonnai que sa tête serait exposée pour donner de la terreur aux autres.

« Au bout de huit jours, quelques paysans tout effrayés vinrent m'avertir que les ennemis avaient paru sur le rivage, qu'ils y avaient pillé un jardin d'où ils avaient enlevé quelques herbes et une quantité assez considérable de fruit. J'y allai avec environ cent soldats armés de lances et de fusils; j'y trouvai plus de deux mille Siamois qui s'étaient rendus sur le lieu où les Macassars avaient couché. Lassé de me voir mené si long-temps par une poignée d'ennemis, je résolus d'en venir à bout; je partageai les deux mille hommes que j'avais en deux corps, que je postai à droite et à gauche, et je me mis avec mes cent hommes aux trousses de ces bêtes féroces; je suivis dans l'eau la route qu'ils s'étaient ouverte à travers les herbes : comme ils mouraient presque de faim, ne se nourrissant depuis un mois que

d'herbes sauvages, je vis bien qu'il était temps de ne les plus marchander, surtout n'ayant avec moi que des hommes frais dont je pouvais tirer parti. Dans cette pensée, je leur fis doubler le pas : après avoir marché environ une demi-lieue nous aperçûmes les ennemis, et nous nous mîmes en devoir de les joindre.

« Je les serrais de fort près. Pour m'éviter, ils se jetèrent dans un bois qui était sur la gauche, d'où ils tombèrent sur une troupe des miens, qui, du plus loin qu'ils les aperçurent, firent une décharge de mousqueterie hors de portée, et se sauvèrent à toutes jambes. Cette fuite ne me fit pas changer de dessein; je joignis encore les ennemis, et je rangeai mes soldats en ordre de bataille. Comme nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambe, les Macassars ne pouvant venir à nous avec leur activité ordinaire, gagnèrent une petite hauteur entourée d'un fossé où il y avait de l'eau jusqu'au col. Je les investis, et m'approchant d'eux à la distance de dix à douze pas, je leur fis crier par un interprète de se rendre, les assurant que, s'ils se fiaient à moi, je m'engageais à leur ménager leur grâce auprès du roi de Siam. Ils se tinrent si offensés de cette proposition, qu'ils nous décochèrent une de leurs lances pour nous témoigner leur indignation, et se jetant un moment après dans l'eau, les crics entre les dents, ils se mirent à la nage pour nous venir attaquer.

« Les Siamois, encouragés et par mes discours et par mon exemple, firent si à propos leur décharge

sur ces désespérés, qu'il n'en échappa pas un seul. Ils n'étaient plus que dix-sept; tous les autres étaient morts dans les bois, ou de misère, ou des blessures qu'ils avaient reçues. J'en fis dépouiller quelques-uns que je trouvai tous secs comme des momies, n'ayant que la peau et les os; ils portaient tous sur le bras gauche ces caractères dont on a parlé. Telle fut la fin de cette malheureuse aventure, qui pendant un mois me causa des fatigues incroyables, et faillit à me coûter la vie. »

Un Français nommé La Marre, témoin oculaire, rapporte en peu de mots ce qui se passa à Siam au sujet des Macassars retranchés dans leur camp, après la conspiration découverte.

« Cinq mille hommes de la garde furent détachés sous les ordres de Constance, premier ministre, que le roi regardait comme le plus digne de tous ses sujets, et en même temps le plus capable d'exécuter ses volontés.

« Tout étant disposé pour cette expédition, qui devait se faire le 24 septembre au matin, Constance se mit la veille dans un ballon, où il fit entrer le sieur Youdal, capitaine d'un vaisseau anglais qui était à la barre de Siam; plusieurs Anglais au service du roi de Siam, un missionnaire et un autre particulier. En passant, il fit la revue de toutes les troupes qui l'attendaient dans divers bâtimens, près d'une langue de terre qui regarde le camp des Macassars, et leur ayant assigné leurs postes, il envoya tous les Anglais, à l'exception du capitaine,

à bord de deux vaisseaux de roi armés en guerre, qui étaient une demi-lieue au-dessous du camp des Macassars, et demeura jusqu'à une heure de la nuit pour visiter tous les postes; après quoi nous nous rendîmes aussi à bord de ces vaisseaux vers les quatre heures, une demi-heure avant l'attaque, qui devait commencer par un signal de l'autre côté de la rivière.

« Constance visita encore tous les postes en remontant, et donna ses ordres partout. Celui de l'attaque portait que *Oklouang-Mahamontri*, capitaine général des gardes du roi, avec ses quinze cents hommes, devait enfermer les ennemis, en formant une ligne de tout son monde, depuis le bord de la grande rivière jusqu'à un ruisseau où se terminait leur camp. Vers le haut, une marre d'eau derrière le camp ne laissait entre la grande rivière et le ruisseau qu'un espace d'environ deux toises, de sorte que les Macassars ne pouvaient les combattre que par une espèce de chaussée; mais on avait donné ordre d'y faire une barricade de pieux pour en défendre l'entrée. *Okpra-Chula*, mandarin siamois, devait se porter de l'autre côté du ruisseau, et le border avec mille hommes. Dans les deux rivières il y avait vingt-deux petites galères et soixante ballons remplis de monde pour escarmoucher contre les ennemis, et mille hommes sur la langue de terre vis-à-vis de leur camp.

« Le signal donné à l'heure marquée, Oklouang-Mahamontri part brusquement avec quatorze de

ses esclaves, sans se faire suivre de ses troupes, et va droit à la chaussée, le long de laquelle il pousse jusqu'aux maisons des Macassars. Là, s'arrêtant, il appelle tout bas Okpra-Chula. Un Macassar, que l'obscurité l'empêchait de voir, lui répond en siamois, *que voulez-vous?* Ce mandarin croyant que c'était effectivement Okpra-Chula, s'avance sans défiance; en même temps, les Macassars sortent de leur embuscade, et le tuent avec sept de ses esclaves. Après cette expédition, une partie des Macassars passa de l'autre côté du ruisseau, avant qu'Okpra se fût emparé de ce poste.

« A cinq heures et demie un Anglais nommé Cotse, capitaine de vaisseau du roi de Siam, attaqua les ennemis du côté de la grande rivière, à l'extrémité de leur camp, et fit faire sur eux un si grand feu de sa mousqueterie, qu'il les contraignit de se retirer vers le haut de leur camp. Ce capitaine s'en étant aperçu, mit pied à terre, suivi de dix ou douze Anglais et d'un officier français; mais à peine étaient-ils descendus, que les Macassars, revenant sur leurs pas, les chargèrent à leur tour et les obligèrent de se jeter dans la rivière. Cotse y reçut à la tête une blessure dont il mourut, et l'officier français se sauva à la nage.

« Après ce coup, tous les Macassars abandonnèrent leur camp, qui était déjà à moitié brûlé, et voulurent gagner le haut de la petite rivière, à dessein de pousser jusqu'au camp des Portugais, pour exercer leur rage sur les chrétiens. Dans ces

entrefaites, le sieur Veret, chef du comptoir de la Compagnie orientale de France à Siam, arriva avec une chaloupe et un ballon où étaient tous les Français qui se trouvaient dans cette ville, au nombre de vingt. Constance, qui montait un ballon plus léger que les autres, s'avança en diligence du côté des Macassars, suivi du ballon de M. Veret et de douze ou quinze autres ballons siamois, pour les empêcher de rien entreprendre et de passser la rivière à une demi-lieue au-dessus du camp. Les ayant aperçus, il commanda aux Siamois de descendre pour les charger; et mettant pied à terre lui-même, ce ministre marcha droit à eux, suivi de huit Français, de deux Anglais, de deux mandarins siamois et d'un soldat japonais. La chaloupe n'était pas encore arrivée, et l'on ne pouvait l'attendre, parce qu'il était de la dernière importance de prévenir les Macassars.

« On passa d'abord une grande haie de bambous pour entrer dans la plaine où étaient les ennemis. La première escarmouche coûta la vie à un Siamois et à deux Macassars. Les autres se retirèrent derrière des bambous, et se partageant ensuite à droite et à gauche, ils revinrent avec beaucoup de furie dans le dessein d'enfermer les Siamois. Ce mouvement nous obligea de faire une retraite fort précipitée, et de nous jeter dans l'eau pour regagner les ballons. De douze personnes qui accompagnaient Constance, il y en eut cinq de tuées, entre autres Youdal, capitaine du vaisseau anglais, percé de

cinq coups, et quatre Français, qui en avaient reçu chacun dix ou douze. La rage des Macassars, animés par leur opium, était si grande, qu'un d'eux tua sa propre femme qui l'embarrassait dans sa retraite.

« Cet échec n'étonna point Constance : il mit de nouveau pied à terre, suivi d'un plus grand nombre de Français, tant du ballon que de la chaloupe, et de plusieurs Anglais qui y étaient accourus. Il y eut quantité de Macassars tués dans cette seconde descente, et quoiqu'ils se défendissent avec beaucoup d'opiniâtreté, nous n'y perdîmes pas un seul homme.

« Le ministre, voyant qu'il n'y avait aucun moyen de vaincre ces désespérés qu'avec des forces supérieures, détacha contre eux quatre cents hommes sous les ordres d'un mandarin siamois, pour aller se poster au-dessus de cet endroit et s'opposer à leur passage. En même temps il descendit sur le bord du ruisseau, à la tête de trois mille hommes, avec tous les Français et les Anglais, entra dans la plaine où il y avait de l'eau jusqu'à la ceinture, et marcha droit aux ennemis. Nous aperçûmes de loin qu'ils étaient aux prises avec les quatre cents hommes qu'on avait détachés vers le haut, lesquels soutinrent vigoureusement cette furie, et contraignirent les Macassars de se retirer à l'abri des maisons et des bambous qui bordent la petite rivière. Aussitôt Constance fit un détachement de huit cents mousquetaires pour les escarmoucher à travers les maisons et les bambous, en poussant toujours vers

le haut de la rivière. Ces mousquetaires firent des merveilles, et ne lâchèrent jamais pied, malgré la résistance des Macassars.

« Quelques momens après, le ministre fit avancer en croissant les deux mille deux cents hommes qui étaient restés auprès de lui dans la plaine, pour se joindre aux quatre cents premiers. Ils portaient devant eux de petites claies de bambous, traversées de gros clous à trois pointes, qui s'élevaient par-dessus à la hauteur d'un demi-pied. Ces machines furent plongées dans l'eau, et appuyées avec des pieux à mesure qu'on s'approchait des ennemis, qui, venant fondre tous ensemble à leur ordinaire, sans voir où ils posaient les pieds, se trouvèrent pris pour la plupart, si bien que, ne pouvant plus ni avancer ni reculer, ils furent presque tous tués à coups de fusil.

« Ceux qui s'échappèrent s'étant retranchés dans des maisons de bambous ou de bois, auxquelles on mit le feu, n'en sortirent qu'à demi brûlés, en se jetant au milieu des troupes, la lance ou le cric à la main, et combattant toujours jusqu'à ce qu'ils tombassent sous les coups de leurs ennemis. Il n'y en eut pas un de ceux qui s'étaient retirés dans les maisons et dans les bâtimens qui ne mourût de cette manière. Le prince même, qui s'était caché derrière une maison, et qui avait été blessé d'un coup de mousquet à l'épaule, se voyant découvert, courut la lance à la main droit à Constance, qui lui présenta la sienne, tandis qu'un des Français de la

suite du ministre lui lâcha un coup de mousqueton qui l'étendit mort à ses pieds. Enfin tous les Macassars furent tués ou pris. Vingt-deux qui s'étaient retirés dans une mosquée se rendirent sans combattre. On en saisit trente-trois autres en vie, qui étaient tous percés de coups. De La Marre ne nous apprend pas ce qu'on fit des prisonniers, mais le chevalier de Forbin dit qu'on ne sauva la vie qu'à deux jeunes fils du prince, qui furent conduits à Louvo. On ne trouva les corps que de quarante-deux morts; les autres étaient péris dans la rivière. Il y eut sept Européens et seulement dix Siamois de tués dans cette expédition. Le combat dura depuis quatre heures et demie du matin jusqu'à quatre heures du soir. Les mandarins siamois firent parfaitement bien leur devoir, allant partout le sabre à la main dans les endroits les plus périlleux, et faisant exécuter les ordres du ministre avec une promptitude admirable. Tout étant achevé, Constance donna ordre qu'on coupât les têtes des Macassars qui furent trouvés morts, et qu'on les exposât dans leur camp. Il partit ensuite pour aller rendre compte au roi du succès de cette grande journée. Sa majesté lui témoigna qu'elle était satisfaite de sa conduite, mais elle lui fit en même temps une douce réprimande de s'être si fort exposé, et lui donna ordre de remercier de sa part les Français et les Anglais qui avaient partagé avec lui le danger et la victoire. »

Tachard ajoute à cette relation quelques particu-

larités qu'il tenait du P. de Fontenay, et qui servent à faire voir jusqu'à quel point les Macassars poussent la fermeté et le courage. Quatre d'entre eux, qui avaient abandonné le service du roi de Siam le jour même que la conjuration éclata, pour se joindre à leurs compatriotes, ayant été condamnés à la mort, ce père s'intéressa pour faire différer leur supplice, s'imaginant que des malheureux qui avaient déjà beaucoup souffert seraient plus dociles à recevoir les lumières du christianisme. Ils venaient de subir une terrible torture : on les avait roués de coups de bâton; on leur avait enfoncé des chevilles sous les ongles, écrasé tous les doigts, appliqué du feu aux bras, et serré les tempes entre deux ais. M. Leclerc, qui parlait leur langue, fit tout ce qu'il put pour opérer leur conversion, mais inutilement. Ainsi les pères furent obligés de les abandonner à la justice. Ils furent attachés à terre, pieds et poings liés, le corps nu autant que la pudeur pouvait le permettre. Dans cet état, on lâcha un tigre, qui, après les avoir flairés sans leur faire aucun mal, fit de grands efforts pour sortir de l'enceinte, haute de quatre pieds. Il était midi qu'il n'avait point encore touché aux criminels, quoiqu'ils eussent été exposés depuis sept heures du matin. L'impatience des bourreaux leur fit irriter le tigre, qui en tua trois avant la nuit, et la nuit même le quatrième. Les exécuteurs tenaient ce cruel animal par deux chaînes passées des deux côtés hors de l'enceinte, et le tiraient malgré lui sur les criminels. Ce qu'il y a de

plus admirable, c'est qu'on ne les entendit jamais ni se plaindre, ni seulement gémir. L'un se laissa dévorer le pied sans le retirer; l'autre, sans faire un cri, se laissa dévorer tous les os du bras; un troisième souffrit que le tigre lui léchât le sang qui coulait de son visage sans détourner les yeux, et sans faire le moindre mouvement du corps. Un seul tourna autour de son poteau pour éviter cet animal furieux, mais il mourut enfin avec la même constance que les autres.

CHAPITRE V.

Voyage d'Occum Chamnam, mandarin siamois.

Nous joindrons ici la relation du malheureux voyage de ce mandarin, relation dont nous sommes redevables au P. Tachard. Il avait entendu vanter la singularité de ses aventures : sa curiosité lui fit désirer de les apprendre de lui-même. Il les écrivit à mesure que le mandarin les lui racontait ; et dans la suite ayant eu occasion de connaître plusieurs Portugais dignes de foi, qui avaient fait le même voyage avec lui, il trouva dans la conformité de leur témoignage une parfaite confirmation de ce récit.

Le roi de Portugal ayant envoyé au roi de Siam une célèbre ambassade pour renouveler leurs anciennes alliances, le monarque siamois se crut obligé de répondre à cette marque extraordinaire de considération en faisant partir à son tour trois grands mandarins revêtus de la qualité de ses ambassadeurs, et six autres d'un ordre inférieur, avec un assez grand équipage, pour se rendre à la cour de Portugal. Ils s'embarquèrent pour Goa vers la fin du mois de mai 1684, sur une frégate siamoise, commandée par un capitaine portugais. Quoique Goa ne soit pas bien éloignée de Siam, ils employèrent plus de cinq mois dans cette route ; et, soit défaut

d'habileté dans les officiers et les pilotes, soit opiniâtreté des vents, ils n'y purent arriver qu'après le départ de la flotte portugaise. Ainsi, leur navigation vers l'Europe fut différée d'une année presque entière.

Ils se virent dans la nécessité de passer onze mois à Goa, pour attendre le retour de la flotte portugaise qui devait revenir d'Europe. Ils s'embarquèrent enfin dans un vaisseau portugais de cent cinquante hommes d'équipage et d'environ trente pièces de canon. Outre les ambassadeurs avec les personnes de leur suite, il portait plusieurs religieux de divers ordres et un grand nombre de passagers, créoles, indiens et portugais. On mit à la voile de la rade de Goa le 17 janvier 1686. La navigation fut heureuse jusqu'au 27 avril; mais, à l'exemple du traducteur d'Occum, c'est dans sa bouche qu'il faut mettre le reste de cette rélation.

« Ce même jour, au coucher du soleil, on avait fait monter plusieurs matelots sur les mâts et les vergues du navire, pour reconnaître la terre qui s'offrait alors devant nous, un peu à côté sur la droite, et qu'on avait aperçue depuis trois jours. Sur le rapport des matelots et sur d'autres indices, le capitaine et le pilote jugèrent que c'était le cap de Bonne-Espérance. On continua la route dans cette supposition jusqu'à deux ou trois heures après le soleil couché, qu'on se crut au-delà des terres qu'on avait reconnues. Alors, changeant de route, on porta un peu plus vers le nord. Comme le temps

était clair et le vent fort frais, le capitaine, persuadé qu'on avait doublé le Cap, ne mit point de sentinelle sur les antennes. Les matelots de quart veillaient à la vérité, mais c'était pour les manœuvres, ou pour se réjouir ensemble avec tant de confusion, qu'aucun ne s'aperçut et ne se défia même du danger. Je fus le premier qui découvris la terre. Je ne sais quel pressentiment du malheur qui nous menaçait m'avait fait passer une nuit si inquiète, qu'il m'avait été impossible de fermer l'œil pour dormir. Dans cette agitation, j'étais sorti de ma chambre, et je m'amusais à considérer le navire, qui semblait voler sur les eaux. En regardant un peu plus loin, j'aperçus tout d'un coup sur la droite une ombre fort épaisse et peu éloignée de nous. Cette vue m'épouvante : j'en avertis le pilote qui veillait au gouvernail. En même temps on cria de l'avant du vaisseau : *Terre! terre! devant nous. Nous sommes perdus! Revirez de bord.* Le pilote fit pousser le gouvernail pour changer de route. Nous étions si près du rivage, qu'en revirant, le navire donna trois coups de sa poupe sur une roche, et perdit aussitôt son mouvement. Ces trois secousses furent très-rudes : on crut le vaisseau crevé. On courut à la poupe. Cependant, comme il n'était pas encore entré une seule goutte d'eau, l'équipage fut un peu ranimé.

« On s'efforça de sortir d'un si grand danger en coupant les mâts et en déchargeant le vaisseau; mais on n'en eut pas le temps. Les flots que le vent pous-

sait au rivage y portèrent aussi le bâtiment. Des montagnes d'eau qui s'allaient rompre sur les brisans avancés dans la mer soulevaient le vaisseau jusqu'aux nues, et le laissaient retomber tout d'un coup sur les roches avec tant de vitesse et d'impétuosité, qu'il n'y put résister long-temps. On l'entendait craquer de tous côtés. Les membres se détachaient les uns des autres, et l'on voyait cette grosse masse de bois s'ébranler, plier et se rompre de toutes parts, avec un fraças épouvantable. Comme la poupe avait touché la première, elle fut aussi la première enfoncée. En vain les mâts furent coupés, et les canons jetés à la mer, avec les coffres et tout ce qui tombait sous la main pour soulager le corps du bâtiment. Il toucha si souvent, que s'étant ouvert enfin sous la sainte-barbe, l'eau qui entrait en abondance eut bientôt gagné le premier pont et rempli la sainte-barbe. Elle monta jusqu'à la grande chambre; et peu de temps après, elle était à la hauteur de la ceinture au second pont.

« À cette vue, il s'éleva de grands cris. Chacun se réfugia sur l'étage le plus haut du navire, mais avec une confusion qui augmenta le danger. L'eau continuant de monter, nous vîmes le vaisseau s'enfoncer insensiblement dans la mer, jusqu'à ce que la quille ayant atteint le fond, il demeura quelque temps immobile dans cet état.

« Il serait difficile de représenter l'effroi et la consternation qui se répandirent dans tous les esprits, et qui éclatèrent par des cris, des sanglots et

des hurlemens. Le bruit et le tumulte étaient si horribles, qu'on n'entendait plus le fracas du vaisseau qui se rompait en mille pièces, ni le bruit des vagues qui se brisaient sur les rochers avec une furie incroyable. Cependant, après s'être livrés à des gémissemens inutiles, ceux qui n'avaient pas encore pris le parti de se jeter à la nage pensèrent à se sauver par d'autres voies. On fit plusieurs radeaux des planches et des mâts du navire. Tous les malheureux à qui la frayeur avait fait négliger de prendre ces précautions, furent engloutis dans les flots ou écrasés par la violence des vagues, qui les précipitaient sur les rochers du rivage.

« Mes craintes furent d'abord aussi vives que celles des autres ; mais lorsqu'on m'eut assuré qu'il y avait quelque espérance de se sauver, je m'armai de résolution. J'avais deux habits assez propres, que je vêtis l'un sur l'autre ; et m'étant mis sur quelques planches liées ensemble, je m'efforçai de gagner à la nage le bord de la mer. Notre second ambassadeur, le plus robuste et le plus habile des trois à nager, était déjà dans l'eau. Il s'était chargé de la lettre du roi, qu'il portait attachée à la poignée d'un sabre dont sa majesté lui avait fait présent. Ainsi nous arrivâmes tous deux à terre presque en même temps. Plusieurs Portugais s'y étaient déjà rendus : mais ils n'avaient fait que changer de péril. Si ceux qui étaient encore dans le vaisseau pouvaient être noyés, il n'y avait pas plus de ressource à terre contre la faim. Nous étions sans eau, sans

vin et sans biscuit. Le froid était d'ailleurs très-piquant, et j'y étais d'autant plus sensible, que la nature ne m'y avait point accoutumé. Je compris qu'il me serait impossible d'y résister long-temps. Cette idée me fit prendre la résolution de retourner le lendemain au vaisseau, pour y prendre des habits plus épais que les miens, et des rafraîchissemens. Les Portugais de quelque rang avaient été logés sur le premier pont; et je m'imaginai que je trouverais dans leurs cabanes des choses précieuses, surtout de bonnes provisions, qui étaient le plus nécessaire de nos besoins. Je me remis sur une espèce de claie, et je nageai heureusement jusqu'au vaisseau.

« Il ne me fut pas difficile d'y aborder, parce qu'il paraissait encore au-dessus de l'eau. Je m'étais flatté d'y trouver de l'or, des pierreries, ou quelque meuble précieux qui n'eût pas été difficile à porter. Mais en arrivant je vis toutes les chambres remplies d'eau, et je ne pus emporter que quelques pièces d'étoffe d'or, avec une petite cave de six flacons de vin et un peu de biscuit, que je trouvai dans la cabane d'un pilote. J'attachai ce petit butin sur la claie, et le poussant devant moi avec beaucoup de peine et de danger, j'arrivai une seconde fois au rivage, quoique bien plus fatigué que la première.

« J'y rencontrai quelques Siamois qui s'étaient sauvés nus. La compassion que je ressentis de leur misère en les voyant trembler de froid, m'obligea de leur faire part des étoffes que j'avais apportées du vaisseau. Mais craignant que, si je leur confiais la

cave elle ne durât pas long-temps entre leurs mains, je la donnai à un Portugais qui m'avait toujours marqué beaucoup d'amitié, à condition néanmoins que nous en partagerions l'usage. Dans cette occasion, je reconnus combien l'amitié est faible contre la nécessité. Cet ami me donna chaque jour un demi-verre de vin à boire pendant les deux ou trois premières journées, dans l'espérance de trouver une source ou un ruisseau. Mais lorsqu'on se vit pressé de la soif, et qu'on craignit de ne pas découvrir d'eau douce pour se désaltérer, en vain le pressai-je de me communiquer un secours qu'il tenait de moi. Il me répondit qu'il ne l'accorderait pas à son père. Le biscuit ne put nous servir, parce que l'eau de la mer dont il avait été trempé lui donnait une amertume insupportable.

« Aussitôt que tout le monde se fut rendu à terre, ou du moins que personne ne parut plus sortir du vaisseau, on fit le dénombrement; nous nous trouvâmes environ deux cents personnes; d'où l'on conclut qu'il ne s'en était noyé que sept ou huit, pour avoir eu trop d'empressement à se sauver. Quelques Portugais avaient eu la précaution d'emporter des fusils et de la poudre, pour se défendre des Cafres, et pour tuer du gibier dans les bois. Ces armes nous furent aussi fort utiles à faire du feu, non-seulement pendant toute la durée de notre voyage jusqu'aux habitations hollandaises, mais surtout les deux premières nuits que nous passâmes sur le rivage, tout dégouttans de l'eau de la mer. Le froid fut si rigou-

reux, que si nous n'eussions allumé du feu pour faire sécher nos habits, peut-être aurions-nous trouvé tous dans une prompte mort le remède à nos peines.

« Le second jour après notre naufrage, nous nous mîmes en chemin. Le capitaine et les pilotes nous disaient que nous n'étions pas à plus de vingt lieues du cap de Bonne-Espérance, où les Hollandais avaient une fort nombreuse habitation, et que nous n'avions besoin que d'un jour ou deux pour y arriver. Cette assurance porta la plupart de ceux qui avaient apporté quelques vivres du vaisseau à les abandonner, dans l'espoir qu'avec ce fardeau de moins ils marcheraient plus vite et plus facilement. Nous entrâmes ainsi dans les bois, ou plutôt dans les broussailles; car nous vîmes peu de grands arbres dans tout le cours de notre voyage. On marcha tout le jour, et l'on ne s'arrêta que deux fois pour prendre un peu de repos. Comme on n'avait presque rien apporté pour boire et pour manger, on commença bientôt à ressentir les premières atteintes de la faim et de la soif, surtout après avoir marché avec beaucoup de diligence, à l'ardeur du soleil, dans l'espérance d'arriver le même jour chez les Hollandais. Sur les quatre heures après midi, nous trouvâmes une grande mare d'eau qui servit beaucoup à nous soulager. Chacun y but à loisir. Les Portugais furent d'avis de passer le reste du jour et la nuit suivante sur le bord de cet étang. On fit du feu. Ceux qui purent trouver dans l'eau quelques

cancres les firent rôtir et les mangèrent. D'autres, en plus grand nombre, après avoir bu une seconde fois, prirent le parti de se livrer au sommeil, bien plus abattus par la fatigue d'une si longue marche que par la faim qui les tourmentait, depuis deux jours qu'ils étaient à jeun.

« Le lendemain, après avoir bu par précaution pour la soif future, on partit de grand matin. Les Portugais prirent les devans, parce que notre premier ambassadeur étant d'une faiblesse et d'une langueur qui ne lui permettaient pas de faire beaucoup de diligence, nous fûmes obligés de nous arrêter avec lui. Mais comme il ne fallait pas perdre les Portugais de vue, nous prîmes le parti de nous diviser en trois troupes. La première suivait toujours de vue les derniers Portugais, et les deux autres, marchant dans la même distanee, prenaient garde aux signaux dont on était convenu avec la première bande, pour avertir lorsque les Portugais s'arrêteraient ou changeraient de route. Nous trouvâmes quelques petites montagnes qui nous causèrent beaucoup de peine à traverser. Pendant tout le jour, nous ne pûmes découvrir qu'un puits, dont l'eau était si saumâtre, qu'il fut impossible d'en boire. Un signal de la première troupe ayant fait juger en même temps que les Portugais s'étaient arrêtés, on ne douta pas qu'ils n'eussent rencontré de bonne eau, et cette espérance nous fit doubler le pas. Cependant tous nos efforts ne purent nous y faire mener l'ambassadeur avant le soir. Nos gens

nous déclarèrent que les Portugais n'avaient pas voulu nous attendre, sous prétexte qu'il n'y aurait aucun avantage pour nous à souffrir la faim et la soif avec eux, et qu'ils nous serviraient plus utilement en se hâtant de marcher, pour se mettre en état de nous envoyer des rafraîchissemens.

« A cette triste nouvelle, le premier ambassadeur fit assembler tous les Siamois qui étaient restés près de lui. Il nous dit qu'il se sentait si faible et si fatigué, qu'il lui était impossible de suivre les Portugais; qu'il exhortait ceux qui se portaient bien à faire assez de diligence pour les rejoindre, et que les maisons hollandaises ne pouvaient être éloignées; il leur ordonnait seulement de lui envoyer un cheval et une charrette avec quelques vivres, pour le porter au Cap, s'il était encore en vie. Cette séparation nous affligea beaucoup; mais elle était nécessaire. Il n'y eut qu'un jeune homme âgé d'environ quinze ans, fils d'un mandarin, qui ne voulut pas quitter l'ambassadeur, dont il était fort aimé, et pour lequel il avait beaucoup d'affection. La reconnaissance et l'amitié lui firent prendre la résolution de mourir ou de se sauver avec lui, sans autre suite qu'un vieux domestique, qui ne put se résoudre non plus à quitter son maître.

« Le second ambassadeur, un autre mandarin et moi, nous prîmes congé de lui, après lui avoir promis de le secourir aussitôt que nous en aurions le pouvoir; et nous nous remîmes en chemin avec nos gens, dans le dessein de suivre les Portugais,

tout éloignés qu'ils étaient de nous. Un signal que nos Siamois les plus avancés nous firent du haut d'une montagne augmenta notre courage, et nous fit doubler le pas; mais nous ne pûmes les joindre que vers dix heures du soir. Ils nous dirent que les Portugais étaient encore fort loin; et nous découvrîmes en effet leur camp à quelques feux qu'ils y avaient allumés. L'espérance d'y trouver du moins de l'eau soutint notre courage. Après avoir continué de marcher l'espace de deux grandes heures au travers des bois et des rochers, nous y arrivâmes avec des peines incroyables. Les Portugais s'étaient postés sur la croupe d'une grande montagne, après y avoir fait un grand feu autour duquel ils s'étaient endormis. Chacun de nous demanda d'abord où était l'eau. Un Siamois eut l'humanité de m'en apporter; car le ruisseau qu'on avait découvert était assez loin du camp, et je n'aurais pas eu la force de m'y traîner. Je m'étendis auprès du feu. Le sommeil me prit dans cette posture, jusqu'au lendemain que le froid me réveilla.

« Je me sentis si affaibli et pressé d'une faim si cruelle, qu'ayant souhaité mille fois la mort, je résolus de l'attendre dans le lieu où j'étais couché. Pourquoi l'aller chercher plus loin avec de nouveaux tourmens ? Mais ce mouvement de désespoir se dissipa bientôt à la vue des Siamois et des Portugais, qui, n'étant pas moins abattus que moi, ne laissaient pas de se mettre en chemin pour travailler à la conservation de leur vie. Je ne pus résister à

leur exemple. L'exercice de mes jambes me rendit un peu de chaleur. Je devançai même une fois mes compagnons jusqu'au sommet d'une colline, où je trouvai des herbes extrêmement hautes et fort épaisses. La vitesse de ma marche avait achevé d'épuiser mes forces. Je fus contraint de me coucher sur cette belle verdure, où je m'endormis. A mon réveil je me sentis les jambes et les cuisses si roides, que je désespérai de pouvoir m'en servir. Cette extrémité me fit reprendre la résolution à laquelle j'avais renoncé le matin. J'étais si déterminé à mourir, que j'en attendais le moment avec impatience, comme la fin de mes infortunes. Le sommeil me prit encore dans ces tristes réflexions. Un mandarin, qui était mon ami particulier, et mes valets, qui me croyaient égaré, me cherchèrent assez long-temps. Ils me trouvèrent enfin; et m'ayant réveillé, le mandarin m'exhorta si vivement à prendre courage, qu'il me fit quitter un lieu où je serais mort infailliblement sans son secours. Nous rejoignîmes ensemble les Portugais, qui s'étaient arrêtés près d'une ravine d'eau. La faim, qui les pressait comme moi, leur fit mettre le feu à des herbes demi-sèches, pour y chercher quelques lézards ou quelques serpens qu'ils pussent dévorer. Un d'entre eux ayant trouvé des feuilles sur le bord de l'eau, eut la hardiesse d'en manger, quelque amères qu'elles fussent, et sentit sa faim apaisée. Il annonça cette nouvelle à toute la troupe, qui n'en mangea pas moins avidement. Nous passâmes ainsi la nuit.

« Le lendemain, qui était le cinquième jour de notre marche, nous partîmes de grand matin, persuadés que nous ne pouvions manquer ce jour-là de trouver les habitations hollandaises. Cette idée renouvela nos forces. Après avoir marché sans interruption jusqu'à midi, nous aperçûmes assez loin de nous quelques hommes sur une hauteur. Personne ne douta que nous ne fussions au terme de nos souffrances, et nous nous avançâmes avec une joie qui ne peut être exprimée. Mais ce sentiment dura peu, et nous fûmes bientôt détrompés. C'étaient trois ou quatre Hottentots qui, nous ayant découverts les premiers, venaient armés de leurs zagaies pour nous reconnaître. Leur crainte parut égale à la nôtre, à la vue de notre troupe nombreuse et de nos fusils. Cependant nous nous persuadâmes que leurs compagnons n'étaient pas éloignés; et nous croyant au moment d'être massacrés par ces barbares, nous prîmes le parti de les laisser approcher, dans l'idée qu'il valait mieux finir tout d'un coup une malheureuse vie que de la prolonger quelques jours pour la perdre enfin par des tourmens plus cruels que la mort même. Mais lorsqu'ils eurent reconnu d'assez loin que nous étions en plus grand nombre qu'ils ne l'avaient jugé d'abord, ils s'arrêtèrent pour nous attendre à leur tour; et nous voyant approcher, ils prirent le devant, en nous faisant signe de les suivre, et nous montrant avec le doigt quelques maisons, c'est-à-dire trois ou quatre misérables cabanes qui se pré-

sentaient sur une colline. Ensuite, lorsque nous fûmes au pied de cette colline, ils prirent un petit chemin par lequel ils nous menèrent vers un autre village avec les mêmes signes, pour nous engager à marcher sur leurs traces, quoiqu'ils tournassent souvent la tête, et qu'ils parussent nous observer d'un air de défiance.

« En arrivant à ce village, qui était composé d'une quarantaine de cabanes couvertes de branches d'arbres, dont les habitans montaient au nombre de quatre ou cinq cents personnes, leur confiance augmenta jusqu'à s'approcher de nous et nous considérer à loisir. Ils prirent plaisir à regarder particulièrement les Siamois, comme s'ils eussent été frappés de leur habillement. Cette curiosité nous parut bientôt importune. Chacun voulut entrer dans leurs cases pour y chercher quelques alimens; car tous les signes par lesquels nous leur faisions connaître nos besoins ne servaient qu'à les faire rire de toutes leurs forces, sans qu'ils parussent nous entendre; quelques-uns nous répétaient seulement ces deux mots : *tabac*, *pataque*. Je leur offris deux gros diamans que le premier ambassadeur m'avait donnés au moment de notre séparation; mais cette vue les toucha peu. Enfin, le premier pilote, qui avait quelques pataques, seule monnaie qui soit connue de ces barbares, fut réveillé par le nom; il leur en donna quatre, pour lesquelles ils amenèrent un bœuf qu'ils ne vendent ordinairement aux Hollandais que sa longueur de tabac. Mais de quel

secours pouvait être un bœuf entre tant d'hommes à demi morts de faim, qui n'avaient vécu depuis six jours entiers que de quelques feuilles d'arbres? Le pilote n'en fit part qu'aux gens de sa nation et à ses meilleurs amis. Aucun Siamois n'en put obtenir un morceau. Ainsi nous eûmes le chagrin de ne recevoir aucun soulagement à la vue non-seulement de ceux qui satisfaisaient leur faim, mais de quantité de bestiaux qui paissaient dans la campagne. Les Portugais ne nous défendaient pas moins de toucher aux troupeaux des Hottentots qu'aux bœufs qu'ils avaient fait cuire, et nous menaçaient de nous abandonner à la fureur de ces barbares.

« Un mandarin, voyant que les Hottentots refusaient l'or monnoyé, prit le parti de se parer la tête de certains ornemens d'or, et parut devant eux dans cet état. Cette nouveauté leur plut. Ils lui donnèrent un quartier de mouton pour ces petits ouvrages, qui valaient plus de cent pistoles. Nous mangeâmes cette viande à demi crue; mais elle ne fit qu'aiguiser notre appétit. J'avais remarqué que les Portugais avaient jeté la peau de leur bœuf après l'avoir écorché. Ce fut un trésor pour moi. J'en fis confidence au mandarin qui m'avait sauvé de mon propre désespoir. Nous allâmes chercher cette peau ensemble, et l'ayant heureusement trouvée, nous la mîmes sur le feu pour la faire griller. Elle ne nous servit que pour deux repas, parce que, les autres Siamois nous ayant découvert, il fallut

partager avec eux notre bonne fortune. Un Hottentot s'étant arrêté à considérer les boutons d'or de mon habit, je lui fis entendre que, s'il voulait me donner quelque chose à manger, je lui en ferais volontiers présent. Il me témoigna qu'il y consentait; mais au lieu d'un mouton que j'espérais pour le moins, il ne m'apporta qu'un peu de lait, dont il fallut paraître content.

« Nous passâmes la nuit dans ce lieu, près d'un grand feu qu'on avait allumé devant les cases des Hottentots. Ces barbares ne firent que danser et pousser des cris jusqu'au jour; ce qui nous obligea de renoncer au sommeil, pour nous tenir incessamment sur nos gardes. Nous partîmes le matin, et, prenant le chemin de la mer, nous arrivâmes au rivage vers midi. Les moules que nous trouvâmes le long des rochers furent pour nous un charmant festin. Après nous en être rassasiés, chacun eut soin d'en faire sa provision pour le soir; mais il fallait rentrer dans les bois pour y chercher de l'eau. Nous n'en pûmes trouver qu'à la fin du jour; encore n'était-ce qu'un filet d'eau fort sale; mais personne ne se donna le temps de la laisser reposer pour en boire. On campa sur le bord du ruisseau, avec la précaution de faire la garde toute la nuit, dans la crainte des Cafres, dont on soupçonnait les intentions.

« Le jour suivant, nous nous trouvâmes au pied d'une haute montagne qu'il fallut traverser avec une étrange fatigue. La faim nous pressa plus que ja-

mais, et rien ne s'offrait pour l'apaiser. Du sommet de la montagne, nous vîmes sur un coteau des herbes assez vertes et quelques fleurs. On y courut : on se mit à manger les moins amères ; mais ce qui apaisait notre faim augmenta notre soif, jusqu'à nous causer un tourment qu'il faut avoir éprouvé pour le comprendre. Cependant nous ne trouvâmes de l'eau que bien avant dans la nuit, au pied de la même montagne. Lorsque tout le monde y fut rassemblé, on tint conseil, et d'un commun accord, on prit la résolution de ne plus s'enfoncer dans les terres, comme on avait fait jusqu'alors pour abréger le chemin. Le capitaine et les pilotes reconnaissaient qu'ils s'étaient trompés. Ne pouvant plus cacher leur erreur, ils avouaient qu'ils étaient incertains, et du lieu que nous cherchions, et du chemin qu'il fallait tenir, et du temps dont nous avions besoin pour y arriver. D'ailleurs on était sûr, en suivant la côte, de trouver d'autres moules et des coquillages, qui étaient du moins une ressource continuelle contre la faim. Enfin, comme la plupart des rivières, des ruisseaux et des fontaines, ont leur cours vers la mer, nous pouvions espérer d'avoir moins à souffrir de la soif.

« A la pointe du jour, nous reprîmes le chemin du rivage, où nous arrivâmes deux heures avant midi. On découvrit d'abord une grande plage, terminée par une grosse montagne qui s'avançait fort loin dans la mer. Cette vue réjouit tout le monde, parce que les pilotes assurèrent que c'était le cap

de Bonne-Espérance. Une si douce nouvelle ranima tellement nos forces, que, sans nous reposer un moment, nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit; mais après avoir fait cinq ou six lieues, on reconnut que ce n'était pas le Cap qu'on avait espéré. De mortels regrets succédèrent à l'espérance. On se consola un peu néanmoins sur le récit d'un matelot, qui, ayant été à la découverte une heure avant le coucher du soleil, rapporta qu'il avait trouvé à peu de distance une petite île presque couverte de moules, avec une fort bonne source d'eau douce. On se hâta de s'y rendre pour y passer la nuit; et le lendemain on se trouva si bien du rafraîchissement qu'on s'y était procuré, qu'on prit le parti d'y demeurer tout le jour et la nuit suivante. Ce séjour nous délassa beaucoup, et l'abondance de la nourriture y remit un peu nos forces. Le soir, nous étant assemblés suivant notre coutume, un peu à l'écart des Portugais, nous fûmes surpris de voir manquer un de nos mandarins. On le chercha de tous côtés, on l'appela par des cris; mais ces soins furent inutiles. Ses forces l'avaient abandonné en chemin. L'extrême aversion qu'il avait pour les herbes et pour les fleurs, que les autres mangeaient du moins sans dégoût, ne lui avait pas permis d'en porter même à la bouche; il était mort de faim et de faiblesse, sans pouvoir se faire entendre et sans être aperçu de personne. Quatre jours auparavant, un autre mandarin avait eu le même sort. Il faut que la misère enduroisse beaucoup le cœur: en tout

autre temps, la mort d'un ami m'eût causé une vive affliction, mais, dans cette occasion, je n'y fus presque pas sensible.

« Pendant le jour et les deux nuits que nous passâmes dans l'île, on remarqua certains arbres secs et assez gros, qui étaient percés par les deux bouts. La soif, qui nous avait paru jusqu'alors un tourment si cruel, nous inspira le moyen d'en tirer quelque utilité. Chacan se pourvut d'un de ces longs tubes, et l'ayant fermé par le bas, on le remplit d'eau pour la provision du jour. Dans l'incertitude de la situation du cap de Bonne-Espérance, les pilotes proposèrent de monter sur celui que nous avions devant nous. Du sommet on pouvait espérer de découvrir l'objet de nos recherches. Cette idée plut à tout le monde. On eut besoin de beaucoup d'efforts pour grimper sur une hauteur escarpée, et pendant tout le jour on ne vécut que d'herbes et de fleurs qui s'y trouvaient en différens lieux. Vers le soir, en descendant de cette montagne, d'où nous avions eu le chagrin de ne pas apercevoir ce que nous cherchions, nous découvrîmes à une demi-lieue de nous une troupe d'éléphans qui paissaient dans une vaste campagne, mais qui n'étaient pas d'une grandeur extraordinaire. On passa la nuit sur le rivage au pied de la montagne. Le soleil n'étant point encore couché, on se répandit de tous côtés sans rien trouver qui pût servir d'aliment. De tous les Siamois, je fus le seul à qui le hasard offrit de quoi souper. J'avais cherché des

herbes ou des fleurs, et n'en ayant trouvé que de fort amères, je m'en retournais après m'être inutilement fatigué, lorsque j'aperçus un serpent fort menu, à la vérité, mais assez long. Je le poursuivis dans sa fuite, et je le tuai d'un coup de poignard. Nous le mîmes au feu sans autre précaution, et nous le mangeâmes tout entier, sans excepter la peau, la tête et les os. Il nous parut de fort bon goût. Après cet étrange festin, nous remarquâmes qu'il nous manquait un de nos trois interprètes. On décampa le lendemain un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Il s'était élevé à la pointe du jour un gros brouillard qui avait obscurci tout l'horizon. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue, que nous fûmes incommodés d'un vent très-froid, et le plus impétueux que j'eusse éprouvé de ma vie. Peut-être l'affaiblissement de nos forces nous le faisait-il trouver plus violent qu'il n'était en effet; mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre, nous fûmes obligés, pour avancer un peu vers notre terme, d'aller successivement à droite et à gauche, comme on louvoie sur mer. Vers deux heures après midi, le vent nous amena une grosse pluie qui dura jusqu'au soir; elle était si épaisse et si pesante, que dans l'impossibilité de marcher, les uns se mirent à l'abri sous quelques arbres secs, d'autres allèrent se cacher dans le creux des rochers, et ceux qui ne trouvèrent aucun asile s'appuyèrent le dos contre les hauteurs d'une ravine, en se pressant les uns contre les autres pour s'échauffer un peu et pour

résister à la violence de l'orage. La description de nos peines surpasse ici toute expression. Quoique nous eussions passé le jour sans manger, et que nous n'eussions bu que de l'eau de pluie, la faim nous parut le moindre de nos maux, lorsqu'à l'arrivée de la nuit, tremblans de lassitude et de froid, il nous fut impossible de fermer l'œil, et même de nous coucher pour prendre un peu de repos.

« Aussi nous crûmes-nous délivrés de la moitié de notre misère en voyant paraître le jour. L'engourdissement, la faiblesse et les autres maux qui nous restaient d'une si fâcheuse nuit ne nous empêchèrent pas de tourner nos premiers soins à rejoindre les Portugais. Mais quels furent notre étonnement et notre tristesse de ne les plus apercevoir! En vain nos yeux les cherchaient de tous côtés; non-seulement nous n'en découvrîmes pas un seul, mais il nous fut impossible de juger quel chemin ils avaient pris. Dans ce cruel moment, tous les maux que nous avions essuyés jusqu'alors, la faim, la soif, la lassitude et la douleur, se réunirent devant nous pour nous accabler. La rage et le désespoir se saisirent de notre cœur; nous nous regardions les uns les autres, étonnés, à demi morts, dans un profond silence et sans aucun sentiment. Le second ambassadeur fut le premier qui reprit courage; il nous assembla tous pour délibérer sur notre sort. Après nous avoir représenté que les Portugais ne pouvaient nous avoir abandonnés sans de fortes raisons, et que nous avions été obligés nous-mêmes de

laisser notre premier ambassadeur derrière nous dans une affreuse solitude, il nous fit considérer que le secours que nous avions tiré d'eux ne méritait pas d'être regretté, et que nous pouvions continuer à suivre les côtes, suivant la résolution que nous avions prise de concert. « Il n'y a qu'une seule chose, nous dit-il, que nous devons préférer à tout le reste, et qui m'empêcherait de sentir mon malheur, si j'avais l'esprit tranquille sur ce point. Vous êtes tous témoins du profond respect que j'ai toujours eu pour la lettre du grand roi dont nous sommes les sujets : mon premier soin, dans notre naufrage, fut de la sauver ; je ne puis même attribuer ma conservation qu'à la bonne fortune qui accompagne toujours ce qui appartient à notre maître. Vous avez vu avec quelle circonspection je l'ai portée. Quand nous avons passé la nuit sur des montagnes, je l'ai toujours placée au sommet, ou du moins au-dessus de notre troupe, et me mettant toujours un peu plus bas, je me suis tenu dans une distance convenable pour la garder. Quand nous nous sommes arrêtés dans les plaines, je l'ai toujours attachée à la cime de quelque arbre. Pendant le chemin, je l'ai portée sur mes épaules aussi long-temps que je l'ai pu, et je ne l'ai confiée à d'autres qu'après l'épuisement de mes forces. Dans le doute où je suis si je pourrai vous suivre long-temps, j'ordonne, de la part du grand roi notre maître, au troisième ambassadeur, qui en usera de même à l'égard du premier mandarin, s'il meurt avant lui,

de prendre après ma mort les mêmes soins de cette auguste lettre. Si, par le dernier des malheurs, aucun de nous ne pouvait arriver au cap de Bonne-Espérance, celui qui en sera chargé le dernier ne manquera point de l'enterrer, avant de mourir, sur une montagne ou dans le lieu le plus élevé qu'il pourra trouver, afin qu'ayant mis ce précieux dépôt à couvert d'insulte, il meure prosterné dans le même lieu, avec autant de respect en mourant que nous en devons au roi pendant notre vie. Voilà ce que j'avais à vous recommander. Après cette explication, reprenons courage, ne nous séparons jamais, allons à petites journées; la fortune du grand roi notre maître nous protégera toujours. »

« Ce discours nous remplit de résolution; cependant, au lieu de nous attacher à suivre les côtes, on convint qu'il fallait tenter de rejoindre les Portugais, et prendre le chemin qu'on pouvait juger qu'ils avaient suivi. Nous avions devant nous une grande montagne, et sur la droite, un peu à côté, quelques petites collines. Nous nous persuadâmes aisément que, fatigués comme ils étaient, ils n'auraient pas choisi les plus rudes passages, quoiqu'ils fussent les plus droits. On prit par la première colline: cette journée me coûta d'étranges douleurs; non-seulement la nuit précédente m'avait rendu les jambes roides, mais elles commencèrent à s'enfler avec tout mon corps. Quelques jours après, il me sortit de tout le corps, surtout des jambes, une eau blanchâtre et pleine d'écume. Nous marchions fort

vite, ou du moins il nous semblait que nous faisions beaucoup de diligence, quoiqu'en effet nous fissions peu de chemin. Vers midi, nous arrivâmes fort las au bord d'une rivière qui pouvait avoir soixante pieds de large et sept ou huit de profondeur. Nous doutâmes si les Portugais l'avaient passée, parce que, sans avoir beaucoup de largeur, elle était extrêmement rapide. Quelques Siamois essayèrent de la traverser; mais le courant était si impétueux, qu'ils retournèrent sur leurs pas dans la crainte d'être emportés. Cependant on résolut de tenter encore une fois le passage; et pour le faire avec moins de péril, on s'avisa de lier ensemble toutes les écharpes de la troupe, dont un mandarin fort robuste entreprit d'attacher un bout au tronc d'un arbre qu'on voyait de l'autre côté de la rivière, dans l'espérance qu'à la faveur de cette espèce de chaîne, chacun pourrait passer successivement; mais à peine le mandarin fut-il au milieu de la rivière, que, ne pouvant résister au cours de l'eau, il fut obligé de quitter le bout des écharpes pour nager vers l'autre bord; et malgré toute son adresse, il fut jeté contre une pointe de terre qui le blessa en plusieurs endroits du corps; il prit le parti de remonter à pied le long du rivage, pour crier vis-à-vis nous, qu'il n'était pas vraisemblable que les Portugais eussent pris cette route. On lui dit de nous rejoindre; ce qu'il ne put exécuter qu'en remontant bien haut pour se mettre à la nage.

« Nous conclûmes que les Portugais avaient suivi

le bord où nous étions, et l'on prit le même chemin. Un bas déchiré qu'on trouva une demi-lieue plus loin nous confirma dans cette opinion. Après des peines infinies, nous arrivâmes au bas d'une montagne qui était creusée par le pied, comme si la nature en eût voulu faire un logement pour les passans. Il y avait assez d'espace pour nous y loger tous ensemble ; nous y passâmes une nuit très-froide, et par conséquent très-douloureuse. Depuis quelques jours mes jambes et mes pieds s'étaient enflés ; je ne pouvais porter ni souliers ni bas : cette incommodité s'accrut tellement, qu'en m'éveillant le matin, je remarquai sous moi la terre couverte d'eau et d'écume qui étaient sorties de mes pieds : cependant je trouvai des forces pour partir.

« Pendant tout le jour nous continuâmes de suivre le bord de la rivière, impatiens de trouver les Portugais, que nous ne pouvions croire éloignés. Nous trouvions par intervalles des traces de leur marche. A quelque distance de la caverne où nous avions couché, un de nos gens aperçut, un peu à l'écart, un fusil avec une boîte à poudre qu'un Portugais avait apparemment laissés, dans l'impuissance de les porter plus loin. Cette rencontre nous fut d'une extrême utilité; depuis que nous suivions la rivière, nous n'avions trouvé aucune espèce de nourriture, et nous étions à demi morts de faim. On fit aussitôt du feu. Pour moi, qui n'avais aucun usage à faire de mes souliers, et qui étais même embarrassé de cet inutile fardeau, j'en séparai toutes les

pièces que je fis griller, et nous les mangeâmes avidement. On essaya de manger le chapeau d'un de nos valets, après l'avoir fait griller long-temps; mais il fut impossible de le mâcher, il fallait en faire cuire les pièces jusqu'à les mettre en cendres, et dans cet état, elles étaient si amères et si dégoûtantes, qu'elles révoltaient l'estomac.

« Après avoir repris notre route, nous trouvâmes encore au pied d'un coteau une preuve bien sensible que les Portugais suivaient comme nous le bord de la rivière. Ce fut le corps d'un de nos interprètes qui s'était joint à leur troupe, et qui était mort en chemin. Il avait les genoux en terre, la tête et le reste du corps appuyés sur le revers d'un petit coteau. Les deux interprètes qui nous restaient étant métis, c'est-à-dire nés de pères européens et de mères siamoises, n'avaient pas voulu se séparer des Portugais et nous avaient abandonnés avec eux; nous jugeâmes que celui-ci était mort de froid. Le coteau était couvert d'une si belle verdure, que chacun y fit une petite provision d'herbes et de feuilles les moins amères pour le repas du soir. L'idée que les Portugais étaient trop loin devant nous, et que nous nous fatiguions inutilement pour les rejoindre, commençait à nous faire regretter d'avoir quitté la petite île où nous avions trouvé de l'eau excellente et quantité de moules; mais le chagrin et les murmures augmentèrent beaucoup dans le lieu où nous devions passer la nuit. Il n'y avait que deux chemins à prendre, tous deux fort diffi-

ciles, et rien ne pouvait servir à nous faire distinguer lequel des deux les Portugais avaient suivi. D'un côté, on voyait une montagne très-rude, et de l'autre un marécage coupé de divers canaux que la rivière formait naturellement, et qui dans plusieurs endroits inondaient une partie de la campagne. On ne pouvait se persuader que les Portugais eussent traversé la montagne; il n'y avait pas plus d'apparence qu'ils fussent entrés dans le marais, qui nous paraissait presque entièrement inondé, et qui n'offrait d'ailleurs aucun vestige d'homme. Nous délibérâmes une partie de la nuit s'il fallait passer outre ou retourner sur nos pas. La difficulté de choisir entre les deux routes parut si difficile à surmonter, que tout le monde fut d'avis de ne pas aller plus loin. Il paraissait impossible de traverser le marais sans se mettre en danger d'y périr mille fois; et passer sur la montagne, c'était s'exposer à mourir de soif, parce qu'il n'y avait aucune apparence d'y trouver de l'eau, et qu'il ne fallait pas moins de deux jours pour la traverser. On conclut de retourner à la petite île qu'on regrettait d'avoir quittée; d'y attendre pendant quelques jours des nouvelles de la troupe portugaise; et si nous n'en recevions aucune, après avoir consommé les rafraîchissemens, d'aller trouver volontairement les Hottentots, et de nous offrir à leur servir d'esclaves pour garder leurs troupeaux. Cette condition nous paraissait plus douce que le malheureux état où nous gémissions depuis si long-temps.

« Après la résolution du conseil, il nous tarda que le jour fût venu pour nous remettre en marche. Nous retournâmes sur nos pas avec tant de courage, dans le désir de revoir l'île désirée, et d'y soulager la faim qui nous devenait chaque jour plus insupportable, que nous y arrivâmes le troisième jour. Nous sentîmes des transports de joie à la vue d'un lieu si agréable. Chacun s'efforça d'y entrer le premier. Mais la diligence des plus ardens fut inutile, parce que la marée en avait fermé le passage. Cette île, à parler proprement, n'était qu'un rocher assez élevé, de figure ronde, et d'environ cent pas de circuit dans la haute mer, mais qui s'agrandissait lorsque la mer venait à se retirer, et qui se trouvait alors environné de quantité de petites roches qu'on découvrait sur le sable. Nous attendîmes impatiemment le départ de la marée, qui nous rendit enfin la liberté du passage. Chacun s'empressa de prendre des moules. Après en avoir amassé suffisamment pour la journée, nous en mangions une partie, et nous exposions l'autre au soleil, ou nous la faisions cuire au feu pour le soir. Toutes les côtes voisines étaient si désertes et si arides, qu'il ne s'y trouvait qu'un petit nombre d'arbres secs pour allumer du feu. Nous ne pouvions vivre néanmoins sans ce secours; car à peine étions-nous endormis, que le froid ou l'humidité nous réveillaient. Le bois nous manquant bientôt sur le rivage, quelques-uns en allèrent chercher plus loin dans les terres. Mais les environs n'étaient que des déserts couverts de sable

et pleins de rochers escarpés, sans arbres et sans aucune verdure. On trouva beaucoup de fiente d'éléphans, qui servit deux ou trois jours à l'entretien de notre feu. Enfin, ce dernier secours nous ayant aussi manqué, la rigueur du froid nous fit abandonner un lieu qui nous avait fourni pendant six jours des rafraîchissemens si nécessaires à nos besoins. Nous prîmes le parti de chercher les Hottentots, pour nous abandonner à leur discrétion. Mais à quoi ne nous serions-nous pas exposés pour sauver une vie qui nous avait déjà coûté si cher !

« Nous partîmes en regrettant amèrement les moules et l'eau douce que nous laissions dans l'île. Ce qui avait achevé de nous déterminer, c'était l'idée que les Portugais, ne nous donnant point de leurs nouvelles, devaient être morts en chemin, ou qu'ils nous croyaient morts nous-mêmes, ou que les gens qu'ils avaient envoyés au-devant de nous ne viendraient pas nous déterrer dans cette île écartée. Avant de nous mettre en marche, chacun fit, suivant ses forces, une provision d'eau douce et de moules. On alla passer la nuit au bord d'un étang d'eau salée, fort près d'une montagne où nous avions déjà campé. Il fut heureux pour nous d'avoir apporté de l'eau et des vivres, car nous ne découvrîmes rien qui pût servir d'aliment. Dès la pointe du jour, chacun se mit à chercher un peu d'herbes ou quelques feuilles d'arbres. Nous voulions conserver le reste de nos moules pour des occasions

plus pressantes. Quelques-uns descendirent dans le lac pour y trouver quelques poissons, mais ce n'était qu'un amas d'eau salée et bourbeuse.

« Tandis que nous étions ainsi dispersés, ceux qui n'étaient pas éloignés du lac aperçurent trois Hottentots qui venaient droit vers eux. Un signe dont on était convenu nous rassembla aussitôt, et nous attendîmes ces trois hommes qui marchaient à grands pas pour nous joindre. Dès qu'ils se furent approchés, nous reconnûmes aux pipes dont ils se servaient qu'ils avaient quelque commerce avec les Européens. La difficulté de part et d'autre fut d'abord de nous faire entendre. Ils nous faisaient des signes de leurs mains, en élevant six doigts et criant de toutes leurs forces, *Hollanda! Hollanda!* Quelques-uns de nos Siamois les prirent pour des émissaires de ceux que nous avions déjà rencontrés, et qui nous cherchaient peut-être pour nous massacrer. D'autres croyaient entendre par leurs signes que le cap de Bonne-Espérance n'était éloigné que de six journées. Après un peu de délibération, nous nous déterminâmes à suivre ces guides dans quelque lieu qu'ils voulussent nous mener, par la seule raison qu'il ne pouvait rien nous arriver de pire que ce que nous avions déjà souffert, et que la mort même était le remède de tant de malheurs qui nous rendaient la vie si insupportable. Cependant nous cessâmes bientôt de prendre ces Hottentots pour des espions, en reconnaissant qu'ils n'étaient pas si simples que les premiers, et qu'ils

avaient quelque liaison avec les Européens. Ils avaient apporté un quartier de mouton que la faim nous obligea de leur demander. Ils nous firent connaître que nous l'obtiendrions pour de l'argent; et jugeant par nos signes que nous n'en avions pas, ils nous témoignèrent qu'ils accepteraient nos boutons qui étaient d'or et d'argent. Je leur en donnai six d'or : ils m'abandonnèrent aussitôt le quartier de mouton que je fis griller, et que je partageai ensuite avec mes compagnons.

« Ces guides inconnus nous pressaient fort de les suivre. Ils marchaient quelque temps devant nous, et notre lenteur paraissant leur causer de l'impatience, ils revenaient à nous pour nous exciter. Nous avions quitté l'étang vers midi. Ils nous menèrent camper au pied d'une hauteur. Le chemin avait été fort rude : de quinze que nous étions encore, sept se trouvèrent si accablés de misère et de fatigue, que le lendemain, lorsqu'il fallut partir, il leur fut impossible de faire usage de leurs jambes. Nous tînmes conseil sur ce triste incident : on résolut de laisser dans ce lieu les plus faibles avec une partie des moules sèches qui nous restaient, en les assurant que notre premier soin, si nous avions le bonheur de trouver une habitation hollandaise, serait de leur envoyer des voitures commodes. Quelque dure que leur parût cette séparation, la nécessité les força d'y consentir. A la vérité, nous étions tous dans un misérable état; il n'y avait pas un de nous qui n'eût le corps, surtout les cuisses

et les pieds, extraordinairement enflés : mais les malheureux que nous abandonnions étaient si défigurés, qu'ils faisaient peur. Nous emportâmes un regret fort amer de quitter ces chers compagnons, dans l'incertitude de ne les revoir jamais ; mais ils ne pouvaient recevoir de nous aucun soulagement, quand nous aurions pris le parti de mourir avec eux. Après nous être dit un triste adieu, nous recommençâmes à marcher pour suivre nos guides qui nous avaient éveillés de fort grand matin. Comme j'étais toujours un des plus diligens, je fus témoin d'un spectacle fort désagréable, auquel je ne m'arrête ici que pour faire connaître la saleté de cette barbare nation. Après avoir fait du feu pour se chauffer à la fin d'une nuit très-froide, ils prirent des charbons éteints, et les ayant mis dans un trou qu'ils creusèrent exprès, ils urinèrent dessus, ils broyèrent tout ensemble, et s'en frottèrent long-temps le visage et tout le corps. Après cette cérémonie, ils vinrent se présenter devant nous, fort chagrins de nous voir moins prompts qu'eux. Enfin, la patience parut leur manquer : ils tinrent conseil entre eux pendant quelques momens. Deux se détachèrent, et prirent le devant avec beaucoup de diligence. Le troisième demeura près de nous sans s'écarter jamais, et s'arrêtait même à chaque occasion aussi long-temps que nous pouvions le désirer.

« Nous employâmes six jours entiers à le suivre, avec une fatigue et des peines qui nous semblèrent

beaucoup plus insupportables que les précédentes, Il fallait incessamment monter et descendre par des lieux dont la seule vue nous effrayait. Notre guide, accoutumé à grimper sur les hauteurs les plus escarpées, avait peine lui-même à se soutenir dans plusieurs passages. Quelques Siamois lui voyant prendre le chemin d'une montagne si rude, qu'ils la croyaient inaccessible, formèrent la résolution de l'assommer, dans l'idée qu'il ne nous y menait que pour nous faire périr. Le second ambassadeur leur fit honte de ce cruel dessein. Il leur représenta que ce pauvre Hottentot nous servait sans y être obligé, et que, dans notre situation, l'ingratitude serait le plus horrible de tous les crimes. Comme les difficultés qui étonnent à la première vue s'aplanissent lorsqu'on les envisage de près, ces mêmes lieux, qui nous semblaient si dangereux dans l'éloignement, prenaient une autre face à mesure que nous avancions, et les pentes devenaient plus faciles. Enfin, malgré tous nos maux, la lassitude, la faim et la soif, il n'y avait point d'obstacles que notre courage ne nous fît surmonter.

« Pendant ce temps-là nous ne vivions que de nos moules séchées au soleil, et nous les ménagions soigneusement. On se croyait heureux de rencontrer certains petits arbres verts dont les feuilles avaient une aigreur appétissante, et servaient d'assaisonnement à nos moules. Les grenouilles vertes nous paraissaient aussi d'un fort bon goût. Nous en trouvions souvent, surtout dans les lieux couverts

de verdure. Les sauterelles nous plaisaient moins; mais l'insecte qui nous parut le plus agréable, était une espèce de grosse mouche ou de hanneton fort noir, qui ne se trouve et qui ne vit que dans l'ordure. Nous en trouvâmes beaucoup sur la fiente des éléphans. L'unique préparation qu'on apportait pour les manger, c'était de les faire griller au feu. Je ne ferai pas difficulté d'avouer que je leur trouvais un goût merveilleux. Ces connaissances peuvent être utiles à ceux qui auront le malheur de se trouver réduits aux mêmes extrémités.

« Enfin, le trente-unième jour de notre marche, et le sixième après l'heureuse rencontre des Hottentots, en descendant une colline vers six heures du matin, nous aperçûmes quatre personnes sur le sommet d'une très-haute montagne qui était devant nous, et que nous devions traverser. On les prit d'abord pour des Hottentots, parce que l'éloignement ne permettait pas de les distinguer, et qu'il ne pouvait pas nous venir à l'esprit que ces déserts eussent d'autres créatures humaines à nous offrir. Comme ils venaient à nous, et que nous marchions vers eux, nous fûmes bientôt agréablement détrompés. Il nous fut aisé de reconnaître deux Hollandais avec les deux Hottentots qui nous avaient quittés en chemin. Le transport de notre joie fut proportionné à toutes les peintures qu'on a lues de notre misère. Ce sentiment augmenta lorsque nos libérateurs se furent approchés. Ils commencèrent par nous demander si nous étions Siamois, et où étaient

les ambassadeurs du roi notre maître. On les leur montra. Ils leur firent beaucoup de civilités; après quoi, nous ayant invités à nous asseoir, ils firent approcher les deux Cafres qui les accompagnaient, chargés de quelques rafraîchissemens qu'ils nous avaient apportés. A la vue du pain frais, de la viande cuite et du vin, nous ne pûmes modérer les mouvemens de notre reconnaissance. Les uns se jetaient aux pieds des Hollandais et leur embrassaient les genoux; d'autres les nommaient leurs pères, leurs libérateurs. Pour moi, je fus si pénétré de cette faveur inestimable, que, dans le sentiment qui m'agitait, je voulus leur faire voir sur-le-champ le prix que j'attachais à leurs soins généreux. Notre premier ambassadeur, en nous ordonnant de le laisser derrière nous, et de lui aller chercher quelques voitures, s'était défait de plusieurs pierreries que le roi notre maître lui avait confiées pour en faire divers présens. Il m'avait donné cinq gros diamans enchâssés dans autant de bagues d'or. Je fis présent d'une de ces bagues à chacun des deux Hollandais, pour les remercier de la vie dont je croyais leur avoir obligation.

« Mais, ce qui paraîtra surprenant, c'est qu'après avoir bu et mangé, nous nous sentîmes tous si faibles, et dans une si grande impossibilité d'aller plus loin, qu'aucun de nous ne put se relever qu'avec des douleurs incroyables. En un mot, quoique les Hollandais nous représentassent qu'il ne nous restait qu'une heure de chemin jusqu'à leurs

habitations, où nous nous reposerions à loisir, personne n'eut assez de force et de courage pour entreprendre une marche si courte. Nos généreux guides, reconnaissant que nous n'étions plus en état de faire un pas, envoyèrent les Hottentots chercher des voitures : en moins de deux heures, nous les vîmes revenir avec deux charrettes et quelques chevaux. Le second de ces deux secours nous fut inutile. Personne n'ayant pu s'en servir, nous nous mîmes tous sur les charrettes, qui nous portèrent à l'habitation hollandaise ; elle n'était éloignée que d'une lieue. Nous y passâmes la nuit, couchés sur la paille, avec plus de douceur qu'on n'en a jamais ressenti dans la meilleure fortune ; mais le lendemain, à notre réveil, quelle fut notre joie de nous voir délivrés, et désormais à couvert des effroyables souffrances que nous avions essuyées l'espace de trente-un jours !

« Notre premier soin fut de prier les Hollandais d'envoyer une charrette, avec les rafraîchissemens nécessaires, aux sept Siamois que nous avions laissés en chemin. Après avoir vu partir cette voiture, nous nous rendîmes sur deux autres, dans une habitation hollandaise, à quatre ou cinq lieues de la première. A peine y fûmes-nous arrivés, que nous vîmes paraître plusieurs soldats envoyés par le gouverneur pour nous servir d'escorte, et deux chevaux pour les deux ambassadeurs ; mais ils étaient si malades, qu'ils n'osèrent s'en servir. Ainsi nous reprîmes nos charrettes, et dans cet équipage nous

nous rendîmes au cap de Bonne-Espérance. Le commandant, averti de notre arrivée, envoya son secrétaire au-devant des ambassadeurs, pour leur faire des complimens de sa part. On nous fit entrer dans le fort, au milieu d'une vingtaine de soldats rangés en haie. Nous fûmes conduits à la maison du commandant, qui se trouva au pied de l'escalier, où il reçut, avec de grandes marques de respect et d'affection, les ambassadeurs et les mandarins de leur suite. Il nous fit entrer dans une salle, où, nous ayant priés de nous asseoir, il nous fit apporter des rafraîchissemens, tandis qu'il faisait tirer douze coups de canon pour honorer le roi de Siam dans la personne de ses ministres. Nous le conjurâmes d'envoyer, avec toute la diligence possible, quelques secours au premier ambassadeur que nous avions laissé assez près du rivage où notre vaisseau s'était brisé. Il nous répondit que, dans la saison où l'on était encore, il était impossible de nous satisfaire; mais qu'aussitôt qu'elle serait passée, il ne manquerait pas d'y employer tous ses soins. Il ajouta que nous étions heureux d'avoir suivi les côtes; que si nous eussions pénétré dans les bois, nous serions infailliblement tombés entre les mains de certains Cafres qui nous auraient massacrés sans pitié.

« Lorsqu'en approchant du Cap, nous eûmes aperçu plusieurs navires, nous sentîmes l'espérance de revoir encore une fois nos parens et notre chère patrie. Les offres du commandant nous confirmè-

rent dans une idée si consolante, et nous firent presque entièrement oublier nos peines : il fut fidèle à ses promesses. Son secrétaire reçut ordre de nous conduire au logement qu'il nous avait fait préparer, et l'on nous y fournit libéralement tous les rafraîchissemens qui nous étaient nécessaires. Il est vrai qu'il fit tenir un compte exact de notre dépense et du loyer même de notre maison, qu'il envoya jusqu'à Siam aux ministres du roi notre maître, et qui lui fut payé avec autant d'exactitude. On lui remboursa jusqu'à la paye de l'officier et des soldats qui étaient venus au-devant de nous, et qui firent la garde à notre porte pendant tout le séjour que nous fîmes au Cap.

« Les Portugais y étaient arrivés huit jours avant nous, après avoir encore plus souffert. Un père portugais, de l'ordre de saint Augustin, qui accompagnait, par ordre du roi, les ambassadeurs destinés à la cour de Portugal, nous fit une peinture de leurs peines qui nous tira les larmes des yeux. Un tigre, nous dit-il, aurait eu le cœur attendri des cris et des gémissemens de ceux qui tombaient au milieu de leur marche, également accablés de douleur et de faim. Ils invoquaient l'assistance de leurs amis et de leurs proches. Tout le monde paraissait insensible à leurs plaintes ; la seule marque d'humanité qu'on donnait en les voyant tomber, était de recommander leur âme à Dieu. On détournait les yeux, on se bouchait les oreilles, pour n'être pas effrayés par les cris lamentables qu'on entendait

sans cesse, et par la vue des mourans qui tombaient presqu'à chaque heure du jour. Ils avaient perdu dans ce voyage, depuis qu'ils nous eurent quittés, cinquante ou soixante personnes de toutes sortes d'âge et de condition, sans y comprendre ceux qui étaient morts auparavant, parmi lesquels était un jésuite déjà vieux et fort cassé.

« Mais le plus triste accident qu'on puisse s'imaginer, et dont on n'a peut-être jamais eu d'exemple, fut celui qui arriva au capitaine du vaisseau. C'était un homme de qualité, riche et d'un caractère vertueux ; il avait rendu des services considérables au roi son maître, qui estimait sa valeur et sa fidélité. Je ne puis me rappeler son nom ; mais on vantait sa naissance comme une des plus illustres du Portugal. Il avait mené aux Indes son fils unique, âgé d'environ dix ou douze ans, soit qu'il eût voulu l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la mer, ou qu'il n'eût osé confier à personne l'éducation d'un enfant si cher. En effet, ce jeune gentilhomme avait toutes les qualités qui concilient l'estime et l'amitié : il était bien fait de sa personne, bien élevé, savant pour son âge, d'un respect pour son père, d'une docilité et d'une tendresse qu'on aurait pu proposer pour modèle. Le capitaine, en se sauvant à terre, ne s'était fié qu'à ses propres mains du soin de l'y conduire en sûreté. Pendant le chemin, il le faisait porter par des esclaves ; mais enfin, tous ses Nègres étant morts, ou si languissans, qu'ils ne pouvaient se traîner eux-mêmes, ce

pauvre enfant devint si faible, qu'un jour après midi, la fatigue l'ayant obligé comme les autres de se reposer sur une colline, il lui fut impossible de se relever; il demeura couché, les jambes roides et sans les pouvoir plier : ce spectacle fut un coup de poignard pour son père. Il le fit aider, il l'aida lui-même à marcher; mais ses jambes n'étant plus capables de mouvement, on ne faisait que le traîner; et ceux que le père avait priés de lui rendre ce service, sentant eux-mêmes leur vigueur épuisée, déclarèrent qu'ils ne pouvaient le soutenir plus long-temps sans périr avec lui. Le malheureux capitaine voulut essayer de porter son fils : il le fit mettre sur ses épaules; mais n'ayant pas la force de faire un pas, il tomba rudement avec son fardeau. Cet enfant paraissait plus affligé de la douleur de son père que de ses propres maux. Il le conjura souvent de le laisser mourir, en lui représentant que les larmes qu'il lui voyait verser augmentaient sa douleur, sans pouvoir servir à prolonger sa vie : on n'espérait pas en effet qu'il pût vivre jusqu'au soir. A la fin, voyant que ses discours ne faisaient qu'attendrir son père, jusqu'à lui faire prendre la résolution de mourir avec lui, il conjura les autres Portugais, avec des expressions dont le souvenir les attendrissait encore, de l'éloigner de sa présence, et de prendre soin de sa vie. Deux religieux représentèrent au capitaine que la religion l'obligeait de travailler à la conservation de sa vie; ensuite tous les Portugais se réunirent pour l'enlever, et le por-

tèrent hors de la vue de son fils qu'on avait mis un peu à l'écart, et qui expira dans le cours de la nuit. Cette séparation lui fut si douloureuse, qu'ayant porté jusqu'au Cap l'image de son malheur et le sentiment de sa tristesse, il y mourut deux jours après son arrivée.

« Nous passâmes près de quatre mois au cap de Bonne-Espérance, pour attendre quelque vaisseau hollandais qui fît voile pour Batavia; mais nous fûmes plus de deux mois à reprendre nos forces. Un habile chirurgien, qui se chargea de rétablir notre santé, nous imposa d'abord un régime dont l'observation nous coûta beaucoup. Malgré la peine que nous ressentions, de ne point satisfaire notre appétit, il nous fit craindre de charger notre estomac de viandes qui l'eussent suffoqué. Ainsi, nous éprouvâmes encore la faim au milieu de l'abondance.

« Avant notre départ du Cap, nous apprîmes que le second pilote de notre vaisseau s'était sauvé dans un navire anglais. Le premier pilote voulait suivre son exemple; mais il fut gardé si étroitement par le maître du navire, et par tout le reste de l'équipage qui voulait le mener en Portugal, et le faire punir de sa négligence, qu'il ne put échapper à leurs observations. La plupart des Portugais s'embarquèrent sur des vaisseaux hollandais qui devaient les porter à Amsterdam, d'où ils comptaient retourner dans leur patrie. Les autres montèrent avec nous sur un navire de la Compagnie hollandaise, qui était arrivé au Cap dans l'arrière-saison, et qui nous

porta heureusement à Batavia. Pour nous, après avoir passé six mois dans cette ville, nous fîmes voile pour Siam au mois de juin, et nous y arrivâmes dans le cours du mois de septembre. Le roi notre maître nous y reçut avec des marques extraordinaires de tendresse et de bonté. »

Ce qui peut-être est le plus digne de remarque dans ce récit, c'est l'inviolable respect de ces ambassadeurs pour les ordres et la lettre de leur maître, et cet infatigable attachement à leur devoir, qui ne les abandonne jamais au milieu des plus épouvantables angoisses du besoin, de la misère et du désespoir; et c'étaient pourtant des esclaves! L'esclavage a donc aussi quelquefois son héroïsme! Ce n'est pas sans doute l'enthousiasme du beau et de l'honnête, qui ne peut exister que dans une âme éclairée et libre. Non, c'est un instinct irrésistible, né de la religion et de l'habitude, transmis avec le sang dans des races esclaves; et c'est ainsi que le cœur humain, aveuglément dirigé par ces deux puissans ressorts, peut retrouver encore une extrême énergie dans un extrême abaissement.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

